

Les Caractères de
Théophraste et de La
Bruyère, avec des notes par
M. Coste. Nouvelle édition.
[Suivi du Discours [...]]

La Bruyère, Jean de (1645-1696). Auteur du texte. Les Caractères de Théophraste et de La Bruyère, avec des notes par M. Coste. Nouvelle édition. [Suivi du Discours prononcé à l'Académie.]. 1765.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

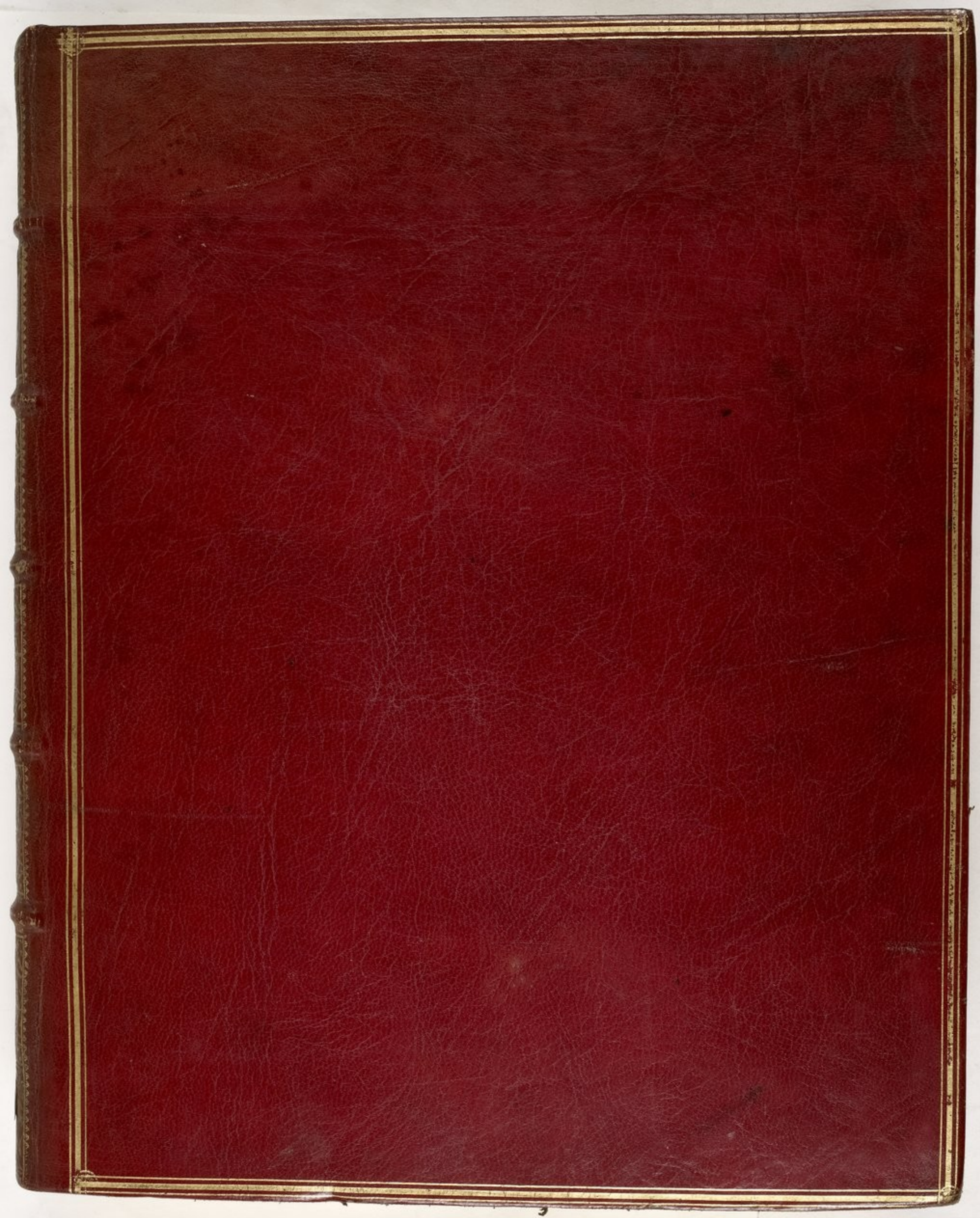
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

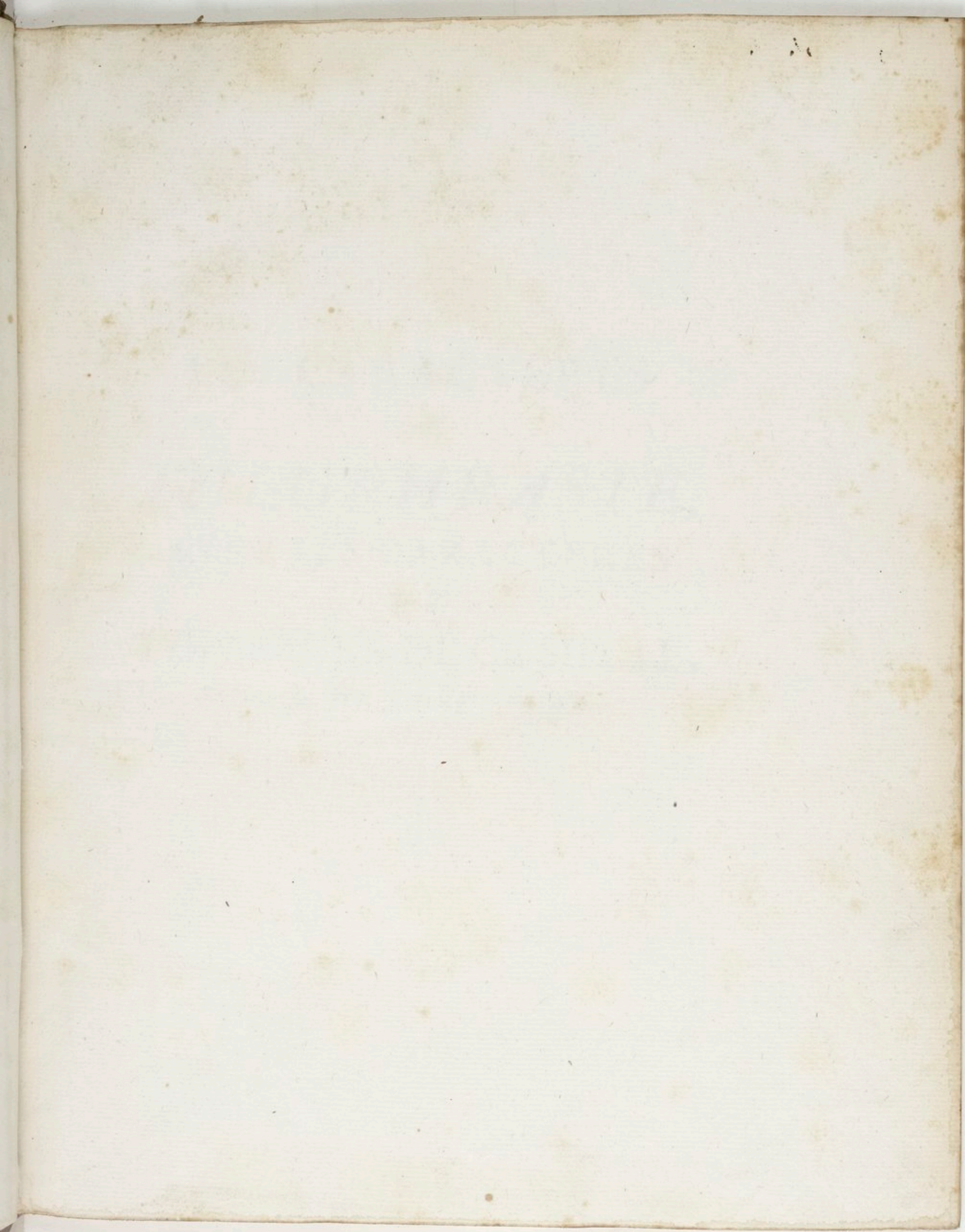
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

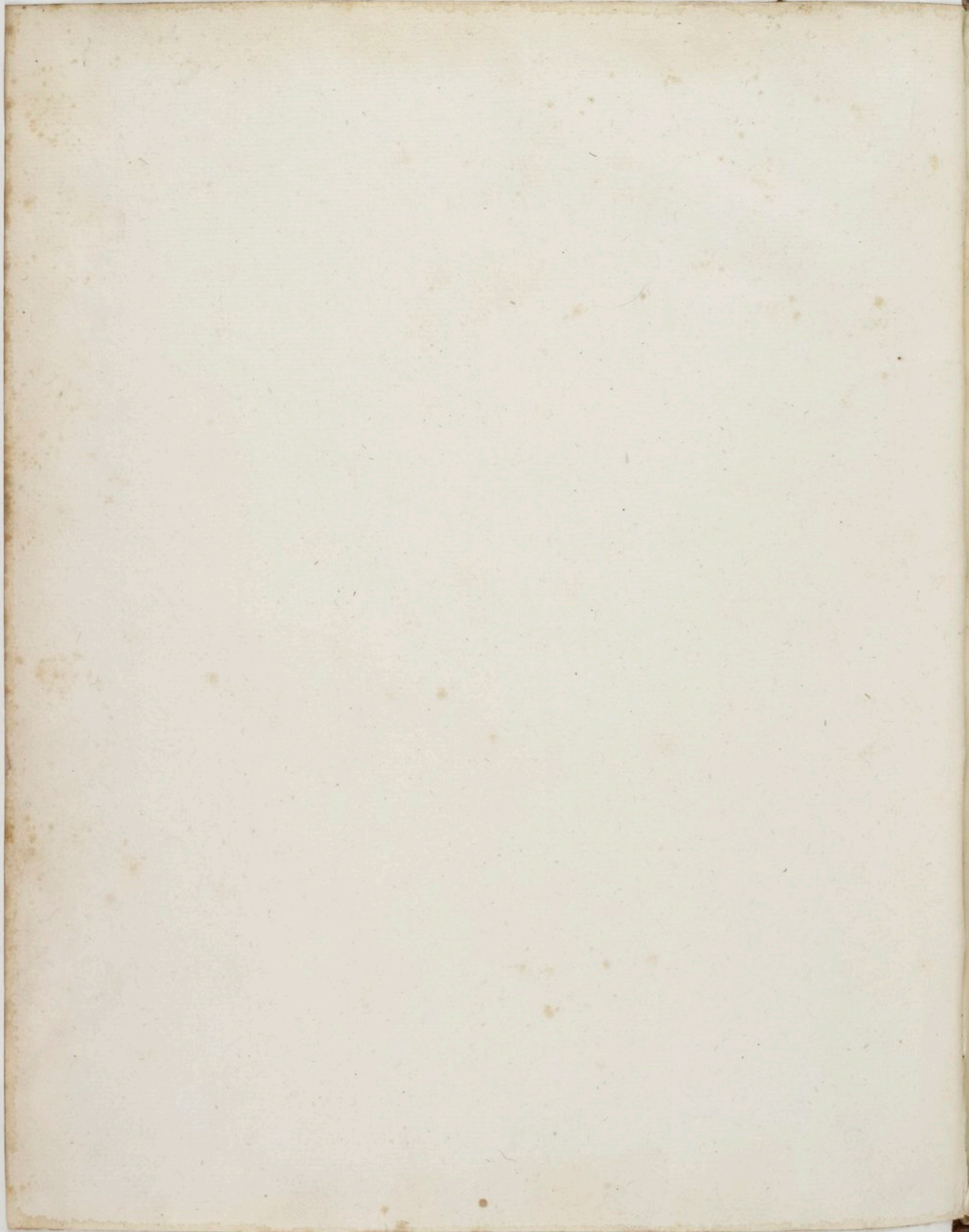






1772 J. L. C. C. h.





LES CARACTERES
DE
THÉOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MŒURS DE CE SIECLE,
Par M. DE LABRUYERE.

LES CARACTÈRES

THEOPHRASTE

LES CARACTÈRES

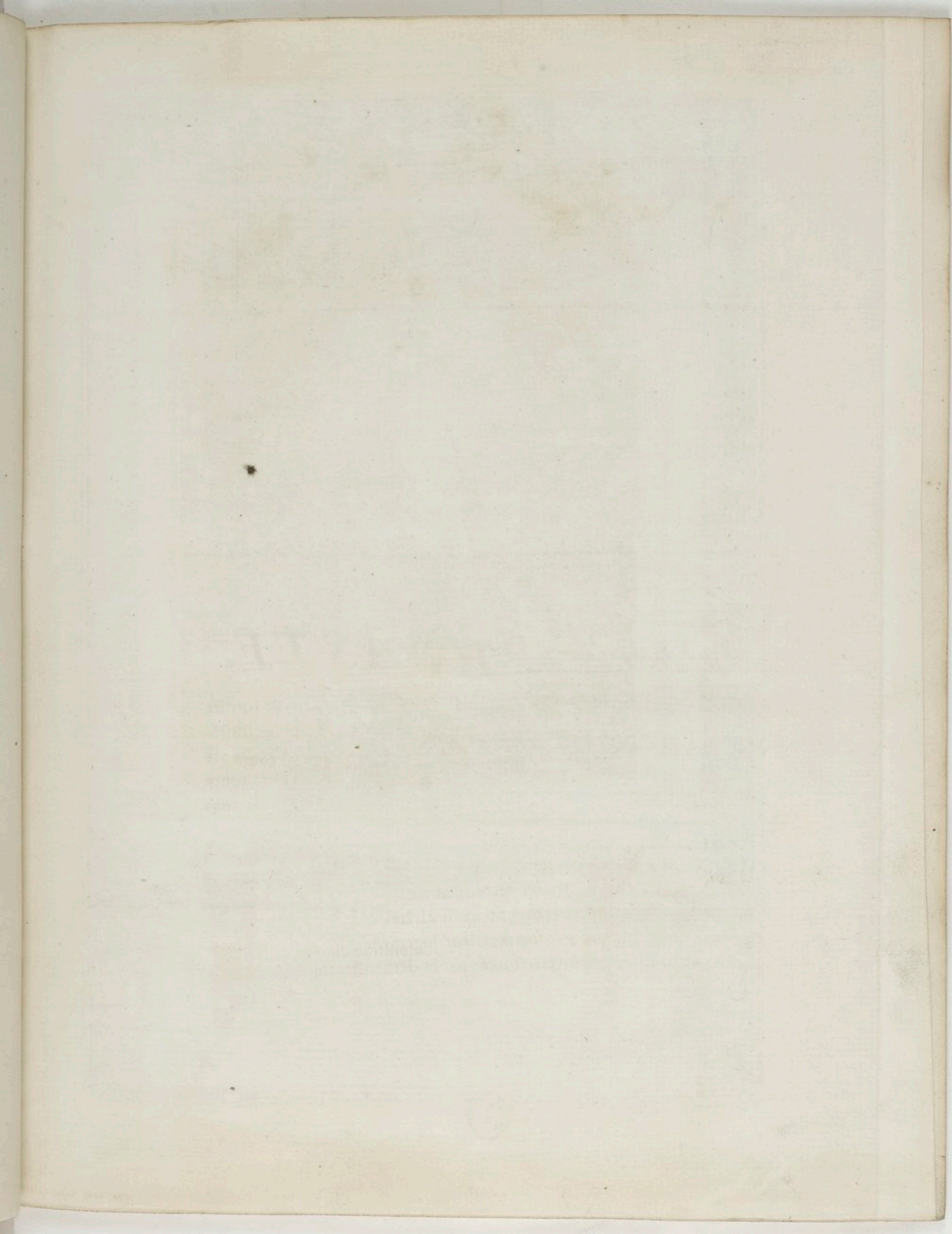
THEOPHRASTE

LES CARACTÈRES

LES CARACTÈRES

M. D. C. L. X. V.

PARIS





JEAN DE LA BRUYERE,
de l'Académie Française.

*Tout esprit orgueilleux, qui s'aime,
Par mes leçons se voit guéri;
Et dans mon livre si cheri
Apprend à se haïr soi même.*

LES CARACTERES
DE
THÉOPHRASTE,
ET DE
LA BRUYERE.

Avec des Notes par M. COSTE.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez **HOCHEREAU**, Quai de Conty, vis-à-vis les Marches
du Pont-Neuf, au Phénix ;
Et **PANCKOUCKE**, rue & à côté de la Comédie Française, au Parnasse.

M. DCC. LXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



4° ScA 495

THE
PROPRIETORS
OF
THE
NEW YORK
LIBRARY
AND
MUSEUM
OF
ARTS
AND
SCIENCE

AVERTISSEMENT

SUR CETTE ÉDITION.

L'ACCUEIL que les Curieux & les Amateurs ont fait, & continuent de faire aux belles Éditions *in-quarto* de nos meilleurs Ecrivains, a fait naître l'idée de celle-ci. LA BRUYERE est sans contredit, un Ecrivain du premier ordre, un de nos Auteurs Classiques. Il méritoit donc de partager l'honneur fait même à quelques Ouvrages sûrement inférieurs au sien. Il étoit question de le reproduire sous un format élégant, & d'y réunir la beauté du caractère, le choix du papier, la correction Typographique, & quelques ornemens dispensés avec plus de goût que de profusion : on se flatte d'avoir atteint ce but, & de pouvoir présenter la nouvelle Edition de la Bruyere comme un Livre de Cabinet qui ne sçauroit déparer ceux du même format dont les Amateurs sont en possession.

On a suivi fidelement l'Édition de Paris donnée en 1739, par M. Coste, comme la plus exacte de toutes, & l'on a conservé toutes ses notes.

Quant à la Clef des Caractères, qui auroit besoin d'être discutée, on l'a de même représentée telle qu'elle est dans les deux Editions de Coste, parce que le moindre changement auroit pû refroidir ceux qui ne lisent la Bruyere que comme Historien, & pour le seul plaisir de connoître les originaux que cette Clef décele, quoi qu'elle ne soit pas toujours sûre.

On n'a pas crû devoir y joindre la *Défense de la Bruyere*, contre la méprisable censure du Chartreux masqué sous le nom de *Vigneul-Marville*. Quelqu'honneur que cette Apologie ait pû faire à M. Coste, comme la critique est aujourd'hui parfaitement oubliée, la contrepartie paroîtroit hors d'œuvre, & grossiroit inutilement le volume. C'est la Bruyere seul qu'on cherche, & non les chicanes d'un Moine qui pouvoit employer mieux son loisir qu'à peser toutes les syllabes d'un Ecrivain qu'il n'a jamais bien compris.

E X P L I C A T I O N

D E S F I G U R E S.

1. **L**E Portrait de la Bruyere , avec les quatre Vers fait par Despréaux , en forme d'Inscription , pour le Livre des CARACTERES.

2. Le Fleuron du Frontispice représente un Génie contemplatif , occupé à étudier le Monde Moral , ce qui est exprimé par le caractère sérieux & réfléchi de l'Enfant ; par le Caméleon qu'on voit à ses pieds , & qu'il regarde avec attention ; par quelques Volumes répandus autour du Génie , & sur lesquels on lit ces titres , *Montagne* , la *Rochefoucault* , le *Spéctateur* Anglois.

3. La Vignette mise à la tête du *Discours sur Théophraste* , n'a qu'un rapport indirect à l'Écrivain des Caractères ; mais caractérise au moins le Philosophe.

Aristote étant vieux & infirme ; ses Disciples le prièrent de vouloir bien désigner celui d'entr'eux qu'il jugeoit le plus propre à gouverner son Ecole après lui. Les deux principaux de ses Disciples , étoient Théophraste & Menedeme , le premier de l'Isle de Lesbos , l'autre de l'Isle de Rhodes. Ayant pris du temps pour les satisfaire , il leur dit un jour que sa santé ne s'accommodoit plus du vin qu'il buvoit , qu'il vouloit essayer du vin de Rhodes , ou de celui de Lesbos , & que pour choisir , il lui falloit goûter des deux vins. On lui apporta de l'un & de l'autre ; il dit du premier qu'il étoit bon & vigoureux , mais que le vin de Lesbos étoit plus doux & plus agréable , ce qui parut désigner bien clairement Théophraste pour son successeur. Ce trait historique tiré d'Aulle-Gelle. Liv. 13. ch. 5. est le sujet de la Vignette.

4. Dans la Vignette des *Caractères de Théophraste* , ce Philosophe est représenté assis sur les degrés d'un Portique. Le fond de l'Estampe est une Place d'Athènes. Policlès , à qui sont adressés ses Caractères , est debout à côté de lui. On voit dans la place différens Personnages allant & venant , dont on suppose que Théophraste fait le portrait à Policlès.

5. La Vignette qui est à la tête des *Caractères de la Bruyere* , réunit deux traits de distinction du singulier Portrait de *Menalque* , page 266. Le premier , est celui du Triètrac. Ici le Distract boit les dez de son cornet , au lieu du verre d'eau qu'un Laquais vient de lui apporter , & qu'il répand sur l'Echiquier. L'autre , est celui de la Pantoufle. On suppose que le Distract l'a prise à la toilette d'une Dame , dont la Femme de Chambre vient la lui redemander en lui montrant la pareille.

6. Le Cul-de-Lampe est composé d'un groupe d'Enfans occupés à considérer divers Portraits d'hommes & de femmes.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

D ISCOURS SUR THÉOPHRASTE.	Page 1
LES CARACTERES DE THÉOPHRASTE.	19
AVANT-PROPOS.	Ibid.
CHAPITRE I. <i>De la Dissimulation.</i>	21
CHAPITRE II. <i>De la Flatterie.</i>	23
CHAPITRE III. <i>De l'Impertinent, ou du diseur de rien.</i>	26
CHAPITRE IV. <i>De la Rusticité.</i>	27
CHAPITRE V. <i>Du Complaisant.</i>	29
CHAPITRE VI. <i>De l'image d'un Coquin.</i>	32
CHAPITRE VII. <i>Du grand Parleur.</i>	35
CHAPITRE VIII. <i>Du débit des Nouvelles.</i>	37
CHAPITRE IX. <i>De l'Effronterie causée par l'Avarice.</i>	39
CHAPITRE X. <i>De l'Epargne sordide.</i>	41
CHAPITRE XI. <i>De l'Impudent, ou de celui qui ne rougit de rien.</i>	43
CHAPITRE XII. <i>Du Contre-temps.</i>	46
CHAPITRE XIII. <i>De l'Air empressé.</i>	48
CHAPITRE XIV. <i>De la Stupidité.</i>	49
CHAPITRE XV. <i>De la Brutalité.</i>	50
CHAPITRE XVI. <i>De la Superstition.</i>	51
CHAPITRE XVII. <i>De l'Esprit chagrin.</i>	53
CHAPITRE XVIII. <i>De la Défiance.</i>	54
CHAPITRE XIX. <i>D'un vilain Homme.</i>	56
CHAPITRE XX. <i>D'un Homme incommode.</i>	57
CHAPITRE XXI. <i>De la sotte Vanité.</i>	58

CHAPITRE XXII. <i>De l'Avarice.</i>	Page 60
CHAPITRE XXIII. <i>De l'Ostentation.</i>	61
CHAPITRE XXIV. <i>De l'Orgueil.</i>	63
CHAPITRE XXV. <i>De la peur, ou du défaut de courage.</i>	65
CHAPITRE XXVI. <i>Des Grands d'une République.</i>	67
CHAPITRE XXVII. <i>D'une tardive Instruction.</i>	68
CHAPITRE XXVIII. <i>De la Médisance.</i>	69
LES CARACTERES DE LA BRUYERE.	71
PRÉFACE.	73
CHAPITRE I. <i>Des Ouvrages de l'Esprit.</i>	77
CHAPITRE II. <i>Du Mérite personnel.</i>	99
CHAPITRE III. <i>Des Femmes.</i>	112
CHAPITRE IV. <i>Du Cœur.</i>	133
CHAPITRE V. <i>De la Société & de la Conversation.</i>	145
CHAPITRE VI. <i>Des biens de Fortune.</i>	169
CHAPITRE VII. <i>De la Ville.</i>	191
CHAPITRE VIII. <i>De la Cour.</i>	203
CHAPITRE IX. <i>Des Grands.</i>	229
CHAPITRE X. <i>Du Souverain, ou de la République.</i>	246
CHAPITRE XI. <i>De l'Homme.</i>	264
CHAPITRE XII. <i>Des Jugemens.</i>	309
CHAPITRE XIII. <i>De la Mode.</i>	347
CHAPITRE XIV. <i>De quelques Usages.</i>	366
CHAPITRE XV. <i>De la Chaire.</i>	392
CHAPITRE XVI. <i>Des Esprits forts.</i>	404
PRÉFACE.	435
DISCOURS PRONONCÉ DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE.	447

Fin de la Table des Matieres.

DISCOURS



DISCOURS
SUR
THÉOPHRASTE.



E n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain & plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, & enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car, sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration; & ceux-là

A

veulent entendre délicatement, ou former des raisonnemens & des conjectures; je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, & qui développe leurs caracteres; & j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près, & où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques Sçavans ne goutent que les apophthegmes des Anciens, & les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perfes, des Egyptiens; l'histoire du monde présent leur est insipide; ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent, & avec qui ils vivent, & ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la Cour, & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférens pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux, & qui sont comme sous leurs mains: ils les examinent, ils les discernent, ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent, si charmés des descriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, & à qui ils ne croient pas ressembler, que jusques dans la Chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Évangile pour les prendre par leur foible, & les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur gout & de leur portée.

La Cour ou ne connoît pas la Ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, & n'est point frappée des images qu'il peut fournir; & si au contraire l'on peint la Cour, comme c'est toujours avec des ménagemens qui lui sont dus, la Ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité, & se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, & où ils se reconnoissent eux-mêmes: ils se tirent d'em-

barras, en le condamnant; & tels n'approuvent la satyre, que lorsque commençant à lâcher prise, & à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts différens des hommes par un seul ouvrage de morale? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables, & de la méthode: ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général, & cette vertu en particulier; quelle différence se trouve entre la valeur, la force, & la magnanimité; les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage: toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contents que l'on réduise les mœurs aux passions, & que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang, par celui des fibres & des artères, quittent un Auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisième ordre, qui, persuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain & de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des Livres, qui, supposant les principes physiques & moraux, rebattus par les Anciens & les Modernes, se jettent d'abord dans leur application, aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familières, & dont néanmoins ils ne s'avisent pas de tirer leur instruction.

Tel est le *Traité des Caractères des mœurs* que nous a laissé Théophraste: il l'a puisé dans les *Ethiques* & dans les *grandes Morales* d'Aristote, dont il fut le disciple: les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre, sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe, & le fond des caractères qui y sont décrits, est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, & par la satyre ingénieuse

qu'il en tire contre les vices des Grecs, & sur-tout des Athéniens.

Ce Livre ne peut guères passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avoit entrepris. Le projet de ce Philosophe, comme vous le remarquerez dans sa Préface, étoit de traiter de toutes les vertus, & de tous les vices; & comme il assure lui-même dans cet endroit, qu'il commença un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompt mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au-delà de cent ans; & Saint Jérôme, dans une Lettre qu'il écrit à Népotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis: de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur, ou dans les chiffres Grecs qui ont servi de regle à Diogene Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers Manuscrits qui ont été faits de cet Historien, s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet Auteur se donne dans cette Préface, se lisent également dans quatre Manuscrits de la Bibliothèque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers Chapitres des Caractères de Théophraste, qui manquoient aux anciennes impressions, & où l'on a vû deux titres, l'un (1) *du goût qu'on a pour les vicieux*, & l'autre (2) *du gain sordide*, qui sont seuls, & dénués de leurs Chapitres.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment; mais cependant un reste précieux de l'Antiquité, & un monument de la vivacité de l'esprit, & du jugement ferme & solide de ce Philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toujours été lû comme un chef-d'œuvre dans son genre: il ne se voit rien où le gout Attique se fasse mieux remarquer, & où l'élégance Grecque éclate davantage: on l'a appelé un Livre d'or. Les Sçavans faisant attention à la diver-

(1) Περὶ φιλοπονηρίας.

(2) Περὶ αἰσχροκερδίας.

fité des mœurs qui y sont traitées, & à la manière naïve dont tous les caractères y sont exprimés; & la comparant d'ailleurs avec celle du Poète Ménandre (1), Disciple de Théophraste, & qui servit ensuite de modèle à Térence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la première source de tout le comique: je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages & les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce Traité des Caractères, & en inspirer la lecture, il ne fera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur Auteur. Il étoit d'Erese, ville de Lesbos, fils d'un Foulon: il eut pour premier Maître dans son pays, un certain Leucippe (2), qui étoit de la même ville que lui: de-là il passa à l'Ecole de Platon, & s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses Disciples. Ce nouveau Maître, charmé de la facilité de son esprit & de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui étoit Tyrtaïme, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien; & ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie & de ses expressions, il l'appella Théophraste, c'est-à-dire, un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentimens de ce Philosophe, lorsqu'il parle dans le Livre qu'il intitule Brutus, ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi (3): « Qui est plus fécond & plus abondant que Platon? Plus solide & plus ferme qu'Aristote? Plus agréable & plus doux que Théophraste? » Et dans quelques-unes de ses Epîtres à Atticus, on voit que parlant du même Théophraste (4), il l'appelle

(1) Διδάσκαλος Μενάνδρου τῷ Κωμικῷ. Diog. Laërt. in Vitâ Theophrasti, lib. V.

(2) Un autre que Leucippe, Philosophe célèbre, & Disciple de Zénon.

(3) Quis uberior in dicendo Platone? Quis Aristotele nervosior? Theophrasto dulcior? Cap. 31.

(4) Epist. 16. lib. II.

son ami, que la lecture de ses Livres lui étoit familiere, & qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de lui & de Callisthene, un autre de ses Disciples, ce que Platon avoit dit la premiere fois d'Aristote même & de Xénocrate, que Callisthene étoit lent à concevoir, & avoit l'esprit tardif; & que Théophraste au contraire l'avoit si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité, & qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses, un caractère de douceur qui regnoit également dans ses mœurs & dans son style. L'on raconte que les Disciples d'Aristote voyant leur Maître avancé en âge, & d'une santé fort affoiblie, le prierent de leur nommer son successeur; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Ménédeme le Rhodien, & Théophraste d'Erese (1); par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure, il se déclara de cette maniere: il feignit peu de temps après que ses Disciples lui eurent fait cette priere, & en leur présence, que le vin, dont il faisoit un usage ordinaire, lui étoit nuisible, & il se fit apporter des vins de Rhodes & de Lesbos: il gouta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, & que chacun dans son genre étoit excellent; que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, & qu'il lui donnoit la préférence. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulugelle (2), il est certain que lorsqu'Aristote, accusé par Eurymedon, Prêtre de Cerès, d'avoir mal parlé des Dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athenes, & se retirer à Calchis, ville d'Eubée; il abandonna son Ecole au Lesbien, lui confia ses écrits,

(1) Il y en a deux autres du même nom; l'un Philosophe Cynique, l'autre Disciple de Platon.

(2) *Noël. Att.* lib. XIII. c. 5,

à condition de les tenir secrets : & c'est par Théophraste que sont venus jusqu'à nous les ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si célèbre par toute la Grece , que successeur d'Aristote, il put compter bien-tôt dans l'Ecole qu'il lui avoit laissée, jusques à deux mille Disciples. Il excita l'envie de Sophocle (1), fils d'Amphiclide, & qui pour lors étoit Préteur : celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendoit sous peine de la vie à aucun Philosophe, d'enseigner dans les Ecoles. Ils obéirent : mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle, qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athenes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Théophraste, & le reste des Philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avoit été contraint de céder à Eurymedon, il fut sur le point de voir un certain Agonide (2), puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété, tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour lui, & qu'il méritoit par sa vertu.

En effet, on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi, au rapport de Plutarque (3), lorsqu'Erese fut accablée de Tyrans qui avoient usurpé la domination de leur pays, il se joignit à Phidias (4) son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis qui rentrèrent dans leur ville,

(1) Un autre que le Poëte tragique. (Voyez la Vie de Théophraste, par Diogene Laërce, liv. V.)

(2) *Diog. Laërt. in Vitâ Theophrasti, lib. V.*

(3) Dans un ouvrage intitulé : *Qu'on ne sauroit vivre agréablement selon la doctrine d'Epicure* : Chapitre 12. Et dans son *Traité contre l'Epicurien COLOTES* : Chapitre 29.

(4) Un autre que le fameux Sculpteur.

en chasserent les traitres , & rendirent à toute l'Isle de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple , mais encore l'estime & la familiarité des Rois. Il fut ami de Cassandre , qui avoit succédé à Aridée , frere d'Alexandre le Grand , au Royaume de Macédoine ; & Ptolomée , fils de Lagus , & premier Roi d'Egypte , entretint toujours un commerce étroit avec ce Philosophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues , & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre. Toute la Grece le pleura , & tout le peuple Athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui , que dans son extrême vieillesse , ne pouvant plus marcher à pied , il se faisoit porter en litiere par la ville , où il étoit vû du peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses Disciples , qui entouroient son lit lorsqu'il mourut , lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander , il leur tint ce discours :

» (1) La vie nous séduit , elle nous promet de grands plaisirs dans
 » la possession de la gloire ; mais à peine commence-t'on à vivre ,
 » qu'il faut mourir : il n'y a souvent rien de plus stérile que l'amour
 » de la réputation. Cependant , mes Disciples , contentez-vous : si
 » vous négligez l'estime des hommes , vous vous épargnez à vous-
 » mêmes de grands travaux : s'ils ne rebutent point votre courage ,
 » il peut arriver que la gloire sera votre récompense. Souvenez-vous
 » seulement qu'il y a dans la vie beaucoup de choses inutiles ; & qu'il
 » y en a peu qui mènent à une fin solide. Ce n'est point à moi à dé-
 » libérer sur le parti que je dois prendre : il n'est plus temps. Pour
 » vous qui avez à me survivre , vous ne sçauriez peser trop murement
 » ce que vous devez faire : » & ce furent-là ses dernières paroles.

Cicéron dans le troisième Livre des Tusculanes (2) , dit « que

(1) Tout ceci se trouve dans Diogene Laërce , *Vie de Théophraste* , liv. V.

(2) *Theophrastus moriens accusasse naturam dicitur , quod cervis & cornicibus*
 » Théophraste

» Théophraste mourant, se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit
 » accordé aux Cerfs & aux Corneilles une vie si longue, & qui leur
 » est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie
 » très-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-temps;
 » que si l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre
 » d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une
 » doctrine universelle, & qu'il n'y auroit eu dans le monde, ni art,
 » ni science qui n'eût atteint sa perfection ». Et Saint Jérôme, dans
 l'endroit déjà cité, assure (1) que, *Théophraste à l'âge de cent sept
 ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie
 dans un temps où il ne faisoit que commencer à être sage.*

Il avoit coutume de dire, qu'il ne faut pas aimer ses amis pour
 les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doi-
 vent être communs entre les freres, comme tout est commun en-
 tre les amis; que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein (2),
 qu'à celui qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que
 l'on puisse faire, est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui
 se taisoit à table dans un festin: *Si tu es un habile homme, tu as
 tort de ne pas parler; mais s'il n'en est pas ainsi, tu en sçais beau-
 coup.* Voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis; & nous
 n'apprenons pas que nul Ancien ait plus écrit que Théophraste.

*vitam diuturnam, quorum id nihil interesset, hominibus quorum maxime inter-
 fuisset, tam exiguam vitam dedisset, quorum si ætas potuisset esse longinquior, fu-
 turum fuisse ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrinâ hominum vita erudiretur.*

Cap. 28.

(1) *Sapiens vir Græciæ Theophrastus, cum expletis centum & septem annis se
 mori cerneret, dixisse fertur, se dolere, quod tunc egrederetur à vitâ, quando sapere
 cœpisset.* Epist. ad Nepotianum.

(2) *Diogene Laërce, dans la Vie de Théophraste.*

Diogene Laërce fait l'énumération de plus de deux cens Traités différens, & sur toutes sortes de sujets qu'il a composés. La plus grande partie s'est perdue par le malheur des temps, & l'autre se réduit à vingt Traités qui sont recueillis dans le volume de ses Œuvres. L'on y voit neuf Livres de l'Histoire des Plantes, six Livres de leurs causes : il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs, de la fueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance ; des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caracteres des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses écrits : entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre non-seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissoient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voyent, qui sont du temps auquel il a été écrit, & qui ne sont point selon leurs mœurs ; que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agréable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes & leurs manieres, qui, sans autre discussion, non-seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, & qui le prive dans la lecture des Livres des Anciens, du plaisir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre ?

Nous qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges, c'est-à-dire, le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, & de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptans, comme une métairie, la splendeur des Parti-

ſans , gens ſi mépriſés chez les Hébreux & chez les Grecs. L'on entendra parler d'une Capitale d'un grand Royaume , où il n'y avoit ni places publiques , ni bains , ni fontaines , ni amphithéâtres , ni galeries , ni portiques , ni promenoirs , qui étoit pourtant une Ville merveilleuſe. L'on dira que tout le cours de la vie ſ'y paſſoit preſque à ſortir de ſa Maifon , pour aller ſe renfermer dans celle d'un autre : que d'honnêtes femmes , qui n'étoient ni marchandes , ni hôtelières , avoient leurs maifons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choiſir des dez , des cartes , & de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maifons , & qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on ſçaura que le peuple ne paroifſoit dans la ville que pour y paſſer avec précipitation ; nul entretien , nulle familiarité ; que tout y étoit farouche & comme alarmé par le bruit des chars qu'il falloir éviter , & qui ſ'abandonnoient au milieu des rues , comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la courſe. L'on apprendra ſans étonnement , qu'en pleine paix & dans une tranquillité publique , des citoyens entroient dans les temples , alloient voir des femmes , ou viſitoient leurs amis avec des armes offenſives ; & qu'il n'y avoit preſque perſonne qui n'eût à ſon côté de quoi pouvoir d'un ſeul coup en tuer un autre. Ou ſi ceux qui viendront après nous , rebutés par des mœurs ſi étranges & ſi différentes des leurs , ſe dégoûtent par-là de nos mémoires , de nos poëſies , de notre comique & de nos ſatyres ; pouvons-nous ne les pas plaindre par avance , de ſe priver eux-mêmes par cette fauſſe délicateſſe , de la lecture de ſi beaux ouvrages , ſi travaillés , ſi réguliers , & de la connoiſſance du plus beau regne dont jamais l'hiſtoire ait été embellie ?

Ayons donc pour les Livres des Anciens cette même indulgence que nous eſpérons nous-mêmes de la poſtérité , perſuadés que les hommes n'ont point d'uſages ni de coutumes qui ſoient de tous les ſiècles ,

qu'elles changent avec le temps ; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé , & trop proches de celles qui regnent encore , pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes & des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appellons la politesse de nos mœurs , ni la bienséance de nos coutumes , ni notre faste , ni notre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens , que contre celle des premiers hommes , grands par eux-mêmes , & indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées , pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté & sa dignité ; & n'étoit point encore souillée par la vanité , par le luxe , & par la sottise ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre , qu'à cause de sa force ou de sa vertu : il n'étoit point riche par des charges ou des pensions , mais par son champ , par ses troupeaux , par ses enfans & ses serviteurs : sa nourriture étoit saine & naturelle ; les fruits de la terre , le lait de ses animaux & de ses brebis ; ses vêtemens simples & uniformes , leurs laines , leurs toisons ; ses plaisirs innocens , une grande récolte , le mariage de ses enfans , l'union avec ses voisins , la paix dans sa famille : rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses ; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter , ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains , & des nations étrangères.

Ils racontent une religion , une police , une manière de se nourrir , de s'habiller , de bâtir & de faire la guerre , qu'on ne sçavoit point , des mœurs que l'on ignoroit : celles qui approchent des nôtres , nous touchent , celles qui s'en éloignent , nous étonnent ; mais toutes nous amusent : moins rebutés par la barbarie des manières & des coutumes de peuples si éloignés , qu'instruits & même réjouis par leur

nouveauté , il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois , Chinois , Negres ou Abyssins.

Or ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses caractères , étoient Athéniens , & nous sommes François ; & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat, le long intervalle des temps, & que nous considérons , que ce livre a pû être écrit la dernière année de la cxv. Olympiade , trois cens quatorze ans avant l'ère chrétienne , & qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture , nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes , nos amis , nos ennemis , ceux avec qui nous vivons , & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles , soit si entière. En effet , les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions , ils sont encore tels qu'ils étoient alors , & qu'ils sont marqués dans Théophraste , vains , dissimulés , flatteurs , intéressés , effrontés , importuns , défiants , médifans , querelleux , superstitieux.

Il est vrai , Athènes étoit libre , c'étoit le centre d'une république : ses citoyens étoient égaux , ils ne rougissoient point l'un de l'autre , ils marchaient presque seuls & à pied dans une ville propre , paisible & spacieuse , entroient dans les boutiques & dans les marchés , achetoient eux-mêmes les choses nécessaires : l'émulation d'une Cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune : ils réservoient leurs esclaves pour les bains , pour les repas , pour le service intérieur des maisons , pour les voyages : ils passaient une partie de leur vie dans les places , dans les temples , aux amphithéâtres , sur un port , sous des portiques , & au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là le peuple s'assembloit pour délibérer des affaires publiques ; ici il s'entretenoit avec les étrangers : ailleurs les Philosophes tantôt enseignoient leur doctrine , tantôt conféroient avec leurs Disciples : ces lieux étoient tout-à-la-fois , la scène des plaisirs & des

affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple & de populaire, & qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue; mais cependant quels hommes en général que les Athéniens, & quelle ville qu'Athènes! quelles loix! quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences & dans tous les arts! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire & dans le langage! Théophraste, le même Théophraste dont on vient de dire de si grandes choses, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger, & appelé de ce nom par une simple femme (1) de qui il achetoit des herbes au marché, & qui reconnut par je ne sçai quoi d'*Attique* qui lui manquoit, & que les Romains ont depuis appelé *Urbanité*, qu'il n'étoit pas Athénien. Et Cicéron rapporte, que ce grand personnage demeura étonné, de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage Attique, & en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pû donner ce que le simple peuple avoit naturellement & sans aucune peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce Traité, des caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, & qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fît honte aux Athéniens, & qui servît à les corriger.

Enfin, dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers & aux anciens, & qui n'estiment

(1) *Dicitur, cum percunclaretur (Theophrastus) ex aniculâ quâdam, quanti aliquid venderet; & respondisset illa, atque addidisset, Hospes non potè minoris: tulisse eum molestè, se non effugere hospitis speciem, cum ætatem ageret Athenis, optimeque loqueretur. Brutus 172.*

que leurs mœurs, on les ajoute à cet ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce Philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui; sur-tout si c'est d'un ancien, ou d'un auteur d'une grande réputation; soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces vingt-huit Chapitres des Caractères, pourroit en avoir un beaucoup moindre, si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire, se ressouvenant que parmi le grand nombre des Traités de ce Philosophe, rapporté par Diogene Laërce, il s'en trouve un sous le titre de Proverbes, c'est-à-dire, de piéces détachées, comme des réflexions ou des remarques; que le premier & le plus grand Livre de morale qui ait été fait, porte ce même nom dans les divines Ecritures, on s'est trouvé excité par de si grands modeles, à suivre, selon ses forces, une semblable maniere (1) d'écrire des mœurs; & l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, & d'où, faute d'attention, ou par un esprit de critique, quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un (2) par l'engagement de son auteur, fait servir la métaphysique à la religion, fait connoître l'âme, ses passions, ses vices, traite les grands & les sérieux motifs pour conduire à la vertu, & veut rendre l'homme chrétien. L'autre (3), qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde, & dont la délicatesse étoit égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la

(1) L'on entend cette maniere coupée dont Salomon a écrit ses *Proverbes*, & nullement les choses qui sont divines, & hors de toute comparaison.

(2) *Paschal*.

(3) Le Duc de la Rochefoucault.

cause de tous ses foibles , l'attaque sans relâche quelque part où il se trouve ; & cette unique pensée comme multipliée en mille manières différentes , a toujours , par le choix des mots & par la variété de l'expression , la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des Caractères. Il est tout différent des deux autres que je viens de toucher : moins sublime que le premier , & moins délicat que le second , il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable , mais par des voies simples & communes , & en l'examinant indifféremment , sans beaucoup de méthode , & selon que les divers chapitres y conduisent par les âges , les sexes & les conditions , & par les vices , les foibles , & le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit , aux replis du cœur , & à tout l'intérieur de l'homme , que n'a fait Théophraste : & l'on peut dire que comme ses Caractères , par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme , par ses actions , ses paroles & ses démarches , apprennent quel est son fond , & font remonter jusques à la source de son dérèglement ; tout au contraire , les nouveaux Caractères déployant d'abord les pensées , les sentimens & les mouvemens des hommes , découvrent le principe de leur malice & de leurs foiblesses , font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire ; & qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages , l'embarras s'est trouvé presque égal..... Pour ceux qui partagent le dernier , s'ils ne plaisent point assez , l'on permet d'en suppléer d'autres : mais à l'égard des titres des Caractères de Théophraste , la même liberté n'est pas accordée , parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui : il a fallu suivre l'esprit de l'auteur , & les traduire selon le sens plus proche de la diction Grecque , & en même-temps selon la plus exacte
conformité ,

conformité, avec leurs chapitres, ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme Grec traduit en François, mot pour mot, n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de rhétorique ; & chez Théophraste, c'est quelque chose entre la fourberie & la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'un ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différens pour exprimer des choses qui le sont aussi, & que nous ne sçaurions gueres rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarrasse. En effet, l'on remarque dans cet ouvrage Grec, trois especes d'avarices, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manieres, & autant de grands parleurs, de sorte que les caracteres de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres, au désavantage du titre : ils ne sont pas aussi toujours suivis & parfaitement conformes, parce que Théophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changemens, par le caractere & les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satyre.

Les définitions qui sont au commencement de chaque Chapitre, ont eu leurs difficultés : elles sont courtes & concises dans Théophraste, selon la force du Grec & le style d'Aristote, qui lui en a fourni les premières idées : on les a étendues dans la traduction pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce Traité, des phrases qui ne sont pas achevées, & qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout-à-fait interrompus, & qui pouvoient recevoir diverses applications ; & pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs Interpretes.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, & qu'il vise moins à les rendre sçavans qu'à les

rendre fages , l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues & curieuses observations , ou de doctes commentaires , qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a cru les mériter , afin que nuls de ceux qui ont de la justesse , de la vivacité , & à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup , ne se reprochent pas même ce petit défaut , ne puissent être arrêtés dans la lecture des *Caractères* , & douter un moment du sens de Théophraste.





LES
CARACTERES
DE
THÉOPHRASTE,
TRADUITS DU GREC.

AVANT-PROPOS.



'AI admiré souvent, & j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi toute la Grece étant placée sous un même ciel, & les Grecs nourris & élevés de la (1) même maniere, il se trouve

(1) Par rapport aux Barbares, dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs.

néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Policlès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai assez vécu pour connoître les hommes; que j'ai vû d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes sortes de personnes, & de divers tempéramens, & que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices (1); il semble que j'ai dû marquer (2) les caracteres des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même de toucher ce qui est personnel, & ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espère, mon cher Policlès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous; il leur tracera des modeles qu'ils pourront suivre; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, & dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse & leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matiere: c'est à vous de pénétrer dans mon sens, & d'examiner avec attention, si la vérité se trouve dans mes paroles: & sans faire une plus longue Préface, je parlerai d'abord de la *Dissimulation*, je définirai ce vice, je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé; je décrirai ses mœurs, & je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.

(1) Le Traducteur se seroit exprimé plus nettement, à mon avis, s'il eut dit: *J'ai cru devoir marquer les caracteres des uns & des autres, & ne pas me contenter de peindre les Grecs en général, mais toucher aussi ce qui est personnel, &c.*
 Ἐπέλαβον δὲ τὴν συγγραφήν ἅ κατέτεροι αὐτῶν ἐπιτηδεύουσιν ἐν τῷ βίῳ.

(2) Théophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.



C H A P I T R E P R E M I E R.

De la Dissimulation.

LA (1) dissimulation n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière ; il aborde ses ennemis, leur parle, & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point : il loue ouvertement & en leur présence (2) ceux à qui il dresse de secrètes embûches, & il s'afflige avec eux, s'il leur est arrivé quelque disgrâce. Il semble pardonner les discours offensans que l'on lui tient : il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation, & il emploie les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui, & qui sont aigris

(1) L'Auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, & que les Grecs appelloient *ironie*.

(2) *Ceux à qui il dresse de secrètes embûches.* La Bruyere suit ici *Casaubon*, l'un des plus judicieux & des plus sçavans Commentateurs des Caractères de Théophraste. Selon *Duport*, qui étoit Professeur en Grec dans l'Université de Cambridge, sous le regne de Charles I. & qui composa sur le même ouvrage, de longues & sçavantes Dissertations, que *Needham* a enfin communiquées au public en 1712. il seroit peut-être mieux de traduire ainsi : *Le dissimulé loue ouvertement & en leur présence, ceux dont il déchire la réputation en leur absence : Coram laudat præsentes & in eos, quos clàm absentes suggillat, infectatur, & reprehendit.* Ce Sçavant croit que l'opposition entre louer un homme en sa présence, & le noircir en son absence, peut contribuer à autoriser ce sens-là. Mais l'explication de *Casaubon* me paroît préférable, parce qu'elle donne une idée plus forte & plus naturelle de l'imposteur, qui fait le sujet de ce Chapitre. Pour l'antithèse, on sçait que les Ecrivains judicieux ne la cherchent jamais ; & que s'ils l'employent, ce n'est que lorsqu'elle se présente naturellement, sans farder ou affoiblir leur pensée.

par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, & il lui dit de revenir une autre fois. Il cache soigneusement tout ce qu'il fait; & à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibere. Il ne parle point indifféremment; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, & quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise fanté. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer (1) de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vû si dénué d'argent, pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ce que l'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention: il feint de n'avoir pas apperçu les choses où il vient de jeter les yeux; ou s'il est (2) convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires, que cette seule reponse: *j'y penserai*. Il sçait de certaines choses, il en ignore d'autres: il est saisi d'admiration: d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet événement, & cela selon ses différens intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci: *Je n'en crois rien; je ne comprends pas que cela*

(1) Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athenes, & autorisée par les loix.

(2) S'il s'agit ici, comme le prétend Casaubon, d'un accord, d'un pacte que l'imposteur avoit fait actuellement, il faudroit traduire, & après avoir fait un accord, il feint, de ne s'en plus souvenir. La Bruyere n'auroit peut-être pas mal fait de suivre cette idée; mais son explication, plus vague & plus générale que celle de Casaubon, échappera du moins à la critique de ceux qui croient qu'ici le terme de l'original [ὁμολογέειν] signifie simplement, reconnoître, avouer; car dire de l'imposteur dont parle Théophraste, qu'il est convenu d'un fait, c'est dire, qu'il en a reconnu la vérité, qu'il a avoué que ce fait étoit alors tel qu'on le lui représentoit.

puisse être ; je ne sçais où j'en suis : ou bien : il me semble que je ne suis pas moi-même ; & ensuite : Ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre : voilà une chose merveilleuse , & qui passe toute créance : contez cela à d'autres ; dois-je vous croire ? ou me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité ? Paroles doubles & artificieuses , dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manieres d'agir ne partent point d'une ame simple & droite , mais d'une mauvaise volonté , ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.

C H A P I T R E I I.

De la Flatterie.

LA flatterie est un commerce honteux , qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promene avec quelqu'un dans la place : remarquez-vous , lui dit-il , comme tout le monde a les yeux sur vous ? Cela n'arrive qu'à vous seul : hier il fut bien parlé de vous , & l'on ne tarrissoit point sur vos louanges ; nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du (1) Portique ; & comme par la suite du discours , l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville , tous d'une commune voix vous nommerent , & il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se fera attaché à votre habit , de le prendre & de le souffler à terre : si par hazard le vent a fait voler quel-

(1) Edifice public , qui servit depuis à Zénon & à ses Disciples , de rendez-vous pour leurs disputes ; ils en furent appellés Stoiciens ; car *Stoa* , mot Grec , signifie Portique.

ques (1) petites pailles sur votre barbe, ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter; & vous souriant (2), il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes (3) blanchi depuis deux jours que je ne vous ai pas vû; & il ajoute: voilà encore pour un homme de votre âge (4) assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole,

(1) Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

(2) *Επιγλάσας.*

(3) Ce que le flatteur dit ici, n'est qu'une méchante plaisanterie, plus capable de piquer que de divertir celui à qui elle est adressée, si c'étoit un homme âgé, comme l'a cru Casaubon. Mais si le flatteur parle à un jeune homme, comme la Bruyere le suppose, ce qu'il lui dit devient une espece de compliment, très-insipide, à la vérité, mais qui cependant peut n'être pas désagréable à celui qui en est l'objet: car comme il ne lui parle de cheveux blancs que *par allusion à la nuance que de petites pailles ont fait dans ses cheveux*, s'il ajoute immédiatement après: *Voilà encore, pour un homme de votre âge, assez de cheveux noirs*; c'est pour lui dire, en continuant de plaisanter sur le même ton, qu'il ne lui reste plus de cheveux blancs, après ceux qu'il vient de lui ôter; & pour lui insinuer en même-temps qu'il est plus éloigné d'avoir des cheveux blancs, qu'il ne l'étoit effectivement: flatterie qui ne déplairoit pas à un jeune homme qui seroit sur le point de n'être plus jeune. Voilà, je pense, ce qui a fait dire à la Bruyere dans une petite note, que le flatteur de Théophraste *parle ici à un jeune homme*. Du reste, si j'ai mal pris sa pensée, il me semble qu'une telle méprise est aussi pardonnable que celle de la Bruyere, si tant est que lui-même ne soit pas entré exactement dans la pensée du flatteur de Théophraste, lequel faisant métier de dire à tout moment & à tout propos, quelque chose d'agréable à ceux dont il veut gagner les bonnes grâces, doit les régaler fort souvent de complimens fades & impertinens, qui, examinés à la rigueur, ne signifient rien. C'est-là, si je ne me trompe, l'idée que Théophraste a voulu nous en donner, lorsqu'il suppose qu'à l'occasion de quelques pailles que le vent a fait voler sur les cheveux de son ami, il lui dit, en souriant: *Il est merveilleux combien vous êtes blanchi, depuis deux jours que je ne vous ai pas vû*. Car comment expliquer ce *sourire*, & la pensée extravagante qui l'accompagne? N'est-il pas visible que qui voudroit trouver du sens à tout cela, se rendroit très-ridicule lui-même?

(4) Il parle à un jeune homme,

il impose silence à tous ceux qui se trouvent présens , & il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance ; & dès qu'il a cessé de parler , il se recrie : cela est dit le mieux du monde , rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois , s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide , il ne manque pas de lui applaudir , d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie ; & quoiqu'il n'ait nulle envie de rire , il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau , comme s'il ne pouvoit se contenir , & qu'il voulût s'empêcher d'éclater ; & s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville , il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin , de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achete des fruits , & les porte chez un citoyen ; il les donne à ses enfans en sa présence , il les baise , il les caresse ; voilà , dit-il , de jolis enfans , & digne d'un tel pere : s'il sort de sa maison , il le suit : s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers , il lui dit : votre pied est mieux fait que cela. Il l'accompagne ensuite chez ses amis , ou plutôt il entre le premier dans leur maison , & leur dit : un tel me suit , & vient vous rendre visite ; & retournant sur ses pas : *Je vous ai annoncé* , dit-il , *& l'on se fait un grand honneur de vous recevoir.* Le flatteur se met à tout sans hésiter , & se mêle des choses les plus viles , & qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper , il est le premier des conviés à louer le vin : assis à table le plus proche de celui qui fait le repas , il lui répète souvent : en vérité vous faites une chere délicate ; & montrant aux autres l'un des mets qu'il souleve du plat : cela s'appelle , dit-il , un morceau friand : il a soin de lui demander s'il a froid , s'il ne voudroit point une autre robe , & il s'empresse de le mieux couvrir : il lui parle sans cesse à l'oreille , & si quelqu'un de la compagnie l'interroge , il lui répond négligemment & sans le regarder , n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre , il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue , pour les porter à sa place , & l'y faire asséoir plus mollement. J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il

forte de sa maison, il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés; & s'il apperçoit quelque part le portrait du Maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien & ne fait rien au hasard: mais il rapporte toutes ses paroles & toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquérir ses bonnes grâces.

CHAPITRE III.

De l'Impertinent, ou du diseur de rien.

LA sottise envie de discourir, vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup & sans réflexion. Un homme qui veut parler se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vûe, & qu'il ne connoît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme, & lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service; il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent, & soutient que les hommes qui vivent présentement, ne valent point leurs peres: de-là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du bled, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville: il dit qu'au printemps où commencent les Bacchanales (1), la mer devient navigable; qu'un peu de pluie seroit utile aux biens de la terre, & seroit espérer une bonne récolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, & qu'il le mettra en valeur; que le siecle est dur, & qu'on a bien de la peine à vivre. Il

(1) Premières Bacchanales qui se célébroient dans la Ville.

apprend à cet inconnu, que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès (1), à la fête des mystères: il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique, quel est le quantième du mois: il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion: & si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il annoncera comme une chose nouvelle, que les (2) mystères se célèbrent dans le mois d'Août, les *Apaturies* (3) au mois d'Octobre; & à la campagne dans le mois de Décembre, les Bacchanales (4). Il n'y a, avec de si grands causeurs, qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre: car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner votre loisir, ni le temps de vos affaires?

C H A P I T R E I V.

De la Rusticité.

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques & sans réflexion, sortir un jour de médecine (5), & se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde; ne pas faire la différence de l'odeur

(1) Les Mystères de Cérès se célébroient la nuit, & il y avoit une émulation entre les Athéniens, à qui y apporteroit une plus grande torche.

(2) Fête de Cérès. *Voyez ci-dessus.*

(3) En François, *la Fête des tromperies*; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce Chapitre.

(4) Secondes Bacchanales qui se célébroient en hiver à la campagne.

(5) Le Texte Grec nomme une certaine drogue, qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

forte du thym ou de la marjolaine, d'avec les parfums les plus délicieux; être chaussés large & grossièrement; parler haut, & ne pouvoir se réduire à un ton de voix modéré; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leurs moindres valets, de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux, & d'une manière indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins; mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent, & ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, & entrent (1) dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent leur souper, & se levent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes (2) de charrues qu'ils ont dans leurs étables: heurte-t'on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs & curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant: Voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison & de ceux qui sont dedans. Ces gens épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de piéces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, & qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit, d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, & ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustensiles: & lorsqu'ils marchent par la ville: combien vaut, demandent-ils aux

(1) Dans cet endroit l'original est défectueux. Ce que Casaubon a suppléé fait un sens un peu différent de celui que vous voyez ici.

(2) Des Bœufs.

premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé? Les fourrures se vendent-elles bien? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux (1) nous ramènent une nouvelle lune? D'autres fois ne sçachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, & qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, qui se trouvant tous portés devant la boutique d'Archias (2), achètent eux-mêmes des viandes salées, & les rapportent à la main en pleine rue.

C H A P I T R E V.

Du Complaisant (3).

POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une manière de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête, que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant : voilà ce qu'on appelle un homme de bien ; l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échappe ; & après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement, quel jour on pourra le voir, & enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit

(1) Cela est dit rustiquement ; un autre diroit que la nouvelle lune ramène les jeux : & d'ailleurs, c'est comme si le jour de Pâques quelqu'un disoit : n'est-ce pas aujourd'hui Pâques.

(2) Fameux Marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple.

(3) Ou de l'envie de plaire.

plus favorable qu'à son adverfaire : comme il veut plaire à tous deux , il les ménagera également. C'est dans cette vûe , que pour se concilier tous les étrangers qui font dans la ville , il leur trouve plus de raison & d'équité , que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas , il demande en entrant à celui qui l'a convié , où sont ses enfans ; & dès qu'ils paroissent , il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere , & que deux figues ne se ressemblent pas mieux : il les fait approcher de lui , il les baise , & les ayant fait asseoir à ses deux côtés , il badine avec eux : A qui est , dit-il , la petite bouteille ? A qui est la jolie coignée (1) ? Il les prend ensuite sur lui , & les laisse dormir sur son estomac , quoiqu'il en soit incommodé (2). Celui enfin qui

(1) Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

(2) Casaubon croit que le reste de ce Chapitre , depuis ces mots , *celui enfin qui veut plaire* , &c. appartient à un caractère différent de celui par où Théophraste a commencé le Chapitre , & que tous les traits de ce dernier caractère ont été transportés ici par la méprise de quelque copiste. Ce n'est dans le fonds qu'une conjecture , sur laquelle ce sçavant homme ne veut pas compter absolument , quelque vrai-semblable qu'il la trouve d'abord. Elle a paru si peu certaine à la Bruyere , qu'il n'a pas jugé à propos d'en parler. Ce silence pourroit bien déplaire à quelques Critiques : mais je ne vois pas qu'on ait aucun lieu de s'en plaindre , surtout après ce que la Bruyere a déclaré si positivement dans sa Préface sur les Caractères de Théophraste ; que *comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes , & qu'il vise moins à les rendre sçavans qu'à les rendre sages , il s'étoit trouvé exempt de le charger de longues & curieuses observations , ou de doctes Commentaires*. Un Anglois , qui en 1718 a mis au jour en sa Langue , une traduction ou une paraphrase très-licentieuse des Caractères de Théophraste , a si fort goûté ce raisonnement , qu'il va jusqu'à désapprouver le peu de petites notes que la Bruyere a faites , pour expliquer certains endroits de sa traduction , qui pouvoient faire de la peine à quelques-uns de ses lecteurs. Le moyen de contenter les Critiques , pour l'ordinaire d'un goût tout opposé , comme les trois convives d'Horace !

Poscentes vario multùm diversa palato :

veut plaire, se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits, & les quitte presque tous neufs: il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé. On ne le voit guères dans les salles publiques, qu'auprès des (1) comptoirs des banquiers; & dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens (2); & au théâtre les jours de spectacle, que dans les meilleures places, & tout proche des Préteurs. Ces gens encore, n'achètent jamais rien pour eux, mais ils envoient à Byfance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, & à Rhodes l'excellent miel du Mont Hymette; & ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses curieuses, qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des (3) Singes & des Satyres qu'ils sçavent nourrir, des Pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de chevre, des phioles pour des parfums, des cannes torfes que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paulme, & une arène propre à s'exercer à la lutte; & s'ils se promènent par la ville, & qu'ils rencontrent en leur chemin des Philosophes, des Sophistes (4), des Escrimeurs ou des Musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment: ils se trouvent présens à ces exercices, & se mêlant avec ceux

Ce que l'un rejette, l'autre le demande; & ce qui plaît aux uns paroît détestable aux autres.

Quid dem? Quid non dem? renuis quod tu, jubet alter.

Quod petis, id sanè est invisum, acidumque duobus.

Lib. II. Epist. II. v. 62. 63. 64.

(1) C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

(2) Pour être connus d'eux, & en être regardés, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvent.

(3) Une espece de Singes.

(4) Une sorte de Philosophes vains & intéressés.

qui viennent là pour regarder : A qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison & cette arène si commode ? Vous voyez , ajoutent-ils , en leur montrant quelque homme puissant de la ville , celui qui en est le maître , & qui en peut disposer.

CHAPITRE VI.

De l'image d'un Coquin.

UN coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coutent rien à dire , ou à faire ; qui jure volontiers , & fait des sermens en justice autant que l'on lui en demande ; qui est perdu de réputation , que l'on outrage impunément , qui est un chicaneur de profession , un effronté , & qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre (1) sans masque dans une danse comique , & même sans être ivre , mais de sang froid , il se distingue dans la danse (2) la plus obscene par les postures les plus indécentes : c'est lui qui dans ces lieux où l'on voit des prestiges (3) , s'ingere de recueillir l'argent de chacun des spectateurs , & qui fait querelle à ceux , qui , étant entrés par billets , croyent ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers ; tantôt il tient une taverne , tantôt il est suppôt de quelque lieu infame , une autre fois partisan : il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public , demain cuisinier ou brelandier , tout lui est propre. S'il a une mere , il la laisse mourir de faim : il est sujet au larcin , &

(1) Sur le Théâtre avec des Farceurs.

(2) Cette danse , la plus déréglée de toutes , s'appelle en Grec *Cordax* , parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

(3) Choses fort extraordinaires , telles qu'on en voit dans nos Foires.

à se voir traîner par la ville dans une prison sa demeure ordinaire, & où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeler ceux qui passent, & se plaindre à eux avec une voix forte & enrouée, insulter ceux qui les contredisent : les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres contents de les avoir vus, se dégagent & poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter : mais ces effrontés continuent de parler ; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; & vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens, comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boîte (1) dans leur sein, & une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voyez dominer parmi de vils Praticiens, à qui ils prêtent à usure, retirer chaque jour une obole & demie de chaque dragme (2), fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, & consommer ainsi (3) en bonne chère tout le

(1) Une petite boîte de cuivre fort légère, où les Plaideurs mettoient leurs titres, & les pieces de leur procès.

(2) Une obole étoit la sixieme partie d'une dragme.

(3) Ce n'est point là le sens que Casaubon & Duport ont donné à ce passage. Selon ces deux sçavans Commentateurs, l'impudent que Théophraste nous caractérise ici, va chaque jour recueillant çà & là l'intérêt sordide de ce qu'il prête à de vils Praticiens ; & pour ne pas perdre du temps à ferrer cet argent dans une bourse, il le met dans sa bouche. Casaubon prouve fort clairement, qu'à Athenes les petits Marchands en détail avoient accoutumé de mettre dans la bouche les petites pieces de monnoie qu'ils recevoient au marché, & sur-tout quand ils étoient entourés d'acheteurs. *C'est, dit-il, sur cette coutume inconnue aux premiers Interpretes de*

profit qu'ils tirent de cette espece de trafic. En un mot, ils sont querelleux & difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, & qu'ils font retentir dans les marchés & dans les boutiques.

Théophraste, qu'est fondée l'explication de ce passage, de laquelle il s'applaudit extrêmement, comme d'une découverte qui avoit échappé à tous les Interpretes avant lui. La Bruyere a vu tout cela, mais ne l'ayant pas trouvé si propre à déterminer le sens de ce passage, il fait dire à Théophraste, que son impudent retire chaque jour une obole & demie de chaque dragme qu'il a prêtée à de vils Praticiens; & que parcourant ensuite les tavernes & les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, il consume en bonne chere tout le profit qu'il retire de cette espece de trafic. La Bruyere a cru sans doute, qu'il n'étoit pas naturel que Théophraste introduisant d'abord cet impudent qui recueille chaque jour le sordide intérêt qu'il exige de ses créanciers, & lui faisant immédiatement après, parcourir les tavernes, & les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, il s'avisât après cela de parler encore des chétifs intérêts que cet impudent recueilloit chaque jour, pour avoir occasion de dire qu'il mettoit cet argent dans sa bouche à mesure qu'il le recevoit. Mais que la Bruyere se soit trompé ou non, l'on voit toujours par-là, que bien éloigné de suivre aveuglément les Traducteurs & les Commentateurs de Théophraste, il a examiné l'original avec soin; qu'il a considéré & pesé la force & la liaison des paroles de son Auteur, afin d'en pénétrer le sens, & de l'exprimer distinctement en François.



C H A P I T R E V I I.

Du grand Parleur (1).

C E que quelques-uns appellent *babil*, est proprement une intempérance de langue, qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs, à quiconque veut l'entretenir de quelque'affaire que ce soit; j'ai tout sçu, & si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout: & si cet autre continue de parler: vous avez déjà dit cela; songez, poursuit-il, à ne rien oublier; fort bien; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres; & ensuite: mais que veux-je dire? Ah, j'oubliois une chose! Oui, c'est cela même, & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions, qu'il ne donne pas le loisir à celui qui parle, de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves, qui traitent ensemble de choses sérieuses, & les met en fuite. De-là il entre (2) dans les écoles publiques & dans les lieux des exercices, où il amuse les Maîtres par de vains discours, & empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire, je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison. Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divul-

(1) On a du *babil*.

(2) C'étoit un crime puni de mort à Athenes, par une loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au temps de Théophraste.

guer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse (1) bataille (2) qui s'est donnée sous le gouvernement de l'Orateur Aristophon, comme sur le combat (3) célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens, sous la conduite de Lyfandre. Il raconte une autre fois,

(1) Tout ce que la Bruyere étale, après Casaubon, pour prouver que par cette bataille il faut entendre la fameuse bataille d'Arbelle, quoiqu'elle fut arrivée un an avant qu'Aristophon eut été Gouverneur d'Athenes, n'est pas fort convaincant; car enfin Théophraste assure positivement, que la bataille sur laquelle son *Babillard* aime si fort à s'étendre, se donna sous le gouvernement d'Aristophon. La Bruyere auroit peut-être mieux fait de s'en tenir à ce qu'il dit [*] *Jacques Paumier de Gretemesnil*, qu'il s'agit ici de la bataille qui se donna entre ceux de Lacédémone sous la conduite du Roi Agis, & les Macédoniens, commandés par Antipater, laquelle arriva justement dans le temps qu'Aristophon étoit Archonte d'Athenes, comme le témoigne Diodore de Sicile, *Liv. 17.* & Plutarque dans la *Vie de Demosthene...* C'étoit un sujet fort propre à exercer la langue du Babillard caractérisé par Théophraste, cette bataille ayant été si funeste aux Grecs, qu'on peut dire que leur liberté expira avec Agis, & les cinq mille trois cents cinquante Lacédémoniens qui y perdirent la vie. Du reste, pour le détail de cette bataille, Gretemesnil nous renvoie à Quinte-Curce, *Liv. 6.* Le renvoi est très-juste: mais à l'égard du temps auquel elle se donna, si l'on s'en rapporte aussi à cet Historien, ce ne sauroit être celle dont parle ici Théophraste: car selon Quinte-Curce, la guerre qui s'étoit allumée entre ceux de Lacédémone & les Macédoniens, fut terminée par cette bataille, avant que Darius eût été défait à la bataille d'Arbelle, c'est-à-dire, un ou deux ans avant qu'Aristophon fût Archonte d'Athenes. *Hic fuit exitus belli, dit-il, quoddam repente ortum, prius tamen finitum est, quam Darium Alexander apud Arbella superaret.*

(2) C'est-à-dire, sur la bataille d'Arbelle & la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athenes, lorsqu'Aristophon, célèbre Orateur, étoit premier Magistrat.

(3) Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelle, mais trivial, & sçu de tout le peuple.

(*) *Jacobi Palmerii à Gretemesnil Exercitationes ad Theophrast. Ethici Characteribus, Librum, pag. 620.*

quels applaudissemens a eu le discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple, pendant que de ceux qui l'écoutent, les uns s'endorment, les autres le quittent, & que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les Tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger: il ne permet pas que l'on mange à table; & s'il se trouve au théâtre, il empêche non-seulement d'entendre, mais même de voir les Acteurs. On lui fait avouer ingénument, qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau; & que quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle: aussi écoute-t'il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet; & jusques à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil, faites-nous, lui disent-ils, un petit conte, qui acheve de nous endormir.

C H A P I T R E V I I I.

Du débit des Nouvelles.

UN nouvelliste ou un conteur de fables, est un homme qui arrange, selon son caprice, des discours & des faits remplis de faussetés; qui, lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, & lui fouriant: d'où venez-vous ainsi, lui dit-il? Que nous direz-vous de bon? N'y a-t'il rien de nouveau? Et continuant de l'interroger: Quoi donc, n'y a-t'il aucune nouvelle? Cependant il y a des choses étonnantes à raconter: & sans lui donner le loisir de lui répondre: Que dites-vous donc, poursuit-il; n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne sçavez rien, & que je vais vous régaler de grandes nouveautés. Alors ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le

joueur (1) de flute, ou Lycon l'ingénieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sçait toutes choses; car il allegue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté: il assure donc que ces personnes lui ont dit, que le (2) Roi & (3) Polypercon ont gagné la bataille, & que Cassandre leur ennemi est tombé (4) vif entre leurs mains. Et lorsque quelqu'un lui dit: mais en vérité, cela est-il croyable? Il lui réplique, que cette nouvelle se crie & se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, & qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute, qu'il a lû cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces Magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu, & qui lui a tout dit. Ensuite interrompant le fil de sa narration: que pensez-vous de ce succès, demande-t'il à ceux qui l'écoutent? Pauvre Cassandre! Malheureux Prince, s'écrie-t'il d'une maniere touchante! Voyez ce que c'est que la fortune, car enfin Cassandre étoit puissant, & il avoit avec lui de grandes forces. Ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul, pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration; & que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent: car pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique: au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils

(1) L'usage de la flute étoit très-ancien dans les troupes.

(2) Aridée, frere d'Alexandre le Grand.

(3) Capitaine du même Alexandre.

(4) C'étoit un faux bruit; & Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Aridée & à Polypercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux.

ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, & à lui conter des nouvelles: quelques autres après avoir vaincu sur mer & sur terre dans le (1) Portique, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée: enfin il s'en est trouvé, qui, le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes: car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges?

C H A P I T R E I X.

De l'Effronterie causée par l'avarice.

POUR faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté, ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, & qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger (2) religieusement chez soi une partie des viandes consacrées, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, & va souper chez l'un de ses amis; & là à table, à la vue de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, & lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain, *tenez* (3), *mon ami*, lui dit-il, faites

(1) Voyez le Chapitre II. *De la Flatterie.*

(2) C'étoit la coutume des Grecs. Voyez le Chap. XII. *Du contre-temps.*

(3) *Saumaise*, par le changement d'une lettre, met ici le nom propre du valet. La conjecture est heureuse: mais comme elle n'est autorisée par aucun manus-

bonne chere. Il va lui-même au marché acheter (1) des viandes cuites, & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il le fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes, & il en entasse le plus qu'il peut: s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelques os dans la balance: si elle peut tout contenir, il est satisfait, sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit, & s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au Théâtre, il trouve le secret d'avoir sa place franche du spectacle, & d'y envoyer le lendemain ses enfans, & leur précepteur. Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, & demande hardiment au premier venu, une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t'il dans une maison étrangere, il emprunte jusques à l'orge & à la paille, encore faut-il que celui qui les lui prête, fasse les frais de les faire porter jusques chez lui. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, & là, en présence du baigneur qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau (2), se la répand sur tout le corps: *Me voilà lavé*, ajoute-t'il, *autant que j'en ai besoin*, & sans avoir obligation à personne, remet sa robe, & disparoît.

crit, on peut fort bien s'en tenir à l'explication de la Bruyere, qui revient au même compte; car, vû ce qui précède, il est évident que par ces mots, *mon ami*, l'effronté désigne expressément son valet; ce qui suffit pour l'intelligence de ce passage.

(1) Comme le menu peuple, qui achetoit son soupé chez les Chaircuitiers.

(2) Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.



C H A P I T R E X.

De l'Epargne sordide.

CETTE espece d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant (1) tous les mois le loyer de

(1) Le sçavant Casaubon confesse ingénument, qu'il n'a jamais pû se satisfaire sur le sens de ce passage. Il en donne deux ou trois explications différentes ; & celle qu'il a insérée dans sa traduction paroît la moins conforme aux paroles de l'original. Pour celle que nous donne ici la Bruyere, vous la trouverez dans le Commentaire de Casaubon, qui dit expressément qu'un des caracteres du *Pince-maille* décrit dans ce Chapitre, c'est qu'il va lui-même chez son débiteur, pour se faire payer la moitié d'une obole, dûe d'un *reste* de paiement qui lui doit être fait chaque mois ; ce qui, ajoute-t'il, peut être entendu, ou de l'intérêt d'un certain capital, ou d'un louage de maison, de *mercede conducta domus*. C'est ce dernier sens qu'a suivi la Bruyere. Selon Duport, il s'agit ici d'un intérêt payable tous les mois, pour une somme qui souvent ne devoit être rendue que dans un an : & quoique cet intérêt ne revint qu'à la moitié d'une obole par mois (*), l'avare de Théophraste alloit l'exiger lui-même le propre jour de l'échéance. Enfin, le dernier Traducteur Anglois (**) des Caracteres de Théophraste, enchérissant sur Casaubon & Duport, fait dire à Théophraste, que *cet avare ne manque jamais d'aller chez ses débiteurs, pour exiger l'intérêt de ce qu'il leur a prêté, quelque petit qu'il soit, même avant que cet intérêt soit entièrement dû*. Il fonde cette explication sur le sens de ces mots, ἐν τῷ μηνί, qui, selon lui, ne signifient pas *chaque mois*, mais *dans le mois, avant la fin du mois*, c'est-à-dire, avant l'échéance du paiement. J'avois cru d'abord qu'on pouvoit fort bien les prendre dans ce sens-là : mais après y avoir mieux pensé, je trouve l'explication de ce nouveau critique tout-à-fait

(*) *Hanc ille tantulam pro usurâ summulam non dubitabat ventitans ipse domum debitoris sui poscere, & ad diem exigere : quæ nota est summæ μικρολογίας, & infirmorum sordium.* Jac. Duporti in *Theoph. Char. prælectiones*, pag. 349.

(**) Sa Traduction a paru pour la premiere fois en 1725.



leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait : que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupés, pendant le repas, qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices (1) de viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane, est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au dessous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture : mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vûe, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achete. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent si l'on n'y a rien changé, & si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis ; & on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher,

insoutenable. Car comment concevoir que l'avare de Théophraste pût *exiger constamment* de ses débiteurs, l'intérêt d'un argent prêté, avant que cet intérêt lui fût actuellement dû, l'usage & la loi s'opposant directement à une telle exaction ?

(1) Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

& en revenir sans rien acheter. Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre farine, ni même du (1) cumin, de la (2) marjolaine, des gâteaux (3) pour l'autel, du coton, de la laine; car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avarés, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet: ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits: les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre: ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchauffent vers le (4) milieu du jour pour épargner leurs foulons, vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins (5).

CHAPITRE XI.

De l'Impudent, ou de celui qui ne rougit de rien.

L'IMPUDENT est facile à définir: il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienfiance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce mo-

(1) Une forte d'herbe.

(2) Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thim & le laurier.

(3) Faits de farine & de miel, & qui servoient aux sacrifices.

(4) Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison est supportable.

(5) C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craye, comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & grossières, étoit celui qui coûtoit le moins.

ment quelque besoin, pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière deshonnête : qui se plaît à battre des mains au Théâtre, lorsque tout le monde se tait, ou y siffler les acteurs que les autres voyent & écoutent avec plaisir : qui, couché sur le dos, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hocquets, qui obligent les spectateurs de tourner la tête, & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère, achete en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leurs noms ceux qui passent, sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la place, & qui ont leurs affaires ; & s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille & le félicite sur une cause importante qu'il vient de (1) perdre. Il va lui-même choisir de la viande, & louer pour un souper des femmes qui jouent de la flute ; & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant, d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur, & là (2) annoncer qu'il va faire un grand repas, & s'enivrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres, sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'amphithéâtre, avant que les jeux soient commencés, & lorsque l'on paye pour être placé ; mais seulement sur la fin du spectacle, &

(1) Dans toutes les éditions qui me sont tombées entre les mains, je trouve ici, au lieu de *perdre*, le mot *plaider* : faute visible, qui doit être mise sur le compte de l'imprimeur, ou qui ne peut avoir échappé à la Bruyère, que par pure inadvertance : car rien n'est plus nettement & plus simplement exprimé que cet endroit dans le Grec : *καὶ ἠτίωμένω τὴν μεγάλην δίκην, ἀπιόγτι ἀπὸ τῆς δικαστηρίας προσελθῆναι καὶ συνδῆσαι* : ce qui signifie traduit littéralement : *Et quelqu'un venant du Palais où il a perdu un grand procès, l'impudent court après pour prendre part à sa joye.*

(2) Il y avoit des gens fainéans & désoccupés, qui s'assembloient dans leurs boutiques.

quand (1) l'Architecte néglige les places & les donne pour rien. Etant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, & emprunte de l'argent de ses collegues: sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux, au-delà de ce qu'il en peut porter, & de lui retrancher cependant son ordinaire; & comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des présens aux Ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, & qu'on ne peut supporter: il se sert ensuite de l'huile d'un autre, & épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent, la plus petite piece de monnoie qu'ils auront ramassée dans les rues; & il ne manque pas d'en retenir sa part, avec ce mot (2) *Mercurus est communus*. Il fait pis, il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fond creux par-dessous, s'enfonce en dedans, & s'éleve comme en pyramide; quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau, le plus près qu'il peut..... (3). De même s'il paye à quelqu'un trente mines (4) qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes (5), dont il profite: mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une (6) tribu, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte: il seroit fâché de leur laisser une rave à demi-mangée.

(1) L'Architecte qui avoit bâti l'amphithéâtre, & à qui la République donnoit le louage des places en payement.

(2) Proverbe Grec, qui revient à notre *Je retiens part*.

(3) Quelque chose manque ici dans le texte.

(4) Mine se doit prendre ici pour une piece de monnoie.

(5) Dragmes, petites pieces de monnoie, dont il falloit cent à Athenes pour faire une mine.

(6) Athenes étoit partagée en plusieurs tribus. Voyez le Chapitre XXVIII. *De la Médifance*.

CHAPITRE XII.

Du Contre-temps.

CETTE ignorance du temps & de l'occasion, est une manière d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode & embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes: qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre: qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui: qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger: qui prend le temps des nûces où il est invité, pour se déchaîner contre les femmes: qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, & qui n'aspirent qu'à se reposer: fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut, après qu'elle est vendue: de se lever au milieu d'une assemblée, pour reprendre un fait dès ses commencemens, & en instruire à fond, ceux qui en ont les oreilles rebattues, & qui le sçavent mieux que lui: souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin (1) après avoir sacrifié, il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées. Une autre fois, s'il voit qu'un maître châtie devant lui son esclave: *J'ai perdu*, dit-il, *un des miens dans une pareille occasion, je le fis fouetter,*

(1) Les Grecs le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoyoit à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-temps de demander sa part prématurément, & lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité.

il se désespéra, & s'alla pendre. Enfin, il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder (1), s'ils l'ont fait arbitre de leur différend. C'est encore une action qui lui convient fort, que d'aller prendre au milieu du repas pour danser (2), un homme qui est de sang froid, & qui n'a bu que modérément.

(1) Il y a dans l'original, à le traduire tout uniment, *assistant à un jugement arbitral* (*). La question est de sçavoir si Théophraste a voulu dire par-là, que son homme, si sujet à faire des contre-temps, assiste à ce jugement comme arbitre lui-même, ou bien par hasard. Selon Casaubon & la Bruyere, il s'y trouve *en qualité d'arbitre*; & Duport croit qu'il n'y assiste que *par accident*, & que, s'il eût été choisi pour arbitre, Théophraste se seroit servi d'une autre expression (**), usitée en pareil cas. Mais comme il ne s'agit ici que d'un trait lancé en passant, & non d'une action positive & juridique, dont il faille détailler toutes les circonstances en forme, & dans le style du Barreau, peut-être qu'une expression un peu négligée a meilleure grace, qu'une autre plus formelle, & qu'il faudroit nécessairement employer devant une Cour de Justice. Quoi qu'il en soit de cette question, purement grammaticale, & sur laquelle je n'ai garde de rien décider, il est toujours certain que l'homme de Théophraste, qui se trouvant à un jugement d'arbitres, commet de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, est à peu près bien caractérisé, soit qu'il ait été choisi lui-même pour arbitre, ou que *par accident* il assiste au jugement des arbitres, qui ont été nommés pour terminer ce différend.

(2) Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, & lorsque les tables étoient enlevées.

(*) Παρά Διαιτήν.

(**) Επιπέλοαμύετος τῶν Διαιτητῶν, c'est-à-dire, chargé d'un Jugement arbitral.



CHAPITRE XIII.

De l'Air empressé.

IL semble que le trop grand empressément est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles & par toute sa conduite. Les manieres d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'événement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, & dont il ne sçauroit sortir avec honneur; & dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, & où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long-temps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis des autres; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire, d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire, que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, & dont il ne peut ensuite trouver l'issue; venir vers son Général, & lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, & s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain: une autre fois, s'approcher de son pere; ma mere, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher, & ne commence qu'à s'endormir. S'il entre enfin dans la chambre d'un malade, à qui son médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, & le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingere de faire son épitaphe, il y fait graver son nom, celui de son mari, de son pere, de sa mere, son pays, son origine, avec cet éloge: *Ils avoient tous de la* (1) *vertu.* S'il est quelquefois obligé de jurer devant des juges

(1) Formule d'Épitaphe.

qui exigent son ferment: *Ce n'est pas*, dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience, *la première fois que cela m'est arrivé.*

C H A P I T R E X I V.

De la Stupidité.

LA stupidité est en nous une pésanteur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide ayant lui-même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire, à quoi elle se monte. S'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses juges, pour se défendre dans un procès que l'on lui fait; il l'oublie entièrement, & part pour la campagne. Il s'endort à un spectacle, & il ne se réveille que longtemps après qu'il est fini, & que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se leve la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, & qu'il a mis lui-même dans quelque endroit, où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis, afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se désespere; & prenant une façon de parler pour une autre, à la bonne heure, ajoute-t'il, ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnes sages, de ne pas donner sans témoin (1) de l'argent à leur créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hyver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur

(1) Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs, dans les payemens & dans tous les actes.

permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentilles, les fait cuire, & oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluie (1) incommode, & dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse: & si on lui demande par hasard, combien il a vû emporter de morts (2) par la porte sacrée: *Autant*, repond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, *que je voudrois que vous & moi en puissions avoir.*

CHAPITRE XV.

De la Brutalité.

LA brutalité est une certaine dureté, & j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manieres d'agir, & qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal: qu'est devenu un tel? Il vous répond durement: ne me rompez point la tête: si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut: si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas: mais il dit fierement à celui qui la marchande: qu'y trouvez-vous à dire? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples aux

(1) Ici le texte est visiblement corrompu. A l'égard du supplément que la Bruyere a imaginé, il ne le donne sans doute que pour remplir ce vuide, en attendant qu'on découvre la pensée de Théophraste, par le secours de quelque bon manuscrit, sans quoi l'on ne pourra jamais la trouver, ou du moins être assuré de l'avoir trouvée.

(2) Pour être enterrés hors de la ville, suivant la loi de Solon.

jours d'une grande célébrité: si leurs prieres, dit-il, vont jusqu'aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, & que ce n'est pas un présent du ciel. Il est inexorable à celui, qui, sans dessein, l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied, c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point: il va le trouver ensuite, & le lui donne de mauvaise grace, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne; & si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité: il ne veut ni chanter à son tour, ni réciter (1) dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit guères dans les temples importuner les Dieux, & leur faire des vœux ou des sacrifices.

CHAPITRE XVI.

De la Superstition.

LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité. Un homme superstitieux, après avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau (2) lustrale, sort du temple, & se promène

(1) Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs Poëtes, & dansoient ensemble après le repas. Voyez le Chapitre XII. *du Contre-temps.*

(2) Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'autel où l'on brûloit la victime: elle étoit dans une chaudière à la porte du temple: l'on s'en lavoit soi-même, ou l'on s'en faisoit laver par les Prêtres.

une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belete, il s'arrête tout court, & il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jetté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait apperçu un serpent, il ne diffère pas d'y élever un autel: & dès qu'il remarque dans les carrefours, de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa phiole, plie les genoux devant elles, & les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque point de lui enjoindre d'y faire mettre une piece: mais bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac, & s'en défait. Son foible encore, est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche: & lorsqu'il lui arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision, il va trouver les Interpretes des songes, les Devins & les Augures, pour sçavoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les Prêtres d'Orphée, pour se faire initier (1) dans ses mysteres: il y mene sa femme, ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice. Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guères de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places: quelquefois il a recours à des Prêtresses, qui le purifient d'une autre maniere, en liant & étendant autour de son corps un petit chien, ou de la (2) squille. Enfin s'il voit un homme (3) frappé d'épilepsie,

(1) Instruire de ses mysteres.

(2) Espece d'oignon marin.

(3) Il y a dans l'original, s'il voit un homme *hors de sens*, ou frappé d'épi-

faisi d'horreur il crache dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

C H A P I T R E X V I I .

De l'Esprit chagrin.

L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, & que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, & qu'il se souviene d'envoyer (1) un plat à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remerciement, que le reproche d'avoir été oublié: *Je n'étois pas digne*, dit cet esprit querelleux, *de boire de son vin, ni de manger à sa table.* Tout lui est suspect, jusqu'aux caresses que lui fait sa maîtresse: je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, & que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande sécheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plutôt. Si le hasard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline: il y a des gens, ajoute-t'il, qui ont du bonheur, pour moi je n'ai jamais eu celui de trouver un trésor. Une autre fois ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix; & dès que celui-ci vaincu par

leprie, *Μαυόμενον τε ἰδὼν ἢ ἐπίληπτον.* C'est une omission du Traducteur, ou peut-être de l'Imprimeur. La même omission se trouve dans une traduction Angloise (qui a été imprimée à Londres en 1718, & dont j'ai parlé ci-dessus Chap. V. pag. 30, note (2) Casaubon croit que, &c.) dont l'Auteur seroit bien fâché qu'on le soupçonnât d'avoir traduit Théophraste d'après le François de la Bruyere.

(1) C'a été la coutume des Juifs & d'autres peuples Orientaux, des Grecs & des Romains.

ses importunités le lui a vendu, il se repent de l'avoir acheté: *Ne suis-je pas trompé*, demande-t'il, & *exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts?* A ceux qui lui font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils, & sur l'augmentation de sa famille; ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause: ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en félicite, & le convie à mieux espérer de la fortune: comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joie, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, & n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait?

CHAPITRE XVIII.

De la Défiance.

L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre, qui doit lui rapporter fidelement combien elles ont couté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade (1) qu'il fait, pour voir s'il a son compte. Une autre fois étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours

(1) Six cens pas.

scellée, & si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; & bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se leve du lit, va en chemise & les pieds nuds, avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mene avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est point chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hasarde de lui emprunter quelques vases (1), il les lui refuse souvent, ou s'il les accorde, il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés: il fait suivre celui qui les emporte, & envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie (2). A-t'il un esclave (3) qu'il affectionne & qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant lui, de peur que s'il le perdoit de vûe, il ne lui échappât & ne prît la fuite. A un homme qui emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui diroit: estimez cela, & mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, & qu'il a d'autres affaires que celles de courir après son argent.

(1) D'or ou d'argent.

(2) Ce qui se lit entre les deux chiffres (1) (2) n'est pas dans le Grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques Interpretes.

(3) Dans le Grec, il y a simplement: *A-t'il un esclave qui l'accompagne, &c.* Τὸν παῖδα δὲ ἀκολουθεῖντα κελεύειν, &c. La circonstance que le Traducteur a trouvé bon d'ajouter, ne gâte rien ici: elle contribue au contraire à relever le caractère. Peut-être même que la Bruyere a cru que le mot *παῖς* emportoit l'idée qu'il y attache en cet endroit. C'est du moins dans ce sens-là que le mot *παῖς* se trouve souvent employé par les plus excellens Ecrivains, tels que *Platon, Xénophon, &c.*

CHAPITRE XIX.

D'un vilain Homme.

CE caractère suppose toujours dans un homme une extrême mal-propreté, & une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès, & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lepre, avec des ongles longs & mal-propres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, & croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, & que son pere & son ayeul y étoient sujets. Il a aux jambes des ulceres. On lui voit aux mains des poireaux & d'autres saletés, qu'il néglige de faire guérir: ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal aigri par le temps, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles & par tout le corps, comme une bête fauve: il a les dents noires, rongées, & telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout. Il crache, ou il se mouche en mangeant, il parle la bouche pleine, fait en buvant des choses contre la bienséance. Il ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, & ne paroît guères dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe, & toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mere chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure (1). Une autre fois dans le temple, & en faisant des libations (2), il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase; & il rira ensuite de cette aventure, comme s'il

(1) Les Anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proférées même par hasard, par ceux qui venoient consulter les Devins & les Augures; prier ou sacrifier dans les temples.

(2) Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices.

avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sçait point écouter un concert ou d'excellens joueurs de flutes, il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il fuit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent: il s'ennuie de la symphonie, & demande si elle ne doit pas bien-tôt finir. Enfin, si étant assis à table il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derriere lui pour lui donner à boire.

CHAPITRE XX.

D'un Homme incommode.

CE qu'on appelle un fâcheux, est celui qui sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarasser beaucoup; qui entrant dans la chambre de son ami, qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours; qui se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir & de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage; qui arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tete, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, & lui parle d'une voix contrefaite; qui choisit le temps du repas, & que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut & par bas, & qu'une bile noire & recuite étoit mêlée dans ses déjections; qui devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mere quel jour elle a accouché de lui; qui ne sçachant que dire, apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à ses

hôtes un parasite (1) qu'il a chez lui, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur, & à réjouir la compagnie.

CHAPITRE XXI.

De la sottise Vanité.

LA sottise vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles, du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié. Il consacre à Appollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître; & dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes, (2) lui coupe les cheveux, & les dépose dans le temple, comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli. Il aime à se faire suivre par un Maure. S'il fait un paiement, il affecte que ce soit dans une monnoie toute neuve, & qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal; il l'orne de rubans & de fleurs, & l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vue de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout

(1) Mot Grec, qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.

(2) Le peuple d'Athènes, ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur présence les cheveux de leur fils, parvenu à l'âge de puberté, & de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre Divinité qui avoit un temple dans la ville.

son équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, & qu'il traîne le reste du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots: *Il étoit de race de Malte* (1). Il consacre (2) un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa Magistrature; & sortant de charge il rend compte au peuple avec ostentation, des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors revêtu d'une robe blanche & couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple: *Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Athéniens, que pendant le temps de notre gouvernement, nous avons sacrifié à Cybele, & que nous lui avons rendu des honneurs tels que le mérite de nous la mere des Dieux: espérez donc*

(1) Cette Isle portoit de petits chiens fort estimés.

(2) Suivant cette traduction, c'est l'anneau consacré à Esculape, qu'on use à force d'y pendre des couronnes; & si nous en croyons Needham, on n'use pas l'anneau, mais la Statue d'Esculape. Comme cette question n'est d'aucune importance en elle-même, j'aurois négligé d'en parler, si le dernier Traducteur Anglois des *Caractères de Théophraste*, qui s'est déclaré pour l'explication de Needham, n'eût rejeté celle de la Bruyere d'une maniere insultante. Pour empêcher qu'on ne se laissât prévenir par les airs trop décisifs de ce nouveau critique, je me contentai d'abord de dire que les paroles de l'original admettant également les deux explications, je ne voyois pas qu'on eût droit d'en rejeter une absolument, à moins qu'on ne pût établir l'autre sur de bonnes preuves, ce que personne n'avoit encore fait, à mon avis. Je le pensois alors naïvement ainsi. Mais ayant depuis examiné plus exactement le passage de Théophraste avec un Sçavant de *Strasbourg*, il m'a fait voir que la Bruyere a très-bien rendu les paroles de l'original, & qu'il ne semble pas qu'on puisse leur donner un autre sens. Je me dispenserai de le prouver en forme, de peur d'effaroucher les gens par une note toute hérissée de Grec, parce qu'à présent il nous importe fort peu de sçavoir, si l'impertinent dont parle Théophraste, surchargeoit de couronnes de fleurs l'anneau qu'il avoit consacré à Esculape, ou bien la Statue d'Esculape lui-même.

toutes choses heureuses de cette Déesse. Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi, au-delà même de ses souhaits.

CHAPITRE XXII.

De l'Avarice.

CE vice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un tel homme a remporté le prix de la (1) tragédie, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois; & il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la république: alors il se leve, & garde le silence (2), ou le plus souvent il fend la presse & se retire. Lorsqu'il marie sa fille, & qu'il sacrifie selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties (3) seules qui doivent être brûlées sur l'autel, il réserve les autres pour les vendre; & comme il manque de domestiques pour servir à table & être chargés du soin des nêces, il loue des gens pour tout le temps de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens, & à qui il donne une certaine somme. Sil est Capitaine de galere, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte, qu'il emprunte de son pilote. Vous verrez une autre fois cet homme fordide, acheter en

(1) Qu'il a faite, ou récitée.

(2) Ceux qui vouloient donner se levoient & offroient une somme: ceux qui ne vouloient rien donner, se levoient & se taisoient.

(3) C'étoit les cuisses & les intestins.

plein marché des viandes cuites, toutes fortes d'herbes, & les porter hardiment dans son sein & sous sa robe: s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour fortir, il est obligé de garder la chambre. Il sçait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre, qui pourroit lui demander (1), comme aux autres, quelque secours: il se détourne de lui, il reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balaie le matin sa chambre, qui fasse son lit, & le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale & tout couvert de taches, qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

C H A P I T R E X X I I I.

De l'Ostentation.

JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée (2), où les Marchands étalent, & où se trouve un plus grand nombre d'étrangers: il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer, il discours avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, & de ceux sur-tout que

(1) Par forme de contribution. Voyez le Chap. I. *De la Dissimulation*, & le XVII. *De l'Esprit chagrin.*

(2) Port à Athenes fort célèbre.

lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, & lui dit bien-tôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases & tout enrichis de pierrieres il a rapporté de l'Asie, quels excellens ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leur sont inférieurs (1). Il se vante dans une autre occasion, d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater (2), qui apprend que lui troisieme est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois, que bien que les Magistrats lui ayent permis tels transports (3) de bois qu'il lui plairoit sans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilege. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athenes, jusques à la somme de cinq talens (4): & s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, & dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; & quoiqu'il monte à plus de six cens personnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir supputé les sommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, & que dix talens y sont employés, sans compter, poursuit-il, les galeres que j'ai armées à mes dépens, & les charges publiques que j'ai exercées à mes frais & sans récompense. Cet homme fastueux va chez un fa-

(1) C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grece.

(2) L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand, & dont la famille régna quelque temps dans la Macédoine.

(3) Parce que les pins, les sapins, les cyprès, & tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le pays Attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays, qu'en payant un fort gros tribut.

(4) *Un talent Attique* dont il s'agit, valoit soixante mines Attiques, *une mine* cent dragmes, *une dragme*, six oboles. Le talent Attique valoit quelques six cens écus de notre monnoie.

meux Marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres, entre sous les tentes des Marchands, se fait déployer une riche robe, & qui vaut jusqu'à deux talens; & il sort en querellant son valet, de ce qu'il ose le suivre sans porter (1) de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore, que c'est une maison de famille, & qu'il a héritée de son pere; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire (2) chez lui.

C H A P I T R E X X I V.

De l'Orgueil.

IL faut définir l'orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier & superbe, n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire: mais sans s'arrêter, & se faisant suivre quelque temps, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde le souvenir, il le reprochera en pleine rue à la vûe de tout le monde. N'attendez pas de lui, qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous & qu'il vous parle le premier: de même au lieu d'expédier sur le champ des Marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au len-

(1) Coutume des Anciens.

(2) Par droit d'hospitalité.

demain matin, & à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont & viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table & manger avec eux, & il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne, sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir (1) qu'il va venir. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se (2) parfume. Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties: mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, & de les passer à compte. il ne sçait point écrire dans une lettre: *Je vous prie de me faire ce plaisir, ou de me rendre ce service: Mais, j'entens que cela soit ainsi: j'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle chose: je ne veux pas que l'affaire se passe autrement: faites ce que je vous dis promptement, & sans différer.* Voilà son style.

(1) Voyez le Chapitre II. *De la Flatterie.*

(2) Avec des huiles de senteur.



CHAPITRE XXV.

De la peur, ou du défaut de courage.

CETTE crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui cede en vûe du péril vrai ou imaginaire ; & l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte : aussi tremble-t'il au moindre flot qui s'élève, & il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec lui sont (1) initiés. S'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, & si les (2) Dieux sont propices : après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit, dont il est encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite ses frayeurs venant à croître, il se deshabile, & ôte jusques à sa chemise, pour pouvoir mieux se sauver à la nage ; & après cette précaution, il ne laisse pas de prier les nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les enne-

(1) Les Anciens navigeoient rarement avec ceux qui passioient pour impies, & ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire, instruire des mysteres de quelque Divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voyez le Chapitre XVI. *De la Superstition.*

(2) Ils consultoient les Dieux par les sacrifices, ou par les augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant & le manger des oiseaux, & encore par les entrailles des bêtes.

mis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, & que les coureurs n'ont pû discerner, si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis: mais si l'on n'en peut plus douter, par les clameurs que l'on entend, & s'il a vû lui-même de loin le commencement du combat, & que quelques hommes ayent paru tomber à ses pieds, alors feignant que la précipitation & le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit & employe beaucoup de temps à la chercher, pendant que d'un autre côté son valet va par ses ordres sçavoir des nouvelles des ennemis, observe quelle route ils ont prise, & où en sont les affaires: & dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console & l'encourage, étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucuns secours, & se mêle de tout, excepté de combattre. Si pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vûe, il entend la trompette qui sonne la charge, ah, dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu, maudit sonneur, qui cornes incessamment, & fait un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir! Il arrive même, que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la plaie du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami: il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parens, ou parce qu'ils sont d'un même pays, & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle maniere il a tiré cet homme des ennemis, & l'a apporté dans sa tente.



C H A P I T R E X X V I.

Des Grands d'une République.

LA plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un état populaire, n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'aggrandir, & de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur celle du peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier Magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, & tel que je viens de le définir, se leve, demande cet emploi, & proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs; & de tous les vers d'Homere, il n'a retenu que celui-ci :

(1) *Les peuples sont heureux, quand un seul les gouverne.*

Son langage le plus ordinaire est tel : retirons-nous de cette multitude qui nous environne, tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis, essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne de condition privée, de qui il croye avoir reçu quelque injure : *Cela, dit-il, ne se peut souffrir; & il faut que lui ou moi abandonnions la ville.* Vous le voyez se promener dans la place sur le milieu du jour, avec des ongles propres, la barbe & les cheveux en bon ordre, repousser fierement ceux qui se trouvent sur ses pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre, que la ville est un lieu

(1) Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη εἰς κοίρανος ἔστω, εἰς βασιλεὺς.

Iliad. L. II. v. 204. 205.

où il n'y a plus moyen de vivre , qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs , ni supporter plus long-temps les longueurs , les crieries & les mensonges des Avocats , qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique ou sur les tribunaux , auprès d'un homme mal habillé , sale , & qui dégoûte ; & qu'il n'y pas un seul de ces Orateurs dévoués au peuple , qui ne lui soit insupportable. Il ajoute que c'est (1) Thésée qu'on peut appeler le premier auteur de tous ces maux ; & il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville (2) comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs & de sentimens.

CHAPITRE XXVII.

D'une tardive Instruction.

IL s'agit de décrire quelques inconvéniens où tombent ceux , qui , ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences & les exercices , veulent réparer cette négligence dans un âge avancé , par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur , & de les réciter (3) à table dans un festin , où la mémoire venant à lui manquer , il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droite ou à gauche , le maniment des armes ,

(1) Thésée avoit jeté les fondemens de la République d'Athenes en établissant l'égalité entre les citoyens.

(2) C'est à-dire , *aussi-bien qu'à ceux d'entre ses citoyens avec qui il sympathise de mœurs & de sentimens* , Καὶ τῶν πολιτῶν τοὺς ὁμοτρόπους , ou comme veut Casaubon , ὁμοιοτρόπους. Si c'est-là ce que la Bruyere a voulu dire , il ne l'a pas exprimé si clairement que Théophraste.

(3) Voyez le Chapitre XV. *De la Brutalité.*

& quel est l'usage à la guerre, de la lance, & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, & lui faisant faire des voltes ou des caracoles, il tombe lourdement & se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme (1) de bois, tantôt tirer de l'arc, & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches, vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin, se voyant tout nud au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, & par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, & il s'agite d'une manière ridicule.

CHAPITRE XXVIII.

De la Médisance.

JE définis ainsi la médisance : une pente secrète de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles : & pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs : si on l'interroge sur quelque autre, & que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie : son pere, dit-il, s'appelloit Sosie (2), que l'on a connu dans le service & parmi les troupes, sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce temps, & reçu dans l'une des (3) tribus de la ville : pour sa mere, c'étoit une noble (4) Thra-

(1) Une grande Statue de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

(2) C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

(3) Le peuple d'Athenes étoit partagé en diverses tribus.

(4) Cela est dit par dérision des Thraciennes, qui venoient dans la Grece pour être servantes, & quelque chose de pis.

cienne , car les femmes de Thrace , ajoute-t'il , se piquent la plupart d'une ancienne noblesse : celui-ci né de si honnêtes gens , est un scélérat qui ne mérite que le gibet ; & retournant à la mere de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs : elle est , poursuit-il , de ces femmes qui épient sur les grands chemins (1) les jeunes gens au passage , & qui , pour ainsi dire , les enlèvent & les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente , il relève la conversation : je suis , lui dit-il , de votre sentiment ; cet homme m'est odieux , & je ne le puis souffrir : qu'il est insupportable par sa physionomie ! Y a-t'il un plus grand fripon , & des manieres plus extravagantes ? Sçavez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas ? Trois oboles (2) , & rien davantage ; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hyver & au mois de Décembre , il l'oblige de se laver avec de l'eau froide ? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve & se retire , il parle de lui presque dans les mêmes termes : nul de ses plus familiers n'est épargné : les morts (3) mêmes dans le tombeau , ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

(1) Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics , où elles se mêloient d'infâmes commerces.

(2) Il y avoit au-dessous de cette monnoie d'autres encore de moindre prix.

(3) Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts , par une loi de Solon leur législateur.



LES
CARACTERES
DE
LA BRUYERE.

*Admonere volumus , non mordere : prodesse , non lædere :
consulere moribus hominum , non officere. Eras.....*



LES
CARACTERES
DE
LA BRUYERE.



Je rends au public ce qu'il m'a prêté : j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage, il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la vérité dont je suis capable, & qu'il mérite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature ; & s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, & le succès aussi que l'on doit moins se promettre. Mais comme les hommes ne se dégoutent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de le leur reprocher : ils seroient peut-être pires, s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques ; c'est ce qui fait que l'on prêche, & que

l'on écrit. L'Orateur & l'Ecrivain ne sçauroient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis, mais ils devroient rougir d'eux-mêmes, s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges: outre que l'approbation la plus sûre & la moins équivoque, est le changement des mœurs & la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction; & s'il arrive que l'on plaîse, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer & à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. Quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions, qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus présent & plus attentif à ce qui va suivre; à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familières, instructives, accommodées au simple peuple, qu'il n'est pas permis de négliger, le lecteur peut les condamner, & l'auteur les doit proscrire: voilà la règle. Il y en a une autre, & que j'ai intérêt que l'on veuille suivre, qui est de ne pas perdre mon titre de vûe, & de penser toujours, & dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les Caracteres, ou les Mœurs de ce siècle que je décris: car bien que je les tire souvent de la Cour de France, & des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule cour, ni les renfermer en un seul pays, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue & de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en général, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres, & dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire, & dont on pénétre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application, & toute censure contre les froids plaîsans & les lecteurs mal intentionnés. Il faut sçavoir lire, & ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu; & ni plus ni

moins que ce qu'on a lu ; & si on le peut quelquefois , ce n'est pas assez , il faut encore le vouloir faire. Sans ces conditions , qu'un auteur exact & scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique récompense de son travail , je doute qu'il doive continuer d'écrire , s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs & au zèle de la vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé dès l'année M. DC. XC. & avant la cinquième édition , entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur & une meilleure forme , par de nouveaux caractères , & la crainte de faire dire à quelques-uns : ne finiront-ils point , ces caractères , & ne verrons-nous jamais autre chose de cet écrivain ? Des gens sages me disoient d'une part : la matière est solide , utile , agréable , inépuisable ; vivez long-temps , & traitez-la sans interruption pendant que vous vivez. Que pourriez-vous faire de mieux ? Il n'y a point d'années que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume. D'autres , avec beaucoup de raison , me faisoient redouter les caprices de la multitude , & la légèreté du public , de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content ; & ne manquoient pas de me suggérer que presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire , il falloit aux hommes , pour les amuser , de nouveaux chapitres , & un nouveau titre ; que cette indolence avoit rempli les boutiques , & peuplé le monde depuis tout ce temps , de livres froids & ennuyeux , d'un mauvais stile & de nulle ressource , sans règles & sans la moindre justesse , contraires aux mœurs & aux bienféances , écrits avec précipitation , & lus de même , seulement par leur nouveauté ; & que si je ne sçavois qu'augmenter un livre raisonnable , le mieux que je pouvois faire , étoit de me reposer. Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposés , & je gardai un tempéramment qui les rapprochoit : je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déjà grossi du double la première édition de mon ouvrage : mais afin que le public ne fût point obligé de parcourir

ce qui étoit ancien, pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, & qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire, je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par une marque (1) particuliere: je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la premiere augmentation par une autre (2) marque plus simple, qui servît à lui montrer le progrès de mes Caractères, & à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire: & comme il pouvoit craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoutois à toutes ces exactitudes, une promesse sincere de ne plus rien hasarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole, en inférant dans les trois éditions qui ont suivi, un assez grand nombre de nouvelles remarques, il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes, par la suppression entiere de ces différences, qui se voyent par apostille, j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau, qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini, & plus régulier à la postérité. Ce ne sont point au reste des maximes que j'aie voulu écrire: elles sont comme des loix dans la morale; & j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de génie, pour faire le législateur. Je sçai même que j'aurois péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la maniere des Oracles, elles soient courtes & concises. Quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues: on pense les choses d'une maniere différente, & on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallele, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture: de-là procede la longueur ou la briè-

(1) (*).

(2) (*).

veté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus : je consens au contraire que l'on dise de moi, que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Des Ouvrages de l'Esprit.

TOUT est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau & le meilleur est enlevé : l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les modernes.

* Il faut chercher seulement à penser & à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût & à nos sentimens : c'est une trop grande entreprise.

* C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule. Il faut plus que de l'esprit pour être Auteur. Un Magistrat alloit par son mérite à la première dignité, il étoit homme délié & pratic dans les affaires, il a fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

* Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

* Un ouvrage satyrique, ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau, aux conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour merveilleux : l'impression est l'écueil.

Si l'on ôte de beaucoup d'*ouvrages de morale*, l'avertissement au lecteur, l'Épître dédicatoire, la Préface, la Table, les Approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

* Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, la Poësie, la Musique, la Peinture, le discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers, avec toute l'emphase d'un mauvais Poète!

* Certains Poètes sont sujets dans le dramatique, à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevés, & remplis de grands sentimens. Le peuple écoute avidement, les yeux élevés & la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, & à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage: il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se récrier & d'applaudir. J'ai cru autrefois, & dans ma première jeunesse, que ces endroits étoient clairs & intelligibles pour les acteurs, pour le parterre & l'amphithéâtre; que leurs auteurs s'entendoient eux-mêmes; & qu'avec toute l'attention que je donnois à leur récit, j'avois tort de n'y rien entendre: je suis détrompé.

* L'on n'a guères vu jusques à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs: Homere a fait l'Iliade, Virgile l'Eneïde, Tite-Live ses Décades, & l'Orateur Romain ses Oraisons.

* Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature: celui qui le sent, & qui l'aime, a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, & qui aime en-deçà ou au-delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût; & l'on dispute des goûts avec fondement.

* Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes, ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr & d'une critique judicieuse.

* La vie des Héros a enrichi l'histoire, & l'histoire a embelli les actions des Héros: ainsi je ne sçai qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'histoire à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière; ou ces grands hommes à leurs Historiens.

* Amas d'épithetes, mauvaises louanges, ce sont les faits qui louent, & la manière de les raconter.

* Tout l'esprit d'un Auteur consiste à bien définir & à bien peindre. MOÏSE (1), HOMERE, PLATON, VIRGILE, HORACE, ne sont au-dessus des autres Ecrivains, que par leurs expressions & par leurs images: il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

* On a dû faire du style, ce qu'on a fait de l'architecture. On a entièrement abandonné l'ordre Gothique, que la barbarie avoit introduit pour les Palais & pour les Temples: on a rappelé le Dorique, l'Ionique, & le Corinthien: ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome & de la vieille Grece, devenu moderne, éclate dans nos portiques & dans nos péristiles. De même on ne sçauroit, en écrivant, rencontrer le parfait, & s'il se peut, surpasser les Anciens, que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes dans les sciences & dans les arts, ayent pû revenir au goût des Anciens, & reprendre enfin le simple & le naturel?

On se nourrit des Anciens & des habiles Modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages; & quand l'on est Auteur, & que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblables à ces enfans *drus* & forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Un Auteur moderne prouve ordinairement que les Anciens nous sont inférieurs en deux manieres, par raison, & par exemple: il tire la raison de son goût particulier, & l'exemple de ses ouvrages.

Il avoue que les Anciens, quelque inégaux & peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits, il les cite; & ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes: mais ils sont suspects, & semblent juger en leur propre cause,

(1) Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit.

tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les récuse.

* L'on devroit aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en sçavent assez pour les corriger & les estimer.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son ouvrage, est un pédantisme.

Il faut qu'un Auteur reçoive avec une égale modestie, les éloges & la critique que l'on fait de ses ouvrages.

* Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est foible, & ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon Auteur, & qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long-temps sans la connoître, & qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se présenter d'abord & sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur sont sujets à retoucher à leurs ouvrages : comme elle n'est par toujours fixe, & qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bien-tôt pour les expressions & les termes qu'ils ont le plus aimés.

* La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lûes.

Un esprit médiocre croit écrire divinement : un bon esprit croit écrire raisonnablement.

* L'on m'a engagé, dit ARISTE, à lire mes ouvrages à ZOÏLE, je l'ai fait : ils l'ont saisi d'abord, & avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a loués modestement en ma présence ; & il ne les a pas loués depuis devant personne. Je l'excuse, & je n'en demande pas davantage à un Auteur : je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites,

Ceux

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'auteur, ont ou des passions, ou des besoins qui les distraient & les rendent froids sur les conceptions d'autrui. Personne presque par la disposition de son esprit, de son cœur, & de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage.

* Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choses.

* Bien des gens vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils ayent vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles : ils ne hasardent point leurs suffrages, & ils veulent être portés par la foule, & entraînés par la multitude. Ils disent alors, qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, & que le public est de leur avis.

* Ces gens laissent échapper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité & des lumières, qu'ils sçavent juger, trouver bon ce qui est bon, & meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains, c'est un premier ouvrage : l'Auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur : il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à ses écrits. On ne vous demande pas, ZÉLOTES, de vous récrier : *C'est un chef-d'œuvre de l'esprit : l'humanité ne va pas plus loin : c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever : on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un, qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce* : phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'abbaye, nuisibles à cela même qui est louable, & qu'on veut louer. Que ne disiez-vous seulement : *Voilà un bon livre ?* Vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les étrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, & qu'il est traduit en plusieurs langues : il n'est plus temps.

* Quelques-uns de ceux qui ont lu un ouvrage, en rapportent

certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, & qu'ils altèrent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur; & ces traits ainsi corrompus & défigurés, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées & leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont mauvais, & tout le monde convient qu'ils sont mauvais: mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, & qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

* Que dites-vous du livre d'HERMODORE? Qu'il est mauvais, répond ANTHIME, qu'il est mauvais: qu'il est tel, continue-t'il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. Mais l'avez-vous lû? Non, dit Anthime. Que n'ajoute-t'il que FULVIE & MELANIE l'ont condamné sans l'avoir lû, & qu'il est ami de Fulvie & de Melanie?

* ARSENE du plus haut de son esprit contemple les hommes; & dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse. Loué, exalté, & porté jusques aux cieus par de certaines gens, qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, & qu'il n'aura jamais: occupé & rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles: élevé par son caractère au-dessus des jugemens humains, il abandonne aux ames communes le mérite d'une vie suivie & uniforme; & il n'est responsable de ses inconstances, qu'à ce cercle d'amis qui les idolatrent. Eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, & si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire: incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

* THÉOCRINE fait des choses assez inutiles, il a des sentimens toujours singuliers, il est moins profond que méthodique, il n'exerce que sa mémoire: il est abstrait, dédaigneux, & il semble toujours

rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon ouvrage, il l'écoute. Est-il lû? il me parle du sien: & du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t'il? Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien.

* Il n'y a point d'ouvrage si accompli, qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

* C'est une expérience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les reclame. Ceux-ci s'écrient: pourquoi supprimer cette pensée? Elle est neuve, elle est belle, & le tour en est admirable; & ceux-là affirment au contraire, ou qu'ils auroient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans votre ouvrage, qui est rencontré, & qui peint la chose au naturel: il y a un mot, disent les autres, qui est hasardé, & qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre: & c'est du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi: & tous sont connoisseurs, & passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent?

* Un auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, & encore moins de les supprimer. Il est convaincu, que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, & les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

* Si certains esprits vifs & décisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens: il faudroit leur parler par signes, ou sans parler, se faire entendre. Quelque soin

qu'on apporte à être ferré & concis, & quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus. Il faut leur laisser tout à compléter, & n'écrire que pour eux seuls: ils conçoivent une période par le mot qui la commence, & par une période, tout un chapitre: leur avez-vous lû un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait, & entendent l'ouvrage. Un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante; & c'est une perte pour eux, que ce style estropié qui les enleve, soit rare, & que peu d'écrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve, dont le cours, quoique rapide, est égal & uniforme, ou d'un embrasement, qui, poussé par les vents, s'épand au loin dans une forêt, où il consume les chênes & les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence. Montrez-leur un feu gregeois qui les surprenne, ou un éclair qui les éblouisse, ils vous quittent du bon & du beau.

* Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage, & un ouvrage, parfait ou régulier! Je ne sçai s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand & le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration: il s'est vû plus fort que l'autorité & la politique (1), qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions & de sentimens, les grands & le peuple: ils s'accordent tous à le sçavoir de mémoire, & à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. Le Cid enfin, est l'un des plus beaux Poèmes que l'on puisse faire; & l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet, est celle du Cid.

* Quand une lecture vous élève l'esprit, & qu'elle vous inspire

(1) Cette piece excita la jalousie du Cardinal de Richelieu, qui obligea l'Académie Françoisé à la critiquer.

des sentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une autre regle pour juger de l'ouvrage, il est bon, & fait de main d'ouvrier.

* CAPYS qui s'érige en juge du beau style, & qui croit écrire comme BOUHOURS & RABUTIN, résiste à la voix du peuple, & dit tout seul que DAMIS n'est pas un bon auteur. Damis cede à la multitude, & dit ingénument avec le public, que Capys est un froid écrivain.

* Le devoir du nouvelliste est de dire: il y a un tel livre qui court, & qui est imprimé chez Cramoisy, en tel caractère, il est bien relié, & en beau papier, il se vend tant: il doit sçavoir jusques à l'enseigne du Libraire qui le débite: sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, & qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

* Le Philosophe consume sa vie à observer les hommes; & il use ses esprits à en démêler les vices & le ridicule. S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure, s'ils disent magistralement qu'ils ont lû son livre, & qu'il y a de l'esprit: mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail & par ses veilles. Il porte plus haut ses projets, & agit pour une fin plus relevée: il demande des hommes un plus grand & un plus rare succès que les louanges, & même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

* Les fots lisent un livre, & ne l'entendent point: les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement: les grands esprits ne

l'entendent quelquefois pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur , comme ils trouvent clair ce qui est clair. Les beaux-esprijs veulent trouver obscur ce qui ne l'est point , & ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

* Un Auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les fots admirent quelquefois , mais ce sont des fots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités & de tous les sentimens : rien ne leur est nouveau ; ils admirent peu , ils approuvent.

Je ne sçai si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit , plus de tour , plus d'agrément & plus de style que l'on en voit dans celles de BALZAC & de VOITURE. Elles sont vuides de sentimens qui n'ont régné que depuis leur temps , & qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire : elles trouvent sous leur plume des tours & des expressions , qui souvent en nous , ne font l'effet que d'un long travail , & d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes , qu'elles placent si juste , que tout connus qu'ils sont , ils ont le charme de la nouveauté , & semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment , & de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable , qui se suit naturellement , & qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toujours correctes , j'oserois dire que les lettres de quelques-unes d'entre-elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.

* Il n'a manqué à TERENCE que d'être moins froid. Quelle pureté ! quelle exactitude ! quelle politesse ! quelle élégance ! quels caracteres ! Il n'a manqué à MOLIERE que d'éviter le jargon & le barbarisme , & d'écrire purement. Quel feu ! quelle naïveté ! quelle source de la bonne plaisanterie ! quelle imitation des mœurs ! quel-

les images & quel fléau du ridicule ! Mais quel homme on auroit pû faire de ces deux comiques !

* J'ai lu MALHERBE & THÉOPHILE. Ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence, que le premier d'un style plein & uniforme, montre tout-à-la-fois ce qu'elle a de plus beau & de plus noble, de plus naïf & de plus simple : il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre & inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails : il fait une anatomie : tantôt il feint, il exagere, il passe le vrai dans la nature, il en fait le roman.

* RONSARD & BALZAC, ont eu chacun dans leur genre assez de bon & de mauvais, pour former après eux de très-grands hommes en vers & en prose.

* MAROT, par son tour & par son style, semble avoir écrit depuis RONSARD : il n'y a guères entre ce premier & nous, que la différence de quelques mots.

* RONSARD & les Auteurs ses contemporains, ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi. Ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours, & à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de MAROT si naturels & si faciles, n'ayent sù faire de Ronfard, d'ailleurs plein de verve & d'enthousiasme, un plus grand Poète que Ronfard & que Marot ; & au contraire que Belleau, Jodelle & Dubartas, ayent été si-tôt suivis d'un RACAN & d'un MALHERBE ; & que notre langue, à peine corrompue se soit vue réparée.

* MAROT & RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de génie & de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais sur-tout est incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'est une chimere, c'est le visage d'une belle femme,

avec des pieds & une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme : c'est un monstrueux assemblage d'une morale finie & ingénieuse, & d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis & à l'excellent ; il peut être le mets des plus délicats.

* Deux écrivains dans leurs ouvrages, ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas aussi-bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup : l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles.

* Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin : on lit AMYOT & COEFFETEAU : lequel lit-on de leurs contemporains ? BALZAC pour les termes & pour l'expression, est moins vieux que VOITURE : mais si ce dernier pour le tour, pour l'esprit & pour le naturel n'est pas moderne, & ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter ; & que le petit nombre de ceux qui courent après lui, ne peut l'atteindre.

* Le (1) M** G** est immédiatement au-dessous du rien : il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre, qu'il y a de sottise à l'acheter : c'est ignorer le goût du peuple, que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaïses.

* L'on voit bien que l'*Opéra* est l'ébauche d'un grand spectacle ; il en donne l'idée.

Je ne sçai pas comment l'*Opéra*, avec une musique si parfaite & une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*Opéra* qui laissent à en désirer d'autres.

(1) Le Mercure galant.

Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action & de choses qui intéressent.

L'Opéra, jusques à ce jour, n'est pas un Poëme, ce sont des vers ; ni un spectacle, depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'AMPHION & de sa race : c'est un concert, ou ce sont des voix soutenues par des instrumens. C'est prendre le change, & cultiver un mauvais goût, que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, & qui ne convient qu'aux marionnettes : elle augmente & embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion, qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changemens aux Berenices & à Penelope, il en faut (1) aux Opéras : & le propre de ce spectacle, est de tenir les esprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

* Ils ont fait le théâtre, ces empressés, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la salle où s'est donné le spectacle, j'entends les toits & les quatre murs, dès leurs fondemens. Qui doute que la chasse sur l'eau, l'enchantement (2) de la table, la merveille (3) du labyrinthe ne soient encore de leur invention ? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, & par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès. Si je me trompe, & qu'ils n'ayent contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si longtemps soutenue, & où un seul a suffi pour le projet & pour la dépense, j'admire deux choses, la tranquillité & le flegme de celui qui

(1) Selon le *Dictionnaire de l'Académie Française*, la Bruyere devoit écrire *aux Opéra sans s*. Le plus sûr est de s'en tenir à la décision de l'Académie, quoiqu'il ne soit pas aisé de découvrir si cette décision est réellement autorisée par l'usage.

(2) Rendez-vous de chasse, dans la Forêt de Chantilly.

(3) Collation très-ingénieuse, donnée dans le Labyrinthe de Chantilly.

a tout remué, comme l'embarras & l'action de ceux qui n'ont rien fait.

* Les connoisseurs, ou ceux qui se croyant tels, se donnent voix délibérative & décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, & se divisent en des partis contraires, dont chacun poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain Poème ou une certaine Musique, & siffle toute autre. Ils nuisent également, par cette chaleur à défendre leurs préventions, & à la faction opposée, & à leur propre cabale : ils découragent par mille contradictions, les Poètes & les Musiciens, retardent le progrès des sciences & des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation & de la liberté qu'auroient plusieurs excellens maîtres, de faire chacun dans leur genre, & selon leur génie, de très-beaux ouvrages.

* D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, & que l'on a honte d'y pleurer ? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable, que d'éclater sur le ridicule ? Est-ce l'altération des traits qui nous retient ? Elle est plus grande dans un ris immodéré, que dans la plus amère douleur ; & l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la présence des grands, & de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, & à marquer quelque foiblesse, sur-tout en un sujet faux, & dont il semble que l'on soit la duppe ? Mais sans citer les personnes ou les esprits forts, qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs, & qui se les défendent également, qu'attend-on d'une scène tragique ? Qu'elle fasse rire ? Et d'ailleurs la vérité n'y regne-t'elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique ? L'ame ne va-t'elle pas jusqu'au vrai dans l'un & dans l'autre genre avant que de s'émouvoir ? Est-elle même si aisée à contenter ? Ne lui faut-il pas encore le vraisemblable ? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un

emphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une comédie, & que cela suppose au contraire qu'il est plaisant, & très-naïvement exécuté; aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, & le mauvais ris dont on veut le couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tout franchement & de concert, à la vûe l'un de l'autre, sans autre embarras que d'essuyer ses larmes: outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre que de s'y morfondre.

* Le Poëme tragique vous ferre le cœur dès son commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer, & le temps de vous remettre; ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes & dans de nouvelles allarmes. Il vous conduit à la terreur par la pitié, ou réciproquement à la pitié par le terrible; vous mene par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises, & par l'horreur jusqu'à la catastrophe. Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens, de déclarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agréables, de mots *doucereux*, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la vérité d'une dernière scene, où les (1) mutins n'entendent aucune raison, & où, pour la bienséance, il y a enfin du sang répandu, & quelque malheureux à qui il en coute la vie.

* Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes & instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas, si grossier, ou même si fade & si indifférent, qu'il n'est ni permis au Poëte d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le payfan ou l'ivrogne, fournit quelques scenes à un farceur; il n'entre qu'à peine dans le

(1) Sédition: dénoûment vulgaire des Tragédies.

vrai comique : comment pourroit-il faire le fond ou l'action principale de la comédie ? Ces caracteres , dit-on , sont naturels : ainsi , par cette regle , on occupera bien-tôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle , d'un malade dans sa garde-robe , d'un homme ivre , qui dort ou qui vomit : y a-t'il rien de plus naturel ? C'est le propre de l'efféminé de se lever tard , de passer une partie du jour à sa toilette , de se voir au miroir , de se parfumer , de se mettre des mouches , de recevoir des billets , & d'y faire réponse : mettez ce rôle sur la scene , plus long-temps vous le ferez durer , un acte , deux actes , plus il sera naturel & conforme à son original , mais plus aussi il sera froid & insipide.

* Il semble que le roman & la comédie pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles : l'on y voit de si grands exemples de constance , de vertu , de tendresse & de désintéressement , de si beaux & de si parfaits caracteres , que quand une jeune personne jette de-là sa vûe sur tout ce qui l'entoure , ne trouvant que des sujets indignes & fort-audeffous de ce qu'elle vient d'admirer , je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

* CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle , il a pour lors un caractere original & inimitable : mais il est inégal. Ses premieres comédies sont seches , languissantes , & ne laissoient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin , comme ses dernieres font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pieces , il y a des fautes inexcusables contre les mœurs , un style de déclamateur qui arrête l'action & la fait languir , des négligences dans les vers & dans l'expression , qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent , c'est l'esprit qu'il avoit sublime , auquel il a été redevable de certains vers , les plus heureux qu'on ait jamais lu ailleurs , de la conduite de son théâtre , qu'il a quelquefois hasardée contre les regles des Anciens , & enfin de ses dénouemens , car il ne

s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs, & à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'évenemens dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable sur-tout, par l'extrême variété & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein, entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, & qu'ils tendent un peu plus à une même chose : mais il est égal, soutenu, toujours le même par-tout, soit pour le dessein & la conduite de ses pieces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens & dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des Anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté & la simplicité de l'action, à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid, dans Polieucte & dans les Horaces ? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus & en Burrhus ? Ces passions encore favorites des Anciens, que les tragiques aimoient à exciter sur les théâtres, & qu'on nomme la *terreur* & la *pitié*, ont été connues de ces deux Poëtes : Oreste, dans l'Andromaque de Racine, & Phèdre du même auteur, comme l'Œdipe & les Horaces de Corneille, en font la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, & les marquer l'un & l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, & par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourroit parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères & à ses idées ; Racine se conforme aux nôtres : celui-là peint les hommes comme ils devroient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, & de ce que l'on doit même imiter : il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit : l'autre

plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble & de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier ; & par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur & de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des regles & des préceptes, & dans celui-ci, du goût & des sentimens. L'on est plus occupé aux pieces de Corneille : l'on est plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine : Corneille est plus moral : Racine plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE, & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

* Le peuple appelle éloquence, la facilité que quelques-uns ont de parler seuls & long-temps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, & à la force des poumons. Les pédans ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, & ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, & de la rondeur des périodes.

Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité ; & l'éloquence un don de l'ame, lequel nous rend maîtres du cœur & de l'esprit des autres, qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'éloquence peut se trouver dans les entretiens, & dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche, & elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'éloquence est au sublime, ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime ? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure ? Naît-il des figures, ou du moins de quelques figures ? Tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables ? Peut-il briller autre chose dans l'Eglogue qu'un beau naturel, & dans les lettres familières comme dans les conversations, qu'une grande délicatesse ? Ou plutôt le naturel & le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection ? Qu'est-ce que le sublime ? Où entre le sublime ?

Les synonymes sont plusieurs diction, ou plusieurs phrases différentes, qui signifient une même chose. L'antithèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison, emprunte d'une chose étrangère une image sensible & naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au-delà de la vérité, pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble : il la peint toute entière, dans sa cause & dans son effet, il est l'expression ou l'image la plus digne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, & usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, & s'en servent. Les esprits justes, & qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison & la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une vaste imagination emporte hors des règles & de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies, que les plus élevés qui en soient capables.

* Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, & que l'auteur auroit soumis à sa critique; & se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais par ce qu'on est en effet intelligible.

* L'on n'écrit que pour être entendu : mais il faut du moins en écrivant, faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure, & user de termes qui soient propres, il est vrai : mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, & qui renferment un très-beau sens. C'est faire de la pureté & de la clarté du discours un mauvais usage, que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté. Que sert aux lecteurs de comprendre aisément &

fans peine des choses frivoles & puérides, quelquefois fades & communes, & d'être moins incertains de la pensée d'un auteur, qu'ennuyés de son ouvrage ?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits, si l'on affecte une finesse de tour, & quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs.

* L'on a cette incommodité à essuyer dans la lecture des livres faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y sont déguifés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude ; & ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux, que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté, se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier, qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ni le profond oubli où ils tombent, lorsque le feu & la division venant à s'éteindre, ils deviennent des almanachs de l'autre année.

* La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire, de quelques autres, c'est de n'écrire point.

* L'on écrit régulièrement depuis vingt années : l'on est esclave de la construction : l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, & réduit le style à la phrase purement Française : l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBE & BALZAC avoient les premiers rencontré, & que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre. L'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre & toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

* Il y a des artisans ou des habiles, dont l'esprit est aussi vaste que l'art & la science qu'ils professent : ils lui rendent avec avantage, par le génie & par l'invention, ce qu'ils tiennent d'elle & de

de ses principes : ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des regles, si elles ne les conduisent pas au grand & au sublime : ils marchent seuls & sans compagnie, mais ils vont fort haut & pénètrent fort loin, toujours sûrs & confirmés par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes, doux, modérés, non-seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, & voudroient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphere, vont jusques à un certain point, qui fait les bornes de leur capacité & de leurs lumieres ; ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au-delà. Ils ne peuvent au plus, qu'être les premiers d'une seconde classe, & exceller dans le médiocre.

* Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieurs & subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies ; ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé ; & comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, & qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses. Ils n'ont rien d'original & qui soit à eux : ils ne savent que ce qu'ils ont appris ; & ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément & d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors du commerce, semblable à une monnoie qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture, & ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands & le vulgaire confondent avec les sçavans, & que les sages renvoient au pédantisme.

* La critique souvent n'est pas une science ; c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, & qu'elle s'exerce sur de certains

chapitres , elle corrompt & les lecteurs & l'écrivain.

* Je conseille à un Auteur né copiste , & qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un , de ne se choisir pour exemplaires , que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit , de l'imagination , ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux , du moins il en approche , & il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil , de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur , que le cœur fait parler , à qui il inspire les termes & les figures , & qui tirent , pour ainsi dire , de leurs entrailles , tout ce qu'ils expriment sur le papier : dangereux modeles , & tous propres à faire tomber dans le froid , dans le bas & dans le ridicule , ceux qui s'ingèrent de les suivre. En effet , je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix , ou me ressembler de visage.

* Un homme né chrétien & François , se trouve contraint dans la satire : les grands sujets lui sont défendus , il les entame quelquefois , & se détourne ensuite sur de petites choses , qu'il relève par la beauté de son génie & de son style.

* Il faut éviter le style vain & puérile , de peur de ressembler à DORILLAS & (1) HANDBOURG. L'on peut au contraire , en une sorte d'écrits , hasarder de certaines expressions , user de termes transposés , & qui peignent vivement ; plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

* Celui qui n'a égard , en écrivant , qu'au goût de son siècle , songe plus à sa personne qu'à ses écrits. Il faut toujours tendre à la perfection ; & alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains , la postérité fait nous la rendre.

* Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est

(1) Le Pere Mainbourg , dit Madame de Sevigné , *Lettre 116* , a ramassé le délicat des mauvaises ruelles. Ce jugement s'accorde fort bien avec celui que la Bruyere fait ici du style de HANDBOURG.

se gâter le goût, c'est corrompre son jugement & celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une manière qui plaise & qui instruisse.

* HORACE ou DESPREAUX l'a dit avant nous : je le crois sur votre parole : mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, & que d'autres encore penseront après moi ?

C H A P I T R E I I.

Du Mérite personnel.

QUI peut, avec les plus rares talens, & le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, & où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

* De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin ils imposent.

* Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de différens emplois, chacun selon son génie & sa profession, font bien, je me hasarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feroient très-bien ; & je suis induit à ce sentiment, par le merveilleux succès de certaines gens que le hasard seul a placés, & de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, & qui avoient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais !

* Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs & sans

cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & de venir au niveau d'un fat qui est en crédit!

* Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes, pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres : de-là vient qu'avec un grand mérite, & une plus grande modestie, l'on peut être long-temps ignoré.

* Le génie & les grands talens manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

* Il est moins rare de trouver de l'esprit, que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, & le mettent à quelque usage.

* Il y a plus d'outils que d'ouvriers, & de ces derniers, plus de mauvais que d'excellens. Que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, & qui prend sa scie pour raboter ?

* Il n'y a point au monde un si pénible métier, que celui de se faire un grand nom : la vie s'acheve que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

Que faire d'EGESIPPE qui demande un emploi ? Le mettra-t'on dans les finances ou dans les troupes ? Cela est indifférent, & il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide, car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. Il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre ; ou en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient fausement, dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin

que la République soit engagée à les placer, ou à les secourir; & ils profitent rarement de cette leçon très-importante: que les hommes devroient employer les premières années de leur vie, à devenir tels par leurs études & par leur travail, que la République elle-même eut besoin de leur industrie & de leurs lumières, qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice; & qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages, à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi: le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

* Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir: maxime inestimable & d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos: pernicieuse pour les grands, qui diminueroit leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves; qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, & les réduiroit presque à leurs entre-mets & à leurs équipages; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre & à ne pas donner; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les fots en vûe, & à anéantir le mérite, quand il leur arrive de le discerner; qui banniroit des cours, les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flaterie, la fourberie; qui feroit d'une cour orageuse, pleine de mouvemens & d'intrigues, comme une pièce comique, ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs; qui remettroit de la dignité dans les différentes conditions des hommes, & de la sérénité sur leurs visages; qui étendrait leur liberté, qui réveilleroit en eux, avec les talens naturels, l'habitude du travail & de l'exercice, qui les exciteroit à l'émulation, au désir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui, au lieu de

courtifans vils, inquiets, inutiles, souvent onéreux à la république, en feroit ou de sages œconomes, ou d'excellens peres de famille, ou des juges integres, ou de grands Capitaines, ou des Orateurs, ou des Philosophes, & qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvenient que celui, peut-être, de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples.

* Il faut en France beaucoup de fermeté, & une grande étendue d'esprit pour se passer des charges & des emplois, & consentir ainsi à demeurer chez soi, & à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vuide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oïveté du sage, qu'un meilleur nom; & que méditer, parler, lire & être tranquille, s'appellât travailler.

* Un homme de mérite, & qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité: il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il se croit digne: plus capable d'inquiétude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pense qu'à soi-même.

* Il coute à un homme de mérite de faire assidument sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire. Il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux Princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, & leur montre son visage. Il est plus proche de se persuader qu'il les importune; & il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir, pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir; il fait sa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vû, pensent autrement de sa personne qu'il fait lui-même.

* Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire; & se désintéresse sur les éloges, l'estime & la reconnoissance qui lui manquent quelquefois.

* Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le couvreur pense à couvrir: ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril; la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, & jamais un obstacle. Le premier aussi n'est gueres plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles, ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous d'eux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce qu'on dise de lui qu'il a bien fait.

* La modestie est au mérite, ce que les ombres sont aux figures dans un tableau: elle lui donne de la force & du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux, & sur leur mesure: mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions: je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante.

* Certains hommes contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, & ayant oui dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples & les naturels, semblables à ces gens d'une taille médiocre, qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

* Votre fils est bégue, ne le faites pas monter sur la tribune. Votre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les vestales. XANTUS votre affranchi, est foible & timide, ne différez pas, retirez-le des légions & de la milice. Je veux l'avancer, dites-vous: comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres & de possessions,

servcz-vous du temps, nous vivons dans un siecle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. Il m'en couteroit trop, ajoutez-vous : parlez - vous sérieusement, CRASSUS ? Songez - vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre, pour enrichir Xantus que vous aimez, & pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre ?

* Il ne faut regarder dans ses amis, que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune ; & quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment & avec confiance, jusques dans leur plus grande prospérité.

* S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ?

* S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

* Il apparoît de temps en temps sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, & dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires, dont on ignore les causes, & dont on sçait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu ; ils n'ont ni ayeuls ni descendans, ils composent seuls toute leur race.

* Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire ; & s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage, ou il y supplée.

* Quand on excelle dans son art, & qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque maniere ; & l'on s'égalé à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. V** est un Peintre, C** un Musicien, & l'auteur de Pyrame est un Poëte : mais MIGNARD est MIGNARD, LULLY est LULLY, & CORNEILLE est CORNEILLE.

* Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit,

esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela est moins facile à celui qui est engagé : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

* Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités & les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction & plus d'éclat ; & qui ne sçait être un Erasme, doit penser à être Evêque. Quelques-uns pour étendre leur renommée, entassent sur leurs personnes des pairies, des colliers d'ordre, des primaties, la pourpre, & ils auroient besoin d'une tiare : mais quel besoin a BENIGNE (1) d'être Cardinal ?

* L'or éclate, dites-vous, sur les habits de PHILEMON : il éclate de même chez les Marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le font-elles moins toutes déployées dans les boutiques & à la pièce ? Mais la broderie & les ornemens y ajoutent encore de la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre : la garde de son épée est un Onyx (2) ; il a au doigt un gros diamant, qu'il fait briller aux yeux, & qui est parfait : il ne lui manque aucunes de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi, autant pour la vanité que pour l'usage ; & il ne se plaint non plus toute forte de parure, qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit & ces bijoux de Philemon, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, Philemon, si avec ce carosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, & ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet

(1) Benigne Bossuet, Evêque de Meaux.

(2) Agathe.

attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui, qui, avec un grand cortège, un habit riche & un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance & plus d'esprit : il lit cela dans la contenance & dans les yeux de ceux qui lui parlent.

* Un homme à la cour, & souvent à la ville, qui a un long manteau de soie, ou de drap de Hollande, une ceinture large & placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait & bien empesé, les cheveux arrangés & le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire, & sçait précisément comment l'on voit Dieu, cela s'appelle un Docteur. Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

* Chez nous le soldat est brave ; & l'homme de robe est sçavant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains, l'homme de robe étoit brave ; & le soldat étoit sçavant : un Romain étoit tout ensemble & le soldat, & l'homme de robe.

* Il semble que le héros est d'un seul métier qui est celui de la guerre ; & que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un & l'autre mis ensemble, ne pesent pas un homme de bien.

* Dans la guerre, la distinction entre le héros & le grand homme est délicate : toutes les vertus militaires font l'un & l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide ; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité & par une longue expérience. Peut-être qu'ALÉXANDRE n'étoit qu'un héros, & que CÉSAR étoit un grand homme.

* *ÆMILE* (1) étoit né ce que les plus grand hommes ne deviennent qu'à force de regles, de méditation & d'exercice. Il n'a eu, dans ses premières années, qu'à remplir des talens qui étoient naturels, & qu'à se livrer à son génie. Il a fait, il a agi avant que de sçavoir, ou plutôt il a sçu ce qu'il n'avoit jamais appris : dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires. Une vie accompagnée d'un extrême bonheur, joint à une longue expérience, seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, & celles qui n'étoient pas, sa vertu & son étoile les ont fait naître : admirable même & par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il auroit pû faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles, comme une ame du premier ordre, pleine de ressources & de lumieres, qui voyoit encore où personne ne voyoit plus, comme celui, qui, à la tête des légions, étoit pour elles un présage de la victoire, & qui valoit seul plusieurs légions, qui étoit grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire : (la levée d'un siège, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes, l'on ne met qu'après, les batailles gagnées & les villes prises) qui étoit rempli de gloire & de modestie : on lui a entendu dire, *je fuyois*, avec la même grace qu'il disoit, *nous les battîmes* : un homme dévoué à l'état, à sa famille, au chef de sa famille : sincere pour Dieu & pour les hommes, autant admirateur du mérite, que s'il lui eût été moins propre & moins familier : un homme vrai, simple & magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

* Les enfans des Dieux (2), pour ainsi dire, se tirent des regles

(1) Le grand Condé.

(2) Fils. Petit-fils. Issus de Rois.

de la nature, & en font comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps & des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits; & ils sont plutôt des hommes parfaits, que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

* Les vûes courtes, je veux dire les esprits bornés & resserrés dans leur petite sphere, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet: où ils voyent l'agréable, ils en excluent le solide: où ils croyent découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, le dextérité; ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la réflexion, la sagesse: ils ôtent de l'histoire de Socrate, qu'il ait dansé.

* Il n'y a gueres d'homme si accompli & si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

* Un homme d'esprit, & d'un caractère simple & droit, peut tomber dans quelque piège; il ne pense pas que personne veuille lui en dresser, & le choisir pour être sa duppe: cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui viendroient à une seconde charge: il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser personne, si je suis équitable, mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

* Il n'y a rien de si délié, de si simple & de si imperceptible, où il n'entre des manieres qui nous décelent. Un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se leve, ni ne se taît, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

* Je connois MOPSE d'une visite qu'il m'a rendue sans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point, de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu: il écrit à des femmes qu'il connoît de vue: il s'insinue dans un cercle de personnes respectables: & qui

ne sçavent quel il est ; & là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, & souvent, & ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres ni à soi-même : on l'ôte d'une place destinée à un Ministre, il s'assied à celle du Duc & Pair : il est là précisément celui dont la multitude rit, & qui seul est grave, & ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe à la chair du Prédicateur, il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur : il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir.

* CELSE est d'un rang médiocre, mais des grands le souffrent : il n'est pas sçavant, il a relation avec des Sçavans : il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup : il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, & des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour des allées & venues, pour écouter des propositions & les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission, & en être défavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevûe, pour réussir dans une affaire & en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, & pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il sçait les bruits communs, les historiettes de la ville : il ne sçait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font : il est nouvelliste, il sçait même le secret des familles : il entre dans de plus hauts mystères, il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, & pourquoi on rappelle cet autre : il connoît le fond & les causes de la brouillerie des deux freres, & de la rupture des deux Ministres. N'a-t'il pas prédit aux premiers, les tristes suites de leur méintelligence ? N'a-t'il pas dit de ceux-ci que leur union ne seroit pas longue ? N'étoit-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? N'entra-t'il pas dans une espece de négociation ? Le voulut-on croire ? Fut-il écouté ? A qui parlez-vous de ces choses ? Qui

a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour ? Et si cela n'étoit ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou rêvé, ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire ? Auroit-il l'air important & mystérieux d'un homme revenu d'une Ambassade ?

* MENIPPE est l'oiseau paré de divers plumages, qui ne sont pas à lui ; il ne parle pas, il répète des sentimens & des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, & qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart-d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénere, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, & montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime & de l'héroïque ; & incapable de sçavoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sçauroient avoir : aussi a-t'il l'air & le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce Chapitre, & qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, & il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voyent, & il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de sçavoir s'il doit rendre le salut ou non ; & pendant qu'il délibere, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sçait que tout lui sied bien, & que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, & que les hommes se relayent pour le contempler.

* Celui, qui, logé chez soi dans un palais, avec deux appartemens pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre, qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin, & ne fait qu'un seul repas,

n'est ni sobre, ni tempérant; & d'un troisieme, qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achette son repos, & nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes; & le désintéressement y met la perfection.

* La fausse grandeur est farouche & inaccessible: comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer, & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire. Elle se laisse toucher & manier, elle ne perd rien à être vûe de près: plus on la connoît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, & revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre, & de les faire valoir: elle rit, joue & badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenue. Son caractère est noble & facile, inspire le respect & la confiance, & fait que les Princes nous paroissent grands & très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

* Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même: il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune & la faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages, qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur, & pour mériter ses soins & ses desirs: il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter, est cette sorte de gloire qui devoit naître de la vertu toute pure & toute simple: mais les hommes ne l'accordent gueres; & il s'en passe.

* Celui-là est bon qui fait du bien aux autres: s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon: s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté, qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître; & s'il en

meurt (1), sa vertu ne sçauroit aller plus loin, elle est héroïque, elle est parfaite.

CHAPITRE III.

Des Femmes.

LEs hommes & les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme; leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes: mille manieres qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion & l'antipathie.

* Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, & qui ne va pas plus loin, un esprit éblouissant qui impose, & que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste & de la démarche, qui a sa source dans le cœur, & qui est comme une suite de leur haute naissance, un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus, qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent, & qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

(1) Ce caractère ne convient sans doute qu'à très-peu de personnes. Je ne sçau-
rois dire sur qui la Bruyere avoit les yeux en le composant: mais il me semble
qu'on pourroit l'appliquer avec assez de fondement, à tout homme vertueux sem-
blable à *Socrate*, que les Athéniens firent mourir, quoiqu'il eut employé la meil-
leure partie de sa vie à leur faire du bien. Il y a une autre personne à qui ce carac-
tere convient infiniment mieux, mais que je n'oserois nommer avec *Socrate*, de
peur que quelqu'un n'en prît occasion mal-à-propos, de mettre en parallele deux per-
sonnes qui n'ont en effet rien de commun entr'eux.

* J'ai vu souhaiter d'être fille, & une belle fille, depuis treize ans jusqu'à vingt-deux; & après cet âge, de devenir un homme.

* Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature; & combien il leur seroit utile de s'y abandonner. Elles affoiblissent ces dons du ciel si rares & si fragiles, par des manieres affectées, & par une mauvaise imitation. Leur son de voix & leur démarche sont empruntées: elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel: ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

* Chez les femmes, se parer & se farder, n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée: c'est plus aussi que le travestiment & la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on pense seulement à se cacher & à se faire ignorer: c'est chercher à imposer aux yeux, & vouloir paroître selon l'extérieur, contre la vérité: c'est une espece de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson, entre queue & tête.

* Si les femmes veulent seulement être belle à leurs propres yeux, & se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la maniere de s'embellir, dans le choix des ajustemens & de la parure, suivre leur goût & leur caprice: mais si c'est aux hommes qu'elles désirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix, & je leur prononce de la part de tous les hommes, ou de la plus grande partie, que le blanc & le rouge les rend affreuses & dégoûtantes, que le rouge seul les vieillit & les déguise, qu'ils haïssent autant à les voir avec de la ceruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche, & des boules de cire dans les machoires, qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides; & que bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur

ait réservé ce dernier & infaillible moyen de guérir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé & aussi plombé qu'elles se le font par le rouge & par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

* Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, & sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le temps & les années, comme quelque chose seulement qui ride & qui enlaidit les autres femmes : elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise & l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fièvre : elle meurt parée & en rubans de couleur.

* LISE entend dire d'une autre coquette, qu'elle se moque de se piquer de jeunesse, & de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. Lise les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois, & ne la vieillissent point. Elle le croit ainsi : & pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage, & qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune ; & que CLARICE en effet, avec ses mouches & son rouge, est ridicule.

* Les femmes se préparent pour leurs amans, si elles les attendent : mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent, elles ne se voyent plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférens, elles sentent le désordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparoissent un moment, & reviennent parées.

* Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; & l'harmonie la plus douce, est le son de la voix de celle que l'on aime.

* L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel & de plus indépendant du goût & de l'opinion.

* L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites & d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler.

* Une belle femme, qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

* Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, & qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites. Il n'échappe presque rien aux hommes : leurs caresses sont volontaires : ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, & persuadent moins.

* Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans remède.

* Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

* Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

* Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette : celle qui a plusieurs galans, croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

* Un ancien galant tient à si peu de chose, qu'il cede à un nouveau mari ; & celui-ci dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival, selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari : c'est beaucoup ; & il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

* Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie. Un homme coquet, au contraire, est quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet & la femme galante, vont assez de pair.

* Il y a peu de galanteries secretes : bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris, que par celui de leurs amans.

* Une femme galante veut qu'on l'aime : il suffit à une coquette d'être trouvée aimable, & de passer pour belle. Celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire. La premiere passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde a plusieurs amusemens tout-à-la-fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion & le plaisir ; & dans l'autre, c'est la vanité & la légéreté. La galanterie est un foible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion : la coquetterie est un déréglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, & la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisieme, le pire (1) de tous.

* Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

* Une femme inconstante est celle qui n'aime plus : une légère, celle qui déjà en aime un autre : une volage, celle qui ne sçait si elle aime, & ce qu'elle aime : une indifférente, celle qui n'aime rien.

* La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne : c'est dans une femme, l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, & quelquefois de mettre en œuvre des sermens & des promesses, qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

(1) Tel que celui de *Messaline*.

Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle : s'il la croit fidèle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.

* Quelques femmes ont dans le cours de leur vie, un double engagement à soutenir, également difficile à rompre & à dissimuler : il ne manque à l'un que le contrat, & à l'autre que le cœur.

* A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté & ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

* Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sçai qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

* Le rebut de la Cour est reçu à la Ville dans une ruelle, où il défait le Magistrat, même en cravate & en habit gris, ainsi que le Bourgeois en baudrier, les écarte, & devient maître de la place : il est écouté, il est aimé : on ne tient gueres plus d'un moment contre une écharpe d'or & une plume blanche, contre un homme qui *parle au Roi & voit les Ministres*. Il fait des jaloux & des jalouses, on l'admire, il fait envie, à quatre lieues de-là, il fait pitié.

* Un homme de la Ville est pour une femme de Province, ce qu'est pour une femme de la Ville un homme de la Cour.

* A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur & mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance, & des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement, & d'une imagination très-libre, il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits, & la taille belle.

* Est-ce en vue du secret, ou par un goût hypocondre, que cette femme aime un valet, cette autre un moine, & DORINNE son médecin ?

* ROSCIUS (1) entre sur la scène de bonne grace, oui, LELIE, & j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il joue bien, & de longs rôles ; & pour déclamer parfaitement, il ne lui manque, comme on le dit, que de parler avec sa bouche : mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait, & ce qu'il fait est-ce la chose la plus noble & la plus honnête que l'on puisse faire ? Roscius d'ailleurs ne peut être à vous, il est à une autre ; & quand cela ne seroit par ainsi, il est retenu : CLAUDIE attend pour l'avoir, qu'il se soit dégoûté de MESSALINE. Prenez BATHYLLE (2), Lelie, où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des Chevaliers que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'éleve si haut en dansant, & qui fasse mieux la cabriole ? Vouddriez-vous le fauteur COBUS, qui, jettant ses pieds en avant, tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre ; ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? Pour Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande ; & il refuse plus de femme qu'il n'en agrée. Mais vous avez DRACON le joueur de flute : nul autre de son métier n'enfle plus décemment ses joues en soufflant dans le hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler ; plaissant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfans & aux femmelettes. Qui mange & qui boit mieux que Dracon en un seul repas ? Il enivre toute une compagnie ; & il se rend le dernier. Vous soupirez, Lelie, est-ce que Dracon auroit fait un choix, ou que malheureusement on vous auroit prévenue ? Se seroit-il enfin engagé à CESONIE, qui l'a tant couru, qui lui a sacrifié une grande foule

(1) Baron, Comédien.

(2) Précourt, Danseur de l'Opéra.

d'amans, je dirai même toute la fleur des Romains ? A Cesonie qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle & si sérieuse. Je vous plains, Lelie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes Romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics ; & exposés par leur condition à la vue des autres. Que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore BRONTE (1) le questionnaire : le peuple ne parle que de sa force & de son adresse : c'est un jeune homme qui a les épaules larges & la taille ramassée, un Nègre d'ailleurs, un homme noir.

* Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, & un masson est un masson : pour quelques autres plus retirées, un masson est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

* Quelques femmes donnent aux couvents & à leurs amans : galantes & bienfaitrices, elles ont jusques dans l'enceinte de l'Autel des tribunes & des oratoires où elles lisent des billets tendres, & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

* Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige ? Est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille & à ses affaires, plus ardente & plus sincère pour ses amis, qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts, qui aime moins les commodités de la vie, je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans, qui sont déjà riches ; mais qui opulente elle-même, & accablée du superflu, leur fournisse le nécessaire, & leur rende au moins la justice qu'elle leur doit, qui soit plus exempte d'amour de soi-même & d'éloignement pour les autres, qui soit plus libre de tous attachemens humains ?

(1) Le Bourreau.

Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste, & je vous demande : qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? Je vous entends ; c'est une femme qui a un directeur.

* Si le confesseur & le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, qui fera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre ?

* Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

* Si une femme pouvoit dire à son confesseur avec ses autres foiblesses, celles qu'elle a pour son directeur, & le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui seroit-il donné pour pénitence d'y renoncer.

* Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force, à ces hommes saints qui ont été autrefois blessés des femmes : fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.

* C'est trop contre un mari d'être coquette & dévote : une femme devoit opter.

* J'ai différé à le dire, & j'en ai souffert, mais enfin il m'échappe ; & j'espère même que ma franchise sera utile à celles, qui, n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne fors pas d'admiration & d'étonnement à la vue de certains personnages que je ne nomme point : j'ouvre de forts grands yeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille : je m'informe ; on me dit des faits, je les recueille ; & je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la science de la religion & des mœurs, présumant que Dieu doive renouveler en nos jours la merveille de l'apostolat, & faire un miracle en leurs personnes, en les rendant
capables,

capables, tout simples & petits esprits qu'ils font, du ministère des ames, celui de tous le plus délicat & le plus sublime : & si au contraire ils se croient nés pour un emploi si relevé, si difficile, accordé à si peu de personnes, & qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels, & suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carosse dans une grande ville, & à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom & de distinction s'intéresser à sa vie & à sa santé, & à ménager pour les autres & pour soi-même tous les intérêts humains : je vois bien encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux & irrépréhensible prétexte du soin des ames, & semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs.

* La dévotion vient à quelques-uns, & sur-tout aux femmes, comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade, ou d'un joli sermon. Elles alloient le lundi perdre leur argent chez ISMENE, le mardi leur temps chez CLIMENE, & le mercredi leur réputation chez CELIMENE : elles sçavoient dès la veille, toute la joie qu'elles devoient avoir le jour d'après le lendemain : elles jouissoient tout-à-la-fois, du plaisir présent, & de celui qui ne leur pouvoit manquer : elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour. C'étoit alors leur unique inquiétude, & tout le sujet de leurs distractions : & si elles se trouvoient quelquefois à l'Opéra, elles y regrettoient la Comédie. Autres temps, autres

mœurs : elles outrent l'austérité & la retraite , elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir , elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage , & , chose incroyable ! elles parlent peu : elles pensent encore , & assez bien d'elles-mêmes , comme assez mal des autres. Il y a chez elles une émulation de vertu & de réforme , qui tient quelque chose de la jalousie. Elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie , comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique , ou par dégoût. Elles se perdoient gaiement par la galanterie , par la bonne chère & par l'oïveté ; & elles se perdent tristement par la présomption & par l'envie.

* Si j'épouse , HERMAS , une femme avare , elle ne me ruinera point : si une joueuse , elle pourra s'enrichir : si une sçavante , elle sçaura m'instruire : si une prude , elle ne fera point emportée , si une emportée , elle exercera ma patience : si une coquette , elle voudra me plaire : si une galante , elle le fera peut-être jusqu'à m'aimer : si une dévote (1) , répondez , Hermas : que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu , & qui se trompe elle-même ?

* Une femme est aisée à gouverner pourvû que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un seul même en gouverne plusieurs : il cultive leur esprit & leur mémoire , fixe & détermine leur religion , il entreprend même de régler leur cœur. Elles n'approuvent & ne désapprouvent , ne louent & ne condamnent qu'après avoir consulté ses yeux & son visage. Il est le dépositaire de leurs joies & de leurs chagrins , de leurs désirs , de leurs jalousies , de leurs haines & de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galans : il les brouille & les réconcilie avec leurs maris ; & il profite des interregnes. Il prend soin de leurs affaires , sollicite leurs procès ,

(1) Fausse Dévote.

& voit leurs Juges : il leur donne son Médecin, son Marchand, ses Ouvriers : il s'ingere de les loger, de les meubler, & il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carosses dans les rues d'une ville & aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon, & dans leur loge à la Comédie. Il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages : il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité : un peu d'esprit & beaucoup de temps à perdre, lui suffit pour la conserver. Les enfans, les héritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend : il a commencé par se faire estimer ; il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure ; & dix femmes dont il étoit le tyran, héritent, par sa mort, de la liberté.

* Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous le dehors de la modestie ; & tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, & qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi : *on l'auroit prise pour une Vestale.*

* C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette & bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point ; & qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une toute autre raison de ce commerce, qu'à celle de la convenance des mœurs.

* Un comique outre sur la scène ses personnages : un Poëte charge ses descriptions : un Peintre qui fait d'après nature, force & exagere une passion, un contraste, des attitudes ; & celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pieces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité, une fausse gloire qui est

légèreté, une fausse grandeur qui est petitesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est prudence.

Une femme prude paye de maintien & de paroles, une femme sage paye de conduite : celle-là suit son humeur & sa complexion, celle-ci sa raison & son cœur : l'une est sérieuse & austère, l'autre est dans les diverses rencontres, précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des foibles sous de plausibles dehors, la seconde couvre un riche fonds sous un air libre & naturel. La prudence contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose. La sagesse au contraire pallie les défauts du corps, annoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, & la beauté que plus périlleuse.

* Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne font pas sçavantes ? Par quelles loix, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont lû, & d'en rendre compte, ou dans leur conversation, ou par leurs ouvrages ? Ne se font-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien sçavoir, ou par la foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent & le génie, qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles & sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, ayent sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme sçavante comme on fait une belle arme, elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable, & d'un tra-

vail fort recherché : c'est une piece de cabinet , que l'on montre aux curieux , qui n'est pas d'usage , qui ne sert ni à la guerre , ni à la chasse , non plus qu'un cheval de manége , quoique le mieux instruit du monde.

Si la science & la sagesse se trouvent unies en un même sujet , je ne m'informe plus du sexe , j'admire ; & si vous me dites qu'une femme sage ne songe guères à être sçavante , ou qu'une femme sçavante n'est guères sage , vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire , que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même , que moins elles auroient de ces défauts , plus elles seroient sages ; & qu'ainsi une femme sage n'en seroit que plus propre à devenir sçavante , ou qu'une femme sçavante n'étant telle que parce qu'elle auroit pû vaincre beaucoup de défauts , n'en est que plus sage.

* La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies , quoiqu'elles ayent rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part , est un point difficile : il faut choisir souvent entr'elles , ou les perdre toutes deux.

* Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis , & ses amans que son argent.

* Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes , quelque chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes , je veux dire l'ambition & le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes , elles n'ont de leur sexe que les habits.

* Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes.

* La plupart des femmes n'ont guères de principes , elles se conduisent par le cœur , & dépendent , pour leurs mœurs , de ceux qu'elles aiment.

* Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes : mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes font cause que les femmes ne s'aiment point.

* Il y a du péril à contrefaire. LISE déjà vieille, veut rendre une jeune femme ridicule, & elle-même devient difforme : elle me fait peur. Elle use, pour l'imiter, de grimaces & de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

* On veut à la Ville, que bien des idiots & des idiotesses ayent de l'esprit. On veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup ; & entre les personnes de ce dernier genre, une belle femme ne se fauve qu'à peine avec d'autres femmes.

Un homme est plus fidele au secret d'autrui qu'au sien propre : une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

* Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

* Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti. Elles n'en laissent guères échapper les premières occasions, sans se préparer un long repentir. Il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté. Tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

* Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais fervi qu'à leur faire espérer une grande fortune ?

* Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

* La plupart des femmes jugent du mérite & de la bonne mine d'un homme, par l'impression qu'ils font sur elles ; & n'accordent presque ni l'un ni l'autre, à celui pour qui elles ne sentent rien.

* Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, & le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de sçavoir. Rude école !

* Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

* Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

* Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

* L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas : & l'on demande s'il ne lui seroit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

* Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas d'ailleurs un véritable.

* Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, & se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, & demeure long-temps inconsolable.

* Les femmes guérissent de leur paresse, par la vanité ou par l'amour.

* La paresse au contraire dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

* Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée, il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive & tendre est morne & silencieuse ; & que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, & celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée.

* GLYCERE n'aime pas les femmes, elle hait leur commerce & leurs visites, se fait celer pour elles ; & souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est sévère, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié : elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, & semble

chercher à s'en défaire. Elle est solitaire & farouche dans sa maison : sa porte est mieux gardée, & sa chambre plus inaccessible que celles de MONTHORON & d'HEMERY. Une seule CORINNE y est attendue, y est reçue, & à toutes les heures : on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on lui dit toutes choses, & on ne lui apprend rien, elle a la confiance de tous les deux. L'on voit Glycere en partie quarrée au bal, au théâtre, dans les jardins publics, sur le chemin de *Venouze*, où l'on mange les premiers fruits, quelquefois seule en litiere sur la route du grand fauxbourg, où elle a un verger délicieux, ou à la porte de CANIDIE, qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes nôces, qui en dit le temps & les circonstances. Elle paroît ordinairement avec une coëffure plate & négligée, en simple deshabillé, sans corps & avec des mules : elle est belle en cet équipage, & il ne lui manque que de la fraîcheur. On remarque néanmoins sur elle une riche attache, qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari : elle le flatte, elle le caresse ; elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux, & elle ne veut pas découcher. Le matin elle se partage entre sa toilette, & quelques billets qu'il faut écrire. Un affranchi vient lui parler en secret : c'est PARMENON, qui est favori, qu'elle soutient contre l'antipathie du maître, & la jalousie des domestiques. Qui à la vérité sçait mieux connoître des intentions, & rapporter mieux une réponse que Parmenon ? Qui parle moins de ce qu'il faut taire ? Qui sçait ouvrir une porte secrete avec moins de bruit ? Qui conduit plus adroitement par le petit escalier ? Qui fait mieux sortir par où l'on est entré ?

* Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur & à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, &

se

se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid & taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

* Un mari n'a gueres un rival qui ne soit de sa main, & comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. Il le loue devant elle de ses belles dents & de sa belle tête : il agrée ses soins, il reçoit ses visites ; & après ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier & les truffes que cet ami lui envoie. Il donne à souper, & il dit aux conviés : goûtez bien cela, il est de LEANDRE, & il ne me coute qu'un *grand-merci*.

* Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention. Vit-il encore, ne vit-il plus ? On en doute. Il ne sert dans sa famille, qu'à montrer l'exemple d'un silence timide, & d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni douaire, ni conventions : mais à cela près, & qu'il n'accouche pas, il est la femme & elle le mari. Ils passent les mois entiers dans une même maison, sans le moindre danger de se rencontrer, il est vrai seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paye le rotisseur & le cuisinier, & c'est toujours chez Madame qu'on a souper. Ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la Romaine, ou à la Greque, chacun a le sien ; & ce n'est qu'après le temps, & après qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sçait enfin que Monsieur B..... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L.....

* Telle autre femme à qui le désordre manque pour mortifier son mari, y revient par sa noblesse & ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

* Il y a peu de femmes si parfaites , qu'elles empêchent un mari de se repentir , du moins une fois le jour , d'avoir une femme , ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

* Les douleurs muettes & stupides sont hors d'usage : on pleure , on récite , on répète , on est si touchée de la mort de son mari , qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

* Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

* Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celui qu'elle doit aimer.

Il y avoit à *Smyrne* une très-belle fille , qu'on appelloit *EMIRE* , & qui étoit moins connue dans toute la ville par sa beauté , que par la sévérité de ses mœurs , & sur-tout par l'indifférence qu'elle conservoit pour tous les hommes , qu'elle voyoit , disoit-elle , sans aucun péril , & sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses freres. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps ; & celle qu'elle avoit vûe elle-même , elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune & charmante personne à qui elle devoit cette expérience , la lui avoit rendue si douce , qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer , & n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime & de la confiance , dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'*EUPHROSINE* , c'étoit le nom de cette fidelle amie , & tout *Smyrne* ne parloit que d'elle & d'*Euphrosine* : leur amitié passoit en proverbe. *Emire* avoit deux freres qui étoient jeunes , d'une excellente beauté , & dont toutes les femmes de la ville étoient éprises : il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses freres. Il y eut un Prêtre de *JUPITER* qui avoit accès dans la maison de son pere , à qui elle plut , qui osa le lui déclarer , & ne s'attira que du mépris. Un vieillard , qui se confiant en sa nais-

fance & en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant, & c'étoit jusqu'alors au milieu de ses freres, d'un Prêtre, & d'un Vieillard qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulût l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, & qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, & dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds; le second plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crete*, & le troisieme mourut de langueur & d'insomnie. Celui qui les devoit venger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours, s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge & sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire: il désira de continuer de la voir, & elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, & qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt; & comme il se tut beaucoup en la présence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, & désira qu'il en eut eu davantage. Il la vit seul, parla assez, & avec esprit; & comme il la regarda peu, & qu'il parla encore moins d'elle & de sa beauté, elle fut surprise & comme indignée, qu'un homme si bien fait & si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie, qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il lui dit qu'elle étoit belle; & Emire si indifférente, devenue jalouse, comprit que CTESIPHON étoit persuadé de ce qu'il disoit; & que non-seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie: elle désira de les voir ensemble une seconde fois, pour être plus éclaircie; & une seconde entrevûe lui fit voir, encore plus qu'elle ne craignoit de voir, & changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connoît plus le mérite qui

l'avoit charmée , perd le goût de sa conversation , elle ne l'aime plus , & ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctesiphon & Euphrosine se voyent tous les jours , & s'aiment , songent à s'épouser , s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville ; & l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare , de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend , & s'en désespere. Elle ressent tout son amour : elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon , mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme , & trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse : il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil , & ne veut plus manger : elle s'affoiblit , son esprit s'égare , elle prend son frere pour Ctesiphon , & elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe , rougit de son égarement : elle retombe bien-tôt dans de plus grands , & n'en rougit plus : elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hommes , mais trop tard , c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison lui revient , & où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne qui l'a vue si fiere & si insensible , trouve que les Dieux l'ont trop punie.



C H A P I T R E I V.

Du Cœur.

IL y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

* L'amitié peut subsister entre des gens de différens sexes, exempte même de grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; & réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part.

* L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempéramment, ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services & de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main ?

* Le temps qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.

* Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, & quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance & de complaisance.

* Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

* L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

* Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour, néglige l'amitié ; & celui qui est épuisé sur l'amitié, n'a encore rien fait pour l'amour.

* L'amour commence par l'amour ; & l'on ne sçauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

* Rien ne ressemble mieux à une vive amitié , que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

* L'on n'aime bien qu'une seule fois ; c'est la premiere. Les amours qui suivent sont involontaires.

* L'amour qui naît subitement , est le plus long à guérir.

* L'amour qui croît peu à peu & par degrés , ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

* Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait , ne cede en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

* Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion , on peut aimer quelqu'un plus que soi-même , à qui ferai-je plus de plaisir , ou à ceux qui aiment , ou à ceux qui sont aimés ?

* Les hommes souvent veulent aimer , & ne sçauroient y réussir ; ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer ; & si j'ose ainsi parler , ils sont contraints de demeurer libres.

* Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion , contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins , & ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture ? Il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages ; & les hommes disent qu'elles sont légères.

* Quelque délicat que l'on soit en amour , on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

* C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup , de faire par-tout son procédé d'une personne ingrate , une très-ingrate.

* Il est triste d'aimer sans une grande fortune , & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime , & le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

* S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, & qui ait été indifférente, quelque important service qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

* Une grande reconnoissance emporte avec soi beaucoup de goût & d'amitié pour la personne qui nous oblige.

* Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

* Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

* Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour, qu'à l'amitié.

* L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance, tout lui est ouvert.

* L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

* Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

* Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bizarre, & sans fondement, qu'on ait une fois appelé jalousie, cette autre jalousie, qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison & sur l'expérience, mériterait un autre nom.

* Le tempéramment a beaucoup de part à la jalousie, & elle ne suppose pas toujours une grande passion, c'est cependant un paradoxe, qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse : l'on souffre de la jalousie, & l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien , & ne nous épargnent nulles occasions de jalousie , ne mériteroient de nous aucune jalousie , si l'on se régloit plus par leurs sentimens & leur conduite , que par son cœur.

* Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes : en amour , il n'y a gueres d'autre raison de ne s'aimer plus , que de s'être trop aimés.

* L'on n'est pas plus maître de toujours aimer , qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

* Les amours meurent par le dégoût , & l'oubli les enterre.

* Le commencement & le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

Cesser d'aimer , preuve sensible que l'homme est borné , & que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer , & toujours aimer.

* Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est gueres par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction. L'on pleure amèrement , & l'on est sensiblement touché : mais l'on est ensuite si foible ou si leger qu'on se console.

* Si une laide se fait aimer , ce ne peut être qu'éperdûment : car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant , ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

* L'on est encore long-temps à se voir par habitude , & à se dire de bouche que l'on s'aime , après que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.

* Vouloir oublier quelqu'un , c'est y penser. L'amour a cela de
commun

commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

* L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

* Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

* Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, & avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner.

* Donner, c'est agir: ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

* Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit: quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer, ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine. Il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis, mais ne coûte-t'il rien de s'en venger? Ou s'il est doux & naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime? Ne seroit-il pas dur & pénible de ne leur en point faire?

* Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

* Je ne sçai (1) si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi

(1) La difficulté que la Bruyere se fait ici à lui-même, n'intéresse proprement que le généreux bienfaiteur: car à l'égard de ceux, qui, en faisant du bien, comptent sur la reconnoissance de ceux qu'ils veulent obliger, il faut dire, à parler exactement, non que le bien qu'ils font dans cet esprit-là peut perdre le nom de bienfait, mais qu'il ne peut jamais le perdre, parce qu'il ne l'a jamais porté à juste titre. Originellement indigne de ce beau nom, ce n'est qu'une espece de prêt sur

sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il méritoit plus de reconnaissance.

* La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

* S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères ?

(1) Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

gage, ou, si vous voulez, de trafic maritime, à la grosse aventure. Pour le généreux bienfaiteur, il ne sçauroit être découragé de faire du bien, par la crainte d'obliger des ingrats. Car n'étant déterminé à faire du bien que par sa propre générosité, il est si éloigné de compter sur la reconnaissance de celui qu'il veut obliger, qu'il ne pense ni à la reconnaissance ni à l'ingratitude que pourra produire son bienfait. Et comment concevoir après cela, qu'un bienfait qui tire tout son prix de la générosité du bienfaiteur, puisse changer de nom & de nature pour avoir été payé d'ingratitude ? La Bruyere nous l'insinue ici : mais sans nous découvrir sur quel fondement il a pu se le persuader à lui-même. L'ingratitude, semblable à ces feuilles qu'on met sous les pierres précieuses pour en augmenter le lustre, peut bien servir à rehausser l'éclat d'un bienfait, mais on ne voit pas qu'elle puisse en diminuer le prix. Donnez à l'ingrat les noms les plus odieux qu'il mérite, son bienfaiteur ne perd rien à tout cela. Un acte de générosité ne peut être ni deshonoré, ni défiguré par la plus noire ingratitude : parce que la générosité tire d'elle-même toute sa récompense, & n'attend rien d'ailleurs. Pour tout dire, en un mot, *la vraie générosité est de sa nature absolument désintéressée* : & si ce principe, sur lequel est fondé tout ce que je viens de dire, n'a pas été inconnu à la Bruyere, je suis obligé de conclure, ou que j'ai mal pris sa pensée, ou qu'en cette occasion il s'est étrangement oublié lui-même.

(1) Voici maintenant une maxime qui tend à nous inspirer la bienfaisance. Mais ne nous y porteroit-elle pas plus directement, si la Bruyere l'avoit exprimée à peu près de cette manière : *Par humanité, par générosité, il faut courir au secours des misérables, sans penser à l'ingratitude dont ils pourront payer le bien qu'on leur fait. L'idée du danger auquel on s'expose en leur faisant du bien, ne paroît*

* L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi, & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

* Un homme dur au travail & à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

* Quelque défagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujettion : de même la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous, ou s'égalier à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien : l'on veut aussi le bien de ses amis ; & s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence.

On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien & ses services : rien ne coûte qu'à tenir parole.

bonne qu'à décourager, ou tout au moins à refroidir la bénéficence. Quoi qu'il en soit, comment accorderons-nous cette seconde maxime, telle qu'il a plû à la Bruyere de l'exprimer, avec la réflexion que je viens de critiquer, où l'ingratitude nous est représentée comme un monstre redoutable, qui peut anéantir tout le bien que nous sçaurions faire, jusqu'à le dépouiller du nom de bienfait, & de tout droit à la reconnoissance qu'il pouvoit mériter ? Car s'il est vrai qu'un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, peut fort bien changer de nom, & ne pas mériter plus de reconnoissance, pourquoi vaut-il mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables ? Par la première de ces réflexions, la Bruyere déconseille assez ouvertement la bénéficence, de peur d'obliger des ingrats : & sur quel fondement peut-il nous dire après cela, qu'absolument & sans s'embarasser des conséquences, il faut faire du bien, au hasard d'être payé d'ingratitude ? Il semble que ces deux maximes ne sçauroient subsister ensemble, & que la Bruyere devoit proscrire celle-là, s'il vouloit adopter celle-ci. Il ne s'est jetté dans tout cet embarras, que faute d'avoir considéré que la vraie générosité n'a rien à démêler avec l'ingratitude & la reconnoissance, parce qu'elle est de sa nature, absolument désintéressée, ce qu'un sage Payen a nettement établi par cette maxime générale : *Rectè facti fecisse merces est* : c'est être récompensé d'une bonne action, que de l'avoir faite ; d'où il est aisé de conclure, que *le fruit d'un bienfait, c'est le bienfait même.*

* C'est assez pour soi d'un fidele ami, c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

* Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir du se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

* Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les regles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

* On ne doit pas se faire des ennemis de ceux, qui, mieux connus, pourroient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs & d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis.

* Il est doux de voir ses amis par goût & par estime : il est pénible de les cultiver par intérêt, c'est *solliciter*.

* Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espere du bien.

* On ne vole point des mêmes aîles pour sa fortune, que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, & tout au contraire, de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup, & d'y travailler peu : de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

* Celui qui sçait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas ; & celui au contraire qui desire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

* Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment & si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer,

ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

* Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

* Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

* La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années, une vie de quelques mois.

* Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

* On ne pourroit se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme ; l'on jouiroit alors du fruit de sa haine, & l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjouir : il meurt trop tôt, ou trop tard.

* Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute, & qui se plaint de lui avec raison ; sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages, & qu'il met l'autre dans son tort.

* Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

* Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injures, & de le conserver après un certain nombre d'années.

* C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi, & que l'on songe à s'en venger ; & c'est par paresse que l'on s'appaise, & qu'on ne se venge point.

* Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup, & sans autre préparation dans une affaire importante, & qui seroit capitale à lui ou aux siens : il sentiroit d'abord l'empire & l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, il secoueroit le joug par honte ou par caprice. Il faut tenter auprès de lui les petites choses; & de-là le progrès jusqu'aux plus grandes est inmanquable. Tel ne pouvoit au plus dans le commencement qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne, ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament, où il réduit son fils à la légitime.

Pour gouverner quelqu'un long-temps & absolument, il faut avoir la main légère, & ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au-delà sont intraitables, & ne se gouvernent plus : on perd tout-à-coup la route de leur cœur & de leur esprit : ni hauteur, ni souplesse, ni force, ni industrie ne les peuvent dompter, avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison & avec fondement, & quelques autres par tempéramment & par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison, ni les bons conseils, & qui s'égarent volontairement, par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis, en des choses presque indifférentes : & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves & de conséquence.

DRANCE veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien non plus que le public : parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux & en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille, ou en des termes mystérieux ; rire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui & ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui lui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une

posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule & toujours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument, & toujours : je serois sûr de bien faire, sans avoir le soin de délibérer, je jouirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

* Toutes les passions sont menteuses, elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres, elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance, avec quelque vertu, & qui ne s'en aide.

* On ouvre un livre de dévotion, & il touche : on en ouvre un autre qui est galant, & il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles ?

* Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent : perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vûe que de la cacher.

* Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire : j'étois ambitieux. Ou on ne l'est point, ou on l'est toujours : mais le temps vient où l'on avoue que l'on a aimé.

* Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent dans une assiette plus tranquille, que lorsqu'ils meurent.

* Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

* L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

* Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit, qu'à la bonté de notre naturel.

* Il n'y a gueres au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

* Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

* Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

* Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût & les sentimens.

* Ceux qui font bien, mériteroient seuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux: c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

* Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

* Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis: de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de sçavoir y renoncer par vertu.



CHAPITRE V.

De la Société & de la Conversation.

UN caractère bien fade, est celui de n'en avoir aucun.

* C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuie : il sçait disparaître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

* L'on marche sur les mauvais plaisans ; & il pleut par tout-pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une piece rare : à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir long-temps le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire, se fasse estimer.

* Il y a beaucoup d'esprits obscenes, encore plus de médifans ou de satyriques, peu de délicats. Pour badiner avec grace, & rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manieres, trop de politesse, & même trop de fécondité ; c'est créer que de railler ainsi, & faire quelque chose de rien.

* Si l'on faisoit une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain & de puérile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter ; & l'on se condamneroit peut-être à un silence perpétuel, qui seroit une chose pire dans le commerce, que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre, comme un mal nécessaire, le récit de fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent, ou sur l'intérêt des Princes, le débit des beaux sentimens, & qui reviennent toujours les mêmes : il faut laisser ARONCE parler proverbe, MELINDE parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines & de ses insomnies,

* L'on voit des gens, qui, dans les conversations, ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, & j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots, qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent, en parlant, ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, & peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, & qui devient enfin leur idiome naturel : ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté, & d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes & de l'agrément de leur esprit ; & l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués ; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; & ce qui est pire, on en souffre.

* Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas. Vous plairoit-il de recommencer ? J'y suis encore moins : je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid : que ne disiez-vous : il fait froid ? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige, dites : il pleut, il neige : vous me trouvez bon visage, & vous désirez de m'en féliciter, dites : je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni & bien clair, & d'ailleurs, qui ne pourroit pas en dire autant ? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, & de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous & à vos semblables les diseurs de *Phæbus*, vous ne vous en défiez point, & je vais vous jeter dans l'étonnement ; une chose vous manque, c'est l'esprit : ce n'est pas tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimathias, de vos phrases embrouillées, & de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre

habit , & vous dis à l'oreille : ne songez point à avoir de l'esprit , n'en ayez point , c'est votre rôle ; ayez , si vous pouvez , un langage simple , & tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit , peut-être alors croira-t'on que vous en avez.

* Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains , légers , familiers , délibérés , qui font toujours dans une compagnie ceux qui parlent , & qu'il faut que les autres écoutent ? On les entend de l'anti-chambre , on entre impunément , & sans crainte de les interrompre : ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent , comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle. Ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle , pour la dire de leur façon , qui est la meilleure , ils la tiennent de * ZAMET , de * RUCCELAY , ou de * CONCHINI , qu'ils ne connoissent point , à qui ils n'ont jamais parlé , & qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils leur parloient. Ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée , pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sçait , & dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits : ils suppriment quelques noms , pour déguiser l'histoire qu'ils racontent , & pour détourner les applications : vous les priez , vous les pressez inutilement , il y a des choses qu'ils ne diront pas , il y a des gens qu'ils ne sçauroient nommer , leur parole y est engagée , c'est le dernier secret , c'est un mystère , outre que vous leur demandez l'impossible : car sur ce que vous voulez apprendre d'eux , ils ignorent le fait & les personnes.

ARRIAS a tout lu , a tout vu , il veut le persuader ainsi , c'est un homme universel , & il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire , ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un Grand d'une Cour du Nord , il prend la parole , & l'ôte à ceux

(***) Sans dire Monsieur.

qui alloient dire ce qu'ils en sçavent : il s'oriente dans cette région lointaine , comme s'il en étoit originaire : il discours des mœurs de cette Cour , des femmes du pays , de ses loix & de ses coutumes : il récite des historiettes qui y sont arrivées , il les trouve plaisantes , & il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hafarde de le contredire , & lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arias ne se trouble point , prend feu au contraire contre l'interrupteur : je n'avance , lui dit-il , je ne raconte rien que je ne sçache d'original , je l'ai appris de SETHON , Ambassadeur de France dans cette Cour , revenu à Paris depuis quelques jours , que je connois familièrement , que j'ai fort interrogé , & qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée , lorsque l'un des conviés , lui dit : c'est Sethon à qui vous parlez lui-même , & qui arrive fraîchement de son Ambassade.

* Il y a un parti à prendre dans les entretiens , entre une certaine paresse qu'on a de parler ; ou quelquefois un esprit abstrait , qui , nous jettant loin du sujet de la conversation , nous fait faire ou de mauvaises demandes , ou de fottes réponses ; & une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe , pour le relever , badiner autour , y trouver un mystere que les autres n'y voyent pas , y chercher de la finesse & de la subtilité , seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

* Être infatué de soi , & s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit , est un accident qui n'arrive gueres qu'à celui qui n'en a point , ou qui en a peu : malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage : combien de jolies phrases lui faudra-t'il essuyer ? Combien de ces mots aventuriers qui paroissent subitement , durent un temps , & que bien-tôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle , c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent , que pour avoir le mérite de la dire , & de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa maniere , leur

met en la bouche ses petites façons de parler, & les fait toujours parler long-temps : il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, & à lui qui vous parle, & à vous qui le supportez : que seroit-ce de vous & de lui, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle, & faire oublier la narration ?

* J'entens THEODECTE de l'anti-chambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré : il rit, il crie, il éclate : on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre : il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle : il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités & des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait, sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insçu, désoobligé toute l'assemblée. A-t'on servi, il se met le premier à table, & dans la première place, les femmes sont à sa droite & à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaïsante, il interrompt tout à la fois : il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce EUTIDEME qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table ; & il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière, qu'à la lui disputer : le vin & les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu : il veut railler celui qui perd, & il l'offense. Les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuité qu'on ne lui passe. Je cède enfin, & je disparois, incapable de souffrir plus long-temps Theodecte, & ceux qui le souffrent.

* TROILE est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi, & de craindre un vol domestique : il les aide dans leurs plaisirs ; & il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions : bien-tôt il

les regle & les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions. Il dit de cet esclave, il faut le punir, & on le fouette, & de cet autre, il faut l'affranchir, & on l'affranchit: l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congédié: le maître est heureux, si Troile lui laisse sa femme & ses enfans. Si celui-ci est à table, & qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître & les conviés qui en mangeoient sans réflexion, le trouvent friand, & ne s'en peuvent rassasier: s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre: tous ont les yeux sur lui, observent son maintien & son visage, avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne: c'est-là qu'il mange, qu'il dort & qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers, & qu'il remet ses créanciers. Il régente, il domine dans une salle, il y reçoit la cour & les hommages de ceux, qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troile. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée, il ride son front & il détourne sa vûe: si on l'aborde, il ne se leve pas: si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne: si on lui parle, il ne répond point: si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre: si on le fuit, il gagne l'escalier: il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit (1) par

(1) Un François qui sçait sa langue, & a l'esprit cultivé, n'a pas besoin d'être averti qu'il ne doit pas prendre ceci à la lettre, non plus que mille autres pareilles expressions qu'on rencontre dans cet ouvrage, & dans tous les meilleurs écrits anciens & modernes, en vers & en prose.

» Mais si cela n'est ignoré de personne, m'a dit un ami, pourquoi nous étalez-
» vous ici ce lieu commun à propos de rien? Car à l'égard de cette expression,

une fenêtre, plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a ou un visage, ou un son de voix qu'il désapprouve : l'un & l'autre sont agréables en Troile, & il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient avec le temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations & de sa taciturnité, pour contredire, & que même pour critiquer, il daigne une fois le jour avoir de l'esprit : bien loin d'attendre de lui qu'il déferé à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous

» *il se lancerait par une fenêtre*, que la Bruyere a trouvé bon d'employer, pour
 » nous peindre vivement l'humeur sombre & impérieuse de Troile, qui ne voit
 » qu'elle contient sous une figure apparemment absurde, un sens très-naturel, qui
 » se présente d'abord à quiconque entend médiocrement le François, sans en ex-
 » cepter le simple peuple ? De plus, toutes les langues ne sont-elles pas pleines de
 » pareilles expressions, qui, autorisées par l'usage, entrent souvent dans le style
 » le plus simple, & deviennent en quelques manieres proverbiales ? »

Tout cela est évident & fort connu, j'en conviens. Cependant je n'ai pû me dispenser d'en faire une remarque, parce qu'un Docteur en Théologie, né hors de France de parens François, s'est cru en droit de censurer publiquement la Bruyere, pour s'être servi de cette expression figurée. Il l'a prise littéralement ; & croyant la rendre fidèlement en Anglois (je n'oserois soupçonner le contraire), il fait dire à la Bruyere, non que Troile *se lancerait*, mais qu'*il se lancera par une fenêtre*, & tout d'un temps il conclut de-là, que Troile ne méritoit pas de figurer dans un livre, mais d'être mis *aux Petites-Maisons*. Il est surprenant qu'un Théologien ait pû broncher en si beau chemin, après avoir lu & relu dans l'Evangile, que tel qui n'apperçoit pas une poutre qu'il a dans son œil, voit un fêtu dans l'œil de son frere ; & qu'un autre fort soigneux de ne pas avaler un moucheron, avale un chameau. Voilà des expressions bien plus hardies que celles dont se sert ici la Bruyere : elles sont pourtant entendues de tout le monde, & personne ne s'est encore avisé de les trouver absurdes, comme elles le paroîtroient nécessairement à qui les prendroit au pied de la lettre.

n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance.

* Il faut laisser parler cet inconnu, que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle, & il ne vous coûtera bien-tôt pour le connoître, que de l'avoir écouté: vous sçauvez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son pere, la famille dont est sa mere, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison, vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un Château, de beaux meubles, des valets & un carrosse.

* Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé: il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, & avec qui l'on souffre dans la conversation, de tout le travail de leur esprit; ils sont comme paîtris de phrases & de petits tours d'expressions, concertés dans leur geste & dans tout leur maintien, ils sont *puristes* (1), & n'hasardent pas le moindre mot, quand il devoit faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de source & avec liberté: ils parlent proprement & ennuyeusement.

* L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire trouver aux autres: celui qui sort de votre entretien content de soi & de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire: ils cherchent moins à être instruits & même réjouis, qu'à être goûtés & applaudis; & le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

* Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits: elle ne produit souvent que des idées vaines & puériles, qui ne servent point à perfectionner le goût, & à nous

(1) Gens qui affectent une grande pureté de langage.

rendre meilleurs : nos pensées doivent être un effet de notre jugement.

* C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

* Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrationnelle, ou qu'elle est miraculeuse.

* Rien n'est moins selon Dieu & selon le monde, que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs & de fastidieux sermons. Un honnête homme qui dit oui & non, mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, & lui attire toute sorte de confiance.

* Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne sçait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sçauroit empêcher par toute sa modestie, qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme fait dire de soi.

* CLÉON parle peu obligeamment, ou peu juste, c'est l'un ou l'autre : mais il ajoute qu'il est fait ainsi, & qu'il dit ce qu'il pense.

* Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos : c'est pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus & de ses ameublemens, un homme qui n'a ni rentes ni domicile ; en un mot, de parler de son bonheur devant des misérables. Cette conversation

est trop forte pour eux ; & la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre , est odieuse.

* Pour vous , dit EUTIPHRON , vous êtes riche , ou vous devez l'être ; dix mille livres de rente , & en fonds de terre , cela est beau , cela est doux , & l'on est heureux à moins ; pendant que lui qui parle ainsi , a cinquante mille livres de revenu , & croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite : il vous taxe , il vous apprécie , il fixe votre dépense ; & s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune , & de celle même où il aspire , il ne manqueroit pas de vous la souhaiter. Il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations , ou des comparaisons si désobligeantes , le monde est plein d'Eutiphrons.

* Quelqu'un suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue , & par l'habitude qu'il a à la flatterie & à l'exagération , congratule THÉODEME sur un discours qu'il n'a point entendu , & dont personne n'a pû encore lui rendre compte , il ne laisse pas de lui parler de son génie , de son geste , & sur-tout de la fidélité de sa mémoire ; & il est vrai que Théodeme est demeuré court.

* L'on voit des gens brusques , inquiets , *suffisans* , qui , bien qu'oisifs , & sans aucune affaire qui les appelle ailleurs , vous expédient , pour ainsi dire , en peu de paroles , & ne songent qu'à se dégager de vous : on leur parle encore qu'ils sont partis , & ont disparu. Ils ne sont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer , ils sont peut-être moins incommodes.

* Parler & offenser pour de certaines gens , est précisément la même chose : ils sont piquans & amers : leur stile est mêlé de fiel & d'absynthe , la raillerie , l'injure , l'insulte , leur découle des levres comme leur salive. Il leur seroit utile d'être nés muets ou stupides. Ce qu'ils ont de vivacité & d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de repliquer avec aigreur , ils attaquent souvent avec insolence : ils

frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présens, sur les absens : ils heurtent de front & de côté comme des béliers. Demande-t'on à des béliers qu'ils n'ayent pas des cornes ? De même n'espere-t'on pas de réformer par cette peinture, des naturels si durs, si farouches, si indociles ? Ce que l'on peut faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force, & sans regarder derrière soi.

* Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère, avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, & contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

* Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle, dont l'un a raison & l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un tempéramment qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant & indispensable, de fuir à l'Orient, quand le fat est à l'Occident, pour éviter de partager avec lui le même tort.

* Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, & sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAGNE diroit (1) : *Je veux avoir mes coudées franches & être courtois & affable à mon point, sans remords ne conséquence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant, & aller au rebours de mon naturel, qui m'enmène vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal, & qu'il ne m'est point ennemi, j'enticipe son bon accueil, je le questionne sur sa disposition & santé, je lui fais offre de mes offices, sans tant mar-*

(1) Imitée de Montagne.

chander sur le plus ou sur le moins , ne estre , comme disent aucuns , sur le qui vive ; celui-là me déplaît , qui , par la connoissance que j'ai de ses coutumes & façons d'agir , me tire de cette liberté & franchise : comment me ressouvenir tout-à-propos & d'aussi loin que je vois cet homme , d'emprunter une contenance grave & importante , & qui l'avertisse que je crois le valoir bien & au-delà : pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualités & conditions , & des siennes mauvaises , puis en faire la comparaison : c'est trop de travail pour moi , & ne suis du tout capable de si roide & si subite attention : & quand bien elle m'auroit succédé une première fois , je ne laisserois pas de fléchir & de me démentir à une seconde tache : je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à être fier.

* Avec de la vertu , de la capacité & une bonne conduite , on peut être insupportable. Les manieres que l'on néglige comme de petites choses , sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces & polies , prévient leurs mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier , incivil , méprisant , désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

* La politesse n'inspire pas toujours la bonté , l'équité , la complaisance , la gratitude : elle en donne du moins les apparences , & fait paroître l'homme au-dehors comme il devrait être intérieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse , l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage & les coutumes reçues , elle est attachée aux temps , aux lieux , aux personnes , & n'est point la même dans les deux sexes , ni dans les différentes conditions : l'esprit tout seul ne la fait pas deviner , il fait qu'on la suit par imitation , & que l'on s'y perfectionne. Il y a des tempérammens qui ne sont susceptibles que de la politesse ; & il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens , ou à une vertu solide. Il est vrai que les manieres polies don-

nent cours au mérite, & le rendent agréable : & qu'il faut avoir de bien éminentes qualités, pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manières, les autres soient contents de nous & d'eux-mêmes.

* C'est une faute contre la politesse, que de lotier immodérément en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre Poète.

* Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présens qu'on leur fait, & dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, & faire selon leur goût : le dernier est préférable.

* Il y auroit une espece de férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

* Un homme d'esprit, & qui est né fier, ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre : si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux & plus sociable, c'est un peu de prospérité.

* Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut dans le commerce, des pièces d'or & de la monnoie.

* Vivre avec des gens qui sont brouillés, & dont il faut écouter de part & d'autre les plaintes réciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, & entendre du matin au soir plaider & parler procès.

* L'on sçait des gens (1) qui avoient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étoient en commun, ils n'avoient qu'une

(1) Messieurs Courtin & de Saint Romain, Conseillers d'Etat.

même demeure , ils ne se perdoient pas de vûe. Ils se font apperçus à plus de quatre-vingts ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre , & finir leur société : ils n'avoient plus qu'un jour à vivre , & ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble : ils se font dépêchés de rompre avant que de mourir ; ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jusques-là. Ils ont trop vécu pour le bon exemple : un moment plutôt ils mouroient sociables , & laissoient après eux un rare modele de la persévérance dans l'amitié.

* L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances , par les jalousies & par l'antipathie , pendant que des dehors contents , paisibles & enjoués nous trompent , & nous y font supposer une paix qui n'y est point : il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez , vient de suspendre une querelle domestique , qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

* Dans la société c'est la raison qui plie la première. Les plus sages sont souvent menés par le plus fou & le plus bizarre ; l'on étudie son foible , son humeur , ses caprices , l'on s'y accommode , l'on évite de le heurter , tout le monde lui cède : la moindre sérénité qui paroît sur son visage lui attire des éloges : on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable. Il est craint , ménagé , obéi , quelquefois aimé.

* Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux , ou qui en ont encore , & dont il s'agit d'hériter , qui puissent dire ce qu'il en coûte.

* CLÉANTE est un très-honnête homme , il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde , & la plus raisonnable ; chacun de sa part fait tout le plaisir & tout l'agrément des sociétés où il se trouve : l'on ne peut voir ailleurs plus de probité , plus de politesse : ils se quittent demain , & l'acte de leur séparation est tout dressé chez le Notaire. Il y a , sans mentir (1) , de certains mérites

(1) Il me souvient à ce propos , d'un passage de Plutarque très-remarquable , pris

qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

* L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire & les conventions, mais foiblement sur les *nourritures* : elles dépendent d'une union fragile de la belle-mere & de la bru, & qui périt souvent dans l'année du mariage.

de la Vie de Paulus Æmilius, que je prendrai la liberté de mettre ici dans les propres termes d'Amyot : *Il y a quelquefois de petites hargnes & riottes souvent répétées, procédantes de quelques fâcheuses conditions, ou de quelque dissimilitude, ou incompatibilité de nature, que les étrangers ne connoissent pas, lesquelles par succession de temps, engendrent de si grandes aliénations de volontés entre des personnes, qu'elles ne peuvent plus vivre ni habiter ensemble.* Tout cela est dit à l'occasion d'un divorce bisarre en apparence, mais fondé en effet sur de bonnes raisons. Voyez la *Vie de Paulus Æmilius*, Chapitre III. de la Version d'Amyot.

Ce passage de Plutarque vient assez bien ici, m'a-t'on dit, mais il n'y étoit pas fort nécessaire. Par rapport à ceux qui ont quelque connoissance du monde, la citation est absolument inutile, je l'avoue. Et puisqu'il faut tout dire, mon dessein, en rapportant ce passage, a été de m'en servir, non comme d'une autorité nécessaire pour justifier & confirmer le caractère de Cléante, mais comme d'un témoignage authentique pour détromper un jeune Ecrivain, qui, dans une dissertation qui paroît au-devant de sa Traduction Angloise (*) de Théophraste, a prononcé d'un ton décisif, que le caractère de Cléante étoit extravagant & tout à fait chimérique. C'est, dis-je, purement & simplement pour défabuser ce censeur, & ceux qui pourroient être tentés de s'en rapporter à son jugement, que je me suis avisé de joindre aux réflexions de la Bruyere, celles qu'un Auteur très-judicieux avoit publiées plusieurs siècles auparavant, sur un fait incontestable, tout pareil à celui que la Bruyere nous expose ici sous un nom imaginaire : Fait qui se renouvelle encore de temps en temps à Rome, à Londres, comme à Paris, & par-tout ailleurs, où, par contrat solennel, l'homme & la femme se trouvent engagés à vivre nécessairement ensemble.

(*) Le même dont il est fait mention dans les *Caractères de Théophraste*, Chapitre X. page 41. note (1). Le sçavant Casaubon confesse, &c.

* Un beau-pere aime son gendre , aime sa bru. Une belle-mere aime son gendre , n'aime point sa bru. Tout est réciproque.

* Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde , ce sont les enfans de son mari. Plus elle est folle de son mari , plus elle est marâtre.

Les marâtres font désertter les villes & les bourgades , & ne peuplent pas moins la terre de mendians , de vagabonds , de domestiques & d'esclaves , que la pauvreté.

* C** & H** sont voisins de campagne , & leurs terres sont contigues : ils habitent une contrée déserte & solitaire. Eloignés des villes & de tout commerce , il sembloit que la fuite d'une entiere solitude , ou l'amour de la société , eut dû les assujettir à une liaison réciproque. Il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre , qui les rend implacables l'un pour l'autre , & qui perpétuera leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens , & même des freres , ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre , qui la possèdent seuls , & qui la partagent toute entre eux deux ; je suis persuadé qu'il leur naîtra bien-tôt quelque sujet de rupture , quand ce ne seroit que pour les limites.

* Il est souvent plus court & plus utile de quadrer aux autres , que de faire que les autres s'ajustent à nous.

* J'approche d'une petite ville , & je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte , une riviere baigne ses murs , & coule ensuite dans une belle prairie : elle a une forêt épaisse , qui la couvre des vents froids & de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable , que je compte ses tours & ses clochers : elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie : & je dis : quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la ville , où je n'ai pas couché deux nuits , que je ressemble à ceux qui l'habitent , j'en veux sortir.

* Il y a une chose que l'on n'a point vûe sous le ciel, & que selon toutes les apparences, on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont unies, & où les cousins se voyent avec confiance, où un mariage n'engendre point une guerre civile, où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens & le pain béni, par les processions & par les obseques, d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge & la médifance, où l'on voit parler ensemble le Bailli & le Président, les Elus & les Assesseurs, où le Doyen vit bien avec ses Chanoines, où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains, & où ceux-ci souffrent les Chantres.

Les Provinciaux & les fots sont toujours prêts à se fâcher, & à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise. Il ne faut jamais hasarder la plaisanterie même la plus douce & la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

* On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur ; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui vive*.

* Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement ; si l'on vouloit être estimé, il faudroit vivre avec des personnes estimables.

* Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

* Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, & dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

* Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des fots : ils font dans le monde ce que les fous font à la Cour, je veux dire sans conséquence.

* La moquerie est souvent indigence d'esprit.

* Vous le croyez votre duppe : s'il feint de l'être , qui est plus duppe de lui ou de vous ?

* Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer , qui blâment toujours , qui ne sont contents de personne , vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

* Le dédain & le rengorgement dans la société , attire précisément le contraire de ce que l'on cherche , si c'est à se faire estimer.

* Le plaisir de la société entre les amis , se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs , & par quelque différence d'opinions sur les sciences : par-là ou l'on s'affermite dans ses sentimens , ou l'on s'exerce & l'on s'instruit par la dispute.

* L'on ne peut aller loin dans l'amitié , si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

* Combien de belles & inutiles raisons à étaler , à celui qui est dans une grande adversité , pour essayer de le rendre tranquille ! Les choses de dehors , qu'on appelle les événemens , sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez , dormez , ne vous laissez point mourir de chagrin , songez à vivre : harangues froides , & qui réduisent à l'impossible. *Etes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ? N'est-ce pas dire : Etes-vous fou d'être malheureux ?*

* Le conseil si nécessaire pour les affaires , est quelquefois dans la société nuisible à qui le donne , & inutile à celui à qui il est donné. Sur les mœurs vous faites remarquer des défauts , ou que l'on n'avoue pas , ou que l'on estime des vertus : sur les ouvrages , vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur auteur , où il se complaît davantage , où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis , sans les avoir rendus ni meilleurs , ni plus habiles.

* L'on a vu il n'y a pas long-temps , un cercle de personnes (1)

(1) Les Précieuses.

des deux sexes, liées ensemble par la conversation & par un commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible : une chose dite entr'eux peu clairement, en entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissoit par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appelloient délicatesse, sentimens, tour & finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus, & à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit, pour fournir à ces entretiens, ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il falloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, & où l'imagination a trop de part.

* Je le sçai, THÉOBALDE, vous êtes vicilli : mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus Poète ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage, que méchant auteur ; que vous n'avez plus rien de naïf & de délicat dans la conversation ? Votre air libre & présomptueux me rassure, & me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous futes jamais, & peut-être meilleur : car si à votre âge vous êtes si vif & si impétueux, quel nom, Théobalde, falloit-il vous donner dans votre jeunesse, & lorsque vous étiez la *coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes, qui ne juroient que par vous, & sur votre parole ? qui disoient : *Cela est délicieux : qu'a-t'il dit ?*

* L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, & on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autrui : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations & les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

* Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade & puérile, qui rouloit toute sur des questions frivoles, qui avoient relation au cœur, & à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques romans les avoit introduites parmi les plus honnêtes gens de la Ville & de la Cour : ils s'en sont défaits ; & la bourgeoisie les a reçues avec les équivoques.

* Quelques femmes de la ville ont la délicatesse de ne pas sçavoir, ou de n'oser dire le nom des rues, des places & de quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus. Elles disent le *Louvre*, la *Place Royale* ; mais elles usent de tours & de phrases, plutôt que de prononcer de certains noms ; & s'ils leur échappent, c'est du moins avec quelque altération du mot, & après quelques façons qui les rassurent : en cela moins naturelles que les femmes de la Cour, qui, ayant besoin dans le discours, des *Halles*, du *Châtelet*, ou de choses semblables, disent les *Halles*, le *Châtelet*.

* Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, & si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

* L'on dit par belle humeur, & dans la liberté de la conversation, de ces choses froides, qu'à la vérité l'on donne pour telles, & que l'on ne trouve bonnes, que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises. Cette maniere basse de plaisanter, a passé du peuple, à qui elle appartient, jusques dans une grande partie de la jeunesse de la Cour, qu'elle a déjà infectée. Il est vrai qu'il y entre trop de fauteur & de grossièreté, pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, & qu'elle fasse de plus grands progrès dans un pays qui est le centre du bon goût & de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent, car bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place dans leur esprit & dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

* Entre dire de mauvaises choses , ou en dire de bonnes que tout le monde sçait , & les donner pour nouvelles , je n'ai pas à choisir.

* *Lucain a dit une jolie chose : il y a un bon mot de Claudien : il y a cet endroit de Seneque ; & là-dessus une longue fuite de Latin , que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas , & qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens & bien de l'esprit : car ou l'on se passeroit des Anciens , ou après les avoir lûs avec soin , l'on sçauroit encore choisir les meilleurs & les citer à propos.*

* HERMAGORAS ne sçait pas qui est Roi de Hongrie : il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du Roi de Boheme. Ne lui parlez pas des guerres de Flandre & de Hollande , dispensez - le du moins de vous répondre , il confond les temps , il ignore quand elles ont commencé , quand elles ont fini : combats , sièges , tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des Géans , il en raconte les progrès & les moindres détails , rien ne lui échappe. Il débrouille même l'horrible cahos des deux Empires , le Babylonien & l'Assyrien ; il connoît à fonds les Egyptiens & leurs Dynasties. Il n'a jamais vu Versailles , il ne le verra point : il a presque vu la Tour de Babel , il en compte les degrés , il sçait combien d'Architectes ont présidé à cet ouvrage , il sçait le nom des Architectes. Dirai-je qu'il croit (1) Henri IV. fils de Henri III ? Il néglige du moins de rien connoître aux Maisons de France , d'Autriche , de Baviere : Quelles minuties , dit-il ! pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des Rois des Médes , ou de Babylonne , & que les noms d'Apronal , d'Hérigebal , de Nœsnemordach , de Mardokempald , lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS & de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié : mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé par-

(1) Henri le Grand.

faite ; & il se souvient que Thermosis un Roi d'Égypte , étoit valétudinaire , & qu'il tenoit cette complexion de son ayeul Aliphatmutosis. Que ne sçait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable Antiquité ? Il vous dira que Sémiramis , ou selon quelques-uns , Sérimarîs , parloit comme son fils Ninyas , qu'on ne les distinguoit pas à la parole : si c'étoit parce que la mere avoit une voix mâle comme son fils , ou le fils une voix efféminée comme sa mere , qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot étoit gaucher , & Sésostris ambidextre , que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain , parce que les bras lui tomboient jusques aux genoux , & non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre ; & il ajoute qu'il y a des Auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite , qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'étoit la gauche.

* Ascagne est Statuaire , Hégion Fondeur , Æschine Foulon , & CYDIAS bel Esprit , c'est sa profession. Il a une enseigne , un atelier , des ouvrages de commande , & des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous sçauroit rendre de plus d'un mois les Stances qu'il vous a promises , s'il ne manque de parole à DOSITHÉE , qui l'a engagé à faire une Élégie : une Idylle est sur le métier , c'est pour CRANTOR qui le presse , & qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose , Vers , que voulez-vous ? Il réussit également en l'un & en l'autre. Demandez-lui des Lettres de consolation , ou sur une absence , il les entreprendra ; prenez-les toutes faites & entrez dans son magasin , il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-temps à un certain monde , & de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare & d'une exquisite conversation ; & là , ainsi que le Musicien chante , & que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis , Cydias après avoir touffé , relevé sa manchette , étendu la main & ouvert les doigts , débite gravement ses pensées quintessen-

ciées & ses raisonnemens sophistiques. Différent de ceux, qui, convenant de principes, & connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *Il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites*, ou : *Je ne sçaurois être de votre opinion*, ou bien : *C'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre, mais.... Il y a trois choses*, ajoute-t'il, à *considérer....* & il en ajoute une quatrième. Fade discoureur, qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit, ou de sa philosophie, & mettre en œuvre ses rares conceptions : car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vûe ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule ; il évite uniquement de donner dans le sens des autres, & d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle, que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives & sans réplique. Cydias s'égale à Lucien & à Seneque (1), se met au-dessus de Platon, de Virgile & de Théocrite ; & son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût & d'intérêt avec les contempteurs d'Homere, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les Poëtes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers ; il sçait à qui il adjuge la seconde place. C'est, en un mot, un composé du pédant & du précieux, fait pour être admiré de la Bourgeoisie & de la Province, en qui néanmoins on n'apperçoit rien de grand, que l'opinion qu'on a de lui-même.

* C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sçait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'ap-

(1) Philosophe, & Poëte tragique.

prendre lui-même : celui qui sçait beaucoup , pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré , & parle plus indifféremment.

* Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement , elles se gâtent par l'emphase : il faut dire noblement les plus petites , elles ne se soutiennent que par l'expression , le ton & la manière.

* Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

* Il n'y a gueres qu'une naissance honnête , ou qu'une bonne éducation , qui rende les hommes capables de secret.

* Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de conjectures où il ne faille tout dire , ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

* Des gens vous promettent le secret , & ils le révèlent eux-mêmes , & à leur insçu : ils ne remuent pas les levres & on les entend : on lit sur leur front & dans leurs yeux , on voit au travers de leur poitrine , ils sont transparens : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée , mais ils parlent & agissent de manière qu'on la découvre de soi-même : enfin , quelques-uns méprisent votre secret , de quelque conséquence qu'il puisse être ; *C'est un mystere , un tel m'en a fait part , & m'a défendu de le dire ;* & ils le disent.

Toute révélation d'un secret , est la faute de celui qui l'a confié.

* NICANDRE s'entretient avec ELISE , de la manière douce & complaisante dont il a vécu avec sa femme , depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort : il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfans , & il le répète : il parle des maisons qu'il a à la ville , & bien-tôt d'une terre qu'il a à la campagne , il calcule le revenu qu'elle lui rapporte , il fait le plan des bâtimens , en décrit la situation , exagere la commodité des appartemens , ainsi
que

que la richesse & la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages : il se plaint que sa femme n'aime point assez le jeu & la société. Vous êtes si riche, lui disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge ! Pourquoi ne pas faire cette acquisition, qui étendrait votre domaine ? On me croit, ajoute-t'il, plus de bien que je n'en possède. Il n'oublie pas son extraction & ses alliances, *Monsieur le Surintendant qui est mon cousin, Madame la Chancelière qui est ma parente* : voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, & de ceux même qui sont ses héritiers : Ai-je tort, dit-il à Elise ? Ai-je grand sujet de leur vouloir du bien ? Et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé foible & languissante ; il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant : on annonce, au moment qu'il parle, un cavalier, qui, de sa seule présence, démonte la batterie de l'homme de ville : il se leve déconcerté & chagrin, & va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

* Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.

C H A P I T R E V I.

Des biens de Fortune.

UN homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris & ses alcoves, jouir d'un palais à la campagne, & d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un Duc dans sa famille, & faire de son fils un grand Seigneur : cela est juste & de son ressort. Mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents.

* Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite, & le fait plutôt remarquer.

* Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition, est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, & aussi grand qu'il croit l'avoir.

* A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en apperçut.

* Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de piéces de monnoie met entre les hommes ?

Ce plus ou ce moins détermine à l'Epée, à la Robe ou à l'Eglise; il n'y a presque point d'autre vocation.

* Deux marchands étoient voisins, & faisoient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente. Ils avoient chacun une fille unique: elles ont été nourries ensemble, & ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge & une même condition: l'une des deux, pour se tirer d'une extrême misere, cherche à se placer, elle entre au service d'une fort grande Dame, & l'une des premières de la Cour, chez sa compagne.

* Si le Financier manque son coup, les Courtisans disent de lui, c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

* Quelques-uns (1) ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre & fort différent le reste de leur vie.

* Un homme est laid, de petite taille, & a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille: il a cinquante mille livres de rente: cela le

(1) Les Partisans.

concerne tout seul ; & (1) il ne m'en fera jamais ni pis ni mieux. Si je commence à le regarder avec d'autres yeux , & si je ne suis pas maître de faire autrement , quelle sottise !

* Un projet assez vain , seroit de vouloir tourner un homme fort sot & fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

* N** avec un portier rustre , farouche , tirant sur le Suisse , avec un vestibule , & une anti-chambre , pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un & se morfondre ; qu'il paroisse enfin avec une mine grave & une démarche mesurée , qu'il écoute un peu & ne reconduise point , quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs , il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération.

* Je vais , CLITIPHON , à votre porte , le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit & de ma chambre. Plût aux Dieux que je ne fusse ni votre client , ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé , & que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué , & ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous , Clitiphon , dans cet endroit le plus reculé de votre appartement , de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques mémoires , vous collationnez un registre , vous signez , vous paraphez ; je n'avois qu'une chose à vous demander , & vous n'aviez qu'un mot à me répondre , oui ou non. Voulez-vous être rare ? Rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le ferez davantage par cette conduite , que par ne vous pas laisser voir. O homme important & chargé d'affaires , qui à votre tour avez besoin de mes offices , venez dans la solitude de mon cabinet , le Philosophe est accessible , je ne vous remettrai point à un autre jour ! Vous me trouverez sur les livres de Platon , qui traitent de la spiritualité de l'ame , & de

(1) Ses richesses ne produiront aucun changement dans mon état. Je n'en ferai jamais ni pis ni mieux.

sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter. J'admire Dieu dans ses ouvrages, & je cherche par la connoissance de la vérité, à régler mon esprit, & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes : mon anti-chambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne sçauroit apprivoiser, on ne le voit dans sa loge qu'avec peine, que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, & bien-tôt on ne le voit plus. L'homme de lettres au contraire est trivial, comme une borne au coin des places, il est vû de tous, & à toute heure, & en tous états, à table, au lit, nud, habillé, sain ou malade : il ne peut être important, & il ne le veut point être.

* N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onéreux, & qui ne nous accommoderoit point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur & leur conscience pour les avoir : cela est trop cher ; & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

* Les P. T. S. (1) nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre. L'on commence par le mépris à cause de leur obscurité. On les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, & on les respecte. L'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

* SOSIE de la livrée a passé par une petite recette à une sous-

(1) Les Partisans.

ferme ; & par les concussions , la violence & l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs* , il s'est enfin , sur les ruines de plusieurs familles , élevé à quelque grade ; devenu noble par une charge , il ne lui manquoit que d'être homme de bien : une place de Marguillier a fait ce prodige.

* ARSURE cheminoit seule & à pied vers le grand portique de Saint ** , entendoit de loin le sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement , & dont elle perdoit bien des paroles. Sa vertu étoit obscure , & sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le *huitieme denier*. Quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'Eglise que dans un char , on lui porte une lourde queue , l'Orateur s'interrompt pendant qu'elle se place , elle le voit de front , n'en perd pas une seule parole , ni le moindre geste : il y a une brigue entre les Prêtres pour la confesser : tous veulent l'absoudre , & le Curé l'emporte.

* L'on porte CRÉSUS au cimetièrè , de toutes ses immenses richesses que le vol & la concussion lui avoient acquises , & qu'il a épuisées par le luxe & par la bonne chère , il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer : il est mort insolvable , sans biens , & ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vu chez lui ni julep , ni cordiaux , ni Médecins , ni le moindre Docteur qui l'ait assuré de son salut.

* CHAMPAGNE , au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac , & dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery , signe un ordre qu'on lui présente , qui ôteroit le pain à toute une Province , si l'on n'y remédioit : il est excusable. Quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion , qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

* SYLVAIN , de ses deniers , a acquis de la naissance & un autre nom. Il est Seigneur de la Paroisse où ses ayeuls payoient la taille : il n'auroit pû autrefois entrer Page chez CLÉOBULE , & il est son gendre.

* DORUS passe en litiere par la voie *Appienne*, précédé de ses Affranchis & de ses Esclaves, qui détournent le peuple, & font faire place : il ne lui manque que des Licteurs. Il entre à *Rome* avec ce cortége, où il semble triompher de la bassesse & de la pauvreté de son pere SANGA.

* On ne peut mieux user de sa fortune que fait PÉRIANDRE : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité : déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même : *Un homme de ma sorte*, il passe à dire, *un homme de ma qualité*, il se donne pour tel ; & il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique regne dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un portique. Est-ce la maison d'un particulier ? Est-ce un Temple ? Le peuple s'y trompe. Il est le Seigneur dominant de tout le quartier : c'est lui que l'on envie, & dont on voudroit voir la chute ; c'est lui dont la femme par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les Dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son pere si vieux & si caduc n'est-il mort il y a vingt ans, & avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Périan-dre ! Comment pourra-t'il soutenir ces odieuses pancartes (1), qui déchiffrent les conditions, & qui souvent font rougir la veuve & les héritiers ? Les supprimera-t'il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, & aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obseques ? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son pere un *noble homme*, & peut-être un *honorable homme*, lui qui est *Messire* ?

* Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts & avan-

(1) Lillets d'enterremens.

cés, que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vu croître, & qui ne connoissent ni leurs commencemens, ni leurs progrès.

* Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs grands noms portés, & leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux & leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs Métayers, quelle opinion pourroient-ils avoir de notre siècle ?

* Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens & les autres biens, que la dispensation qu'il en a fait, & le genre d'hommes qui en font le mieux pourvus.

* Si vous entrez dans les cuisines, où l'on voit réduire en art & en méthode le secret de flatter votre goût, & de vous faire manger au-delà du nécessaire ; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare, si vous regardez par quelles mains elles passent, & toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, & d'arriver à cette propreté & à cette élégance qui charment, vos yeux vous font hésiter sur le choix, & prendre le parti d'essayer de tout ; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletés ! Quels dégoûts ! Si vous allez derriere un Théâtre, & si vous nombrez les poids, les roues, les cordages qui font les vols & les machines, si vous considérez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvemens, quelle force de bras, & quelle extension de nerfs ils y employent, vous direz : Sont-ce-là les principes & les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paroît animé & agir de soi-même ? Vous vous récrierez : Quels efforts ! Quelle violence ! De même n'approfondissez pas la fortune des Partisans.

* Ce garçon si frais, si fleuri, & d'une si belle santé, est Sei-

gneur d'une Abbaye & de dix autres Bénéfices : tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu , dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes , qui ne se chauffent point pendant l'hyver , qui n'ont point d'habits pour se couvrir , & qui souvent manquent de pain ; leur pauvreté est extrême & honteuse : quel partage ! Et cela ne prouve-t'il pas clairement un avenir ?

* CHRYSIPPE , homme nouveau & le premier noble de sa race , aspirait , il y a trente années , à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien , c'étoit-là le comble de ses souhaits , & sa plus haute ambition , il l'a dit ainsi , & on s'en souvient. Il arrive , je ne sçai par quels chemins , jusques à donner en revenu à l'une de ses filles pour sa dot , ce qu'il désiroit lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie : une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir : & il a un grand nombre d'enfans : ce n'est qu'en avancement d'hoirie , il y a d'autres biens à espérer après sa mort : il vit encore , quoiqu'assez avancé en âge ; il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

* Laissez faire ERGASTE , & il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la riviere , ou qui marchent sur la terre ferme. Il sçait convertir en or jusques aux roseaux , aux joncs & à l'ortie : il écoute tous les avis , & propose tous ceux qu'il a écoutés. Le Prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'Ergaste , & ne leur fait de graces que celles qui lui étoient dues ; c'est une faim insatiable d'avoir & de posséder. Il trafiqueroit des arts & des sciences , & mettroit en parti jusques à l'harmonie. Il faudroit , s'il en étoit cru , que le peuple , pour avoir le plaisir de le voir riche , de lui voir une meute & une écurie , pût perdre le souvenir de la musique d'*Orphée* , & se contenter de la sienne.

* Ne traitez pas avec CRITON , il n'est touché que de ses seuls avantages.

avantages. Le piège est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre, ou ce qu'il possède, feront envie : il vous imposera des conditions extravagantes. Il n'y a nul ménagement & nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses intérêts & si ennemi des vôtres : il lui faut une duppe.

* BRONTIN, dit le peuple, fait des retraites, & s'enferme huit jours avec des Saints : ils ont leurs méditations, & il a les siennes.

* Le peuple souvent a le plaisir de la tragédie, il voit périr sur le théâtre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scènes, & qu'il a le plus haïs.

* Si l'on partage la vie des (1) P. T. S. en deux portions égales, la première vive & agissante, est toute occupée à vouloir affliger le peuple, & la seconde voisine de la mort, à se déceler, & à se ruiner les uns les autres.

* Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soutenir la sienne ni assurer avant sa mort celle de sa femme & de ses enfans : ils vivent cachés & malheureux. Quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez ; mais vous conservez par reconnaissance le portrait de votre bienfaiteur, qui a passé à la vérité, du cabinet à l'anti-chambre. Quels égards ! Il pouvoit aller au garde-meuble.

* Il y a une dureté de complexion : il y en a une autre de condition & d'état. L'on tire de celle-ci comme de la première, de quoi s'endurcir sur la misère des autres, dirai-je même, de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille. Un bon Financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.

* Fuyez, retirez-vous ; vous n'êtes pas assez loin. Je suis, dites-

(1) Les Partisans.

vous, sous l'autre tropique : passez sous le pôle, & dans l'autre hémisphère, montez aux étoiles si vous le pouvez : m'y voilà : fort bien, vous êtes en sûreté : je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin & à sa rencontre, & quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune, & regorger de bien.

* Faire fortune est une si belle phrase, & qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel. On la connoît dans toutes les langues : elle plaît aux étrangers & aux barbares, elle regne à la Cour & à la Ville, elle a percé les Cloîtres & franchi les murs des Abbayes de l'un & de l'autre sexe : il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue.

* A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, & presque capable de gouverner.

* Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, & sur-tout une grande fortune. Ce n'est ni le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort, ni le délicat : je ne sçai précisément lequel c'est, j'attends que quelqu'un vueille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour faire sa fortune : l'on y songe trop tard, & quand enfin on s'en avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loisir de réparer : de-là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer. Il a commencé de bonne heure & dès son adolescence, à se mettre dans les voies de la fortune : s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, & va à droit & à gauche, selon qu'il y voit de jour & d'apparence,

& si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté. Il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures : son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talens & une si bonne tête à un voyageur, pour suivre d'abord le grand chemin, & s'il est plein & embarrassé, prendre la terre, & aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche & accredité ?

Il y a même des stupides, & j'ose dire des imbéciles, qui se placent en de beaux postes, & qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail, ou de la moindre industrie : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait rencontrer. On leur a dit : voulez-vous de l'eau ? Puisez ; & ils ont puisé.

* Quand on est jeune, souvent on est pauvre : ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions, ou les successions ne sont pas échûes. L'on devient riche & vieux en même-temps, tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages : & si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie : ils ont assez à perdre par la mort, pour mériter d'être plaints.

* Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante ans : l'on bâtit dans sa vieillesse, & l'on meurt quand on en est aux Peintres & aux Vitriers.

* Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail & de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, & de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

* L'on ouvre & l'on étale tous les matins pour tromper son monde, & l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

* Le Marchand fait des montres, pour donner de sa marchan-

dise ce qu'il y a de pire : il a (1) le catis & les faux jours , afin d'en cacher les défauts , & qu'elle paroisse bonne : il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut : il a des marques fausses & mystérieuses , afin qu'on croye n'en donner que son prix , un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il se peut ; & il a un trébuchet , afin que celui à qui il l'a livrée , la lui paye en or qui soit de poids.

* Dans toutes les conditions , le pauvre est bien proche de l'homme de bien ; & l'opulent n'est gueres éloigné de la friponnerie. Le sçavoir-faire & l'habileté ne menent pas jusques aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art , ou dans quelque commerce que ce soit , par l'ostentation d'une certaine probité.

* De tous les moyens de faire sa fortune , le plus court & le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

* Les hommes pressés par les besoins de la vie , & quelquefois par le desir du gain ou de la gloire , cultivent des talens profanes , ou s'engagent dans des professions équivoques , & dont ils se cachent long-temps à eux-mêmes le péril & les conséquences. Ils les quittent ensuite par une dévotion indiscrete , qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte , & qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

* Il y a des miseres sur la terre qui faisoient le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens , ils redoutent l'hyver , ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces , l'on force la terre & les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples Bourgeois , seulement à cause qu'ils étoient riches , ont eu l'audace d'ava-

(1) C'est-à-dire , l'art de mettre en presse une étoffe , pour lui donner plus de lustre. Ce mot , absolument nécessaire , ne se trouve point dans le *Dictionnaire de l'Académie Française* , premiere édition.

ler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrêmités, je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux : je me jette & me réfugie dans la médiocrité.

* On sçait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, & que personne ne les soulage : mais s'il est vrai que les riches soient coleres, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister.

* Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consume : celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette.

* Tel avec deux millions de rente, peut être pauvre chaque année de cinq cens mille livres.

Il n'y a rien qui se soutienne plus long-temps qu'une médiocre fortune : il n'y a rien dont on voye mieux la fin qu'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux & l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

* Les passions tyrannisent l'homme, & l'ambition suspend en lui les autres passions, & lui donne pour un temps les apparences de toutes les vertus. Ce TRIPHON, qui a tous les vices, je l'ai cru sobre, chaste, libéral, humble, & même dévot : je le croirois encore, s'il n'eut enfin fait sa fortune.

L'on ne se rend point sur le desir de posséder & de s'aggrandir : la bile gagne, & la mort approche, qu'avec un visage flétri, & des jambes déjà foibles, l'on dit : *Ma fortune, mon établissement.*

* Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

* Les traits découvrent la complexion & les mœurs, mais la

mine désigne les biens de la fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente , se trouve écrit sur les visages.

* CHRYSANTE , homme opulent & impertinent , ne veut pas être vu avec EUGENE , qui est homme de mérite , mais pauvre : il croiroit en être deshonoré. Eugene est pour Chrysante dans les mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter.

* Quand je vois de certaines gens qui me prévenoient autrefois par leurs civilités , attendre au contraire que je les salue , & en être avec moi sur le plus ou sur le moins , je dis en moi-même : fort bien , j'en suis ravi , tant mieux pour eux : vous verrez que cet homme-ci est mieux logé , mieux meublé & mieux nourri qu'à l'ordinaire , qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire où il aura déjà fait un gain raisonnable : Dieu veuille qu'il en vienne en peu de temps jusqu'à me mépriser.

* Si les pensées , les livres & leurs auteurs dépendoient des riches , & de ceux qui ont fait une belle fortune , quelle proscription ! Il n'y auroit plus de rappel. Quel ton , quel ascendant ne prennent-ils pas sur les sçavans ! Quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs* , que leur mérite n'a ni placés , ni enrichis , & qui en sont encore à penser & à écrire judicieusement ! Il faut l'avouer , le présent est pour les riches , & l'avenir pour les vertueux & les habiles. HOMERE est encore , & sera toujours : les receveurs de droits , les Publicains ne sont plus. Ont-ils été ? Leur patrie , leurs noms sont-ils connus ? Y a-t'il eu dans la Grece des Partisans ? Que sont devenus ces importans personnages qui méprisoient Homere , qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter , qui ne lui rendoient pas le salut , ou qui le saluoient par son nom , qui ne dai-gnoient pas l'associer à leur table , qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche , & qui faisoit un livre ? Que deviendront les FAUCONNETS ? Iron-ils aussi loin dans la postérité que DESCARTES , né François , & mort en Suède ?

* Du même fonds d'orgueil dont l'on s'éleve fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi. C'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ni sur le mérite personnel, ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit, & sur de vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, & à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

* Il y a des ames sales, paîtries de boue & d'ordure, éprises du gain & de l'intérêt, comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu : capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre, curieuses & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquietes sur les rabais, ou sur le décri des monnoies, enfoncées & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

* Commençons par excepter ces ames nobles & courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingénieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices ne peuvent séparer de ceux qu'ils se font une fois choisis pour amis ; & après cette précaution, disons hardiment une chose triste & douloureuse à imaginer : il n'y a personne au monde si bien lié avec nous de société & de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, & qui nous fait mille offres de services, & qui nous sert quelquefois, qui n'ait en soi, par l'attachement à son intérêt, des dispositions très-proches à rompre avec nous, & à devenir notre ennemi.

* Pendant qu'ORONTE augmente avec ses années, son fonds & ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'éleve, croît, s'embellit, & entre dans sa seizième année : il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme,

sans naissance, sans esprit, & sans le moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux.

* Le mariage qui devrait être à l'homme une source de tous les biens, lui est souvent, par la disposition de la fortune, un lourd fardeau sous lequel il succombe. C'est alors qu'une femme & des enfans sont une violente tentation à la fraude, au mensonge & aux gains illicites; il se trouve entre la friponnerie & l'indigence. Etrange situation !

Epouser une veuve, en bon François, signifie faire sa fortune : il n'opere pas toujours ce qu'il signifie.

* Celui qui n'a de partage avec ses freres que pour vivre à l'aise bon Praticien, veut être Officier; le simple Officier se fait Magistrat, & le Magistrat veut présider : & ainsi de toutes les conditions où les hommes languissent serrés & indigens, après avoir tenté au-delà de leur fortune, & forcé, pour ainsi dire, leur destinée; incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches, & de demeurer riches.

* Dîne bien, CLÉARQUE, soupe le soir, mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre, tu n'aimes point ton héritier, tu ne le connois point, tu n'en as point.

* Jeune, on conserve pour sa vieillesse : vieux, on épargne pour la mort.

L'héritier prodigue paye de superbes funérailles, & dévore le reste.

* L'avare dépense plus mort, en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années; & son héritier plus en dix mois, qu'il n'a scû faire lui-même en toute sa vie.

* Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier : ce que l'on épargne fardidement, on se l'ôte à soi-même. Le milieu est justice pour soi & pour les autres.

* Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs peres; & réciproquement les peres à leurs enfans, sans le titre d'héritiers,

* Triste

* Triste condition de l'homme, & qui dégoûte de la vie ! Il faut suer, veiller, fléchir, dépendre pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches. Celui qui s'empêche de souhaiter que son pere y passe bien-tôt, est homme de bien.

* Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un, rentre dans celui du complaisant. Nous ne sommes point mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus ménagés, plus caressés de personne pendant notre vie, que de celui qui croit gagner à notre mort, & qui désire qu'elle arrive.

* Tous les hommes, par les postes différens, par les titres & par les successions, se regardent comme héritiers les uns des autres, & cultivent par cet intérêt pendant tout le cours de leur vie, un desir secret & enveloppé de la mort d'autrui. Le plus heureux dans chaque condition, est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort, & à laisser à son successeur.

* L'on dit du jeu, qu'il égale les conditions, mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, & il y a entre telle & telle condition, un abîme d'intervalle si immense & si profond, que les yeux souffrent de voir de telles extrêmités se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne, ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent & qui offensent l'oreille, comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir ; c'est, en un mot, un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je répons que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, & que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous, remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité, ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur *Zombaye* (1) & de leurs autres prosternations.

(1) Voyez les Relations du Royaume de Siam.

* Une tenue d'Etats, ou les Chambres assemblées pour une affaire très-capitale, n'offrent point aux yeux rien de si grave & de si sérieux, qu'une table de gens qui jouent un grand jeu : une triste sévérité regne sur leurs visages : implacables l'un pour l'autre & irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnoissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions. Le hasard seul, aveugle & farouche divinité, préside au cercle, & y décide souverainement. Ils l'honorent tous par un silence profond, & par une attention dont ils sont par-tout ailleurs fort incapables ; toutes les passions comme suspendues, cèdent à une seule : le Courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot.

* L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illustrés, la moindre trace de leur première condition. Ils perdent de vûe leurs égaux, & atteignent les plus grands Seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet, les remet souvent où elle les a pris.

* Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics, comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe & se précipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joueurs vont se briser & se perdre ; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour sçavoir à heure marquée, qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don, qui a fait au jeu un gain considérable, quel fils de famille vient de recueillir une riche succession, ou quel Commis imprudent veut hasarder sur une carte les deniers de sa caisse. C'est un sale & indigne métier, il est vrai, que de tromper, mais c'est un métier qui est ancien, connu, pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers. L'enseigne est à leur porte, on y liroit presque : *Ici l'on trompe de bonne foi* : car se voudroient-ils

donner pour irréprochables ? Qui ne sçait pas qu'entrer & perdre dans ces maisons est une même chose ? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de duppes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe ?

* Mille gens se ruinent au jeu, & vous disent froidement qu'ils ne sçauroient se passer de jouer. Quelle excuse ! Y a-t'il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage ? Seroit-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vûe que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du desir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé, la sienne propre, celle de sa femme & de ses enfans, est-ce une chose qui soit permise, ou dont l'on doive se passer ? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque poussé par le jeu jusques à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits & de nourriture, & de les fournir à sa famille ?

Je ne permets à personne d'être fripon, mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu : je le défends à un honnête homme. C'est une trop grande puérilité que de s'exposer à une grande perte.

* Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte des biens : le temps qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. Nous sentons à tous momens, pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

* Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvu que l'on ne soit ni ses enfans, ni sa femme.

* Ni les troubles, ZÉNOBIE, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du Roi votre époux, ne diminuent rien de votre ma-

gnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice , l'air y est sain & tempéré , la situation en est riante , un Bois sacré l'ombrage du côté du Couchant ; les Dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre , n'y auroient pû choisir une plus belle demeure : la campagne autour est couverte d'hommes , qui taillent & qui coupent , qui vont & qui viennent , qui roulent ou qui charient le bois du Liban , l'airain & le porphyre : les grues & les machines gémissent dans l'air , & font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie , de revoir , à leur retour en leurs foyers , ce Palais achevé , & dans cette splendeur où vous désirez de le porter , avant de l'habiter vous & les Princes vos enfans. N'y épargnez rien , grande Reine : employez-y l'or & tout l'art des plus excellens ouvriers : que les Phydias & les Zeuxis de votre siècle , déploient toute leur science sur vos plafonds & sur vos lambris : tracez-y de vastes & de délicieux jardins , dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes : épuisez vos trésors & votre industrie sur cet ouvrage incomparable , & après que vous y aurez mis , Zénobie , la dernière main , quelqu'un de ces Pâtres , qui habitent les sables voisins de Palmyre , devenu riche par les péages de vos rivières , achètera un jour à deniers comptans cette royale maison , pour l'embellir , & la rendre plus digne de lui & de sa fortune.

* Ce palais , ces meubles , ces jardins , ces belles eaux vous enchantent , & vous font récrier d'une première vûe sur une maison si délicieuse , & sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus , il n'en a pas joui si agréablement , ni si tranquillement que vous : il n'y a jamais eu un jour serein , ni une nuit tranquille : il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : ses créanciers l'en ont chassé. Il a tourné la tête , & il l'a regardée de loin une dernière fois , & il est mort de saisissement.

* L'on ne sçauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ,

ce qu'on appelle les caprices du hafard ou les jeux de la fortune. Il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles , qu'elles n'étoient point. Le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur : les biens , les honneurs , les dignités fondent fur elles à plusieurs reprises , elles nagent dans la prospérité. EUMOLPE , l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-peres , a eu un pere du moins qui s'étoit élevé si haut , que tout ce qu'il a pû fouhaiter pendant le cours d'une longue vie , ç'a été de l'atteindre , & il l'a atteint. Etoit-ce dans ces deux perfonnages éminence d'esprit , profonde capacité , étoit-ce les conjonctures ? La fortune enfin ne leur rit plus , elle fe joue ailleurs , & traite leur pofterité comme leurs ancêtres.

* La caufe la plus immédiate de la ruine & de la déroute des perfonnes des deux conditions , de la robe & de l'épée , eft que l'état feul , & non le bien , regle la dépenfe.

* Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune , quel travail ! Si vous avez oublié la moindre chofe , quel repentir !

* GITON a le tein frais : le vifage plein & les joues pendantes , l'œil fixe & affuré , les épaules larges , l'estomac haut , la démarche ferme & délibérée : il parle avec confiance , il fait répéter celui qui l'entretient , & il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir , & fe mouche avec grand bruit : il crache fort loin , & il éternue fort haut : il dort le jour , il dort la nuit , & profondément , il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre , il tient le milieu en fe promenant avec fes égaux , il s'arrête , & l'on s'arrête , il continue de marcher , & l'on marche , tous fe reglent fur lui : il interrompt , il redrefse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas , on l'écoute auffi long-temps qu'il veut parler , on eft de fon avis , on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'affied , vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil , croifer les jambes l'une fur l'autre , froncer le fourcil , abaisser fon chapeau fur fes yeux pour ne voir perfonne , ou le

relever ensuite, & découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talens & de l'esprit : il est riche.

PHEDON a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec & le visage maigre : il dort peu & d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, & il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sçait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus ; & s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé : il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur, il est superstitieux, scrupuleux, timide : il marche doucement & légèrement, il semble craindre de fouler la terre : il marche les yeux baissés, & il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, & il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie & se renferme dans son manteau : il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées & si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, & de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège : il parle bas dans la conversation, & il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des Ministres & du Ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre : il touffe, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, & il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive c'est à l'insçu de la

compagnie , il n'en coute à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

C H A P I T R E V I I .

De la Ville.

L'ON se donne à Paris , sans se parler , comme un rendez-vous public , mais fort exact , tous les soirs au Cours & aux Thuilleries , pour se regarder au visage , & se désapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point , & dont l'on se moque.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique , l'on y passe en revue l'un devant l'autre , carrosses , chevaux , livrées , armoiries , rien n'échappe aux yeux , tout est curieusement ou malignement observé & selon le plus ou le moins de l'équipage , ou on respecte les personnes , ou on les dédaigne.

* Tout le monde connoît cette (1) longue levée , qui borne & qui resserre le lit de la Seine , du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir. Les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule , on les voit de fort près se jeter dans l'eau , on les en voit sortir , c'est un amusement : quand cette saison n'est pas venue , les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore , & quand elle est passée , elles ne s'y promènent plus.

* Dans ces lieux d'un concours général , où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe , & pour recueillir le fruit de leur toilette , on ne se promène pas avec une compagne par la nécessité de la conversation , on se joint ensemble pour se rassurer sur

(1) Le Fauxbourg , ou la Porte Saint Bernard.

le théâtre, s'appriivoiser avec le public, & se raffermir contre la critique. C'est-là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule & l'on badine, l'on panche négligemment la tête, l'on passe & l'on repasse.

* La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont comme autant de petites républiques, qui ont leurs loix, leurs usages, leur jargon & leurs mots pour rire. Tant que cet assemblage est dans sa force, & que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit, ou de bien fait, que ce qui part des siens, & l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs : cela va jusques au mépris pour les gens que ne sont pas initiés dans leurs mysteres. L'homme du monde d'un meilleur esprit, que le hasard a porté au milieu d'eux, leur est étranger. Il se trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connoît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs ni la coutume : il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, & qui retombe ensuite dans un morne silence : il y perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, & n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, & qui est comme le héros de la société : celui-ci s'est chargé de la joie des autres, & fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sçache point rire des choses qu'elle n'entend point, & paroisse insensible à des fadaïses qu'ils n'attendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites : ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la maniere dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même cotterie. Il y a toujours dès la première année des semences de division, pour rompre dans celle qui doit suivre, L'intérêt de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance
des

des repas, qui, modestes au commencement, dégénèrent bien-tôt en pyramides de viandes & en banquets somptueux, dérangent la république, & lui portent enfin le coup mortel. Il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation, que des mouches de l'année passée.

* Il y a dans la ville (1) la grande & la petite robe; & la première se venge sur l'autre des dédains de la Cour, & des petites humiliations qu'elle y effuye: de sçavoir quelles sont leurs limites, où la grande finit, & où la petite commence, ce n'est pas une chose facile. Il se trouve même un corps considérable qui refuse d'être du second ordre, & à qui l'on conteste le premier. Il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire par la gravité & par la dépense, à s'égalier à la Magistrature, ou ne lui cede qu'avec peine. On l'entend dire que la noblesse de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole, & le mérite personnel, balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du Partisan ou du Banquier a sçû payer pour son office.

* Vous moquez-vous de rêver en carosse, ou peut-être de vous y reposer? *Vite*, prenez votre livre ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage: ils vous en croiront plus occupé, ils diront: cet homme est laborieux, infatigable, il lit, il travaille jusques dans les rues ou sur la route. Apprenez du moindre Avocat, qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil, & rêver à rien très-profondément, sçavoir à propos perdre le boire & le manger, ne faire qu'apparoître dans sa maison, s'évanouir & se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet, se cacher au public, éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS, aux DUHAMELS.

(1) Les Officiers, les Conseillers, les Avocats & les Procureurs.

* Il y a un certain nombre de jeunes Magistrats, que les grands biens & les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de *Petits-Maitres* : ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe, & se croient dispensés par leur âge & par leur fortune, d'être sages & modérés. Ils prennent de la Cour ce qu'elle a de pire, ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étoient dûs ; & affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin selon leurs souhaits, des copies fidelles de très-méchans originaux.

* Un homme de robe à la ville, & le même à la Cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi, il reprend ses mœurs, sa taille & son visage qu'il y avoit laissés : il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête.

* Les CRISPINS se cottisent, & rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage, qui, avec un essain de gens de livrées où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, & aller de pair avec les nouvelles mariées, avec JASON qui se ruine, & avec THRASON qui veut se marier, & qui a consigné (1).

* J'entends dire des SANNIONS, même nom, mêmes armes, la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche : ceux-là portent des armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel, & les autres d'une bordure dentelée. Ils ont avec les BOURBONS sur une même couleur, un même métal ; ils portent comme eux deux & une : ce ne sont pas des fleurs de lys, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pieces aussi honorables, & ils les ont communes avec de grands Seigneurs qui en sont contens. On les voit sur les litres & sur les vitrages, sur la porte de leur Châ-

(1) Déposé son argent au trésor public pour une grande charge.

teau , sur le pilier de leur haute Justice , où ils viennent de faire pendre un homme qui méritoit le bannissement : elles s'offrent aux yeux de toutes parts , elles sont sur les meubles & sur les ferrures , elles sont semées sur les carosses : leurs livrées ne deshonnorent point leurs armoiries. Je dirois volontiers aux Sannions : votre folie est prématurée ; attendez du moins que le siècle s'acheve sur votre race : ceux qui ont vu votre grand-pere , qui lui ont parlé , sont vieux , & ne sçauroient plus vivre long-temps. Qui pourra dire comme eux : là il étoit , & vendoit très-cher ?

Les Sannions & les Crispins veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils sont une grande dépense , qu'ils n'aiment à la faire : ils font un récit long & ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils ont donné , ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu , & ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont point songé à perdre. Ils parlent jargon & mystere sur de certaines femmes , *ils ont réciproquement cent choses plaisantes à se conter , ils ont fait depuis peu des découvertes* , ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à belles aventures. L'un d'eux qui s'est couché tard à la campagne , & qui voudroit dormir , se leve matin , chauffe des guêtres , endosse un habit de toile , passe un cordon où pend le fourniment , renoue ses cheveux , prend un fusil , le voilà chasseur , s'il tiroit bien. Il revient de nuit , mouillé & recru , sans avoir tué : il retourne à la chasse le lendemain , & il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre , avec quelques mauvais chiens , auroit envie de dire : *Ma meute*. Il sçait un rendez-vous de chasse , il s'y trouve , il est au laisser courre , il entre dans le fort , se mêle avec les piqueurs , il a un cor. Il ne dit pas comme MENALIPPE : *Ai-je du plaisir ?* Il croit en avoir , il oublie loix & procédure , c'est un Hippolyte. MENANDRE qui le vit hier sur un procès qui est entre ses mains , ne reconnoît pas aujourd'hui son Rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa Chambre , où l'on va juger une cause grave & capitale ,

il se fait entourer de ses confreres, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut, ou après ceux des chasseurs qui prenoient le change, qu'il a vu donner les six chiens: l'heure presse, il acheve de leur parler des abois & de la curée; & il court s'asseoir avec les autres pour juger.

* Quel est l'égarement de certains particuliers, qui, riches du négoce de leurs peres, dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les Princes pour leur garderobe & pour leur équipage, excitent par une dépense excessive, & par un faste ridicule, les traits & la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouir, & se ruiner ainsi à se faire moquer de soi?

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent, c'est le seul théâtre de leur vanité. L'on ne sçait point dans l'Isle, qu'ANDRÉ brille au Marais, & qu'il y dissipe son patrimoine: du moins s'il étoit connu dans toute la ville & dans ses fauxbourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de citoiens qui ne sçavent pas tous juger sainement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de lui: *Il est magnifique*, & qui lui tiendroit compte des régals qu'il fait à XANTE & à ARISTON, & des fêtes qu'il donne à ELAMIRE: mais il se ruine obscurément. Ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence, & qu'aujourd'hui en carosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

* NARCISSE se leve le matin pour se coucher le soir; il a ses heures de toilette comme une femme; il va tous les jours fort régulièrement à la belle Messe, aux Feuillans ou aux Minimes: il est homme d'un bon commerce, & l'on compte sur lui au quartier de ** pour un tiers ou pour un cinquieme, à l'ombre ou au reversis: là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez ARICIE, où il risque

chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette d'Hollande & le Mercure galant : il a lu Bergerac (1), des Marets (2), l'Esclache, les Historiettes de Barbin, & quelques Recueils de Poësies. Il se promene avec des femmes à la plaine ou au cours, & il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui, & ce qu'il fit hier ; & il meurt ainsi après avoir vécu.

* Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part, de sçavoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres ; & je vais, s'il se peut, aider votre mémoire. Est-ce au Boulevard sur un strapontin, ou aux Thuilleries dans la grande allée, ou dans le balcon à la Comédie ? Est-ce au Sermon, au Bal, à Rambouillet ? Où pourriez-vous ne l'avoir point vu ? Où n'est-il point ? S'il y a dans la place une fameuse exécution, ou un feu de joie, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel de Ville : si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échaffaut : s'il se fait un carrousel, le voilà entré, & placé sur l'amphithéâtre : si le Roi reçoit des Ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux sermens des Liges Suisses, que celle du Chancelier & des Liges mêmes. C'est son visage que l'on voit aux Almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Saint-Hubert*, le voilà à cheval : on parle d'un camp & d'une revue, il est à Outils, il est à Acheres, il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, & jusques au fort de Bernardi. CHANLEY sçait les marches, JACQUES les vivres, DU METZ l'artillerie : celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession : il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sçait rien de ce qu'il doit sçavoir, mais il a vu, dit-il,

(1) Cyrano.

(2) Saint Sorlin.

tout ce qu'on peut voir : il n'aura point regret de mourir. Quelle perte alors pour toute la ville ! Qui dira après lui : le Cours est fermé , on ne s'y promene point , le borbier de Vincennes est desséché & relevé , on n'y versera plus ? Qui annoncera un Concert , un beau Salut , un prestige de la Foire ? Qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier , que Rochois est enrhumée , & ne chantera de huit jours ? Qui connoîtra comme lui un Bourgeois à ses armes & à ses livrées ? Qui dira , SCAPIN porte des fleurs de lys , & qui en fera plus édifié ? Qui prononcera avec plus de vanité & d'emphase le nom d'une simple Bourgeoise ? Qui fera mieux fourni de Vaudevilles ? Qui prêtera aux femmes les annales galantes , & le journal amoureux ? Qui sçaura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'Opéra , & les fureurs de Roland dans une ruelle ? Enfin , puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort fortes gens , des gens fades , oisifs , désoccupés , qui pourra aussi parfaitement bien leur convenir ?

* THERAMENE étoit riche , & avoit du mérite : il a hérité , il est donc très-riche , & d'un très-grand mérite. Voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant , & toutes les filles pour époux. Il va de maisons en maisons faire espérer aux meres qu'il épousera : est-il assis , elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables , & à Theramene de faire ses déclarations. Il tient ici contre le mortier , là il efface le Cavalier ou le Gentilhomme : un jeune homme fleuri , vif , enjoué , spirituel , n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu : on se l'arrache des mains , on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite. Combien de galans va-t'il mettre en déroute ? Quels bons partis ne fera-t'il pas manquer ? Pourra-t'il suffire à tant d'héritières qui le recherchent ? Ce n'est pas seulement la terreur des maris , c'est l'épouvantail de tous ceux qui ont envie de l'être , & qui attendent d'un mariage à remplir le vuide de leur consignation. On devroit proscrire de tels personnages si heureux , si pécunieux , d'une

ville bien policée, ou condamner le sexe, sous peine de folie ou d'indignité, à ne les traiter pas mieux que s'ils n'avoient que du mérite.

* Paris, pour l'ordinaire le singe de la Cour, ne sçait pas toujours la contrefaire : il ne l'imité en aucune maniere dans ces dehors agréables & careffans que quelques courtifans, & sur-tout les femmes, y ont naturellement pour un homme de mérite, & qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ni de ses contrats, ni de ses ancêtres ; elles le trouvent à la Cour, cela leur suffit, elles le souffrent, elles l'estiment : elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre, ou un équipage : comme elles regorgent de train, de splendeur & de dignités, elles se délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu. Une femme de ville entend-elle le brouissement d'un carosse qui s'arrête à sa porte, elle petille de goût & de complaisance pour quiconque est dedans sans le connoître : mais si elle a vû de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, & que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés l'ayent éblouie, quelle impatience n'a-t'elle pas de voir déjà dans sa chambre le Cavalier ou le Magistrat ! Quelle charmante réception ne lui fera-t'elle point ! ôtera-t'elle les yeux de dessus lui ! Il ne perd rien auprès d'elle, on lui tient lieu des doubles soupentes, & des ressorts qui le font rouler plus mollement : elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux.

Cette fatuité de quelques femmes de la ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la Cour, est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple, & que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

* La subtile invention de faire de magnifiques présens de nêces qui ne coûtent rien, & qui doivent être rendus en espece !

L'utile & la louable pratique, de perdre en frais de nêces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! De commencer par s'appauvrir

par l'amas & l'entassement des choses superflues, & de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier, les meubles & la toilette.

* Le bel & le judicieux usage, que celui, qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances & à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, & la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un & de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure ! Que manque-t'il à une telle coutume pour être entièrement bizarre & incompréhensible, que d'être lûe dans quelque relation de la Mingrélie ?

* Pénible coutume ! Asservissement incommode ! Se chercher incessamment les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer, ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite ; & dont il importe peu que l'on soit instruit ; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir, ne sortir de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vû en cinq petites heures, trois Suisses, une femme que l'on connoît à peine, & une autre que l'on n'aime gueres. Qui considéreroit bien le prix du temps, & combien sa perte est irréparable, pleureroit amèrement sur de si grandes miseres.

* On s'éleve à la ville dans une indifférence grossiere des choses rurales & champêtres : on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, & le bled froment d'avec les seigles, & l'un ou l'autre d'avec (1) le meteil : on se contente de se nourrir & de s'habiller. Ne parlez pas à un grand nombre de Bourgeois, ni de guerets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de

(1) Le *meteil* est un mélange de seigle & de froment. Ce mot vient de *mixtale*, qui a été employé en Latin dans le même sens.

regains, si vous voulez être entendu, ces termes pour eux ne sont pas François. Parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de sou pour livre, & aux autres de voie d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, & encore par ce qu'il a de moins beau & de moins spécieux : ils ignorent la nature, ses commencemens, ses progrès, ses dons & ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire, & fondée sur l'estime qu'il ont pour leur profession & pour leurs talens. Il n'y a si vil Praticien, qui au fond de son étude sombre & enfumée, & l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, & qui fait de riches moissons : & s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des Patriarches, de leur vie champêtre & de leur œconomie, il s'étonne qu'on ait pû vivre en de tels temps, où il n'y avoit encore ni Offices, ni Commissions, ni Présidens, ni Procureurs : il ne comprend pas qu'on ait jamais pû se passer du Greffe, du Parquet & de la Buvette.

* Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ni si sûrement même, contre le vent, la pluie, la poudre & le soleil, que le Bourgeois sçait à Paris se faire mener par toute la ville. Quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres ! Ils ne sçavoient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles : on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies, & se chauffer à un petit feu : la cire étoit pour l'autel & pour le Louvre. Ils ne sortoient point d'un mauvais dîner pour monter dans leur carosse : ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, & ils marchaient. Ils se conservoient propres quand il faisoit sec ; & dans un temps humide ils gâtoient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les rues & les carrefours, que le chasseur de traverser un gueret, ou le soldat de se mouiller dans une tranchée. On n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litiere ; il y avoit même plusieurs Ma-

gistrats qui alloient à pied à la Chambre ou aux Enquêtes, d'aussi bonne grace qu'Auguste autrefois alloit de son pied au Capitole. L'étain dans ce temps brilloit sur les tables & sur les buffets, comme le fer & le cuivre dans les foyers : l'argent & l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes : on mettoit celles-ci jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de Gouverneurs & de Gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres, ils sçavoient à qui l'on confioit les enfans des Rois & des plus grands Princes : mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans : contents de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes : leur dépense étoit proportionnée à leur recette : leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la ville & de la campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes & sur leur condition. Il y avoit entre eux des distinctions extérieures, qui empêchoient qu'on ne prît la femme du Praticien pour celle du Magistrat, & le Roturier ou le simple Valet pour le Gentilhomme. Moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient entier à leurs héritiers ; & passoient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disoient point : *Le siecle est dur, la misere est grande, l'argent est rare* : ils en avoient moins que nous, & en avoient assez, plus riches par leur œconomie & par leur modestie, que de leurs revenus & de leurs domaines. Enfin, l'on étoit alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les Grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.



CHAPITRE VIII.

De la Cour.

LE reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sçait pas la Cour. Il n'y a sorte de vertu qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

* Un homme qui fait la cour, est maître de son geste, de ses yeux & de son visage : il est profond, impénétrable : il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au Courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité & la vertu.

* Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, & qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ? De même qui peut définir la Cour ?

* Se dérober à la Cour un seul moment, c'est y renoncer : le Courtisan qui l'a vue le matin, la voit le soir, pour la reconnoître le lendemain, ou afin que lui-même y soit connu.

* L'on est petit à la Cour ; & quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel : mais le mal est commun, & les grands mêmes y sont petits.

* La Province est l'endroit d'où la Cour, comme dans son point de vûe, paroît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses agrémens diminuent, comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

* L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une anti-chambre, dans des cours, ou sur l'escalier.

* La Cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

* Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la Cour : il découvre en y entrant, comme un nouveau monde qui lui étoit inconnu, où il voit régner également le vice & la politesse, & où tout lui est utile, le bon & le mauvais.

* La Cour est comme un édifice bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

* L'on va quelquefois à la Cour pour en revenir, & se faire par-là respecter du Noble de sa Province, ou de son Diocésain.

* Le Brodeur & le Confiseur seroient superflus, & ne feroient qu'une montre inutile, si l'on étoit modeste & sobre : les Cours seroient désertes, & les Rois presque seuls, si l'on étoit guéri de la vanité & de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, & puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la Cour, l'air de hauteur, de fierté & de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les Provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais finges de la Royauté.

* Il n'y a rien qui enlaidisse certains Courtisans comme la présence du Prince, à peine les puis-je reconnoître à leurs visages, leurs traits sont altérés, & leur contenance est avilie. Les gens fiers & superbes sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur : celui qui est honnête & modeste s'y soutient mieux, il n'a rien à réformer.

* L'air de Cour est contagieux, il se prend à (1) V**, comme l'accent Normand à Rouen, ou à Falaise : on l'entrevoit en des fourriers, en de petits contrôleurs, & en des chefs de fruiterie : l'on peut, avec une portée d'esprit fort médiocre, y faire de grands

(1) Versailles.

progrès. Un homme d'un génie élevé & d'un mérite solide, ne fait pas assez de cas de cette espèce de talent, pour faire son capital de l'étudier & se le rendre propre : il l'acquiert sans réflexion, & il ne pense point à s'en défaire.

* N** arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place, il gratte, il heurte presque, il se nomme : on respire ; & il n'entre qu'avec la foule.

* Il y a dans les Cours des apparitions de gens aventuriers & hardis, d'un caractère libre & familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, & qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté : ils percent la foule, & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince, à qui le Courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vû. Ils ont cela de commode pour les grands, qu'ils en sont soufferts sans conséquence, & congédiés de même : alors ils disparaissent tout à la fois riches & décrédités ; & le monde qu'ils viennent de tromper, est encore prêt d'être trompé par d'autres.

* Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que légèrement, qui marchent des épaules, & qui se rengorgent comme une femme. Ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé, & qui marque qu'ils se sentent au-dessus de ceux qui se trouvent présents. Ils s'arrêtent, & on les entoure : ils ont la parole, président au cercle, & persistent dans cette hauteur ridicule & contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un grand, qui, la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les reduise à leur naturel, qui est moins mauvais.

* Les Cours ne sçauroient se passer d'une certaine espèce de Courtisans, hommes flatteurs, complaisans, insinuans, dévoués aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles, & flattent

toutes les passions : ils leur soufflent à l'oreille des grossièretés, leur parlent de leurs maris & de leurs amans dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, & fixent leurs couches : ils font les modes, raffinent sur le luxe & sur la dépense, & apprennent à ce sexe de prompts moyens de consommer de grandes sommes en habits, en meubles & en équipages : ils ont eux-mêmes des habits où brille l'invention & la richesse, & ils n'habitent d'anciens palais qu'après les avoir renouvelés & embellis. Ils mangent délicatement & avec réflexion, il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent, & dont ils ne puissent rendre compte. Ils doivent à eux-mêmes leur fortune, & ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée : dédaigneux & fiers, ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus : ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, pénètrent en des endroits & à des heures où les grands n'osent se faire voir : ceux-ci, avec de longs services, bien des plaies sur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignités, ne montrent pas un visage si assuré, ni une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands Princes, font de tous leurs plaisirs & de toutes leurs fêtes, ne sortent pas du Louvre ou du Château, où ils marchent & agissent comme chez eux & dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits, & sont toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux venus à une Cour : ils embrassent, ils sont embrassés : ils rient, il éclatent, ils sont plaisans, ils font des contes : personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent & qui sont sans conséquence.

* Ne croiroit-on pas de CIMON & de CLITANDRE, qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'État, & que seuls aussi ils en doivent répondre : l'un a du moins les affaires de la terre, & l'autre les maritimes. Qui pourroit les représenter, exprimeroit l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, sçauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vu assis, jamais fixes & arrêtés : qui

même les a vu marcher ? On les voit courir , parler en courant , & vous interroger fans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit , ils ne vont nulle part : ils passent & ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée , vous démonteriez leur machine : ne leur faites pas de questions , ou donnez-leur du moins le temps de respirer , & de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire , qu'ils peuvent demeurer avec vous & long-temps , vous suivre même où il vous plaira de les amener. Ils ne sont pas les *Satellites de Jupiter* , je veux dire ceux qui pressent & qui entourent le Prince , mais ils l'annoncent & le précédent , ils se lancent impétueusement dans la foule des Courtisans , tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril. Leur profession est d'être vûs & revûs ; & ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux & si utile à la République. Ils sont au reste instruits à fonds de toutes les nouvelles indifférentes ; & ils sçavent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés & alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir , un peu entreprenans , légers & précipités ? Le dirai-je , ils portent au vent , attelés tous deux au char de la fortune , & tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

* Un homme de la Cour qui n'a pas assez beau nom , doit l'ensevelir sous un meilleur : mais s'il l'a tel qu'il ose le porter , il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre , comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir aux PRINCES LORRAINS , aux ROHANS , aux FOIX , aux CHASTILLONS , aux MONTMORENCIS , & s'il se peut , aux PRINCES DU SANG , ne parler que de Ducs , de Cardinaux & de Ministres , faire entrer dans toutes les conversations ses ayeuls paternels & maternels , & y trouver place pour l'oriflamme & pour les croisades , avoir des salles parées d'arbres généalogiques , d'écussions chargés de seize quartiers , & de tableaux de ses ancêtres , & des alliés de ses ancêtres ; se piquer

d'avoir un ancien Château à tourelles, à creneaux & à machecoulis, dire en toute rencontre : *Ma race, ma branche, mon nom & mes armes*, dire de celui-ci qu'il n'est pas homme de qualité, de celle-là, qu'elle n'est pas Demoiselle, ou si on lui dit qu'HYACINTHE a eu le gros lot, demander s'il est Gentilhomme. Quelques-uns riront de ces contre-temps, mais il les laissera rire : d'autres en feront des contes, & il leur permettra de conter : il dira toujours qu'il marche après la maison régnante, & à force de le dire, il fera cru.

* C'est une grande simplicité que d'apporter à la Cour la moindre roture, & de n'y être pas Gentilhomme.

* L'on se couche à la Cour & l'on se leve sur l'intérêt : c'est ce que l'on digere le matin & le soir, le jour & la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se taît, que l'on agit ; c'est dans cet esprit que l'on aborde les uns, & qu'on néglige les autres, que l'on monte & que l'on descend ; c'est sur cette regle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris. Quelques pas que quelques-uns fassent, par vertu, vers la modération & la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmene avec les plus avars, les plus violens dans leurs desirs, & les plus ambitieux. Quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remue, & de ne pas courir où les autres courent ! On croit même être responsable à soi-même de son élévation & de sa fortune : celui qui ne l'a point faite à la Cour, est censé de ne l'avoir pas dû faire, on n'en appelle pas. Cependant s'en éloignera-t'on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t'on à y demeurer sans graces & sans récompenses ? Question si épineuse, si embarrassée, & d'une si pénible décision, qu'un nombre infini de Courtisans vieillissent sur le oui, & sur le non, & meurent dans le doute.

* Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne, qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer.

* Celui

* Celui qui voit loin derrière soi un homme de son temps & de sa condition avec qui il est venu à la Cour la première fois ; s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite, & de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soi-même, & de ceux qui l'avoient devancé.

* C'est beaucoup tirer de notre ami, si ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connoissance.

* Si celui qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle lui échappe, s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin, s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque, poste, Abbaye, pour les demander & les obtenir, & qu'il soit muni de pensions, de brevets & de survivances, vous lui reprochez son avidité & son ambition, vous dites que tout le tente, que tout lui est propre, aux siens, à ses créatures, & que par le nombre & la diversité des graces dont il se trouve comblé, lui seul a fait plusieurs fortunes. Cependant qu'a-t'il dû faire ? Si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est précisément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce que l'on désespere par la médiocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux, & de s'attirer ce reproche. Si l'on étoit à portée de leur succéder, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, & l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

* Il ne faut point exagérer, ni dire des cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attend rien de pis contre le vrai mérite, que de le laisser quelquefois sans récompense, on ne l'y méprise pas toujours : quand on a pu une fois le discerner, on l'oublie ; & c'est-là où l'on sçait parfaitement ne faire rien, ou faire très-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

* Il est difficile à la Cour, que de toutes les pièces que l'on employe à l'édifice de sa fortune, il n'y en ait quelqueune qui porte à faux : l'un de mes amis qui a promis de parler, ne parle point, l'autre parle mollement : il échappe à un troisième de parler contre mes intérêts & contre ses intentions : à celui-là manque la bonne volonté, à celui-ci l'habileté & la prudence : tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux, pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement lui a coûté à faire, ainsi que des discours qui lui en ont frayé le chemin : on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçus des uns, par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier & l'unique soin qu'on a après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soi.

* Les Courtisans n'employent pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse, pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leurs secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire ; & ils se persuadent d'être quittes par-là en leur endroit, de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnaissance.

Personne à la Cour ne veut entamer, on s'offre d'appuyer, parce que jugeant des autres par soi-même, on espere que nul n'entamera, & qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer : c'est une maniere douce & polie de refuser son crédit, ses offices & sa médiation à qui en a besoin.

* Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier, vous aiment & vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, & qui, au lever ou à la Messe, évitent vos yeux & votre rencontre. Il n'y a qu'un petit nombre de Courtisans, qui, par grandeur, ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul, & dénué de grands établissemens.

* Je vois un homme entouré & suivi, mais il est en place : j'en

vois un autre que tout le monde aborde , mais il est en faveur : celui-ci est embrassé & caressé , même des Grands , mais il est riche : celui-là est regardé de tous avec curiosité , on le montre du doigt , mais il est sçavant & éloquent : j'en découvre un que personne n'oublie de saluer , mais il est méchant : je veux un homme qui soit bon , qui ne soit rien davantage , & qui soit recherché.

* Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste , c'est un débordement de louanges en sa faveur , qui inonde les cours & la Chapelle , qui gagne l'escalier , les salles , la gallerie , tout l'appartement : on en a au-dessus des yeux , on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage : l'envie , la jalousie parlent comme l'adulation : tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte , qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent , ou ce qu'ils n'en pensent pas , comme de louer souvent celui qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit , de mérite ou de valeur , devient en un instant un génie du premier ordre , un Héros , un demi-Dieu. Il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de lui , qu'il paroît difforme près de ses portraits , il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse & la complaisance viennent de le porter , il rougit de sa propre réputation. Commence-t'il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis , tout le monde passe facilement à un autre avis : en est-il entièrement déchu , les machines qui l'avoient guindé si haut par l'applaudissement & les éloges , sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris ; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux , qui le blâment plus aigrement , & qui en disent plus de mal , que ceux qui s'étoient comme dévoués à la fureur d'en dire du bien.

* Je crois pouvoir dire d'un poste éminent & délicat , qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

* L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune , par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter.

* Il y a dans les Cours deux manières de ce que l'on appelle congédier son monde, ou se défaire des gens : se fâcher contre eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous, & s'en dégoûtent.

* L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raisons, la première, afin qu'il apprenne que nous difons du bien de lui ; la seconde, afin qu'il en dise de nous.

* Il est aussi dangereux à la Cour de faire les avances, qu'il est embarrassant de ne les point faire.

* Il y a des gens à qui ne connoître point le nom & le visage d'un homme, est un titre pour en rire & le mépriser. Ils demandent qui est cet homme : ce n'est ni *Roussseau*, ni un (1) *Fabri*, ni la *Couture*, ils ne pourroient le méconnoître.

* L'on me dit tant de mal de cet homme, & j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres.

* Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux Favoris, uniquement attaché à votre Maître, & à votre devoir : vous êtes perdu.

* On n'est point effronté par choix, mais par complexion, c'est un vice de l'être, mais naturel. Celui qui n'est pas né tel, est modeste, & ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre : c'est une leçon assez inutile que de lui dire : Soyez effronté, & vous réussirez : une mauvaise imitation ne lui profiteroit pas, & le feroit échouer. Il ne faut rien de moins dans les Cours qu'une vraie & naïve impudence pour réussir.

* On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande & on obtient, mais, dit-on, sans l'avoir demandé, & dans le temps que l'on n'y pensoit pas, &

(1) Brûlé il y a trente ans.

que l'on songeoit même à toute autre chose : vieux style , menterie innocente , & qui ne trompe personne.

* On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste , on prépare toutes ses machines , toutes les mesures sont bien prises , & l'on doit être servi selon ses souhaits : les uns doivent entamer , les autres appuyer : l'amorce est déjà conduite , & la mine prête à jouer : alors on s'éloigne de la Cour. Qui oseroit soupçonner d'ARTEMON , qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place , lorsqu'on le tire de sa terre ou de son gouvernement pour l'y faire asseoir ? Artifice grossier , finesse usée , & dont le Courtisan s'est servi tant de fois , que si je voulois donner le change à tout le public , & lui dérober mon ambition , je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince , pour recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

* Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vûes qu'ils ont sur leur fortune , ni que l'on pénètre qu'ils pensent à une telle dignité , parce que s'ils ne l'obtiennent point , il y a de la honte , se persuadent-ils , à être refusés ; & s'ils y parviennent , il y a plus de gloire pour eux d'en être crus dignes par celui qui la leur accorde , que s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues & par leurs cabales , ils se trouvent parés tout à la fois de leur dignité & de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t'il d'être refusé d'un poste que l'on mérite , ou d'y être placé sans le mériter ?

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la Cour , il est encore plus âpre & plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soi : pourquoi a-t'il obtenu ce poste ? Qu'à faire demander : pourquoi ne l'a-t'il pas obtenu ?

L'on se présente encore pour les charges de ville , l'on postule une place dans l'Académie Française , l'on demandoit le Consulat : quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premières années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi , & de demander ensuite

fans nul mystere & fans nulle intrigue , mais ouvertement & avec confiance , d'y servir sa patrie , son Prince , la République ?

* Je ne vois aucun Courtisan à qui le Prince vienne d'accorder un bon Gouvernement , une place éminente , ou une forte pension , qui n'assure , par vanité , ou pour marquer son désintéressement , qu'il est bien moins content du don , que de la maniere dont il lui a été fait : ce qu'il y a en cela de sûr & d'indubitable , c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace : le plus fort & le plus pénible est de donner , que coûte-t'il d'y ajouter un sourire ?

Il faut avouer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne sçavoient donner ; qu'on a dit de quelques-uns , qu'ils se faisoient si long-temps prier , qu'ils donnoient si féchement , & chargeoient une grace qu'on leur arrachoit , de conditions si défagréables , qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux , d'être dispensés de rien recevoir.

* L'on remarque dans les Cours, des hommes avides, qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages : gouvernement , charge , bénéfice , tout leur convient : ils se font si bien ajustés , que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces , ils sont *amphibies* : ils vivent de l'Eglise & de l'Epée , & auront le secret d'y joindre la Robe. Si vous demandez que font ces gens à la Cour : ils reçoivent , & envient tous ceux à qui l'on donne.

Mille gens à la Cour , y traînent leur vie à embrasser , ferrer & congratuler ceux qui reçoivent , jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

* MENOPHILE emprunte ses mœurs d'une profession , & d'une autre son habit : il masque toute l'année , quoiqu'à visage découvert : il paroît à la Cour , à la Ville , ailleurs , toujours sous un certain nom , & sous le même déguisement. On le reconnoît ; & on sçait quel il est à son visage.

* Il y a , pour arriver aux dignités , ce qu'on appelle la grande voie , ou le chemin battu : il y a le chemin détourné ou de traverse , qui est le plus court.

* L'on court les malheureux pour les envisager , l'on se range en haie , ou l'on se place aux fenêtres pour observer les traits & la contenance d'un homme qui est condamné , & qui sçait qu'il va mourir. Vaine , maligne , inhumaine curiosité ? Si les hommes étoient sages , la place publique seroit abandonnée , & il seroit établi , qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touchés de curiosité , exercez-la du moins en un sujet noble : voyez un heureux , contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste , & qu'il en reçoit les complimens : lisez dans ses yeux , & au travers d'un calme étudié & d'une feinte modestie , combien il est content & pénétré de foi-même : voyez quelle sérénité cet accomplissement de ses desirs répand dans son cœur & sur son visage , comme il ne songe plus qu'à vivre & à avoir de la santé , comme ensuite sa joie lui échappe , & ne peut plus se dissimuler , comme il plie sous le poids de son bonheur , quel air froid & sérieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux ; il ne leur répond pas , il ne les voit pas. Les embrassemens & les caresses des grands , qu'il ne voit plus de si loin , achevent de lui nuire : il se déconcerte , il s'étourdit , c'est une courte aliénation. Vous voulez être heureux , vous désirez des graces , que de choses pour vous à éviter !

* Un homme qui vient d'être placé , ne se sert plus de sa raison & de son esprit pour régler sa conduite & ses dehors à l'égard des autres : il emprunte sa regle de son poste & de son état : de-là l'oubli , la fierté , l'arrogance , la dureté , l'ingratitude.

* THÉONAS , Abbé depuis trente ans , se lassoit de l'être. On a moins d'ardeur & d'impatience de se voir habillé de pourpre , qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine. Et parce que les

grandes Fêtes se passoient toujours sans rien changer à sa fortune, il murmuroit contre le temps présent, trouvoit l'état mal gouverné, & n'en prédisoit rien que de sinistre : convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les Cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti, & renoncé à la Prélature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un Evêché : rempli de joie & de confiance sur une nouvelle si peu attendue, vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, & qu'il me feront Archevêque.

* Il faut des fripons à la Cour auprès des Grands & des Ministres, même les mieux intentionnés ; mais l'usage en est délicat, & il faut sçavoir les mettre en œuvre : il y a des temps & des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualités toujours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

* Un vieil Auteur, & dont j'ose rapporter ici les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction, dit que *s'eslongner des petits, voire de ses pareils, & iceux vilainer & despriser, s'accointer de grands & puissans en tous biens & chevances, & en cette leur cointise & privauté estre de tous esbats, gabs, mommeries, & vilaines besongnes, estre eshonté, saffranier & sans point de vergogne, endurer brocards & gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, & à tout son entregent, engendre heure & fortune.*

* Jeunesse du Prince, source des belles fortunes.

TIMANTE toujours le même, & sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la première fois de la réputation & des récompenses, ne laissoit pas de dégénérer dans l'esprit des Courtisans : ils étoient las de l'estimer, ils le saluoient froidement, ils ne lui fourioient plus ; ils commençoient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour lui parler mystérieusement d'une chose indifférente, ils n'avoient plus rien à lui dire. Il lui
falloit

falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré , pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur mémoire , & en rafraîchir l'idée : ils lui font comme dans les commencemens , & encore mieux.

* Que d'amis , que de parens naissent en une nuit au nouveau Ministre ! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons , leur société d'études , les droits du voisinage : les autres feuilletent leur généalogie , remontent jusqu'à un trifayeul , rappellent le côté paternel & le maternel ; l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit , & l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient , on l'imprimeroit volontiers ; *c'est mon ami , & je suis fort aise de son élévation , j'y dois prendre part , il m'est assez proche.* Hommes vains & dévoués à la fortune ! Fades Courtisans ! Parliez-vous ainsi il y a huit jours ? Est-il devenu depuis ce temps plus homme de bien , plus digne du choix que le Prince en vient de faire ? Attendez-vous cette circonstance pour le mieux connoître ?

* Ce qui me soutient & me rassure contre les petits dédains que j'essuye quelquefois des grands & de mes égaux , c'est que je me dis à moi-même : ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune , & ils ont raison , elle est bien petite. Ils m'aborderoient sans doute , si j'étois Ministre.

Dois-je bien-tôt être en place ? Le sçait-il ? Est-ce en lui un présentiment ? Il me prévient , il me salue.

* Celui qui dit : *Je dînai hier à Tibur , ou j'y soupe ce soir ,* qui le répète , qui fait entrer dix fois le nom de PLANCUS dans les moindres conversations , qui dit : *Plancus me demandoit..... Je disois à Plancus.....* Celui-là même apprend dans ce moment , que son héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire : il part de la maison , il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques , accuse le mort , décrie sa conduite , dénigre son consulat , lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde ,

ne lui passe point une mémoire heureuse , lui refuse l'éloge d'un homme sévère & laborieux , ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'empire , un ennemi.

* Un homme de mérite se donne , je crois , un joli spectacle , lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle , dont il est refusé , il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir , ni d'oreilles pour entendre , ni d'esprit pour connoître & pour juger , qui n'est recommandable que par de certaines livrées , que même il ne porte plus.

* THÉODOTE , avec un habit austère , a un visage comique , & d'un homme qui entre sur la scène : sa voix , sa démarche , son geste , son attitude accompagnent son visage : il est fin , *cauteleux* , doucereux , mystérieux , il s'approche de vous , & il vous dit à l'oreille : *Voilà un beau temps , voilà un beau dégel*. S'il n'a pas les grandes manières , il a du moins toutes les petites , & celles même qui ne conviennent gueres qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de cartes , ou à se saisir d'un papillon , c'est celle de Théodote pour une affaire de rien , & qui ne mérite pas qu'on s'en remue , il la traite sérieusement , & comme quelque chose qui est capital , il agit , il s'empresse , il la fait réussir : le voilà qui respire & qui se repose , & il a raison , elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enivrés , enforcés de la faveur : ils y pensent le jour , ils y rêvent la nuit : ils montent l'escalier d'un Ministre , ils en descendent , ils sortent de son anti-chambre , & ils y rentrent ; ils n'ont rien à lui dire , & ils lui parlent : ils lui parlent une seconde fois , les voilà contents , ils lui ont parlé. Pressez-les , tordez-les , ils dégoutent l'orgueil , l'arrogance , la présomption : vous leur adressez la parole , ils ne vous répondent point , ils ne vous connoissent point , ils ont les yeux égarés , & l'esprit aliéné : c'est à leurs parens à en prendre soin & à les renfermer , de peur que leur folie ne devienne

fureur , & que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce maniere : il aime la faveur éperdument , mais sa passion a moins d'éclat : il lui fait des vœux en secret , il la cultive , il la sert mystérieusement : il est au guet & à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur : ont-ils une prétention ? Il s'offre à eux , il s'intrigue pour eux , il leur sacrifie sourdement , mérite , alliance , amitié , engagement , reconnoissance. Si la place d'un CASSINI devenoit vacante , & que le Suisse ou le Postillon du Favori s'avisât de la demander , il appuyeroit sa demande , il le jugeroit digne de cette place , il le trouveroit capable d'observer & de calculer , de parler de parhélies & de parallaxes. Si vous demandiez de Théodote , s'il est auteur ou plagiaire , original ou copiste , je vous donnerois ses ouvrages , & je vous dirois : lisez , & jugez : mais s'il est dévot ou Courtisan , qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerois plus hardiment sur son étoile : oui , Théodote , j'ai observé le point de votre naissance , vous serez placé , & bien-tôt ne veillez plus , n'imprimez plus , le public vous demande quartier.

* N'espérez plus de candeur , de franchise , d'équité , de bons offices , de service , de bienveillance , de générosité , de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la Cour , & qui secrètement veut sa fortune. Le reconnoissez-vous à son visage , à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons , de fourbes , de fots & d'impertinens. Celui dont il lui échapperoit de dire ce qu'il en pense , est celui-là même qui venant à le sçavoir , l'empêcheroit de *cheminer*. Pensant mal de tout le monde , il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul , il veut persuader qu'il en veut à tous , afin que tous lui en fassent , ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non-content de n'être pas sincère , il ne souffre pas que personne le soit ; la vérité blesse son oreille ; il est froid & indifférent sur les observations que

l'on fait sur la Cour & sur le Courtisan ; & parce qu'il les a entendues , il s'en croit complice & responsable. Tyran de la société & martyr de son ambition , il a une triste circonspection dans sa conduite & dans ses discours , une raillerie innocente , mais froide & contrainte , un ris forcé , des caresses contrefaites , une conversation interrompue , & des distractions fréquentes : il a une profusion , le dirai-je ? Des torrens de louanges pour ce qu'a fait , ou ce qu'a dit un homme placé & qui est en faveur , & pour tout autre une sécheresse de pulmonique : il y a des formules de complimens différens pour l'entrée & pour la sortie , à l'égard de ceux qu'il visite , ou dont il est visité ; & il n'y a personne de ceux qui se payent de mines & de façons de parler , qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons & des créatures : il est médiateur , confident , entremetteur , il veut gouverner : il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de la Cour : il sçait où il faut se placer pour être vu : il sçait vous embrasser , prendre part à votre joie , vous faire coup sur coup des questions empressees sur votre santé , sur vos affaires ; & pendant que vous lui répondez , il perd le fil de sa curiosité , vous interrompt , entame un autre sujet ; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent , il sçait , en achevant de vous congratuler , lui faire un compliment de condoléance , il pleure d'un œil , & il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les Ministres ou sur le Favori , il parle en public de choses frivoles , du vent , de la gelée : il se tait au contraire , & fait le mystérieux sur ce qu'il sçait de plus important , & plus volontiers encore sur ce qu'il ne sçait point.

* Il y a un pays où les joies sont visibles , mais fausses , & les chagrins cachés , mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour les Spectacles , que les éclats & les applaudissemens aux Théâtres de Moliere & d'Arlequin , les repas , la chasse , les balets , les carroufels couvrissent tant d'inquiétudes , de soins & de divers intérêts , tant

de craintes & d'espérances, des passions si vives & des affaires si sérieuses ?

* La vie de la Cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique : il faut arranger ses pièces & ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois, & jouer de caprice ; & après toutes ses rêveries & toutes ses mesures, on est échec, quelquefois mat. Souvent avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame, & l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

* Les roues, les ressorts, les mouvemens sont cachés, rien ne paroît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance & achève son tour : image du Courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient au même point d'où il est parti.

* Les deux tiers de ma vie sont écoulés, pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste ? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petiteesses où je me surpris, ni les humiliations, ni les hontes que j'essuie : trente années détruiront ces colosses de puissance, qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête ; nous disparoîtrons, moi qui suis si peu de chose, & ceux que je contemplois si avidement, & de qui j'espérois toute ma grandeur. Le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite, & un endroit qui soit de son domaine. N** a pensé cela dans sa disgrâce, & l'a oublié dans la prospérité.

* Un Noble, s'il vit chez lui dans sa Province, il vit libre, mais sans appui : s'il vit à la Cour, il est protégé, mais il est esclave, cela se compense.

* XANTIPPE, au fond de sa Province, sous un vieux toit, & dans un mauvais lit, a rêvé pendant la nuit, qu'il voyoit le Prince, qu'il lui parloit, & qu'il en ressentoit une extrême joie : il a été triste à son réveil : il a conté son songe, & il a dit : Quelles chimères ne

tombent point dans les esprits des hommes pendant qu'ils dorment! Xantippe a continué de vivre, il est venu à la Cour, il a vu le Prince, il lui a parlé, & il a été plus loin que son songe, il est favori.

* Qui est plus esclave qu'un Courtisan assidu, si ce n'est un Courtisan plus assidu?

* L'esclave n'a qu'un maître: l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

* Mille gens à peine connus font la foule au lever, pour être vus du Prince, qui n'en sçauroit voir mille à la fois; & s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain, combien de malheureux?

* De tous ceux qui s'empressent auprès des Grands & qui leur font la cour, un petit nombre les recherche par des vûes d'ambition & d'intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sotte impatience de se faire voir.

* Il y a de certaines familles, qui, par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienséance, doivent être irréconciliables: les voilà réunies: & où la religion a échoué quand elle a voulu l'entreprendre, l'intérêt s'en joue, & le fait sans peine.

L'on parle d'une région où les vieillards son galans, polis & civils, les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse: ils se trouvent affranchis de la passion des femmes, dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir: ils leur préfèrent des repas, des viandes, & des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre & modéré, qui ne s'enivre que du vin: l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait, le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût, déjà éteint par des eaux-de-vie, & par toutes les liqueurs les plus violentes: il ne manque à leur débauche, que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à la rendre belles: leur coutume est de peindre leurs levres, leurs joues, leurs sourcils, & leurs

épaules qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras & leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée, ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête: il descend à la moitié du corps, change les traits, & empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu & leur Roi: les grands de la nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure, dans un Temple qu'ils nomment Eglise. Il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un Prêtre célèbre des Mysteres, qu'ils appellent saints, sacrés & redoutables. Les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, & paroissent debout, le dos tourné directement aux Prêtres & aux saints Mysteres, les faces élevées vers leur Roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, & à qui ils semblent avoir tout l'esprit & tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espece de subordination, car ce peuple paroît adorer le Prince, & le Prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment ***; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle, & à plus d'onze cens lieues de mer des Iroquois & des Hurons.

* Qui considérera que le visage du Prince fait toute la félicité du Courtisan, qu'il s'occupe & se remplit pendant toute sa vie, de le voir & d'en être vû, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire & tout le bonheur des Saints.

* Les grands Seigneurs sont pleins d'égards pour les Princes, c'est leur affaire: ils ont des inférieurs. Les petits Courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, & vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

* Que manque-t'il de nos jours à la jeunesse? Elle peut, & elle sçait; ou du moins quand elle sçauroit autant qu'elle peut, elle ne feroit pas plus décisive.

* Foibles hommes ! Un grand dit de TIMAGENE votre ami, qu'il est un sot, & il se trompe : je ne demande pas que vous lui repliquiez qu'il est homme d'esprit : osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'IPHICRATE qu'il manque de cœur : vous lui avez vu faire une bonne action, rassurez-vous, je vous dispense de la raconter, pourvû qu'après ce que vous venez d'entendre, vous vous souveniez encore de la lui avoir vu faire.

* Qui sçait parler aux Rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence & toute la souplesse du Courtisan. Une parole échappe, & elle tombe de l'oreille du Prince, bien avant dans sa mémoire, & quelquefois jusques dans son cœur, il est impossible de la ravoïr : tous les soins que l'on prend & toute l'adresse dont on use pour l'expliquer, ou pour l'affoiblir, servent à la graver plus profondément & à l'enfoncer davantage : si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remede, qui est de nous instruire par notre faute, & de souffrir la peine de notre légéreté : mais si c'est contre quelque autre, quel abattement ! Quel repentir ! Y a-t'il une regle plus utile contre un si dangereux inconvénient, que de parler des autres au Souverain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs, ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les précautions & les mesures dont on parle de soi.

* Diseurs de bons mots, mauvais caractère, je le dirois, s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante : cela n'a pas été dit, & je l'ose dire.

* Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magasin, & dont l'on se sert pour se féliciter les uns & les autres sur les événemens. Bien qu'elles se disent souvent sans affectation, & qu'elles soient reçues sans reconnoissance, il n'est

pas

pas permis avec cela de les omettre , parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur , qui est l'amitié , & que les hommes ne pouvant gueres compter les uns sur les autres pour la réalité , semblent être convenus entre eux , de se contenter des apparences.

* Avec cinq ou six termes de l'art , & rien de plus , l'on se donne pour connoisseur en musique , en tableaux , en bâtimens & en bonne chere : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre , à voir & à manger : l'on impose à ses semblables , & l'on se trompe soi-même.

* La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde , la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit , & suppléent au mérite. Ils sçavent entrer & sortir , ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point , ils plaisent à force de se taire , & se rendent importans par un silence long-temps soutenu , ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils payent de mines , d'une inflexion de voix , d'un geste & d'un sourire ; ils n'ont pas , si je l'ose dire , deux pouces de profondeur , si vous les enfoncez , vous rencontrez le tuf.

* Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident , ils en sont les premiers surpris , & consternés : ils se reconnoissent enfin , & se trouvent dignes de leur étoile ; & comme si la stupidité & la fortune étoient deux choses incompatibles , ou qu'il fût impossible d'être heureux & sot tout à la fois , ils se croient de l'esprit , ils hasardent , que dis-je ? Ils ont la confiance de parler en toute rencontre , & sur quelque matiere qui puisse s'offrir , & sans nul discernement des personnes qui les écoutent : ajouterai-je qu'ils épouvantent , ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité & par leurs fadaïses ? Il est vrai du moins qu'ils deshonnorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hasard de leur élévation.

* Comment nommerai-je cette sorte de gens , qui ne sont fins

que pour les fots ? Je sçai du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils sçavent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi, que l'on n'est que médiocrement fin.

La finesse n'est ni une trop bonne, ni une trop mauvaise qualité : elle flotte entre le vice & la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, & peut-être où elle ne doive être suppléée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'une à l'autre le pas est glissant. Le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout, & parlent peu, parlez encore moins, ou si vous parlez beaucoup, dites peu de choses.

* Vous dépendez dans une affaire qui est juste & importante, du consentement de deux personnes. L'un vous dit : j'y donne les mains, pourvu qu'un tel y condescende ; & ce tel y condescend, & ne desire plus que d'être assuré des intentions de l'autre : cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement. Je m'y perds, dites-vous, je n'y comprends rien, il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent, & qu'ils se parlent. Je vous dis moi que j'y vois clair, & que j'y comprends tout : ils se sont parlé.

* Il me semble que qui sollicite pour les autres, a la confiance d'un homme qui demande justice ; & qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras & la pudeur de celui qui demande grace.

* Si l'on ne se précautionne à la Cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné avec tout son esprit de se trouver la duppe de plus fots que soi.

* Il y a quelques rencontres dans la vie, où la vérité & la simplicité sont le meilleur manège du monde.

* Êtes-vous en faveur , tout manége est bon , vous ne faites point de fautes , tous les chemins vous menent au terme : autrement tout est faute , rien n'est utile , il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

* Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps , ne peut plus s'en passer : toute autre vie pour lui est languissante.

* Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale : l'on peut cependant en avoir à un certain point que l'on est au-dessus de l'intrigue & de la cabale , & que l'on ne sçauroit s'y assujettir : l'on va alors à une grande fortune ou à une haute réputation , par d'autres chemins.

* Avec un esprit sublime , une doctrine universelle , une probité à toutes épreuves , & un mérite très-accomplis , n'appréhendez pas , ô ARISTIDE , de tomber à la Cour , ou de perdre la faveur des Grands , pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous.

* Qu'un Favori s'observe de fort près , car s'il me fait moins attendre dans son anti-chambre qu'à l'ordinaire , s'il a le visage plus ouvert , s'il fronce moins le sourcil , s'il m'écoute plus volontiers , & s'il me reconduit un peu plus loin , je penserai qu'il commence à tomber , & je penserai vrai.

* L'homme a bien peu de ressources dans soi-même , puisqu'il lui faut une disgrâce ou une mortification pour le rendre plus humain , plus traitable , moins féroce , plus honnête homme.

* L'on contemple dans les Cours de certaines gens , & l'on voit bien à leurs discours & à toute leur conduite , qu'ils ne songent ni à leurs grands-pères , ni à leurs petits-fils. Le présent est pour eux : ils n'en jouissent pas , ils en abusent.

* STRATON est né sous deux étoiles : malheureux , heureux dans le même degré. Sa vie est un roman : non , il lui manque le vraisemblable. Il n'a point eu d'aventures , il a eu de beaux songes , il en a eu de mauvais , que dis-je ? On ne rêve point comme il a vécu. Per-

fonne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait : l'extrême & le médiocre lui sont connus : il a brillé , il a souffert , il a mené une vie commune : rien ne lui est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il affuroit fort sérieusement qui étoient en lui. Il a dit de soi : *J'ai de l'esprit , j'ai du courage ;* & tous ont dit après lui : *Il a de l'esprit , il a du courage.* Il a exercé dans l'une & l'autre fortune le génie du Courtisan , qui a dit de lui plus de bien peut-être & plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joli , l'aimable , le rare , le merveilleux , l'héroïque ont été employés à son éloge ; & tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractère équivoque , mêlé , enveloppé , une énigme , une question presque indécise.

* La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux , & sa chute au-dessous.

* Celui qui un beau jour sçait renoncer fermement , ou à un grand nom , ou à une grande autorité , ou à une grande fortune , se délivre en un moment de bien des peines , de bien des veilles , & quelquefois de bien des crimes.

* Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même Théâtre & les mêmes décorations , ce ne seront plus les mêmes Acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grace reçue , ou ce qui s'attriste & se désespère sur un refus , tous auront disparu de dessus la scène. Il s'avance déjà sur le Théâtre d'autres hommes , qui vont jouer dans une même Piece les mêmes rôles ; ils s'évanouiront à leur tour , & ceux qui ne sont pas encore , un jour ne seront plus : de nouveaux Acteurs ont pris leur place. Quel fond à faire sur un personnage de Comédie !

* Qui a vu la Cour , a vu du monde ce qui est le plus beau , le plus spécieux & le plus orné : qui méprise la Cour après l'avoir vûe , méprise le monde.

* La Ville dégoûte de la Province : la Cour détrompe de la Ville , & guérit de la Cour.

Un esprit sain puise à la Cour le goût de la solitude & de la retraite.

C H A P I T R E I X.

Des Grands.

LA prévention du peuple en faveur des Grands est si aveugle, & l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix & leurs manières si général, que s'ils s'avisent d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

* Si vous êtes né vicieux, ô THÉAGENE, je vous plains : si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont intérêt que vous le soyez, qui ont juré entr'eux de vous corrompre, & qui se vantent déjà de pouvoir y réussir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous êtes sage, tempérant, modeste, civil, généreux, reconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs & d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, & à faire les règles plutôt qu'à les recevoir : convenez avec cette sorte de gens, de suivre par complaisance leurs dérèglements, leurs vices & leur folie, quand ils auront, par la déférence qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous chérissiez ; ironie forte, mais utile, très-propre à mettre vos mœurs en sûreté, à renverser tous leurs projets, & à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, & de vous laisser tel que vous êtes.

* L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cede leur bonne chere, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous & leurs flatteurs : mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit, & qui les passent quelquefois.

* Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

* On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarquerait pas un mélange ou une espece de compensation de bien & de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne feroit gueres plus désirable que l'autre. Celui qui est puissant, riche, & à qui il ne manque rien, peut former cette question, mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, & qui y demeure jusques à ce que la misere l'en ait ôté. Ainsi les Grands se plaisent dans l'excès, & les petits aiment la modération : ceux-là ont le goût de dominer & de commander, & ceux-ci sentent du plaisir, & même de la vanité à les servir & à leur obéir. Les Grands sont entourés, salués, respectés : les petits entourent, saluent, se prosternent, & tous sont contents.

* Il coûte si peu aux Grands à ne donner que des paroles, leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

* Il est vieux & usé, dit un Grand, il s'est crevé à me suivre, qu'en faire ? Un autre plus jeune enleve ses esperances, & obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux, que parce qu'il l'a trop mérité.

* Je ne sçai, dites-vous avec un air froid & dédaigneux, PHILANTE a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidélité & de l'attachement pour son maître, &

il en est médiocrement considéré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté. Expliquez-vous : est-ce Philante, ou le grand qu'il sert, que vous condamnez ?

* Il est souvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

Qui peut dire pourquoi quelques-uns on le gros lot, ou quelques autres la faveur des Grands ?

* Les Grands sont si heureux, qu'ils n'essuient pas même dans toute leur vie l'inconvénient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, dont ils ont tiré le plus de plaisir & le plus d'utilité. La première chose que la flatterie sçait faire après la mort de ces hommes uniques & qui ne se réparent point, est de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succèdent sont très-exempts : elle assure que l'un avec toute la capacité & toutes les lumières de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts ; & ce style sert aux Princes, à se consoler du grand & de l'excellent par le médiocre.

* Les Grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit : les gens d'esprit méprisent les Grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns & les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

* Quand je vois d'une part auprès des Grands, à leur table, & quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressés, intrigans, aventuriers, esprits dangereux & nuisibles ; & que je considère d'autre part quelle peine ont les personnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toujours disposé à croire que les méchans soient soufferts par intérêt, ou que les gens de bien soient regardés comme inutiles : je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur & discernement sont deux choses différentes, & l'amour pour la vertu & pour les vertueux, une troisième chose.

* LUCILE aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques Grands , que d'être réduit à vivre familièrement avec ses égaux.

La regle de voir de plus grands que soi , doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

* Quelle est l'incurable maladie de THÉOPHILE ? Elle lui dure depuis plus de trente années , il ne guérit point , il a voulu , il veut , & il voudra gouverner les Grands : la mort seule lui ôtera , avec la vie , cette soif d'empire & d'ascendant sur les esprits. Est-ce en lui zele du prochain ? Est-ce habitude ? Est-ce une excessive opinion de soi-même ? Il n'y a point de Palais où il ne s'insinue : ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête , il passe à une embrâsure , ou au cabinet : on attend qu'il ait parlé , & long-temps , & avec action , pour avoir audience , pour être vû. Il entre dans le secret des familles , il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux : il prévient , il s'offre , il se fait de fête , il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition , que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre : il y en a d'un plus haut rang & d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte , & dont il se charge plus volontiers. Il écoute , il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit , d'intrigue , de méditation ou de manège. A peine un grand est-il débarqué , qu'il l'empoigne & s'en saisit : on entend plutôt dire à Théophile qu'il le gouverne , qu'on n'a pu soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

* Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous , nous les fait haïr , mais un salut ou un sourire , nous les réconcilie.

* Il y a des hommes superbes , que l'élévation de leurs rivaux humilie & apprivoise , ils en viennent par cette disgrâce , jusqu'à rendre le salut : mais le temps qui adoucit toutes choses , les remet enfin dans leur naturel.

* Le

* Le mépris que les Grands ont pour le peuple, les rend indifférens sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, & tempere leur vanité. De même les Princes loués sans fin & sans relâche des Grands & des Courtisans, en seroient plus vains, s'ils estimoient davantage ceux qui les louent.

* Les Grands croyent être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes, la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, & s'emparent de ces riches talens, comme de choses dûes à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossiere de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, & peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leur fonds. Ils ont de grands domaines, & une longue suite d'ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

* Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement ? En croirai-je la prévention & la flatterie, qui publient hardiment votre mérite ? Elles me sont suspectes, je les refuse. Me laisserai-je éblouir par un air de capacité ou de hauteur, qui vous met au-dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit, & de ce qui s'écrit ; qui vous rend sec sur les louanges, & empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation ? Je conclus de-là plus naturellement, que vous avez de la faveur, du crédit & de grandes richesses. Quel moyen de vous définir, TÉLÉPHON ? On n'approche de vous que comme du feu, & dans une certaine distance, & il faudroit vous développer, vous manier, vous confronter avec vos pareils pour porter de vous un jugement sain & raisonnable. Votre homme de confiance, qui est dans votre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez SOCRATE & ARISTIDE, avec qui vous riez, & qui rit plus haut que vous, Dave enfin m'est très-connu : seroit-ce assez pour vous bien connoître ?

* Il y en a de tels, que s'ils pouvoient connoître leurs subalter-

nes & se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

* S'il y a peu d'excellens Orateurs, y a-t'il bien des gens qui puissent les atteindre ? S'il n'y a pas assez de bons Ecrivains, où sont ceux qui sçavent lire ? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les Rois, & de les aider dans l'administration de leurs affaires. Mais s'ils naissent enfin ces hommes habiles & intelligens, s'ils agissent selon leurs vûes & leurs lumieres, sont-ils estimés autant qu'ils le méritent ? Sont-ils loués de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils font pour la patrie ? Ils vivent, il suffit : on les censure s'ils échouent, & on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser : son chagrin & sa jalousie regardés des Grands ou des Puissans comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien, & à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une regle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres, lorsqu'ils se nuisent réciproquement. Les Grands sont odieux aux petits, par le mal qu'ils leur font, & par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté, & de leur infortune, ou du moins ils leur paroissent tels.

* C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu : quel moyen encore de s'appeller Pierre, Jean, Jacques, comme le Marchand ou le Laboureur : évitons d'avoir rien de commun avec la multitude ; affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent : qu'elle s'approprie les douze Apôtres, leurs Disciples, les premiers Martyrs (telles gens, tels patrons), qu'elle voye avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier, que chacun célèbre comme sa fête. Pour nous autres Grands, ayons recours aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César & de Pompée, c'étoient de grands hommes ; sous celui de Lucrece, c'étoit une illustre Romaine ; sous ceux de Re-

naud, de Roger, d'Olivier & de Tancrede, c'étoient des Paladins, & le Roman n'a point de Héros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achille, d'Hercule, tous demi-Dieux; sous ceux même de Phœbus & de Diane; & qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

* Pendant que les Grands négligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux intérêts des Princes & aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'œconomie & la science d'un pere de famille, & qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance, qu'ils se laissent appauvrir & maîtriser par des Intendans, qu'ils se contentent d'être gourmets ou *côteaux*, d'aller chez THAIS ou chez PHRYNÉ, de parler de la meute, & de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Befançon, ou à Philisbourg: des Citoyens s'instruisent du dedans & du dehors d'un Royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins & politiques, sçavent le fort & le foible de tout un Etat, songent à se mieux placer, se placent, s'élevent, deviennent puissans, soulagent le Prince d'une partie des soins publics. Les Grands qui les dédaignoient, les réverent, heureux s'ils deviennent leurs gendres.

* Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les Grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du nécessaire, & les autres sont inquiets & pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sçauroit faire aucun mal, un Grand ne veut faire aucun bien, & est capable de grands maux: l'un ne se forme & ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles, l'autre y joint les pernicieuses; là se montre ingénument la grossièreté & la franchise, ici se cache une seve maligne & corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a gueres d'esprit, & les Grands n'ont point d'ame: celui-là a un bon fonds & n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors & qu'une simple superficie. Faut-il opter? Je ne balance pas, je veux être peuple.

* Quelque profonds que soient les Grands de la Cour, & quelque art qu'ils ayent pour paroître ce qu'ils ne font pas, & pour ne point paroître ce qu'ils font, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, & à jeter du ridicule souvent où il n'y en peut avoir : ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables fans doute pour envelopper une duppe, & rendre sot celui qui l'est déjà, mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sçauroit se tourner & se plier en mille manieres agréables & réjouissantes, si le dangereux caractere du Courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenue. Il lui oppose un caractere sérieux dans lequel il se retranche ; & il fait si bien que les railleurs, avec des intentions si mauvaises, manquent d'occasions de se jouer de lui.

* Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité, font que les Princes ont de la joie de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbécile & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

* Un Grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule différence que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le Seigneur & l'Estafier.

* Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Princes un peu de celui d'incommoder les autres : mais non, les Princes ressemblent aux hommes : ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité, cela est naturel.

* Il semble que la premiere regle des compagnies, des gens en place, ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires, toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

* Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes,

je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir; & si elle naît, cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir; si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender qu'elle ne lui échappe, mais comme c'est en une chose juste, il doit prévenir la sollicitation, & n'être vu que pour être remercié; & si elle est facile, il ne doit pas même la lui faire valoir: s'il la lui refuse, je les plains tous deux.

* Il y a des hommes nés inaccessibles, & ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent: ils ne sont jamais que sur un pied: mobile comme le mercure, ils pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent: semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une fête publique, ils jettent feu & flamme, tonnent & foudroyent, on n'en approche pas, jusqu'à ce que venant à s'éteindre, ils tombent, & par leur chute deviennent traitables, mais inutiles.

* Le Suisse, le valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais par l'élévation & la fortune des gens qu'ils servent, & mettent tous ceux qui entrent par leur porte & montent leur escalier, indifféremment au-dessous d'eux & de leurs maîtres: tant il est vrai qu'on est destiné à souffrir des Grands, & de ce qui leur appartient.

* Un homme en place doit aimer son Prince, sa femme, ses enfans, & après eux, les gens d'esprit: il les doit adopter, il doit s'en fournir, & n'en jamais manquer. Il ne sçauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions & de bienfaits, mais de trop de familiarité & de caresses, les secours & les services qu'il en tire, même sans le sçavoir. Quels petits bruits ne dissipent-ils pas! Quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable & à la fiction! Ne sçavent-ils pas justifier les mauvais succès par les bonnes intentions, prouver

la bonté d'un dessein & la justesse des mesures par le bonheur des événemens, s'élever contre la malignité & l'envie, pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises, détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, & les mettre dans leur jour, semer en mille occasions des faits & des détails qui soient avantageux, & tourner le ris & la moquerie contre ceux qui oseroient en douter, ou avancer des faits contraires. Je sçai que les Grands ont pour maxime de laisser parler, & de continuer d'agir : mais je sçai aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres, que laisser dire, les empêche de faire.

* Sentir le mérite, & quand il est une fois connu, le bien traiter, deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plupart des Grands sont fort incapables.

* Tu es grand, tu es puissant, ce n'est pas assez : fais que je t'estime, afin que je sois triste d'être déchu de tes bonnes grâces, ou de n'avoir pu les acquérir.

* Vous dites d'un Grand ou d'un homme en place, qui est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir, & vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a su que vous preniez intérêt. Je vous entends, on va pour vous au-devant de la sollicitation, vous avez du crédit, vous êtes connu du Ministre, vous êtes bien avec les Puissances : désirez-vous que je fusse autre chose ?

Quelqu'un vous dit : *Je me plains d'un tel, il est fier depuis son élévation, il me dédaigne, il ne me connoît plus. Je n'ai pas pour moi, lui répondez-vous, sujet de m'en plaindre, au contraire, je m'en loue fort, & il me semble même qu'il est assez civil.* Je crois encore vous entendre, vous voulez qu'on sçache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, & qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de

peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le salut, ou de leur fourire.

Se louer de quelqu'un, se louer d'un Grand, phrase délicate dans son origine, & qui signifie sans doute se louer soi-même, en disant d'un Grand tout le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On loue les Grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude : on ne connoît pas souvent ceux que l'on loue. La vanité ou la légèreté l'emporte quelquefois sur le ressentiment : on est mal content d'eux, & on les loue.

* S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un Grand : il s'en tire, & vous laisse payer doublement, pour lui & pour vous.

* Le Prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser y a mis du sien, & il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

* La Noblesse expose sa vie pour le salut de l'Etat, & pour la gloire du Souverain. Le Magistrat décharge le Prince d'une partie du soin de juger les peuples : voilà de part & d'autre des fonctions bien sublimes & d'une merveilleuse utilité, les hommes ne sont gueres capables de plus grandes choses, & je ne sçai d'où la Robe & l'Epée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.

* S'il est vrai qu'un Grand donne plus à la fortune, lorsqu'il hasarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir & l'abondance, qu'un particulier, qui ne risque que des jours qui sont misérables : il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire, & la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur & dans la foule : il vivoit de même, à la vérité, mais il vivoit, & c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses & serviles. Ceux au contraire

que la naissance démêle d'avec le peuple, & expose aux yeux des hommes, à leur censure & à leurs éloges, sont même capables de fortir par effort de leur tempéramment, s'il ne les portoit pas à la vertu : & cette disposition de cœur & d'esprit, qui passe des ayeuls par les peres, dans leurs descendans, & cette bravoure si familiere aux personnes nobles, & peut-être la noblesse même.

Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis *Thersite* : mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe, je suis *ACHILLE*.

* Les Princes, sans autre science ni autre regle, ont un goût de comparaison : ils sont nés & élevés au milieu & comme dans le centre des meilleures choses, à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voyent, & ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de *LULLY*, de *RACINE* & de *LE BRUN*, est condamné.

* Ne parler aux jeunes Princes que du soin de leur rang, est un excès de précaution, lorsque toute une Cour met son devoir & une partie de sa politesse à les respecter, & qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards, dûs à leur naissance, qu'à confondre les personnes & les traiter indifféremment, & sans distinction des conditions & des titres. Ils ont une fierté naturelle, qu'ils retrouvent dans les occasions : il ne leur faut de leçons que pour la régler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté & l'esprit de discernement.

* C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, & que tout le monde lui cede. Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voyent, & s'empres- sent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amere aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase : s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure,

* *ARISTARQUE*

* ARISTARQUE se transporte dans la place avec un héraut & un trompette, celui-ci commence, toute la multitude accourt & se rassemble. Ecoutez, peuple, dit le héraut, soyez attentif; silence, silence, *Aristarque que vous voyez présent, doit faire demain une bonne action.* Je dirai plus simplement & sans figure : quelqu'un fait bien; veut-il faire mieux? Que je ne sçache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

* Les meilleures actions s'alterent & s'affoiblissent par la maniere dont on les fait, & laissent même douter des intentions. Celui qui protege ou qui loue la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans fafte, sans affectation: il n'use point de réponses graves & sentencieuses, encore moins de traits piquans & satyriques: ce n'est jamais une scene qu'il joue pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne, & un devoir dont il s'acquitte: il ne fournit rien aux visites des femmes, ni au cabinet (1), ni aux nouvellistes: il ne donne point à un homme agréable la matiere d'un joli conte. Le bien qu'il vient de faire est un peu moins sçu à la vérité; mais il fait ce bien, que voudroit-il davantage?

* Les Grands ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables: il est triste pour eux, d'y voir que nous sortions tous du frere & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille: il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

* THÉOGNIS est recherché dans son ajustement, & il sort paré comme une femme: il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux & son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui

(1) Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens, pour la conversation.

passent le trouvent déjà gracieux & leur fouriant, & que nul ne lui échappe. Marche-t'il dans les salles, il se tourne à droite, où il y a un grand monde, & à gauche, où il n'y a personne, il salue ceux qui y sont & ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile, il va le trouver, lui fait sa prière : Théognis l'écoute favorablement, il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service ; & comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge : le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

* C'est avoir une très-mauvaise opinion des hommes, & néanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs & stériles embrassements.

* PAMPHILE ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours : si l'on en croit sa gravité & l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie, il a des termes tout à la fois civils & hautains, une honnêteté impérieuse, & qu'il emploie sans discernement : il a une fausse grandeur qui l'abaisse, & qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, & qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même : ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir. Il dit : *Mon Ordre, mon Cordon bleu*, il l'étale, ou il le cache par ostentation : un Pamphile, en un mot, veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il est d'après un Grand. Si quelquefois il fourit à un homme du dernier ordre, à un

homme d'esprit, il choisit son temps si juste, qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un Ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est sévère & inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous apperçoit un jour dans une galerie, & il vous fuit ; & le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un Grand, il prend courage, il vient à vous, il vous dit : *Vous ne faisiez pas hier semblant de me voir.* Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un Seigneur ou un premier Commis ; & tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe & vous les enleve. Vous l'abordez une autre fois, & il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut, que c'est une scene pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles font-ils toujours comme sur un théâtre, gens nourris dans le faux, qui ne haïssent rien tant que d'être naturels, vrais personnages de Comédie, des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas & timides devant les Princes & les Ministres, plein de hauteur & de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu : muets & embarrassés avec les sçavans : vifs, hardis & décisifs avec ceux qui ne sçavent rien. Ils parlent de guerre à un homme de Robe, & de politique à un Financier : ils sçavent l'histoire avec les femmes : ils sont Poètes avec un Docteur, & Géometres avec un Poète. De maximes ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins, ils vivent à l'aventure, poussés, & entraînés par le vent de la faveur, & par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin ; & celui à qui ils ont recours, n'est gueres un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

* Nous avons pour les Grands, & pour les gens en place, une

jalousie stérile, ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur & de leur élévation, & qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère, le poids insupportable du bonheur d'autrui. Que faire contre une maladie de l'ame si invétérée & si contagieuse? Contentons-nous de peu, & de moins encore, s'il est possible: sçachons perdre dans l'occasion; la recette est infailible, & je consens à l'éprouver: j'évite par-là d'apprivoiser un Suisse, ou de fléchir un Commis, d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de Cliens ou de Courtisans, dont la maison d'un Ministre se dégorge plusieurs fois le jour, de languir dans sa salle d'audience, de lui demander en tremblant & en balbutiant une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer, & son *laconisme*. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie: il ne me fait aucune priere, je ne lui en fais pas: nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, & que je le suis.

* Si les Grands ont des occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté; & s'ils desirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions. Ainsi l'on peut être trompé dans l'espece de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'espérance ou sur la crainte: & une longue vie se termine quelquefois, sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune. Nous devons les honorer, parce qu'ils sont grands, & que nous sommes petits: & qu'il y en a d'autres plus petits que nous, qui nous honorent.

* A la Cour, à la Ville, mêmes passions, mêmes foibleffes, mêmes petiteffes, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles & entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies: par-tout des brus & des belles-meres, des maris & des femmes, des divorces, des ruptures & des mauvais raccommodemens: par-tout des humeurs, des coleres, des partialités, des rapports, & ce qu'on appelle de mauvais discours; avec de bons yeux on voit sans

peine la petite ville, la rue Saint Denis comme transportée à (1) V** ou à F**. Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté & de hauteur, & peut-être avec plus de dignité : on se nuit réciproquement avec plus d'habileté & de finesse, les coleres sont plus éloquentes, & l'on se dit des injures plus poliment & en meilleurs termes, l'on n'y blesse point la pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation : tous les dehors du vice y sont spécieux, mais le fonds, encore une fois, y est le même que dans les conditions les plus ravalées : tout le bas, tout le foible & tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands, ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leur dignité, ces têtes si fortes & si habiles, ces femmes si polies & si spirituelles, tous méprisent le peuple, & ils sont peuple.

Qui dit le peuple, dit plus d'une chose, c'est une vaste expression, & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, & jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux Grands, c'est la populace & la multitude : il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles & aux vertueux, ce sont les Grands comme les petits.

* Les Grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop, bien-tôt ils en parlent peu, ensuite ils n'en parlent plus, & ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié : ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnoissance, ni récompense.

* L'on se porte aux extrémités opposées, à l'égard de certains personnages. La satyre après leur mort court parmi le peuple, pendant que les voûtes des Temples retentissent de leurs éloges. Ils ne méritent quelquefois ni libelles, ni discours funebres : quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

(1) Versailles, Fontainebleau.

* L'on doit se taire sur les puissans : il y a presque toujours de la flatterie à en dire du bien ; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent , & de la lâcheté quand ils sont morts.

CHAPITRE X.

Du Souverain , ou de la République.

QUAND l'on parcourt , sans la prévention de son pays , toutes les formes du gouvernement , l'on ne sçait à laquelle se tenir : il y a dans toutes , le moins bon & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus sûr , c'est d'estimer celle où l'on est né , la meilleure de toutes , & de s'y soumettre.

* Il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie ; & la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang , est fort bornée , & de nul raffinement : elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à notre ambition : un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la manière la plus horrible & la plus grossière de se maintenir , ou de s'agrandir.

* C'est une politique sûre & ancienne dans les Républiques , que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes , dans les spectacles , dans le luxe , dans le faste , dans les plaisirs , dans la vanité & la mollesse , le laisser se remplir de vuide , & savourer la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence !

* Il n'y a point de partie dans le despotique : d'autres choses y suppléent , l'intérêt , la gloire , le service du Prince.

* Quand on veut changer & innover dans une République , c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sçauroit trop attenter contre

le peuple, & il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privilèges; mais demain, ne songez pas même à réformer ses enseignes.

* Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; & quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

* Il y a de certains maux dans la République qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, & qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites & dans la pratique qu'une loi plus juste, ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espèce de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, & fort dangereux. Il y en a d'autres cachés & enfoncés comme des ordures dans un cloaque, je veux dire, ensevelis sous la honte, sous le secret, & dans l'obscurité: on ne peut les fouiller & les remuer, qu'ils n'exhalent le poison & l'infamie: les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un état un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux, ou d'inconvéniens qui tous seroient inévitables & irrémédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou deshonnorent les familles, mais qui tendent au bien & à la conservation de la machine de l'Etat & du Gouvernement. D'autres maux renversent des Etats, & sur leur ruines en élèvent de nouveaux. On en a vu enfin, qui ont frappé par les fondemens de grands Empires, & qui les ont fait évanouir de

dessus la terre , pour varier & renouveler la face de l'univers.

* Qu'importe à l'Etat qu'ERGASTE soit riche , qu'il ait des chiens qui arrêtent bien , qu'il crée des modes sur les équipages & sur les habits , qu'il abonde en superfluités ? Où il s'agit de l'intérêt & des commodités de tout le public , le particulier est-il compté ? La consolation des peuples dans les choses qui lui pesent un peu , est de sçavoir qu'ils soulagent le Prince , ou qu'ils n'enrichissent que lui : ils ne se croient point redevables à Ergaste de l'embellissement de sa fortune.

* La guerre a pour elle l'antiquité , elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vu remplir le monde de veuves & d'orphelins , épuiser les familles d'héritiers , & faire périr les freres à une même bataille. Jeune SOYECOUR ! je regrette ta vertu , ta pudeur , ton esprit déjà mûr , pénétrant , élevé , sociable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frere , & t'enleve à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable , mais ordinaire ! De tout temps les hommes pour quelque morceau de terre de plus ou de moins , sont convenus entre eux de se dépouiller , se brûler , se tuer , s'égorger les uns les autres ; & pour le faire plus ingénieusement & avec plus de sûreté , ils ont inventé de belles regles , qu'on appelle l'art militaire : ils ont attaché à la pratique de ces regles , la gloire , ou la plus solide réputation ; & ils ont depuis enchéri de siècle en siècle sur la maniere de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes , comme de son unique source , est venue la guerre , ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits & leurs prétentions. Si content du sien , on eut pu s'abstenir du bien de ses voisins , on avoit pour toujours la paix & la liberté.

* Le peuple paisible dans ses foyers , au milieu des siens , & dans le sein d'une grande ville , où il n'a rien à craindre , ni pour ses biens ni pour sa vie , respire le feu & le sang , s'occupe de guerres,
de

de ruines , d'embrâsemens & de massacres , souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne , ne viennent point à se rencontrer , ou si elles sont une fois en présence , qu'elles ne combattent point , ou si elles se mêlent , que le combat ne soit pas sanglant , & qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place. Il va même souvent jusques à oublier ses intérêts les plus chers , le repos & la sûreté , par l'amour qu'il a pour le changement , & par le goût de la nouveauté , ou des choses extraordinaires. Quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie , à voir tendre des chaînes , & faire des barricades , pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

* DEMOPHILE à ma droite , se lamente & s'écrie : tout est perdu , c'est fait de l'Etat , il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte & si générale conjuration ? Quel moyen , je ne dis pas d'être supérieur , mais de suffire seul à tant & de si puissans ennemis ? Cela est sans exemple dans la Monarchie. Un héros , un ACHILLE y succomberoit. On a fait , ajoute-t'il , de lourdes fautes : je sçai bien ce que je dis , je suis du métier , j'ai vu la guerre ; & l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim , & de Jacques Cœur : c'étoient là des hommes , dit-il , c'étoient des Ministres. Il débite ses nouvelles , qui sont toutes les plus tristes & les plus défavantageuses que l'on pourroit feindre. Tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade , & taillé en pieces : tantôt quelques troupes renfermées dans un Château , se sont rendues aux ennemis à discrétion , & ont passé par le fil de l'épée ; & si vous lui dites que ce bruit est faux , & qu'il ne se confirme point , il ne vous écoute pas : il ajoute qu'un tel Général a été tué ; & bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure , & que vous l'en assuriez , il déplore sa mort , il plaint sa veuve , ses enfans , l'Etat , il se plaint lui-même , *il a perdu un bon ami , & une grande protection.* Il dit que la Cavalerie Allemande

est invincible : il pâlit au seul nom des Cuirassiers de l'Empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t'il, on levera le siège ; ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat ; ou si on le livre, on le doit perdre ; & si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. Et comme Demophile le fait voler, le voilà dans le cœur du Royaume : il entend déjà sonner le beffroi des villes, & crier à l'alarme : il songe à son bien & à ses terres. Où conduira-t'il son argent, ses meubles, sa famille ? Où se réfugiera-t'il, en Suisse, ou à Venise ?

Mais à ma gauche, BASILIDE met tout d'un coup sur pied une armée de trois cens mille hommes, il n'en rabattroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons & des bataillons, des Généraux & des Officiers ; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne, & tant en Flandre : il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, & il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connoît les marches de ces armées, il sçait ce qu'elles feront, & ce qu'elles ne feront pas, vous diriez qu'il ait l'oreille du Prince, ou le secret du Ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille, où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins, car ses nombres sont toujours fixes & certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non-seulement il envoie s'excuser à ses amis, qu'il a la veille conviés à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point, & s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiègent une place très-forte, très-régulière, pourvue de vivres & de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits foibles & mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son Gouverneur manque d'expérience, & qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une

autre fois il accourt tout hors d'haleine ; après avoir respiré un peu : voilà , s'écrie-t'il , une grande nouvelle , ils sont défaits à plate couture ; le Général , les Chefs , du moins une bonne partie , tout est tué , tout a péri : voilà , continue-t'il , un grand massacre , & il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'affit (1) , il souffle après avoir débité sa nouvelle , à laquelle il ne manque qu'une circonstance , qui est qu'il y ait eu une bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel Prince renonce à la ligue , & quitte ses confédérés , qu'un autre se dispose à prendre le même parti : il croit fermement avec la populace , qu'un troisième est mort , il nomme le lieu où il est enterré ; & quand on est détrompé aux Halles & aux Fauxbourgs , il parle encore pour l'affirmative. Il sçait , par une voye indubitable , que (2) T. K. L. fait de grands progrès contre l'Empereur , que le Grand Seigneur arme *puissamment* , ne veut point de paix , & que son Visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne ; il frappe des mains & il tressaille sur cet événement , dont il ne doute plus. La triple alliance chez lui est un Cerbere , & les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers , que de palmes , que de triomphes & que de trophées. Il dit dans le discours familier : *Notre auguste Héros , notre grand Potentat , notre invincible Monarque.* Réduisez-le , si vous le pouvez , à dire simplement : *Le Roi a beaucoup d'ennemis , ils sont puissans , ils sont unis , ils sont aigris : il les a vaincus , j'espere toujours qu'il les pourra vaincre.* Ce style

(1) *Il s'affit* , faute d'impression , ou méprise de la Bruyere. Il faut dire : *Il s'affied*. La même faute se trouve encore , *Chap. XI. & Chap. XIII.* Mais ailleurs la Bruyere dit , *s'affied*. *Le sot ni n'entre , ni ne sort , ni ne s'affied , comme un homme d'esprit* , *Chap. II.* *On l'ôte d'une place destinée à un Ministre* , il s'affied à celle du Duc & Pair ; là-même. Ce qui me fait croire que cette faute doit être mise sur le compte de l'Imprimeur.

(2) Tékeli.

trop ferme & trop décisif pour Demophile, n'est pour Basilide, ni assez pompeux, ni assez exagéré : il a bien d'autres expressions en tête : il travaille aux inscriptions des arcs & des pyramides, qui doivent orner la Ville capitale un jour d'entrée ; & dès qu'il entend dire que les armées sont en présence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe & la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la Cathédrale.

* Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une Ville les Plénipotentiaires, ou les Agens des Couronnes & des Républiques, soit d'une longue & extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple règlement des rangs, des préséances & des autres cérémonies.

Le Ministre ou le Plénipotentiaire, est un Cameléon, est un Prothée : semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ni humeur, ni complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures, ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisser échapper de son secret par passion, ou par foiblesse. Quelquefois aussi il sçait feindre le caractère plus conforme aux vûes qu'il a, & aux besoins où il se trouve, & paroître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance, ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme & inflexible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir, ou il est facile pour fournir aux autres les occasions de lui demander, & se donner la même licence. Une autre fois, ou il est profond & dissimulé pour cacher une vérité en l'annonçant, parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite, & qu'elle ne soit pas crue ; ou il est franc & ouvert, afin que lorsqu'il dissimule ce qui ne doit pas être sçu, l'on croie, néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut sçavoir, & que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même, ou il est vif & grand parleur pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas, ou de ce

qu'il ne doit pas sçavoir ; pour dire plusieurs choses indifférentes qui se modifient , ou qui se détruisent les unes les autres , qui confondent dans les esprits la crainte & la confiance ; pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite ; ou il est froid & taciturne , pour jeter les autres dans l'engagement de parler , pour écouter long-temps , pour être écouté quand il parle , pour parler avec ascendant & avec poids , pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup , & qui ébranlent. Il s'ouvre & parle le premier , pour , en découvrant les oppositions , les contradictions , les brigues & les cabales des Ministres étrangers , sur les propositions qu'il aura avancées , prendre ses mesures & avoir la réplique ; & dans une autre rencontre , il parle le dernier , pour ne point parler en vain , pour être précis , pour connoître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fonds , pour lui ou pour ses alliés , pour sçavoir ce qu'il doit demander & ce qu'il peut obtenir. Il sçait parler en termes clairs & formels : il sçait encore mieux parler ambigument , d'une maniere enveloppée , user de tours ou de mots équivoques , qu'il peut faire valoir ou diminuer dans les occasions & selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup ; il demande beaucoup pour avoir peu , & l'avoir plus sûrement. Il exige d'abord de petites choses , qu'il prétend ensuite lui devoir être comptées pour rien , & qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande ; & il évite au contraire de commencer par obtenir un point important , s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre conséquence , mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop , pour être refusé , mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienséance de refuser lui-même ce qu'il sçait bien qu'il lui sera demandé , & qu'il ne veut pas octroyer : aussi soigneux alors d'exagérer l'énormité de la demande , & de faire convenir , s'il se peut , des raisons qu'il a de n'y pas entendre , que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne lui

pas accorder ce qu'il sollicite avec instance : également appliqué à faire sonner haut , & à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre , & à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de lui donner. Il fait de fausses offres , mais extraordinaires , qui donnent de la défiance , & obligent de rejeter ce que l'on accepteroit inutilement , qui lui font cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes , & mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent. Il accorde plus qu'on ne lui demande , pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long - temps prier , presser , importuner sur une chose médiocre , pour éteindre les espérances , & ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort ; ou s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner , c'est toujours avec des conditions qui lui font partager le gain & les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'intérêt d'un allié , s'il y trouve son utilité & l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix , que d'alliance , que de tranquillité publique , que d'intérêt public ; & en effet il ne songe qu'aux siens , c'est - à - dire , à ceux de son Maître ou de sa République. Tantôt il réunit quelques - uns qui étoient contraires les uns aux autres , & tantôt il divise quelques autres qui étoient unis : il intimide les forts & les puissans , il encourage les foibles : il unit d'abord d'intérêt plusieurs foibles contre un plus puissant , pour rendre la balance égale : il se joint ensuite aux premiers pour la faire pancher ; & il leur vend cher sa protection & son alliance. Il sçait intéresser ceux avec qui il traite , & par un adroit manège , par de fins & de subtils détours ; il leur fait sentir leurs avantages particuliers , les biens & les honneurs qu'ils peuvent espérer par une certaine facilité , qui ne choque point leur commission ni les intentions de leurs maîtres. Il ne veut pas aussi être cru imprenable par cet endroit : il laisse voir en lui quelque peu de sensibilité pour sa fortune ; il s'attire par-là des propositions qui lui découvrent les vûes des autres les plus secretes , leurs desseins les

plus profonds & leur dernière ressource, & il en profite. Si quelquefois il est lésé dans quelques chefs qui ont enfin été réglés, il crie haut; si c'est le contraire, il crie plus haut, & jette ceux qui perdent, sur la justification & la défensive. Il a son fait digéré par la Cour, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites; & il agit néanmoins dans les points difficiles, & dans les articles contestés, comme s'il se relâchoit de lui-même sur le champ, & comme par un esprit d'accommodement: il n'ose même promettre à l'assemblée, qu'il fera goûter la proposition, & qu'il n'en sera pas défavoué. Il fait courir un bruit faux, des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité, & dans les momens où il lui seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur-tout, par ses intrigues, au solide & à l'essentiel, toujours prêt de leur sacrifier les minuties & les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage & de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, il les pousse jusqu'au découragement: il se précautionne & s'endurcit contre les lenteurs & les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultés & les obstacles; persuadé que le temps seul & les conjonctures amènent les choses, & conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret à la rupture de la négociation, lorsqu'il desire le plus ardemment qu'elle soit continuée; si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir, pour y réussir, en presser la continuation & la fin. S'il survient un grand événement, il se roidit ou il se relâche, selon qu'il lui est utile ou préjudiciable; & si par une grande prudence il sçait prévoir, il presse ou il temporise, selon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou espérer, & il règle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse,

du génie des nations avec qui il traite, du tempéramment & du caractère des personnes avec qui il négocie. Toutes ses vûes, toutes ses maximes, tous les raffinemens de sa politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, & de tromper les autres.

* Le caractère des François demande du sérieux dans le Souverain.

* L'un des malheurs du Prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le péril qu'il y a à le répandre : son bonheur est de rencontrer une personne sûre qui l'en décharge.

* Il ne manque rien à un Roi que les douceurs d'une vie privée : il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, & par la fidélité de ses amis.

* Le plaisir d'un Roi qui mérite de l'être, est de l'être moins quelquefois, de sortir du théâtre, de quitter (1) le bas de saye & les brodequins, & de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

* Rien ne fait plus d'honneur au Prince que la modestie de son Favori.

* Le Favori n'a point de suite : il est sans engagement & sans

(1) Dans la plûpart des dernieres éditions, on lit ici le *bas de soye* : leçon visiblement absurde. Dans les premieres on lisoit le *bas de saye*, qu'un téméraire Correcteur crut devoir changer en *bas de soye*, parce qu'il ne connoissoit point le *bas de saye*. C'est pourtant du *bas de saye* que la Bruyere a voulu parler. Mais qu'est-ce que le *bas de saye*? C'est la partie inférieure du saye, habit (*) Romain, laquelle on nomme aujourd'hui sur nos Théâtres le *Tonnelet*, espece de tablier plissé, enflé, & tourné en rond, qui va jusqu'aux genoux, & dont se parent les Acteurs tragiques, lorsqu'ils représentent des Rois, des Héros, *Achille*, *Auguste*, *Pompée*, *Agamemnon*, &c.

(*) *Romulus* portoit toujours un saye teint en pourpre, dit *Plutarque* dans la Vie de ce Prince, Chapitre XIII. de la Traduction d'*Amyot*,

liaisons. Il peut être entouré de parens & de créatures, mais il n'y tient pas : il est détaché de tout, & comme ifolé.

* Je ne doute point qu'un Favori, s'il a quelque force & quelque élévation, ne se trouve souvent confus & déconcerté des bassesses, des petitesse, de la flatterie, des soins superflus & des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, & qui s'attachent à lui comme ses viles créatures; & qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude, par le ris & la moquerie.

* Hommes en place, Ministres, Favoris, me permettez-vous de le dire? Ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de votre mémoire, & pour la durée de votre nom : les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent, les richesses se dissipent, & le mérite dégénere. Vous avez des enfans, il est vrai, dignes de vous, j'ajoute même, capables de soutenir toute votre fortune : mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez : ils ont des ayeuls à qui, tout grands que vous êtes, vous ne faites que succéder. Ayez de la vertu & de l'humanité, & si vous me dites : qu'aurons-nous de plus? Je vous répondrai : De l'humanité & de la vertu : maîtres alors de l'avenir, & indépendans d'une postérité, vous êtes sûrs de durer autant que la Monarchie; & dans le temps que l'on montrera les ruines de vos châteaux, & peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples : ils considéreront avidement vos portraits & vos médailles, ils diront : cet homme dont vous regardez la peinture, a parlé à son maître avec force & avec liberté, & a plus craint de lui nuire, que de lui déplaire : il lui a permis d'être bon & bien-faisant, de dire de ses villes : *Ma bonne ville*, & de son peuple : *Mon peuple*. Cet autre dont vous voyez l'image, & en qui l'on remarque une physionomie forte, jointe à une air grave, austere &

majestueux , augmente d'année à autre de réputation : les plus grands politiques souffrent de lui être comparés. Son grand dessein a été d'affermir l'autorité du Prince & la sûreté des peuples , par l'abaissement des Grands : ni les partis , ni les conjurations , ni les trahisons , ni le péril de la mort , ni les infirmités n'ont pu l'en détourner : il a eu du temps de reste pour entamer un ouvrage , continué ensuite & achevé par l'un de nos plus grands & de nos meilleurs Princes , l'extinction de l'hérésie.

* Le panneau le plus délié & le plus spécieux , qui , dans tous les temps ait été tendu aux Grands par leurs gens d'affaires , & aux Rois par leurs Ministres , est la leçon qu'ils leur font , de s'acquitter & de s'enrichir. Excellent conseil , maxime utile , fructueuse , une mine d'or , un Pérou , du moins pour ceux qui ont sçu jusqu'à présent l'inspirer à leurs maîtres.

* C'est un extrême bonheur pour les peuples , quand le Prince admet dans sa confiance , & choisit pour le ministère ceux mêmes qu'ils auroient voulu lui donner , s'ils en avoient été les maîtres.

* La science des détails , ou une diligente attention aux moindres besoins de la République , est une partie essentielle au bon gouvernement ; trop négligée , à la vérité , dans les derniers temps , par les Rois ou par les Ministres , mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le Souverain qui l'ignore , ni assez estimer dans celui qui la possède. Que sert en effet au bien des peuples & à la douceur de ses jours , que le Prince place les bornes de son Empire au-delà des terres de ses ennemis , qu'il fasse de leurs souverainetés des Provinces de son Royaume , qu'il leur soit également supérieur par les sièges & par les batailles , & qu'ils ne soient devant lui en sûreté , ni dans les plaines , ni dans les plus forts bastions ; que les nations s'appellent les unes les autres , se liguent ensemble pour se défendre & pour l'arrêter , qu'elles se liguent en vain , qu'il marche toujours & qu'il triomphe toujours ; que leurs dernières espérances soient tombées

par le raffermissement d'une santé qui donnera au Monarque le plaisir de voir les Princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses, & conquérir de nouveaux Etats, commander de vieux & expérimentés Capitaines, moins par leur rang & leur naissance, que par leur génie & leur sagesse, suivre les traces augustes de leur victorieux pere, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrépidité? Que me serviroit, en un mot, comme à tout le peuple, que le Prince fût heureux & comblé de gloire par lui-même & par les siens, que ma patrie fût puissante & formidable, si, triste & inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence? Si, à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les rues d'une ville au fer d'un assassin, & que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts, que dans ses carrefours; si la sûreté, l'ordre & la propreté ne rendoient pas le séjour des villes si délicieux, & n'y avoient pas amené avec l'abondance, la douceur & la société; si foible, & seul de mon parti, j'avois à souffrir dans ma Métairie du voisinage d'un Grand, & si l'on avoit moins pourvu à me faire justice de ses entreprises; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres & d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement; si par la facilité du commerce, il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes, & de me nourrir de viandes saines, & de les acheter peu; si enfin, par les soins du Prince, je n'étois pas aussi content de ma fortune, qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne?

* Les huit ou les dix mille hommes font au Souverain comme une monnoie dont il achete une place ou une victoire: s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande, & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

* Tout prospere dans une Monarchie, où l'on confond les intérêts de l'Etat avec ceux du Prince.

* Nommer un Roi PÈRE DU PEUPLE, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

* Il y a un commerce ou un retour de devoir du Souverain à ses sujets, & de ceux-ci au Souverain. Quels sont les plus assujettissans & les plus pénibles, je ne le déciderai pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagements du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance ; & d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un Prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes par leurs crimes, deviennent naturellement soumis aux loix & à la justice, dont le Prince est dépositaire : ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un Favori qui se dédiera à l'agonie.

* Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, pâit tranquillement le thym & le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue & tendre, qui a échappé à la faux du moissonneur ; le berger soigneux & attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vûe, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent ; si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite, il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! Quelle vigilance ! Quelle servitude ! Quelle condition vous paroît la plus délicieuse & la plus libre, ou du berger, ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples & du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince.

Le faste & le luxe dans un Souverain, c'est le berger habillé d'or

& de pierreries, la houlette d'or en ses mains : son chien a un collier d'or, il est attaché à une leſſe d'or & de ſoie : que ſert tant d'or à ſon troupeau, ou contre les loups ?

* Quelle heureuſe place que celle qui fournit dans tous les inſtans l'occaſion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! Quel dangereux poſte que celui qui expoſe à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes.

* Si les hommes ne ſont point capables ſur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuſe & plus ſenſible que de connoître qu'ils ſont aimés, & ſi les Rois ſont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples ?

* Il y a peu de regles générales, & de meſures certaines pour bien gouverner : l'on ſuit les temps & les conjonctures, & cela roule ſur la prudence & ſur les vûes de ceux qui regnent : auſſi le chef-d'œuvre de l'eſprit, c'eſt le parfait Gouvernement ; & ce ne ſeroit peut-être pas une choſe poſſible, ſi les peuples par l'habitude où ils ſont de la dépendance & de la ſoumiſſion, ne faiſoient la moitié de l'ouvrage.

* Sous un très-grand Roi, ceux qui tiennent les premières places n'ont que des devoirs faciles, & que l'on remplit ſans nulle peine : tout coule de ſource : l'autorité & le génie du Prince leur applaniffent les chemins, leur épargnent les difficultés, & font tout prospérer au-delà de leur attente : ils ont le mérite de ſubalternes.

* Si c'eſt trop de ſe trouver chargé d'une ſeule famille, ſi c'eſt aſſez d'avoir à répondre de ſoi ſeul, quel poids, quel accablement que celui de tout un Royaume ! Un Souverain eſt-il payé de ſes peines par le plaifir que ſemble donner une puiffance abſolue, par toutes les proſternations des Courtiſans ? Je ſonge aux pénibles, douteux & dangereux chemins, qu'il eſt quelquefois obligé de ſuivre pour arriver à la tranquillité publique : je repaſſe les moyens extrêmes, mais néceſſaires, dont il uſe ſouvent pour une bonne fin : je



sçai qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ses peuples, que le bien & le mal est en ses mains, & que toute ignorance ne l'excuse pas, & je me dis à moi-même : voudrois-je regner ? Un homme un peu heureux dans une condition privée, devoit-il y renoncer pour une Monarchie ? N'est-ce pas beaucoup pour celui qui se trouve en place par un droit héréditaire, de supporter d'être né Roi ?

* Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien regner ? Une naissance auguste, un air d'empire & d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le Prince, & qui conserve le respect dans un Courtisan ; une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point ; ne faire jamais ni menaces ni reproches, ne point céder à la colere, & être toujours obéi ; l'esprit facile, insinuant ; le cœur ouvert, sincere, & dont on croit voir le fond, & ainsi très-propre à se faire des amis, des créatures, & des alliés ; être secret toutefois, profond & impénétrable dans ses motifs & dans ses projets ; du sérieux & de la gravité dans le public ; de la brièveté, jointe à beaucoup de justesse & de dignité, soit dans les réponses aux Ambassadeurs des Princes, soit dans les conseils ; une maniere de faire des graces, qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie, le discernement des esprits, des talens & des complexions, pour la distribution des postes & des emplois ; le choix des Généraux & des Ministres : un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connoît le meilleur parti & le plus juste : un esprit de droiture & d'équité qui fait qu'on le suit, jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis ; une mémoire heureuse & très-présente, qui rappelle les besoins des sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requêtes ; une vaste capacité, qui s'étend non-seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes

d'Etat, aux vûes de la politique, au reculement des frontieres par la conquête de nouvelles Provinces, & à leur sureté par un grand nombre de Fortereffes inaccessibles, mais qui sçache aussi se renfermer au-dedans & comme dans les détails de tout un Royaume; qui en bannisse un culte faux, suspect & ennemi de la Souveraineté, s'il s'y rencontre; qui abolisse des usages cruels & impies, s'ils y regnent; qui réforme les loix & les coutumes, si elles étoient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sureté & plus de commodités, par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat & plus de majesté par des édifices somptueux; punir sévèrement les vices scandaleux; donner par son autorité & par son exemple du crédit à la piété & à la vertu: protéger l'Eglise, ses Ministres, les libertés; ménager ses peuples comme ses enfans, être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, & tels, qu'ils se levent sur les Provinces sans les appauvrir; de grands talens pour la guerre, être vigilant, appliqué, laborieux; avoir des armées nombreuses, les commander en personne, être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son Etat, aimer le bien de son Etat & sa gloire plus que sa vie; une Puissance très-absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue & à la cabale, qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les Grands & les petits, qui les rapproche, & sous laquelle tous plient également: une étendue de connoissance qui fait que le Prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement & par lui-même, que ses Généraux ne sont, quoi qu'éloignés de lui, que ses Lieutenans, & les Ministres que ses Ministres; une profonde sagesse qui sçait déclarer la guerre, qui sçait vaincre & user de la victoire, qui sçait faire la paix, qui sçait la rompre, qui sçait quelquefois, & selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir, qui donne des regles à une vaste ambition, & sçait jusques où l'on doit conquérir; au milieu d'ennemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux,

des fêtes, des spectacles, cultiver les arts & les sciences, former & exécuter des projets d'édifices surprenans; un génie enfin supérieur & puissant, qui se fait aimer & révéler des siens, craindre des étrangers, qui fait d'une Cour, & même de tout un Royaume, comme une seule famille unie parfaitement sous un même chef, dont l'union & la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du Souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet: il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le temperamment; & il me paroît qu'un Monarque qui les rassemble toutes en sa personne, est bien digne du nom de Grand.

C H A P I T R E X I.

De l'Homme.

NE nous emportons point contre les hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres: ils sont ainsi faits, c'est leur nature: c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

* Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses: ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienféances; ils changent de goût quelquefois: ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes & constans dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

* Le Stoïcisme est un jeu d'esprit, & une idée semblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis; regarder froide-

ment

ment la mort , & comme une chose indifférente , qui ne devoit ni réjouir , ni rendre triste ; n'être vaincu ni par le plaisir , ni par la douleur , sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps , sans pousser le moindre soupir , ni jeter une seule larme : & ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé , il leur a plu de l'appeller un Sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés , & n'ont presque relevé aucun de ses foibles. Au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules , qui servissent à l'en corriger , ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un héroïsme dont il n'est point capable , & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le Sage qui n'est pas , ou qui n'est qu'imaginaire , se trouve naturellement & par lui-même au-dessus de tous les événemens & de tous les maux : ni la goutte la plus douloureuse , ni la colique la plus aigue , ne sçau- roit lui arracher une plainte ; le ciel & la terre peuvent être ren- versés sans l'entraîner dans leur chute , & il demeureroit ferme sous les ruines de l'univers , pendant que l'homme qui est en effet , sort de son sens , crie , se désespere , étincelle des yeux , & perd la respira- tion pour un chien perdu , ou pour une porcelaine qui est en pieces.

* Inquiétudes d'esprit , inégalité d'humeur , inconstance de cœur , incertitude de conduite : tous vices de l'ame , mais différens , & qui , avec tout le rapport qui paroît entr'eux , ne se supposent pas tou- jours l'un l'autre dans un même sujet.

* Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus mal- heureux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvé- nient à prendre un mauvais parti , qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'est pas un seul homme , ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts , & de ma- nieres différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point , & il va être bien-tôt ce qu'il n'a jamais été ; il se succede à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est , mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur , mais combien il a de fortes

d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? Est-ce EUTICHRATE que vous abordez ? Aujourd'hui quelle glace pour vous ! Hier il vous recherchoit , il vous caressoit , vous donniez de la jalousie à ses amis ; vous reconnoît-il bien ? Dites-lui votre nom.

* MENALQUE (1) descend son escalier , ouvre sa porte pour sortir , il la referme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; & venant à mieux s'examiner , il se trouve rasé à moitié , il voit que son épée est mise du côté droit , que ses bas sont rabattus sur ses talons , & que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places , il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac , ou au visage , il ne soupçonne point ce que ce peut être , jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant , il se trouve ou devant un limon de charette , ou derriere un long ais de menuiserie , que porté un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle , s'embarasser dans ses jambes , & tomber avec lui , chacun de son côté , à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage , se reconnoître à peine , & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche , il brouille , il crie , il s'échauffe , il appelle ses valets l'un après l'autre , *on lui perd tout , on lui égare tout* : il demande ses gants qu'il a dans ses mains , semblable à cette femme qui prenoit le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement , & passe sous un lustre où sa perruque s'accroche & demeure suspendue , tous les Courtisans regardent & rient : Menalque regarde aussi , & rit plus haut que les autres , il cherche des yeux dans toute l'assemblée , où est celui qui montre ses oreilles , & à qui il manque une perruque.

(1) Ceci est moins un caractère particulier , qu'un Recueil de faits de distractions : ils ne scauroient être en trop grand nombre , s'ils sont agréables , car les goûts étant différens , on a à choisir.

S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, & il demande où il est à des passans, qui lui disent précisément le nom de sa rue : il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touche, & croit remener son maître dans sa maison : Menalque se jette hors de la portiere, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'anti-chambre, la chambre, le cabinet, tout lui est familier, rien ne lui est nouveau, il s'assit (1), il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se leve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, & croit faire les honneurs de sa chambre : il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie, & demeure étonné : Menalque ne l'est pas moins, & ne dit pas ce qu'il en pense, il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espere, & il prend patience : la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme, & se persuadant bien-tôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, & ne songe nullement à l'abandonner : il trouve ensuite que cette Dame fait ses visites longues, il attend à tous momens qu'elle se leve & le laisse en liberté : mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, & que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper ; elle rit, & si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, & découche la nuit de ses nôtces : & quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques ; & le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte, pour un pillier, & sa tasse pour le bénitier, y

(1) Sur cette expression, voyez la note Chapitre X, page 251.

plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pillier qui parle, & qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prié-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce, & fait des efforts pour crier : Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étendues qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche ; il se retire confus, & va s'agenouiller ailleurs : il tire un livre pour faire sa priere, & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'Eglise, qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant, s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur ; Menalque lui montre la sienne, & lui dit : *Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi* : il se fouille néanmoins, & tire celle de l'Evêque de **, qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, & dont avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre ; ainsi Menalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui étoit dans sa bourse, & voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise : il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer ; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, & il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a ferré pour sa cassette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte, c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, & un verre de l'autre, & comme il a une grande soif, il avale les dez, & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il joue : & dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, & il demande quelle heure il est : on lui présente une montre, à peine l'a-t'il reçue,

que ne songeant plus ni à l'heure, ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette toujours la poudre dans l'encrier : ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, & après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux lettres, & en l'ouvrant il y lit ces mots : *Maître Olivier, ne manquez pas, si-tôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin....* Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la fait lire ; on y trouve : *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à votre Grandeur.....* Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, & après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, & il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, & il sçait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte à qui il dit : *C'est vous que je cherche* : il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas : il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart-d'heure. Il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il est déjà bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre : ou bien il vous demande en courant, comment se porte votre pere, & comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin : *Il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose* ; il contemple votre main : vous avez-là, dit-il, un beau rubis, est-il Balais ? Il vous quitte, & continue sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t'il en campagne, il dit à quelqu'un, qu'il le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau : il tient à d'autres, d'autres discours, puis revenant à celui-ci : vous avez eu, lui dit-il,

de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même : il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir long-temps. On a inventé aux tables une grande cuillière pour la commodité du service : il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, & il ne sort pas d'étonnement, de voir répandu sur son linge & sur ses habits, le potage qu'il vient d'avalier. Il oublie de boire pendant tout le dîner, ou s'il s'en souvient, & qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite : il boit le reste tranquillement, & ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire : de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité : on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, & en leur présence il souleve sa couverture, & crache dans ses draps. On le mène aux Chartreux, on lui fait voir un cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre : le Religieux qui les lui explique, parle de Saint BRUNO, du Chanoine & de son aventure, en fait une longue histoire, & la montre dans l'un de ces tableaux : Menalque, qui pendant la narration est hors du Cloître, & bien loin au-delà, y revient enfin, & demande au Pere si c'est le Chanoine ou Saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hasard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort ; cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre, qu'il

se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se leve avant le fruit, & prend congé de la compagnie : on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait sortir à pied de peur que son carrosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques ; il est étonné de ne le point voir : où peut-il être, dit-il ? Que fait-il ? Qu'est-il devenu ? Qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure : le valet arrive, à qui il demande fierement d'où il vient, il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & lui rend un fidele compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas ; pour un stupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins ; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires ; pour un homme fier & incivil, car vous le saluez, & il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut ; pour un inconfidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tâche ; d'exécution & d'échaffaut devant un homme dont le pere y a monté ; de roture devant les roturiers qui sont riches, & qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel, sous le nom & le personnage d'un valet ; & quoiqu'il veuille le dérober à la connoissance de sa femme & de ses enfans, il lui échappe de l'appeller son fils dix fois le jour : il a pris aussi la résolution de marier son fils à une fille d'un homme d'affaires, & il ne laisse pas de dire de temps en temps, en parlant de sa maison & de ses ancêtres, que les Menalques ne se sont jamais mésalliés. Enfin, il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie, à ce qui fait le sujet de la conversation : il pense, & il parle tout à la fois, mais

la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense, aussi ne parle-t'il gueres conséquemment & avec suite : où il dit *non*, souvent il faudroit dire *oui*, & où il dit *oui*, croyez qu'il veut dire *non* : il a, en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts, mais il ne s'en fert point, il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui : & encore dans le temps qu'il est le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce sont ces mots : *Oui vraiment. C'est vrai. Bon ! Tout de bon ? Oui dà ! Je pense qu'oui, assurément. Ah ! Ciel !* & quelques autres monosyllabes, qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle sérieusement son laquais *Monsieur* ; & son ami, il l'appelle *la Ver dure* : il dit *Votre Révérence* à un Prince du Sang, & *Votre Altesse* à un Jésuite. Il entend la Messe, le Prêtre vient à éternuer, il lui dit : *Dieu vous assiste.* Il se trouve avec un Magistrat : cet homme grave par son caractère, vénérable par son âge & par sa dignité, l'interroge sur un événement, & lui demande si cela est ainsi ; Menalque lui répond : *Oui, Mademoiselle.* Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrée entreprennent de le voler, & ils réussissent, ils descendent de son carosse, ils lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, & il la rend : arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit : *Demandez à mes gens, ils y étoient.*

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sottise vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste : il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins, selon la cause qui le produit.

* Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est-ce pas l'excuser, comme

on le croit , mais avouer , fans y penser , que de si grands défauts font irremédiables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes : ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons , mais qu'ils doivent encore paroître tels , du moins s'ils tendent à être sociables , capables d'union & de commerce , c'est-à-dire , à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes , qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse : elle ne leur manque jamais , & elle leur sert de piège pour surprendre les simples , & pour faire valoir leurs artifices : l'on désireroit de ceux qui ont un bon cœur , qu'ils fussent toujours plians , faciles , complaisans , & qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent , & les bons qui font souffrir.

* Le commun des hommes va de la colere à l'injure , quelques-uns en usent autrement , ils offensent , & puis ils se fâchent : la surprise où l'on est toujours de ce procédé , ne laisse pas de place au ressentiment,

* Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir. Il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger , & n'en rien faire. La chose la plus prompte , & qui se présente d'abord , c'est le refus , & l'on n'accorde que par réflexion.

* Sçachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général , & de chacun d'eux en particulier , & jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mere des crimes , le défaut d'esprit en est le pere.

* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit : un génie qui est droit & perçant , conduit enfin à la regle , à la probité , à la vertu. Il manque du sens & de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux : l'on cherche en

vain à le corriger par des traits de satyre qui le désignent aux autres, & où il ne se reconnoît pas lui-même : ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit désirable pour le plaisir des honnêtes gens, & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, & que nous fortifions par l'habitude : il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance, & tout le desir de plaire : mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est bien-tôt jetté hors de ses mesures, & même de son naturel ; l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne se connoissoit point ; l'on se voit une autre complexion ; l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

* L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation, & n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes loix, convenir entre eux des mêmes usages & d'un même culte : & moi, pensant à la contrariété des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

* Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

* Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs, & les manieres de la plûpart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé ; qui étoit né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité, forcent la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi, tel homme au fond & en lui-même ne se peut définir ; trop de choses qui sont hors de lui, l'alterent, le

changent, le bouleversent; il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être.

* La vie est courte & ennuyeuse, elle se passe tout à désirer: l'on remet à l'avenir son repos & ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé & la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les desirs: on en est là, quand la fièvre nous saisit & nous éteint: si l'on eut guéri, ce n'étoit que pour désirer plus long-temps.

* Lorsqu'on desire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espere: est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien, d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu, puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

* Quoi que j'aye pu dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort: les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur & la pauvreté: peu en échappent; & comme toute disgrâce peut leur arriver, ils devroient être préparés à toute disgrâce.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper, & si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, & si bas ce qui appartient aux autres, que j'avoue que je ne sçai par où & comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la treve, les traités, les alliances.

* A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur ; l'inhumanité, de fermeté ; & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le font : ils ne peuvent gueres être trompés, & ils ne trompent pas long-temps.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide, & passer pour tel.

On ne trompe point en bien, & la fourberie ajoute la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, & de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction, d'avoir sçu pendant tout le cours de leur vie, tromper les autres. Comment voulez-vous qu'EROPHILE, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits, de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir, ou défobligeés, ne présume pas infiniment de foi & de son industrie ?

* L'on n'entend dans les places & dans les rues des grandes villes, & de la bouche de ceux qui passent, que des mots d'*exploit*, de *saïste*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse* : est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité ? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent ?

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes ? Les besoins & la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

* Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens & des amis, les torts qu'ils ont à son égard, que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité, & combien il est pénible aux hommes d'être constans, généreux, fideles, d'être touchés

d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu : mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés, & il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

* Il y a de certain bien que l'on desire avec emportement, & dont l'idée seule nous enleve & nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eut pensé : on en jouit moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

* Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs, où l'on n'ose penser, & dont la seule vûe fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point ; l'on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'espéroit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins sentir une grande perte.

* Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'il ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter : si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins, que leur propre vie.

* IRENE se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son Temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lassée & recrue de fatigue : & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle

dit qu'elle est le soir sans appétit : l'Oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, & il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, & quel remède ? L'Oracle lui répond qu'elle doit se lever avant midi, & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible ; l'Oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions ; & il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vûe s'affoiblit, dit Irene : prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t'elle, je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été : c'est, dit le Dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, Irene, c'est de mourir, comme ont fait votre mere & votre ayeule. Fils d'Apollon ! s'écrie Irene, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, & qui vous fait révéler de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare & de mystérieux ? Et ne sçavois-je pas tous ces remèdes que vous m'enseigniez ? Que n'en usiez-vous donc, répond le Dieu, sans venir me chercher de si loin, & abrèger vos jours par un si long voyage ?

* La mort n'arrive qu'une fois, & se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender, que de la souffrir.

* L'inquiétude, la crainte, l'abattement, n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes, qui sont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le temps, qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.

* Pensons que comme nous soupçons présentement pour la florissante jeunesse, qui n'est plus, & qui ne reviendra point, la caducité suivra, qui nous fera regretter l'âge viril, où nous sommes encore, & que nous n'estimons pas assez.

* L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

* L'on espere de vieillir, & l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire, l'on aime la vie, & l'on fuit la mort.

* C'est plutôt fait de céder à la nature, ou de craindre la mort, que de faire de continuel efforts, s'armer de raisons & de réflexions, & être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre.

* Si de tous les hommes, les uns mouroient, les autres non, ce feroit une désolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie semble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un soulagement & à ceux qui meurent, & à ceux qui restent.

* A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité, arrive plus à propos que celle qui la termine.

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

* La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long : ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les unes des autres : ils confondent leurs différens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe, & sans aucune suite : ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps.

* Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

* Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la maniere des animaux, & dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, & où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion, & pas un enchaînement de passions qui se succedent les unes aux autres, & conduisent jusques au troisieme & dernier âge. La raison alors dans sa force devroit produire, mais elle est refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine, qui est dans son déclin : & ces temps néanmoins sont la vie de l'homme.

* Les enfans sont hautains, dédaigneux, coleres, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés, ils rient & pleurent facilement, ils ont des joyes immodérées, & des afflictions ameres sur de très-petits sujets, ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

* Les enfans n'ont ni passé ni avenir, & , ce qui ne nous arrive gueres, ils jouissent du présent.

* Le caractère de l'enfance paroît unique : les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence : elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions & les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux, & si contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déjà de leur ame, l'imagination & la mémoire, c'est-à-dire, ce que les vieillards n'ont plus, & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux, & pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire, qu'ils font de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste, qu'ils se trouvent
à

à un grand festin , & y font bonne chere , qu'ils se transportent dans des Palais & dans des lieux enchantés , que bien que seuls , ils se voyent un riche équipage & un grand cortège , qu'ils conduisent des armées , livrent bataille , & jouissent du plaisir de la victoire , qu'ils parlent aux Rois . & aux plus grands Princes , qu'ils font Rois eux-mêmes , ont des sujets , possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres , ou de grains de sable , & , ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie , sçavent à cet âge être les arbitres de leur fortune , & les maîtres de leur propre félicité.

* Il n'y a nuls vices extérieurs , & nuls défauts du corps qui ne soient apperçus par les enfans : ils les saisissent d'une premiere vue , & ils sçavent les exprimer par des mots convenables : on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes , ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués.

* L'unique soin des enfans , est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres , comme de ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pu les entamer , ils gagnent le dessus , & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une premiere fois de cette supériorité à leur égard , est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La paresse , l'indolence & l'oïveté , vices si naturels aux enfans , disparoissent dans leurs jeux , où ils sont vifs , appliqués , exacts , amoureux des regles & de la symmétrie , où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres , & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs , mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand , les cours , les jardins , les édifices , les meubles , les hommes , les animaux : aux hommes , les choses du monde paroissent ainsi , & j'ose dire , par la même raison , parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître; & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-temps, & passent au monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens & des petites loix qui les composent: les autres lui déferent, & il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans, & sans une longue expérience; & si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

* C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément, & mieux que personne, ce qu'ils méritent, & ils ne méritent gueres que ce qu'ils craignent: ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées, que par l'impunité.

* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes: on en commet pendant tout le cours de sa vie, & tout ce que l'on peut faire, à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir sçu éviter de faire une sottise.

* Le récit de ses fautes est pénible: on veut les couvrir & en charger quelque autre: c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.

* Les fautes des fots sont quelquefois si lourdes & si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petiteesses du peuple.

* Nous faisons par vanité, ou par bienfiance, les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes dans leur cœur, veulent être estimés, & ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés, parce que les hommes veulent passer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la vertu même, je veux dire l'estime & les louanges, ce ne feroit plus être vertueux, mais aimer l'estime & les louanges, ou être vain. Les hommes sont très-vains, & ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, & qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité : elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, & se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice, qui fait son caractère : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité : elle nous conduit à vouloir être estimés par des choses, qui, à la vérité, se trouvent en nous, mais qui sont frivoles, & indignes qu'on les relève ; c'est une erreur.

* Les hommes parlent de manière sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent eux-mêmes que de petits défauts, & encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens, ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement : l'on reçoit le reproche de la distraction & de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit : l'on dit de soi qu'on est mal-adroit, & qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de

l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, & que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa malpropreté, qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, & qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides & les essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité, qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste très-périlleux, sans être de garde ni commandé, & il ajoute qu'il en fut repris de son Général. De même une bonne tête, ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquérir, qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience, que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent point, qui, par l'étendue de ses vûes & de sa pénétration, se rend maître de tous les événemens, qui, bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement & la politique, est peut-être de ces ames sublimes, nées pour régir les autres, & sur qui ces premières regles ont été faites, qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire, & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions ; un homme ainsi fait, peut dire aisément, & sans se compromettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit : Je suis ignorant, qui ne sçait rien : un homme dit : Je suis vieux, il passe soixante ans : un autre encore : Je ne suis pas riche, & il est pauvre.

* La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, & qui est une vertu surnaturelle, qu'on

appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de lui-même, & ne pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre (1), elle est une vertu du dehors qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, & qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

* Le monde est plein de gens, qui, faisant extérieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, & agissent conséquemment.

* Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empietent pas sur ceux qui cedent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit : il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne désirent rien davantage ; mais le monde veut de la parure, on lui en donne : il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge, ou par une riche étoffe : l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large ou plus étroit, vous fait entrer ou refuser.

* Notre vanité, & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se défendre de cette vanité, qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite, & faire notre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance, qui nous

(1) Ou plutôt, *c'est une vertu* — tour d'expression consacrée en quelque manière par l'usage, & par cela même plus simple, & peut-être plus François.

empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

* D'où vient qu'ALCIPPE me salue aujourd'hui, me sourit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? Je ne suis pas riche, & je suis à pied, il doit dans les regles ne me pas voir. N'est-ce point pour être vû lui-même dans un même fond avec un Grand?

* L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte: l'on aime à être vû, à être montré, à être salué, même des inconnus: ils sont fiers, s'ils l'oublient: l'on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons notre honneur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions: quelle bifarrerie!

* Il semble que l'on ne puisse rire que de choses ridicules: l'on voit néanmoins de certains gens qui rient également des choses ridicules & de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot & inconfidéré, & qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous: si vous êtes sage, & que vous ne disiez que des choses raisonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou par l'injustice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous: mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à notre égard toute sorte d'estime; aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au contraire, est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins; elle est le langage du mépris, & l'une des manieres dont il se fait le mieux entendre: elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même: elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux; & ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, & le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improver, & de mépriser les autres; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improvent, & nous méprisent.

* La santé & les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; & les gens déjà chargés de leur propre misere, sont ceux qui entrent davantage, par leur compassion, dans celle d'autrui.

* Il semble qu'aux ames bien nées, les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; & elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit pas la compassion.

* Il y a une espece de honte d'être heureux à la vue de certaines miseres.

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à pénétrer ses défauts: on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits: on sçait à peine que l'on est borgne: on ne sçait point du tout que l'on manque d'esprit.

ARGYRE tire son gand pour montrer une belle main, & elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier, qui suppose qu'elle a le pied petit: elle rit des choses plaisantes ou sérieuses, pour faire voir de belles dents: si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite; & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts, à l'exception d'un seul, elle parle toujours, & n'a point d'esprit.

* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrant les talens du corps & de l'esprit. Celui qui dit froidement de soi, & sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidele, sincere, équitable, reconnoissant, n'ose

dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles & la peau douce : cela est trop beau.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la libéralité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font négliger la vie, & l'argent : aussi personne n'avance de foi qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de foi & sur-tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime. On a mis ces qualités à un trop haut prix : on se contente de le penser.

* Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice & la vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres, avec cette différence, que celle-ci est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'âme féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; & que celle-là au contraire est un mouvement violent, & comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle, qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou, qui forcée de la reconnoître, lui refuse les éloges, ou lui envie les récompenses, une passion stérile, qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation, qui le rend froid & sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique. Vice honteux ! & qui, par son excès, rentre toujours dans la vanité & dans la présomption, & ne persuade pas tant à celui qui en est blessé, qu'il a plus d'esprit & de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit & du mérite.

* L'émulation & la jalousie ne se rencontrent gueres que dans les personnes

personnes de même art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils Artisans sont les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des Arts Libéraux ou des Belles-Lettres, les Peintres, les Musiciens, les Orateurs, les Poètes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie; & souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans notre ame les conditions fort élevées au-dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministere.

L'envie & la haine s'unissent toujours, & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet; & elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sçait qu'il y a dans ces arts, des regles & une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier, dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être susceptible d'envie & même de jalousie, contre un Ministre, & contre ceux qui gouvernent, comme si la raison & le bon sens, qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à régir un état, & à présider aux affaires publiques, & qu'ils dussent suppléer aux regles, aux préceptes, à l'expérience.

* Lon voit peu d'esprits entierement lourds & stupides : l'on en voit encore moins qui soient sublimes & transcendans. Le commun des hommes nage dans ces deux extrémités : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui font d'un grand usage, servent à la République, & renferment en soi l'utile &

l'agréable, comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu, celui de la société & de la conversation.

* Tout l'esprit qui est au monde est inutile à celui qui n'en a point: il n'a nulles vues, & il est incapable de profiter de celles d'autrui.

* Le premier degré dans l'homme après la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perdue: la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même, ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque: par-là on feroit l'impossible, on sçauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité, est sérieux & tout d'une piece; il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle: aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder, même par relâchement, des plus petites, il sçait à peine jouer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même: il meurt sans le sçavoir, & sans que personne s'en soit vengé.

* Quelle mésintelligence entre l'esprit & le cœur! Le Philosophe vit mal avec tous ses préceptes; & le politique rempli de vues & de reflexions, ne sçait pas se gouverner.

* L'esprit s'use comme toutes choses: les sciences sont ses alimens, elles le nourrissent & le consomment.

* Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles: ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la faveur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au contraire que la fortune aveugle, sans choix & sans discernement, a comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil & sans

modération : leurs yeux , leur démarche , leur ton de voix & leur accès , marquent long-temps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes , & de se voir si éminens ; & ils deviennent si farouches , que leur chûte seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut & robuste , qui a une poitrine large & de larges épaules , porte légèrement & de bonne grace un lourd fardeau , il lui reste encore un bras de libre ; un Nain seroit écrasé de la moitié de sa charge : ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands , & les petits beaucoup plus petits.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires : ils voguent , ils cinglent dans une mer où les autres échouent & se brisent : ils parviennent , en blessant toutes les regles de parvenir : ils tirent de leur irrégularité & de leur folie , tous les fruits d'une sagesse la plus consommée. Hommes dévoués à d'autres hommes , aux Rois à qui ils ont sacrifié , en qui ils ont placé leurs dernières espérances , ils ne les servent point , mais ils les amusent : les personnes de mérite & de service sont utiles aux Rois , ceux-ci leur sont nécessaires ; ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots , qui leur tiennent lieu d'exploits , dont ils attendent la récompense : ils s'attirent , à force d'être plaisans , des emplois graves , & s'élevent par un continuel enjouement , jusqu'au sérieux des dignités : ils finissent enfin , & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint , ni espéré. Ce qui reste d'eux sur la terre , c'est l'exemple de leur fortune , fatale à ceux qui voudroient le suivre.

* L'on exigeroit de certains personnages , qui ont une fois été capables d'une action noble héroïque , & qui a été sçue de toute la terre , que sans paroître comme épuisés par un si grand effort , ils eussent du moins dans le reste de leur vie , cette conduite sage & judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires , qu'ils ne tombassent point dans des petiteesses indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquise , que se mêlant moins dans le peuple , & ne lui lais-

fant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration, à l'indifférence, & peut-être au mépris.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut : ils sont même si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés & plus amis de l'ordre & de la discipline, plus fideles à leurs devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

Quelques hommes dans le cours de leur vie, sont si différens d'eux-mêmes par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur première jeunesse. Tels étoient pieux, sages, sçavans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune, ne le sont plus. L'on en sçait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgrâces ensuite ont rendus religieux, sages, tempérans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fonds : ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité : ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de regle, de réflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre, & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de-là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médifance, l'envie, l'oubli de soi-même & de Dieu.

* L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même, les ténèbres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes fri-

voles & dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puisse lui arriver, est de s'ennuyer.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

* La plupart des hommes employent la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

* Il y a des ouvrages qui commencent par A, & finissent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié; quelle recherche, quelle affectation dans ses ouvrages! On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carrière. Il seroit mieux ou de changer, ou de suspendre : mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre; on poursuit, on s'anime par les contradictions; la vanité soutient, supplée à la raison, qui cède & qui se désiste : on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles même où il entre de la religion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous content, parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables, & qui nous soutient dans nos entreprises. N** aime une piété fastueuse, qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, & fait de sa maison un dépôt public, où se font les distributions : les gens à petit collet, & les *Sœurs grises*, y ont une libre entrée : toute une ville voit ses aumônes, & les publie. Qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers?

GERONTE meurt de caducité, & sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab intestat*, partager sa succession. Il ne vivoit depuis long-temps que par les soins d'ASTERIE sa femme, qui, jeune encore, s'étoit dévouée à sa per-

sonne, ne le perdoit pas de vue, secouroit sa vieillesse, & lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre, d'un autre vieillard.

* Laisser perdre charges & bénéfices plutôt que de vendre ou de résigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent, ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même, & n'aimer que soi.

* FAUSTE est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'AURELE son oncle n'a pu haïr ni déshériter.

FRONTIN, neveu d'Aurele, après vingt années d'une probité connue, & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pu fléchir en sa faveur, & ne tire de sa dépouille qu'une légère pension, que Fauste, unique légataire, lui doit payer.

* Les haines sont si longues & si opiniâtres, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

* L'on s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consiste les soins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui se porte bien, & qui desire peu de chose, est moins facile à gouverner.

* La mollesse & la volupté naissent avec l'homme, & ne finissent qu'avec lui : ni les heureux, ni les tristes événemens ne l'en peuvent séparer : c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

* C'est une grande difformité dans la nature, qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chastes & tempérans. La première chose qui arrive aux hommes, après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienfiance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'at-

tachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter : l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous , ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

* Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour , qui les rend avarés ; car il y en a de tels qui ont de si grands fonds , qu'ils ne peuvent guères avoir cette inquiétude , & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie , puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice ? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans ; car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même , outre qu'il se trouve des avarés qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards , qui s'y abandonnent aussi naturellement , qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse , ou leur ambition dans l'âge viril ; il ne faut ni vigueur , ni jeunesse , ni santé pour être avare : l'on n'a aussi nul besoin de s'empressez , ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus ; il faut laisser seulement son bien dans ses coffres , & se priver de tout. Cela est commode aux vieillards , à qui il faut une passion , parce qu'ils sont hommes.

* Il y a des gens qui sont mal logés , mal couchés , mal habillés , plus mal nourris , qui essuyent les rigueurs des saisons , qui se privent eux-mêmes de la société des hommes , & passent leurs jours dans la solitude , qui souffrent du présent , du passé & de l'avenir , dont la vie est comme une pénitence continuelle , & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avarés.

* Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards. Ils aiment les lieux où ils l'ont passée : les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce temps leur sont chères : ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé : ils tiennent pour

l'ancienne maniere de chanter , & pour la vieille danse ; ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits , les meubles & les équipages : ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui ser-voient à leurs passions , & qui étoient si utiles à leurs plaisirs , & qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages , & des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part , dont ils n'espèrent rien , que les jeunes gens ont faites , & dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse ?

* Une trop grande négligence , comme une excessive parure dans les vieillards , multiplient leurs rides , & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard est fier , dédaigneux , & d'un commerce difficile , s'il n'a beaucoup d'esprit.

* Un vieillard qui a vécu à la Cour , qui a un grand sens & une mémoire fidelle , est un trésor inestimable : il est plein de faits & de maximes , l'on y trouve l'histoire du siecle , revêtue de circonstances très-curieuses , & ne se lisent nulle part : l'on y apprend des regles pour la conduite , & pour les mœurs , qui sont toujours sûres , parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

* Les jeunes gens , à cause des passions qui les amusent , s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

* PHILIPPE déjà vieux , raffine sur la propreté & sur la mollesse , il passe aux petites délicatesses : il s'est fait un art du boire , du manger , du repos & de l'exercice. Les petites regles qu'il s'est prescrites , & qui tendent toutes aux aises de sa personne , il les observe avec scrupule , & ne les rompt pas pour une maîtresse , si le régime lui avoit permis d'en retenir. Il est accablé de superfluités que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi , & renforce les liens qui l'attachent à la vie ; & il veut employer ce qui lui en reste , à en rendre la perte plus douloureuse. N'appréhendoit-il pas assez de mourir ?

* GNATHON

* GNATHON ne vit que pour foi, & tous les hommes ensemble font à son égard comme s'ils n'étoient point. Non-content de remplir à une table la premiere place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son propre de chaque service: il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les favoriser tous tout à la fois: il ne se fert à table que de mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, & en use de maniere qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ses mal-proprietés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus & les sausses lui dégoutent du menton & de la barbe: s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat, & sur la nappe, on le fuit à la trace: il mange haut & avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un ratelier: il écure ses dents, & il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une maniere d'établissement, & ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carosse, que les places du fond qui lui conviennent: dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit, & tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries; & il sçait toujours se conserver dans la meilleure chambre, le meilleur lit; il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service: tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages: il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa réplétion & sa bile: ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

* CLITON n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont

de dîner le matin , & de souper le soir ; il ne semble né que pour la digestion : il n'a de même qu'un entretien ; il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé ; il dit combien il y a eu de potages , & quels potages ; il place ensuite le rôti & les entremets ; il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service ; il n'oublie pas le *hors-d'œuvre* , le fruit & les assiettes : il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bu ; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre , & il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a surtout un palais sûr , qui ne prend point le change , & il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût , ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre , & qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller ; on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux ; & il n'est guères permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus , il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit , il mange ; & s'il revient au monde , c'est pour manger.

* RUFFIN commence à grisonner , mais il est sain , il a un visage frais & un œil vif , qui lui promettent encore vingt années de vie ; il est gai , *jovial* , familier , indifférent ; il rit de tout son cœur , & il rit tout seul & sans sujet. Il est content de soi , des siens , & de sa petite fortune ; il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique , jeune homme de grande espérance , & qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille ; il remet sur d'autre le soin de le pleurer ; il dit : *Mon fils est mort , cela fera mourir sa mere* , & il est consolé. Il n'a point de passions , il n'a ni amis ni ennemis ; personne ne l'embarasse , tout le monde lui convient , tout lui est propre ; il parle à celui qu'il voit une première fois , avec la même liberté & la même confiance , qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis , & lui fait part bien-tôt de ses *quo-*

libets & de ses historiottes : on l'aborde , on le quitte sans qu'il y fasse attention ; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un , il l'acheve à celui qui prend sa place.

* N** est moins affoibli par l'âge que par la maladie , car il ne passe point soixante-huit ans : mais il a la goutte , & il est sujet à une colique néphrétique : il a le visage décharné , le teint verdâtre , & qui menace ruine : il fait marnier sa terre , & il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer : il plante un jeune bois , & il espere qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la rue ** une maison de pierre de taille , raffermie dans les encognures par des mains de fer , & dont il assure , en touffant , & avec une voix frêle & débile , qu'on ne verra jamais la fin : il se promene tous les jours dans ses ateliers , & sur le bras d'un valet qui le soulage , il montre à ses amis ce qu'il a fait , & il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit , car il n'en a point , ni pour ses héritiers , personnes viles , & qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul , & il mourra demain.

* ANTAGORAS a un visage trivial & populaire : un Suisse de Paroisse , ou le Saint de pierre qui orne le grand autel , n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement , & le soir , les rues & les carrefours d'une Ville : il plaide depuis quarante ans , plus proche de fortir de la vie , que de fortir d'affaires. Il n'y a point eu au Palais , depuis tous ce temps , de causes célèbres , ou de procédures longues & embrouillées , où il (1) n'ait du moins intervenu : aussi a-t'il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat , & qui s'accorde avec le Demandeur ou le Défendeur , comme le substantif &

(1) Si je ne me trompe , il est plus selon l'usage de dire : *Ne soit intervenu* , que *n'ait intervenu*.

l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous, il n'y a guères de famille dont il ne se plaigne, & qui ne se plaigne de lui : appliqué successivement à saisir une Terre, à s'opposer au Sceau, à se servir d'un *Committimus*, ou à mettre un Arrêt à exécution, outre qu'il assiste chaque jour à quelque Assemblée de Créanciers, par-tout Syndic de Direction, & perdant à toutes les banqueroutes : il a des heures de reste pour ses visites : vieil meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Fauxbourg, où il vous a prévenu, où déjà il redit ses nouvelles & son procès. Si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend, pour vous donner audience, qu'Antagoras soit expédié.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres, ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre, & des enlevemens de meubles, des prisons & des supplices, je l'avoue : mais justice, loix & besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle, de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

* L'on voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent, & qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée ; & quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; & en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau & de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer, & de recueillir pour vivre, & méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* DOM FERNAND dans sa Province, est oisif, ignorant, médi-

fant , querelleur , fourbe , intempérant , impertinent ; mais il tire l'épée contre ses voisins , & pour un rien il expose sa vie : il a tué des hommes , il sera tué.

* Le Noble de Province inutile à sa patrie , à sa famille , & à lui-même , souvent sans toîts , sans habits , & sans aucun mérite , répète dix fois le jour qu'il est Gentilhomme , traite les fourures & les mortiers de bourgeoisie : occupé toute sa vie de ses parchemins & de ses titres , qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un Chancelier.

* Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies , de la puissance , de la faveur , du génie , des richesses , des dignités , de la noblesse , de la force , de l'industrie , de la capacité , de la vertu , du vice , de la foiblesse , de la stupidité , de la pauvreté , de l'impuissance , de la roture & de la bassesse. Ces choses mêlées ensemble en mille manieres différentes , & compensées l'une par l'autre en divers sujets , forment aussi les divers états & les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs , qui tous sçavent le fort & le foible les uns des autres , agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire , connoissent ceux qui leur sont égaux , sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux , & celle qu'ils ont sur quelques autres ; & de-là naissent entr'eux , ou la familiarité , ou le respect & la déférence , ou la fierté & le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics , & où le monde se rassemble , on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer , & cet autre que l'on feint de ne pas connoître , & dont l'on veut encore moins se laisser joindre ; que l'on se fait honneur de l'un , & qu'on a honte de l'autre ; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur , & que vous voulez retenir , est celui aussi qui est embarrassé de vous , & qui vous quitte ; & que le même est souvent celui qui rougit d'autrui , & dont on rougit , qui dédaigne ici , & qui là est dédaigné. Il est encore assez

ordinaire de mépriser qui nous méprise. Quelle misere ! Et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce , ce que l'on pense gagner d'un côté , on le perd de l'autre ; ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté , qui convient si peu aux foibles hommes , & de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté , qui , avec l'avantage de n'être jamais mortifiés , nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne.

* Bien loin de s'effrayer , ou de rougir du nom de Philosophe , il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie (1). Elle convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges , à tous les sexes , & à toutes les conditions : elle nous console du bonheur d'autrui , des indignes préférences , des mauvais succès , du declin de nos forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté , la vieillesse , la maladie & la mort , contre les fots & les mauvais railleurs : elle nous fait vivre sans une femme , ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

* Les hommes , en un même jour , ouvrent leur ame à de petites joies , & se laissent dominer par de petits chagrins : rien n'est plus inégal & moins suivi , que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur & dans leur esprit. Le remede à ce mal , est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux , qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

* Le destin du Vigneron , du Soldat & du Tailleur de pierre , m'empêche de m'estimer malheureux , par la fortune des Princes & des Ministres qui me manque.

(1) L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la Religion Chrétienne.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort, que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, & qui marchent lentement, mais constamment.

* J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre; résoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose; & ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue, dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe.

* Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité, de s'empreser pour celles qui leur sont étrangères, & qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère.

* La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

* TELEPHE a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir: il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite & ce qu'il projette, dix fois au-delà de ce qu'il a d'esprit; il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étendue: ce raisonnement est juste. Il a comme une barrière qui le ferme, & qui devrait l'avertir de s'arrêter en deçà, mais il passe outre, & se jette hors de sa sphère; il trouve lui-même son endroit faible, & se montre par cet endroit: il parle de ce qu'il ne sait point, ou de ce qu'il sait mal: il entreprend au-dessus de son pouvoir, il désire au-delà de sa portée: il s'égalé à tout ce qu'il y a de meilleur en tout genre: il a du bon & du louable, qu'il offusque par l'affec-

tation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas, & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point : son caractere est de ne sçavoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, & qui est le sien.

* L'homme du meilleur esprit est inégal, il souffre des accroissemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en sort : alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhême ? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le sot est *automate*, il est machine, il est ressort ; le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, & toujours, & dans le même sens, & avec la même égalité : il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vu une fois, l'a vu dans tous les instans & dans tous les périodes de sa vie, c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui siffle : il est fixé & déterminé par sa nature, & j'ose dire, par son espèce : ce qui paroît le moins en lui, c'est son ame ; elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

* Le sot ne meurt point, ou si cela lui arrive, selon notre maniere de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son ame alors pense, raisonne, infere, conclut, juge, prévoit, fait précifément tout ce qu'elle ne faisoit point : elle se trouve dégagée d'une masse de chair, où elle étoit comme ensevelie sans fonctions, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, & des organes brutes & imparfaits auxquels elle s'est vue attachée depuis si long-temps, & dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide (1) : elle va d'égal

(1) Pure hypothese qu'on ne sçauroit prouver, & à laquelle on peut opposer celle qui lui est directement contraire. Sur ces deux propositions contradictoires, avec

avec les grandes ames , avec celles qui font les bonnes têtes , ou les hommes d'esprit. L'ame d'ALAIN ne se démêle plus d'avec celle du grand CONDÉ , de RICHELIEU , de PASCAL & de LINGENDES.

* La fausse délicatesse dans les actions libres , dans les mœurs ou dans la conduite , n'est pas ainsi nommée parce qu'elle est feinte , mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses & en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût & de complexion n'est telle au contraire , que parce qu'elle est feinte & affectée : c'est EMILIE qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur : c'est une autre , qui , par mignardise , pâlit à la vue d'une souris , ou qui veut aimer les violettes , & s'évanouir aux tubéreuses.

* Qui oseroit se promettre de contenter les hommes ? Un Prince , quelque bon & quelque puissant qu'il fût , voudroit-il l'entreprendre ? Qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son palais à ses Courtisans ; qu'il les admette jusques dans son domestique ; que dans des lieux dont la vue seule est un spectacle , il leur fasse voir d'autres spectacles ; qu'il leur donne le choix des jeux , des concerts & de tous les rafraîchissemens ; qu'il y ajoute une chere splendide , & une entiere liberté ; qu'il entre avec eux en société des mêmes amusemens , que le grand homme devienne aimable , & que le héros soit humain & familier , il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencemens , ils déserteroient *la table des Dieux* ; & le *nectar* , avec le temps , leur deviendroit insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites , il y entre

il n'appartient pas à l'homme de rien décider positivement ; mais la dernière pourroit paroître à bien des gens , un peu plus vraisemblable que la première , quoique ce degré de vraisemblance ne suffise pas pour fonder une opinion. Il n'est pas difficile de deviner quelle est la cause de notre ignorance sur cet article.

de la vanité & une mauvaise délicatesse : leur goût , si on les en croit , est encore au-delà de toute l'affection qu'on auroit à les satisfaire , & d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir ; il s'y mêle de la malignité , qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres , la joie qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens , pour l'ordinaire si flateurs & si complaisans , peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus , & l'on voit l'homme jusques dans le Courtisan.

* L'affectation dans le geste , dans le parler & dans les manieres , est souvent une suite de l'oïveté , ou de l'indifférence ; & il semble qu'un grand attachement , ou de féricuses affaires , jettent l'homme dans son naturel.

* Les hommes n'ont point de caracteres , ou s'ils en ont , c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi , qui ne se démente point , & où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes , à persévérer dans la regle ou dans le désordre ; & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu , ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice : ils ont des passions contraires , & des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités , que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre : ennemis de la modération , ils outrent toutes choses , les bonnes & les mauvaises , dont ne pouvant ensuite supporter l'excès , ils l'adoucissent par le changement. *ADRASTE* étoit si corrompu & si libertin , qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode & se faire dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres , s'échappent , & ont une bile intarissable sur les plus petits inconvéniens ? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite , car la vertu est égale , & ne se dément point : c'est donc un vice , & quel autre que la vanité , qui ne se réveille & ne se recherche que dans les événemens où il y a de

quoi faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste?

* L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler: maxime usée & triviale, que tout le monde sçait, & que tout le monde ne pratique pas.

C'est se venger contre soi-même, & donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, & de mentir pour les décrier.

* Si l'homme sçavoit rougir de soi, quels crimes, non-seulement cachés, mais publics & connus, ne s'épargneroit-il pas?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit, qui contribue à les rendre sages.

* Il faut aux enfans les verges & la férule: il faut aux hommes faits, une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des tymbales, des hoquetons. La raison & la justice, dénuées de tous leurs ornemens, ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme qui est esprit, se mene par les yeux & les oreilles.

* TIMON, ou le Misantrope, peut avoir l'ame austere & farouche, mais extérieurement il est civil & *cérémonieux*: il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes; au contraire, il les traite honnêtement & sérieusement, il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître, ni s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

* La raison tient de la vérité, elle est une: l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on feroit des fots & des impertinens. Celui qui n'a vu que des hommes polis & raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi: quelque di-

verfité qui fe trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politeffe donnent les mêmes apparences, font qu'on fe refsemble les uns aux autres par des dehors qui plaifent réciproquement, qui femblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui fe jette dans le peuple ou dans la Province, y fait bien-tôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des chofes qui lui font nouvelles, dont il ne fe doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre foupçon : il avance, par ces expériences continuelles, dans la connoiffance de l'humanité, calcule prefque en combien de manieres différentes l'homme peut être infupportable.

* Après avoir mûrement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs penfées, de leurs fentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on eft réduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconftance, que par l'opiniâtreté.

* Combien d'ames foibles, molles & indifférentes, fans de grands défauts, & qui puiffent fournir à la fatyre ! Combien de fortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui par leur fingularité, ne tirent point à conféquence, & ne font d'aucune reffource pour l'instruction & pour la morale ! Ce font des vices uniques, qui ne font pas contagieux, & qui font moins de l'humanité que de la perfonne.



CHAPITRE XII.

Des Jugemens.

RIEN ne ressemble mieux à la vive persuasion, que le mauvais entêtement : de-là les partis, les cabales, les hérésies.

* L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement & le dégoût se suivent de près.

* Les grandes choses étonnent, & les petites rebutent : nous nous apprivoisons avec les unes & les autres par l'habitude.

* Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit très-modestement avant leur élévation.

* La faveur des Princes n'exclut pas le mérite, & ne le suppose pas aussi.

* Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, & de la bonté de notre jugement, nous néglignons de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui est loué, bien plus que ce qui est louable.

* Je ne sçai s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer, que ce qui est plus digne d'approbation & de louange ; & si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un Dévot (1) sçait dire du

(1) Faux Dévot.

bien, mais d'un autre Dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un Poète loue les vers d'un autre Poète, il y a à parier qu'ils sont mauvais, & sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement: action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées, qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

* Le commun des hommes est si enclin au dérèglement & à la bagatelle, & le monde est si plein d'exemples ou pernicious, ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison, & d'une conduite régulière.

* Il faut faire comme les autres: maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal-faire, dès qu'on l'étend au-delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode & des bienséances.

* Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours & pantheres, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les loix, leur texte & le prodigieux accablement de leurs commentaires? Que devient le *petitoire* & le *possessoire*, & tout ce qu'on appelle Jurisprudence? Où se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis, de faire valoir ces mêmes loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouies les disputes de l'école, la scholastique & les controverses? S'ils sont tempérans, chastes & modérés, que leur sert le mystérieux jargon de la Médecine, & qui est une mine

d'or pour ceux qui s'avisent de le parler ? Légistes, Docteurs, Médecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages !

De combien de grands hommes dans les différens exercices de la paix & de la guerre, auroit-on dû se passer ! A quelle point de perfection & de raffinement n'a-t'on pas porté de certains arts & de certaines sciences, qui ne devoient point être nécessaires, & qui sont dans le monde comme des remedes à tous les maux, dont notre malice est l'unique source ?

Que de choses depuis VARRON, que Varron a ignorées ! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être sçavant que comme PLATON ou comme SOCRATE ?

* Tel à un sermon, à une musique, ou dans une Gallerie de Peintures, a entendu à sa droite à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposés. Cela me feroit dire volontiers, que l'on peut hasarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais : le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres : l'on ne risque guères davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

* Le phœnix (1) de la Poësie *chantante*, renaît de ses cendres ; il a vu mourir & revivre sa réputation en un même jour. Ce juge même si infallible & si ferme dans ses jugemens, le public a varié sur son sujet, ou il se trompe, ou il s'est trompé : celui qui prononceroit aujourd'hui que Quinaut en un certain genre est mauvais Poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps, *il est bon Poëte*.

* Chapelain étoit riche, & Corneille ne l'étoit pas : *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre aventure. Ainsi l'on a toujours demandé pourquoi dans une telle & telle profession, celui-

(1) M. Quinaut.

ci avoit fait sa fortune, & cet autre l'avoit manquée; & en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur fanté & de leur vie, leur font souvent (1) laisser les meilleurs, & prendre les pires.

* La condition des Comédiens étoit infâme chez les Romains, & honorable chez les Grecs. Qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

* Il suffisoit à BATYLLE d'être pantomime pour être couru des dames Romaines, à RHOÉ de danser au théâtre, à ROSCIE & à NERINE de représenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du secret & du mystère. Ils se plaifoient à faire du théâtre public celui de leurs amours: ils n'étoient point jaloux de l'amphithéâtre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente comédienne, mais une comédienne.

* Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences & des belles-lettres, & de quelle utilité

(1) Une personne qui a beaucoup de pénétration & de goût, m'ayant indiqué cet endroit comme entièrement inexplicable, je crus qu'il y avoit ici une faute d'impression, & qu'il falloit mettre, *laisser le meilleur, & prendre le pire*. Mais je n'ai pas été long-temps sans m'appercevoir que cette correction n'étoit nullement nécessaire, & que par *les meilleurs & les pires*, il faut entendre ici des *personnes*, ceux qui sont les plus habiles, les plus dignes d'estime, comme *Corneille*; & ceux qui sont les moins habiles, comme *Chapelain*, &c. ce qu'on pourroit expliquer par une espece d'allusion à ce mot de l'Évangile: *L'un sera pris, & l'autre laissé*. Je ne prétends pas que la Bruyere ait eu cette allusion dans l'esprit; mais je m'en fers pour faire mieux comprendre à ses lecteurs, le sens d'une expression qui paroît d'abord assez obscure,

ils les croyent dans la République, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique, ni de si vile condition, où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts & plus solides. Le comédien couché dans son carosse, jette de la boue au visage de CORNEILLE, qui est à pied. Chez plusieurs, sçavant & pédant sont synonymes.

Souvent où le riche parle, & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

* Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les sçavans, à qui ils ôtent les manières du monde, le sçavoir-vivre, l'esprit de société, & qu'ils renvoyent ainsi dépouillés, à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule ; & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti, qui l'emporte sur celui des sçavans. S'ils alleguent en leur faveur les noms d'ESTRÉS, de HARLAY, BOSSUET, SÉGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LAMOIGNON, SCUDERY, (1) PÉLISSON, & de tant d'autres personnages, également doctes & polis ; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDÉ, de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de Princes qui ont sçu joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances, & l'artificisme des Grecs, & l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers ; & s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, & se donner seulement la peine

(1) Mademoiselle Scudery,

de douter, si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fonds pour la politesse dans les manieres : il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

* Il est sçavant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garde-robe ; & il a raison : OSSAT, XIMENES, RICHELIEU, étoient sçavans ; étoient-ils habiles ? Ont-ils passé pour de bons Ministres ? Il sçait le Grec, continue l'homme d'état, c'est un grimaud, c'est un Philosophe. Et en effet, une Fruitiere à Athenes, selon les apparences, parloit Grec, & par cette raison étoit Philosophe. Les BIGNONS, les LAMOIGNONS, étoient de purs grimauds. Qui en peut douter ? Ils sçavoient le Grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN, de dire : *Qu'alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit, ou si le Philosophe ou le grimaud venoit à l'Empire ?*

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, & rien davantage : le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossieres ou polies, si les livres qu'elles ont formés, sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre langue pût un jour avoir le sort de la Greque & de la Latine, seroit-on pédant, quelques siècles après, qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE ou LA FONTAINE ?

* Je nomme EURIPILE, & vous dites : C'est un bel esprit. Vous dites aussi de celui qui travaille une poutre : il est Charpentier ; & de celui qui refait un mur : il est Maçon. Je vous demande quel est l'attelier où travaille cet homme de métier, ce bel esprit ? Quelle est son enseigne ? A quel habit le reconnoît-on ? Quels sont ses outils ? Est-ce le coin, font-ce le marteau ou l'enclume ? Où

fend-il, où cogne-t'il son ouvrage, où l'expose-t'il en vente ? Un ouvrier se pique d'être ouvrier : Euripile se pique-t'il d'être bel esprit ? S'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile & mécanique, à qui ni ce qui est beau, ni ce qui est esprit, ne sçauroient s'appliquer sérieusement ; & s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage, & qui a de l'esprit. Ne dites-vous pas encore du sçavantasse, il est bel esprit, & ainsi du mauvais Poëte ? Mais vous-même, vous croyez-vous sans aucun esprit ? Et si vous en avez, c'est sans doute de celui qui est beau & convenable : vous voilà donc un bel esprit ; ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y consens de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les fots sans le moindre discernement, ou comme les ignorans qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'Imprimeur, d'Imprimerie : qu'on ne se hasarde plus de me dire : vous écrivez si bien, ANTISTHENE, continuez d'écrire. Ne verrons-nous point de vous un *in-folio* ? Traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin ; ils devroient ajouter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, & qui sera livre. BERYLLE tombe en syncope à la vue d'un chat, moi à la vue d'un livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire : dites que j'ai beaucoup de vent, qui ne sert à rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? Le vil Praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte*, devient Commis ; & bien-tôt plus riche que son Maître, il

le laisse dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des Marionnettes : BB** à vendre en bouteille l'eau de la riviere.

* Un autre Charlatan arrive ici de de-là les Monts avec une malle, il n'est pas déchargé, que les pensions courent; & il est prêt de retourner d'où il arrive, avec des mulets & des fourgons. *Mercurus est Mercurus*, & rien davantage, & l'or ne peut payer ses médiations & ses intrigues: on y ajoute la faveur & les distinctions. Et sans parler que des gains licites, on paye au thuillier sa thuille, & à l'ouvrier son temps & son ouvrage: paye-t'on à un Auteur ce qu'il pense & ce qu'il écrit? Et s'il pense très-bien, le paye-t'on très-largement? Se meuble-t'il, s'annoblit-il à force de penser & d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés, il faut que retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien: est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbecillité, continue Antisthene, de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philosophe! Avoir, s'il se peut, un *Office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre: écrire alors par jeu, par oisiveté, & comme TITYRE siffle ou joue de la flute, cela ou rien: j'écris à ces conditions, & je cede ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, & me disent: vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau Livre: DU BEAU, DU BON, DU VRAI. DES IDÉES. DU PREMIER PRINCIPE, par *Antisthene, Vendeur de Marée*.

* Si les Ambassadeurs des Princes Etrangers étoient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriere, & à se faire entendre par interprête, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, & le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, & que l'on pense juste par-tout où il y a

des hommes. Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appellons barbares, & s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés, de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

* Tous les Etrangers ne sont pas barbares, & tous nos compatriotes ne sont pas civilisés : de même toute campagne n'est pas agreste (1), & toute ville n'est pas polie. Il y a dans l'Europe (2) un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois est doux & insinuant, le Bourgeois au contraire & le Magistrat grossiers, & dont la rusticité est héréditaire.

* Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix & un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, & les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

* Ce Prélat se montre peu à la Cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes, il ne joue ni à grande, ni à petite prime, il n'assiste ni aux fêtes, ni aux spectacles, il n'est point homme de cabale, & il n'a point l'esprit d'intrigue : toujours dans son Evêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole, & à l'édifier par son exemple : il consume son bien en des aumônes, son corps par la pénitence : il n'a

(1) Ce terme s'entend ici métaphoriquement.

(2) Cet endroit m'est absolument inconnu : mais je m'imagine que si le Bourgeois & le Magistrat de ce lieu-là venoient à jeter les yeux sur le caractère que leur donne ici la Bruyere, & à se reconnoître dans cette peinture, ils deviendroient avec le temps, aussi polis & aussi doux que le Villageois. Un Roi qui avoit l'haleine forte, fut long-temps sans le sçavoir, parce que sa femme ne lui en disoit rien. Il auroit pû corriger ou pallier ce défaut, s'il en eût été averti.

que l'esprit de régularité, & il est imitateur du zèle & de la piété des Apôtres. Les temps sont changés, & il est menacé sous ce regne d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractère & d'une profession sérieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligés de faire dire d'eux, qu'ils jouent, qu'ils chantent & qu'ils badinent comme les autres hommes, & qu'à les voir si plaisans & si agréables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers & si sévères? oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manières, de la politesse dont ils se piquent; qu'elle assortit aux contraires, & conforme les dehors aux conditions, & qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures différentes, & qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque?

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule & première vue: il y a un intérieur, & un cœur qu'il faut approfondir: le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, & forcés même par le temps & les occasions, que la vertu parfaite, & le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

» * (1) Il disoit que l'esprit dans cette belle personne, étoit
 » un diamant bien mis en œuvre; & continuant de parler d'elle:
 » c'est, ajoutoit-il, comme une nuance de raison & d'agrément,
 » qui occupe les yeux & le cœur de ceux qui lui parlent; on ne sçait
 » si on l'aime, ou si on l'admire: il y a en elle de quoi faire une par-
 » faite amie, il y a aussi de quoi vous mener plus loin que l'amitié.
 » Trop jeune & trop fleurie pour ne pas plaire, mais trop modeste

(1) Fragment.

» pour songer à plaire, elle ne tient compte aux hommes que de
» leur mérite, & ne croit avoir que des amis. Pleine de vivacités
» & capable de sentimens, elle surprend & elle intéresse; & sans
» rien ignorer de ce qui peut entrer de plus délicat & de plus fin dans
» les conversations, elle a encore ces faillies heureuses, qui, entre
» autres plaisirs qu'elles font, dispensent toujours de la réplique.
» Elle vous parle toujours comme celle qui n'est pas sçavante, qui dou-
» te & qui cherche à s'éclaircir, & elle vous écoute comme celle qui
» sçait beaucoup, qui connoît le prix de ce que vous lui dites, &
» auprès de qui vous ne perdez rien de ce qui vous échappe. Loin
» de s'appliquer à vous contredire avec esprit, & d'imiter ELVIRE,
» qui aime mieux passer pour une femme vive, que marquer du
» bon sens & de la justesse, elle s'approprie vos sentimens, elle les
» croit siens, elle les entend, elle les embellit; vous êtes content de
» vous d'avoir pensé si bien, & d'avoir mieux dit encore que vous
» n'aviez cru. Elle est toujours au-dessus de la vanité, soit qu'elle
» parle, soit qu'elle écrive: elle oublie les traits où il faut des rai-
» sons, elle a déjà compris que la simplicité est éloquente. S'il s'agit
» de servir quelqu'un, & de vous jeter dans les mêmes intérêts,
» laissant à Elvire les jolis discours & les Belles-Lettres, qu'elle met
» à tous usages, ARTENICE n'emploie auprès de vous que la sincé-
» rité, l'ardeur, l'empressement & la persuasion. Ce qui domine en
» elle c'est le plaisir de la lecture, avec le goût des personnes de nom
» & de réputation, moins pour en être connue que pour les connoî-
» tre. On peut la louer d'avance de toute la sagesse qu'elle aura un
» jour, & de tout le mérite qu'elle se prépare par les années, puis-
» qu'avec une bonne conduite, elle a de meilleures intentions, des
» principes sûrs, utiles à celles qui sont comme elle exposées aux soins
» & à la flatterie; & qu'étant assez particuliere, sans pourtant être
» farouche, ayant même un peu de penchant pour la retraite, il
» ne lui sçauroit peut-être manquer que les occasions, ou ce qu'on

» appelle un grand théâtre, pour y faire briller toutes ses vertus ».

* Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être négligée, & sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté & de sa jeunesse. Une grace naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions : il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. De même un homme de bien est respectable par lui-même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, & sa vertu plus spécieuse. Un air réformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relevent pas le mérite; ils le fardent, & font peut-être qu'il est moins pur, & moins ingénu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent, & dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le fera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle; & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de réputation, s'il est chagrin & austère, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu, & la leur rend suspecte d'une trop grande réforme, & d'une pratique trop ennuyeuse : s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gaiement & laborieusement, avoir des vues sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

* La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

* L'air spirituel est dans les hommes, ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est
connu

connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature ! Combien de temps, de regles, d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on sçait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on pense, jeter autant de force, de vivacité, de passion & de persuasion dans un discours étudié, & que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement & sans préparation dans les entretiens les plus familiers !

* Ceux qui sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

* Il y a de petites regles, des devoirs, des bienséances attachées aux lieux, aux temps, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, & que l'usage apprend sans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux, c'est vouloir un jour être détrompé.

* Je ne sçai s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique, & si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement tire à conséquence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes, est souvent la vérité.

Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure, le oui & le non sur une même chose, ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de société & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci & celui-là, qui en parlent différemment.

* Un homme partial est exposé à de petites mortifications ; car

comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, & que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de-là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquièrent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou séculière, ou ecclésiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie; foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la misère de la prévention! Il faut ajouter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déserter, les égaux, les inférieurs, les parens, les amis, jusqu'aux Médecins: ils sont bien éloignés de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remèdes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge & l'intérêt, sont les Charlatans en qui il se confie, & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît: ce sont eux aussi qui l'empoisonnent & qui le tuent.

* La règle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs, de nos manières, que l'indignité & le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Du même fonds dont on néglige un homme de mérite, l'on sçait encore admirer un sot.

* Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

* Un fat est celui que les fots croient un homme de mérite.

* L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebute ; l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense, il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent & le fot, il est composé de l'un & de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts, d'un vice de tempéramment ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du fot.

Le fot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le fot, la fatuité dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent : il semble que le ridicule réside tantôt dans celui qui en effet est ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il n'est point, & ne peut être.

* La grossièreté, la rusticité, la brutalité, peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

* Le stupide est un fot qui ne parle point, en cela plus supportable que le fot qui parle.

* La même chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté, ou un bon mot ; & dans celle du fot, une sottise.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit son caractère.

* L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de toujours conter.

* Le fot est embarrassé de sa personne, le fat a l'air libre & assuré, l'impertinent passe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

* Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que

l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

Un grain d'esprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom : dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ces deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme, s'affoiblit de jour à autre, & est sur le point de disparaître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a sçu acquérir du bien, ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins, & qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme ; mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celui qui n'est ni un Saint, ni un D^évot (1), & qui s'est peiné à n'avoir que de la vertu.

* Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non-incompatibles.

Entre le bon sens & le bon goût, il y a la différence de la cause à son effet.

Entre esprit & talent, il y a la proportion du tout à sa partie.

Appellerai-je homme d'esprit celui, qui, borné ou renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de-là, ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite, qui ne m'entend pas,

(1) Faux D^évot.

qui ne pense point, qui s'énonce mal : un Musicien, par exemple, qui, après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus, sans cet instrument, qu'une machine démontée à qui il manque quelque chose, & dont il n'est plus permis de rien attendre ?

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu ? Pourroit-on me le définir ? Ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté, pour jouer l'ombre ou les échecs ? Et s'il en faut, pourquoi voit-on des imbéciles qui y excellent, & de très-beaux génies qui n'ont pu même atteindre la médiocrité, à qui une pièce ou une carte dans les mains, trouble la vue, & fait perdre contenance ?

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sçait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation : il prend un mot pour un autre, il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient, il ne sçait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMEDE, d'HÉRACLIUS ; il est Roi, & un grand Roi : il est politique, il est Philosophe : il entreprend de faire parler des Héros, de les faire agir : il peint les Romains, ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers que dans leur histoire.

* Voulez-vous quelque autre prodige : concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup, violent, colere, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit

en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son insçu; quelle verve! Quelle élévation! Quelles images! Quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui, du même, de THÉODAS, & de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate; & du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille, qui réjouit: disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage: il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables: on est surpris de voir naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions. Q'ajouterai-je davantage? Il dit, & il fait mieux qu'il ne sçait: ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oublois de dire qu'il est tout à la fois avide & infatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses critiques, & dans le fonds assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tous différens: il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.

* Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & chéri par-tout où il se trouve, est petit dans son domestique, & aux yeux de ses proches, qu'il n'a pu réduire à l'estimer: tel autre au contraire, prophète dans son pays, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens, & qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare & singulier, qui lui est accordé par sa famille, dont il est l'idole; mais qu'il laisse chez soi toutes les fois qu'il sort, & qu'il ne porte nulle part.

* Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant, & une première vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession. L'on ne se rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses : tous alors se rapprochent de lui ; & de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

* Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres, & de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins notre vûe, & nous devient plus douce & plus supportable.

* L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vûe, & font leur route : tout leur rit, tout leur succede, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassés & félicités. Il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied : la puissance, les richesses, la violence, la flaterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas ; c'est le public, où ces gens échouent.

* Il est ordinaire & comme naturel, de juger du travail d'autrui, seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes & sublimes idées, estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits ; & celui qui écrit l'Histoire de son Pays, ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable employe sa vie à imaginer des fictions, & à trouver une rime : de même le Bachelier, plongé dans les quatre premiers siècles, traite toute autre doctrine de science triste, vaine & inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du Géometre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matiere,

& en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance : il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égare, & fait que l'homme illustre parle comme un sot.

* HERILLE, soit qu'il parle, qu'il harangue, ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au prince des Philosophes, que le vin enivre, & à l'Orateur Romain, que l'eau tempere. S'il se jette dans la morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon, qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude. Les choses les plus communes, les plus triviales, & qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sçait : il veut citer.

* C'est souvent hasarder un bon mot, & vouloir le perdre, que de le donner pour sien : il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit, ou qui se croient tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de sçavoir : il est dit avec plus d'insinuation, & reçu avec moins de jalousie : personne n'en souffre : on rit s'il faut rire ; & s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE, qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage, passoient pour fous. Ils disoient : « Quels » bisarres portraits nous fait ce Philosophe ! Quelles mœurs étranges & particulieres ne décrit-il point ! Où a-t'il rêvé, creusé, » rassemblé des idées si extraordinaires ? Quelles couleurs, quel » pinceau ! Ce sont des chimeres ». Ils se trompoient : c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel : on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du cynique,
il

il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

* Celui qui est riche par son sçavoir-faire, connoît un Philosophe, ses préceptes, sa morale & sa conduite; & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur: Je le plains, je le tiens échoué, ce rigide censeur, il s'égare & il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune: & selon ses principes, il raisonne juste.

Je pardonne, dit ANTISTIUS, à ceux que j'ai loués dans mon ouvrage, s'ils m'oublient. Qu'ai-je fait pour eux? Ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celui d'être corrigés: mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il fuit de-là, que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoute ce Philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense: on ne sçauroit en diminuer la réputation; & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?

* Il est bon d'être Philosophe, il n'est guères utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de Philosophe: ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement; & en restituant à un si beau nom son idée propre & convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est dûe.

* Il y a une Philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je? Qui nous place plus haut que les riches, que les grands & que les puissans, qui nous fait négliger les postes, & ceux qui les procurent, qui nous exempte de désirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner,

& qui nous sauve même l'émotion & l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre Philosophie, qui nous soumet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches, ou de nos amis, c'est la meilleure.

* C'est abrégé & s'épargner mille discussions, que de penser de certaines gens qu'ils sont incapables de parler juste, & de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils diront.

Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes; & il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaliser à soi.

* Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds & insupportables, sont chez nous comme dans leur centre; ils ne pesent plus, on ne les sent pas. Tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

Rien ne nous corrigerait plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres: c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La sage conduite roule sur deux pivots, le passé & l'avenir. Celui qui a la mémoire fidelle & une grande prévoyance, est hors du péril de censurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonstances où elle lui fera un jour inévitable.

* Le guerrier & le politique, non plus que le joueur habile, ne font pas le hasard, mais ils le préparent, ils l'attirent, & semblent presque le déterminer: non-seulement ils sçavent ce que le sot & le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hasard quand il arrive; ils sçavent même profiter, par leurs précautions & leurs mesures, d'un tel ou d'un tel hasard, ou de plusieurs tout à la fois. Si ce point arrive ils gagnent: si c'est cet autre, ils gagnent encore: un même point souvent les fait gagner de plusieurs ma-

nieres. Ces hommes sages peuvent être loués de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, & le hasard doit être récompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au-dessus d'un grand politique, que celui qui néglige de le devenir, & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire: ils viennent d'ailleurs que de notre esprit, c'est assez pour être rejetés d'abord par présomption & par humeur, & suivis seulement par nécessité, ou par réflexion.

* Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie! Quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrâce! Les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses trésors, une santé parfaite & une mort douce: mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point faits, des maux au contraire que l'on a faits, ou par soi-même, ou par les autres, en un mot, de toute sa prospérité?

* L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans aucun autre mérite que celui de n'être plus: le même éloge sert alors pour CATON & pour PISON.

Le bruit court que Pison est mort: c'est une grande perte: c'étoit un homme de bien, & qui méritoit une plus longue vie; il avoit de l'esprit & de l'agrément, de la fermeté & du courage, il étoit sûr, généreux, fidele: ajoutez, pourvu qu'il soit mort.

* La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foi, le désintéressement & la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décriement du genre humain.

* Tel soulage les misérables, qui néglige sa famille, & laisse son fils dans l'indigence: un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas

encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisieme fait des présens & des largesses, & ruine ses créanciers. Je demande, la pitié, la libéralité, la magnificence ; sont-ce les vertus d'un homme injuste, ou plutôt si la bisarrerie & la vanité ne sont pas les causes de l'injustice ?

* Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans différer : la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là font bien, qui font ce qu'ils doivent. Celui qui dans toute sa conduite laisse long-temps dire de soi, qu'il fera bien, fait très-mal.

* L'on dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour, & qui passe la vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses créanciers.

* L'honnêteté, les égards & la politesse des personnes avancées en âge de l'un & de l'autre sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux temps.

* C'est un excès de confiance dans les parens, d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien, & de la négliger.

* Quand il seroit vrai ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur, ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fonds, & ne touche qu'aux superficies, je ne laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit ; & s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est, qu'il l'a excellent.

* Ne songer qu'à soi & au présent, source d'erreur dans la politique.

* Le plus grand malheur après celui d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir à s'en justifier. Tels Arrêts nous déchargent, & nous renvoient absous, qui sont infirmés par la voix du peuple.

* Un homme est fidele à de certaines pratiques de religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, personne ne le loue, ni ne le désapprouve, on n'y pense pas: tel autre y revient après les avoir négligées dix années entieres, on se récrie, on l'exalte, cela est libre: moi je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, & je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le flateur n'a pas assez bonne opinion de soi, ni des autres.

* Tels sont oubliés dans la distribution des graces, & font dire d'eux: *Pourquoi les oublier?* Qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire: *Pourquoi s'en souvenir?* D'où vient cette contrariété? Est-ce du caractère de ces personnes, ou de l'incertitude de nos jugemens, ou même de tous les deux?

* On dit communément: après un tel, qui sera Chancelier? Qui sera Primat des Gaules? Qui sera Pape? On va plus loin: chacun, selon ses souhaits ou son caprice, fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux & plus caducs que celui qui est en place: & comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tue celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire, d'enterrer son successeur.

* La disgrâce éteint les haines & les jalousies. Celui-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur: il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne: il seroit un héros impunément.

* Rien n'est bien d'un homme disgracié: vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice: qu'il ait un grand cœur, qui ne craigne ni le fer ni le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace

à l'ennemi que BAYARD & MONTREVEL (1), c'est un bravache, on en plaifante : il n'a plus de quoi être un héros.

Je me contredis, il est vrai : accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens, je ne dis pas des différens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment.

* Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres & les plus vraies. Je ne hasarderai pas d'avancer que le feu en foi, & indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est-à-dire, rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes, à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerai aussi peu qu'une ligne droite, tombant sur une autre ligne droite, fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Ainsi dans un autre genre, je dirai à peine, avec toute la France : VAUBAN est infailible, on n'en appelle point : qui me garantiroit que dans peu de temps on n'insinuera pas que même sur le siège, qui est son fort, & où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme ANTIPHILE ?

* Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, & que la passion domine, l'homme docte est un *Sçavantasse*, le Magistrat un Bourgeois ou un Praticien, le Financier un *Maltôtier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre* : mais il est étrange que de si mauvais noms, que la colere & la haine ont sçu inventer, deviennent familiers, & que le dédain, tout froid & tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur-

(1) Marquis de Montrevel, Commissaire Général D. L. C. Lieutenant Général.

tout lorsque les ennemis commencent à fuir , & que la victoire n'est plus douteuse , ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat , ou pendant un siège , à paroître en cent endroits pour n'être nulle part , à prévenir les ordres du Général , de peur de les suivre , & à chercher les occasions , plutôt que de les attendre & les recevoir : votre valeur seroit-elle fautive ?

* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués , & où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie , pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie ; & que la gloire qu'ils préfèrent à la vie , ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens , ou qu'ils ne connoissent point , ou qu'ils n'estiment point ?

* Ceux qui , ni guerriers , ni courtisans , vont à la guerre , & suivent la Cour , qui ne font pas un siège , mais qui y assistent , ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre , quelque surprenante qu'elle soit , sur la tranchée , sur l'effet des bombes & du canon , sur les coups de main , comme sur l'ordre & le succès d'une attaque qu'ils entrevoient : la résistance continue , les pluies surviennent , les fatigues croissent , on plonge dans la fange , on a à combattre les saisons & l'ennemi , on peut être forcé dans ses lignes , & enfermé entre une Ville & une Armée : Quelles extrémités ! On perd courage , on murmure. Est-ce un si grand inconvénient que de lever un siège ? Le salut de l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins ? Ne faut-il pas , ajoutent-ils , fléchir sous les ordres du Ciel , qui semble se déclarer contre nous , & remettre la partie à un autre temps ? Alors ils ne comprennent plus la fermeté , & s'ils osoient dire , l'opiniâtreté du Général qui se roidit contre les obstacles , qui s'anime par la difficulté de l'entreprise , qui veille la nuit & s'expose le jour , pour la conduire à sa

fin. A-t'on capitulé, ces hommes si découragés relevent l'importance de cette conquête, en prédissent les suites, exagerent la nécessité qu'il y avoit de la faire, le péril & la honte qui suivoient de s'en désister, prouvent que l'armée qui nous couvroit des ennemis, étoit invincible : ils reviennent avec la Cour, passent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardés de la bourgeoisie, qui est aux fenêtres, comme ceux-mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils se croyent braves : revenus chez eux, ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausses-brayes, de courtines, & de chemin couvert : ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portés, & où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril*, des hasards qu'ils ont courus à leur retour d'être pris ou tués par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvénient du monde, que de demeurer court dans un sermon ou dans une harangue. Il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne lui ôte rien : mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espece de honte & de ridicule, s'exposent par de longs & souvent d'inutiles discours, à en courir tout le risque.

* Ceux qui employent mal leur temps, sont les premiers à se plaindre de sa briéveté. Comme ils le consomment à s'habiller, à manger, à dormir, à de fots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, & souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé, qui ne sçache perdre chaque jour deux heures de temps, cela va loin à la fin d'une longue vie : & si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde,
d'une

d'une chose si précieuse, & dont l'on se plaint qu'on n'a point assez !

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plupart des hommes oublie si fort qu'ils ont une ame, & se répandent en tant d'actions & d'exercices où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense : cet éloge même est devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au-dessus du chien, ou du cheval.

* A quoi vous divertissez-vous ? A quoi passez-vous le temps ? Vous demandent les fots & les gens d'esprit. Si je réplique que c'est à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à entendre, & à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire. Les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptés, ne se font pas sentir. Jouez-vous ? Masquez-vous ? Il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande & trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail & de l'exercice : être libre en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait, ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce sens que la liberté !

* CÉSAR n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'Univers (1) : il n'avoit point d'autre béatitude à se faire,

(1) Voyez les Pensées de M. Pascal, Chapitre XXXI. où il dit le contraire.

que le cours d'une belle vie, & un grand nom après sa mort : né fier, ambitieux, & se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si sérieux : il est étonnant que dans ce premier âge, les femmes ou le vin n'aient plutôt rompu son entreprise.

* UN JEUNE PRINCE D'UNE RACE AUGUSTE, L'AMOUR ET L'ES-PÉRANCE DES PEUPLES, DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FÉLICITÉ DE LA TERRE; PLUS GRAND QUE SES AYEUX; FILS D'UN HÉROS QUI EST SON MODELE, A DÉJA MONTRÉ A L'UNIVERS, PAR SES DIVINES QUALITÉS, ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANS DES HÉROS SONT PLUS PROCHES (1) DE L'ÊTRE, QUE LES AUTRES HOMMES.

* Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, & ne fait presque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches; & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculés? Mais si l'on juge, par le passé, de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, & j'ose dire dans l'Histoire! Quelles découvertes ne fera-t-on point! Quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les Etats & dans les Empires! Quelle ignorance est la nôtre, & quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans!

* Il n'y a point de chemin trop long, à qui marche lentement & sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignés, à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il

(1) Contre la maxime Latine & triviale : *Heroum filii noxæ.*

vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel !

* Le monde est pour ceux qui suivent les Cours, ou qui peuplent les Villes. La nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne : eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

* Pourquoi me faire froid, & vous plaindre sur ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours ? Êtes-vous vicieux, ô TRASYLE ? Je ne le sçavois pas, & vous me l'apprenez : ce que je sçai, est que vous n'êtes plus jeune.

Et vous, qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre ? Êtes-vous dédaigneux, mal-faisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite ? Je l'ignorois, & ne pensois pas à vous ; j'ai parlé des Grands.

* L'esprit de modération & une certaine sagesse dans la conduite, laissent les hommes dans l'obscurité : il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirés, ou peut-être de grands vices.

* Les hommes, sur la conduite des grands & des petits, indifféremment sont prévenus, charmés, enlevés par la réussite : il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus. C'est un noir attentat, c'est une sale & odieuse entreprise, que celle que le succès ne sçauroit justifier.

* Les hommes séduits par de belles apparences & de spécieux prétextes, goûtent aisément un projet d'ambition, que quelques Grands ont médité ; ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardiesse, ou par la nouveauté que l'on lui impute, ils y sont déjà accoutumés, & n'en attendent que le succès, lorsque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance, & sans nulle crainte

de se tromper , qu'il étoit téméraire , & ne pouvoit réussir.

* Il y a de tels projets d'un si grand éclat & d'une conséquence si vaste , qui font parler les hommes si long-temps , qui font tant espérer ou tant craindre , selon les divers intérêts des peuples , que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y sont commises. Il ne peut pas avoir paru sur la scène avec un si bel appareil , pour se retirer sans rien dire : quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise , il faut qu'il l'entame : le moindre mal pour lui , est de la manquer.

* Dans un méchant homme , il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vûes & ses projets , admirez sa conduite , exagérez son habileté à se servir des moyens les plus propres & les plus courts , pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises , la prudence n'y a aucune part ; & où manque la prudence , trouvez la grandeur , si vous le pouvez.

Un ennemi est mort , qui étoit à la tête d'une armée formidable , destinée à passer le Rhin : il sçavoit la guerre , & son expérience pouvoit être secondée de la fortune ; quels feux de joie a-t'on vû , quelle fête publique ! Il y a des hommes au contraire naturellement odieux , & dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font , ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire , que la voix du peuple éclate à leur mort , & que tout tressaille , jusqu'aux enfans , dès que l'on murmure dans les places , que la terre enfin en est délivrée.

* O temps ! ô mœurs ! s'écrie HÉRACLITE , ô malheureux siècle , siècle rempli de mauvais exemples , où la vertu souffre , où le crime domine , où il triomphe ! Je veux être un LYCAON , un ÆGISTE , l'occasion ne peut être meilleure , ni les conjonctures plus favorables , si je désire du moins de fleurir & de prospérer. Un homme dit : je passerai la mer , je dépouillerai mon pere de son patrimoine , je le chasserai lui , sa femme , son héritier , de ses terres & de ses états :

& comme il l'a dit , il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender , c'étoit le ressentiment de plusieurs Rois , qu'il outrage en la personne d'un seul Roi ; mais ils tiennent pour lui ; ils lui ont presque dit : passez la mer , dépouillez votre pere ; montrez à tout l'univers qu'on peut chasser un Roi de son Royaume , ainsi qu'un petit Seigneur de son Château , ou un Fermier de sa Métairie ; qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers & nous , nous sommes las de ces distinctions : apprenez au monde , que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds , peuvent nous abandonner , nous trahir , nous livrer , se livrer eux-mêmes à un étranger ; & qu'ils ont moins à craindre de nous , que nous d'eux & de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs & une ame tranquille ? Il n'y a point de charges qui n'ayent leurs privilèges : il n'y a aucun titulaire qui ne parle , qui ne plaide , qui ne s'agite pour les défendre : la dignité royale seule n'a plus de privilèges , les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul , toujours bon & magnanime , ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se liguent comme pour se venger de lui , & de l'appui qu'il donne à une cause qui lui est commune : l'esprit de pique & de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur , de la Religion , de leur Etat. Est-ce assez ? A leur intérêt personnel & domestique : il y va , je ne dis pas de leur élection , mais de leur succession , de leurs droits , comme héréditaires , enfin dans tout , l'homme l'emporte sur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe , se délivroit lui-même (1) d'un fatal ennemi , alloit jouir de la gloire d'avoir détruit un grand Empire : il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nés arbitres & médiateurs , temporisent ; & lorsqu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur médiation , ils la promettent. O pasteurs ! continue Héraclite ! ô rustres qui habitez sous le chaume & dans les cabanes , si les événe-

(1) Le Turc.

mens ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards & de loups-cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, & à boire de l'eau de vos citernes.

§ * Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux Foires comme Géans, comme des piéces rares dont il faut acheter la vûe, dès que vous allez jusques à huit pieds, qui vous donnez sans pudeur de la *hauteffe* & de l'*éminence*, qui est tout ce qu'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel, & qui voyent les nuages se former au-dessous d'elles, especes d'animaux glorieux & superbes, qui méprisez toute autre espece, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant & la baleine; approchez, hommes, répondez un peu à DÉMOCRITE. Ne dites-vous pas en commun Proverbe, *des loups ravissans, des lions furieux, malicieux comme un singe*: & vous autres qui êtes-vous? J'entends corner sans cesse à mes oreilles: *L'homme est un animal raisonnable*. Qui vous a passé cette définition? Sont-ce les loups, les singes, & les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-même? C'est déjà une chose plaisante, que vous donniez aux animaux vos confreres, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur: laissez-les un peu se définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies & de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe & de la tortue, qui vont sagement leur petit train, & qui suivent, sans varier, l'instinct de leur nature: mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon, qui est fort léger, & qui fait une belle descente sur la perdrix: voilà un bon oiseau; & d'un levrier qui prend un lievre corps à corps: c'est un bon levrier: je consens aussi que vous disiez d'un homme

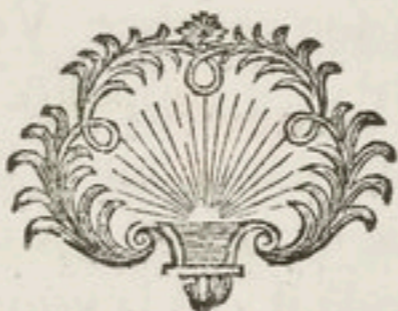
qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce : voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboyent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites : voilà de fots animaux, & vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, & qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettés avec fureur les uns sur les autres, & ont joué ensemble de la dent & de la griffe ; que de cette mêlée, il est demeuré de part & d'autre, neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de-là par leur puanteur ; ne diriez-vous pas : voilà le plus abominable *sabbat* dont on ait jamais oui parler ; & si les loups en faisoient de même, quels hurlemens ! Quelle boucherie ! Et si les uns & les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours, qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi & à anéantir leur propre espèce ; & après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur, de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, & pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres & les cimeteres, & à mon gré, fort judicieusement ; car avec vos seules mains, que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus, vous arracher les yeux de la tête ? Au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges playes, d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille maniere de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête, ou à la poitrine : vous

en avez d'autres plus pesans & plus massifs, qui vous coupent en deux parts, ou qui vous éventrent, sans compter ceux, qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant & la nourrice; & c'est-là encore où *gît* la gloire, elle aime le *remue-ménage*, & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, & dans les bonnes regles, vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, & qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres, que montrait autrefois un Charlatan subtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre: il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouilleres, la lance sur la cuisse, rien ne leur manquoit, & en cet équipage, elles alloient par sauts & par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du Mont *Athos*, pourquoi non, une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps? Elle en seroit plus au large: si cet homme avoit la vûe assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives & défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmousets ainsi équipés, & de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siège, une fameuse journée. N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? Le monde ne se divise-t'il plus qu'en Régimens & en Compagnies? Tout est-il devenu bataillon ou escadron? *Il a pris une Ville, il en a pris une seconde, puis une troisieme; il a gagné une bataille, deux batailles: il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre: est-ce de quelques-uns de vous autres, est-ce d'un Géant, d'un Athos que vous me parlez?* Vous avez sur-tout un homme pâle & livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair, & que l'on croiroit jeter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que
quatre

quatre autres , & met tout en combustion ; il vient de pêcher en eau trouble une Isle toute entiere : ailleurs , à la vérité , il est battu & pourfuivi : mais il se sauve par les *marais* , & ne veut écouter , ni paix , ni treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il sçavoit faire , il a mordu le sein de sa nourrice , elle en est morte , la pauvre femme , je m'entends , il suffit. En un mot , il étoit né sujet , & il ne l'est plus , au contraire , il est le maître ; & ceux qu'il a domptés & mis sous le joug , vont à la charrue , & labourent de bon courage : ils semblent même appréhender , les bonnes gens , de pouvoir se délier un jour & devenir libres , car ils ont étendu la courroye & allongé le fouet de celui qui les fait marcher ; ils n'oublient rien pour accroître leur servitude : ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux , & s'acquérir de nouveaux domaines : il s'agit , il est vrai , de prendre son pere & sa mere par les épaules , & de les jeter hors de leur maison ; & ils l'aident dans une si honnête entreprise. Les gens de de-là l'eau , & ceux en deçà , se cottisent , & mettent chacun du leur , pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable. Les *Pictes* & les *Saxons* imposent silence aux *Bataves* , & ceux-ci aux *Pictes* & aux *Saxons* ; tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves , & autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je ? De certains personnages qui ont des couronnes , je ne dis pas des Comtes ou des Marquis , dont la terre fourmille , mais des Princes & des Souverains : ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé , ils se découvrent dès son anti-chambre , & ils ne parlent que quand on les interroge. Sont-ce à ces mêmes Princes si pointilleux , si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préférences , & qui consument pour les régler , les mois entiers dans une diete ? Que fera ce nouvel ARCHONTE , pour payer une si aveugle soumission , & pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille , il doit la gagner , & en personne : si l'ennemi fait un siège , il doit le lui faire lever , & avec honneur : à

moins que tout l'Océan ne soit entre lui & l'ennemi, il ne sçau-
roit moins faire en faveur de ses Courtisans. CÉSAR lui-même ne
doit-il pas en venir grossir le nombre ? Il en attend du moins d'im-
portans services : car, ou l'Archonte échouera avec ses alliés, ce
qui est plus difficile qu'impossible à concevoir ; ou s'il réussit, &
que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses alliés, jaloux
de la religion & de la puissance de César, pour fondre sur lui,
pour lui enlever l'Aigle, & le réduire, lui & son héritier, à la
fasce d'argent, & aux pays héréditaires. Enfin c'en est fait, ils se
sont livrés à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils de-
voient se défier davantage. Esope (1) ne leur diroit-il pas : *La gent
volatille d'une certaine contrée prend l'allarme, s'effraye du voisi-
nage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur : elle se réfugie
auprès de la bête, qui lui fait parler d'accommodement, & la prend
sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après
l'autre.*

(1) Ici la Bruyere raisonne plutôt en Poëte qu'en Historien.



C H A P I T R E X I I I .

De la Mode.

U NE chose folle , & qui découvre bien notre petitesse , c'est l'assujettissement aux modes , quand on l'étend à ce qui concerne le goût , le vivre , la santé & la conscience. La viande noire est hors de mode , & par cette raison insipide : ce seroit pécher contre la mode , que de guérir de la fièvre par la saignée : de même l'on ne mourroit plus depuis long-temps par THÉOTIME : ses plus tendres exhortations ne fauvoient plus que le peuple , & Théotime a vu son successeur.

* La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau , mais pour ce qui est rare , unique , pour ce qu'on a , & ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait , mais à ce qui est couru , à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement , mais une passion , & souvent si violente , qu'elle ne cede à l'amour & à l'ambition , que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares & qui ont cours , mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare , & pourtant à la mode.

Le Fleuriste a un Jardin dans un Fauxbourg , il y court au lever du soleil , & il en revient à son coucher. Vous le voyez planté , & qui a pris racine au milieu de ses tulipes & devant la *solitaire* : il ouvre de grands yeux , il frotte ses mains , il se baisse , il la voit de plus près , il ne l'a jamais vûe si belle , il a le cœur épanoui de joie : il la quitte pour l'*orientale* , de-là il va à la *veuve* , il passe au *drap d'or* , de celle-ci à l'*agate* , d'où il revient enfin à la *solitaire* , où il se fixe , où il se lasse , où il (1) s'assit , où il oublie de dîner ; aussi est-elle

(1) Voyez sur cette expression ce qui a été remarqué ci-dessus , Chapitre X. pag. 251.

nuancée, bordée, huilée à pieces emportées; elle a un beau vase, ou un beau calice: il la contemple, il l'admire. DIEU & la nature font en tout cela ce qu'il n'admire point: il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, & que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un culte & une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre: parlez-lui de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers: il n'a de l'amour que pour une certaine espece; toute autre que vous lui nommez, le fait sourire & se moquer. Il vous mene à l'arbre, cueille artistement cette prune exquisite, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre: quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela? Cela est divin! Voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs: & là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie & sa vanité, par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! Homme qu'on ne peut jamais assez louer & admirer! Homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! Que je voye sa taille & son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits & la contenance d'un homme, qui seul entre les mortels possède une telle prune!

Un troisieme que vous allez voir, vous parle des Curieux ses confreres, & sur-tout de *DIOGNETE*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les Médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne

histoire ? Rien moins. Vous croyez peut-être , que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une tête , vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompue , c'est encore moins. Diognete sçait d'une Médaille le *frust* , le *feloux* , & la *fleur du coin* : il a une tablette dont toutes les places sont garnies , à l'exception d'une seule ; ce vuide lui blesse la vûe , & c'est précisément & à la lettre pour le remplir , qu'il employe son bien & sa vie.

Vous voulez , ajoute DÉMOCEDE , voir mes Estampes , & bien-tôt il les étale & vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire , ni nette , ni dessinée , & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet , qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont , ou la rue Neuve. Il convient qu'elle est mal gravée , plus mal dessinée , mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu , qu'elle n'a presque pas été tirée , que c'est la seule qui soit en France de ce dessein , qu'il l'a achetée très-cher , & qu'il ne la changeroit pas pour tout ce qu'il y a de meilleur. J'ai , continue-t'il , une sensible affliction , & qui m'obligera de renoncer aux Estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout CALOT , hormis une seule , qui n'est pas , à la vérité , de ses bons ouvrages , au contraire , c'est un des moindres , mais qui acheveroit Calot ; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette Estampe , & je désespere enfin d'y réussir : cela est bien rude !

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude , ou par curiosité , dans de longs voyages , qui ne font ni mémoires ni relations , qui ne portent point de tablettes , qui vont pour voir , & qui ne voyent pas , ou qui oublient ce qu'ils ont vû , qui désirent seulement de connoître de nouvelles tours , ou de nouveaux clochers , & de passer des rivieres qu'on n'appelle ni la Seine , ni la Loire , qui sortent de leur patrie pour y retourner , qui aiment à être absens , qui veulent un jour être revenus de loin : & ce satyrique parle juste , & se fait écouter.

Mais quand il ajoute , que les livres en apprennent plus que les voyages , & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliotheque , je fouhaite de la voir : je vais trouver cet homme , qui me reçoit dans une maison , où dès l'escalier , je tombe en foiblesse , d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer , qu'ils sont dorés sur tranche , ornés de filets d'or , & de la bonne édition , me nommer les meilleurs l'un après l'autre , dire que sa Gallerie est remplie à quelques endroits près , qui sont peints de maniere , qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes , & que l'œil s'y trompe ; ajouter qu'il ne lit jamais , qu'il ne met pas le pied dans cette Gallerie , qu'il y viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance , & ne veux , non plus que lui , visiter sa tannerie , qu'il appelle bibliotheque.

* Quelques-uns par une intempérance de sçavoir , & par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance , les embrassent toutes , & n'en possèdent aucune. Ils aiment mieux sçavoir beaucoup , que de sçavoir bien , & être foibles & superficiels dans diverses sciences , que d'être sûrs & profonds dans une seule. Ils trouvent en toutes rencontres , celui qui est leur maître , & qui les redresse : ils sont les duppes de leur vaine curiosité , & ne peuvent au plus , par de longs & pénibles efforts , que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des sciences , où ils n'entrent jamais : ils passent leur vie à déchiffrer les langues Orientales & les langues du Nord , celles des deux Indes , celles des deux Poles , & celles qui se parlent dans la lune. Les idiomes les plus inutiles , avec les caracteres les plus bisarres & les plus magiques , sont précisément ce qui réveille leur passions & qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui se bornent ingénûment à sçavoir leur langue , ou tout au plus la Grecque & la Latine. Ces gens lisent toutes les Histo-

res, & ignorent l'Histoire : ils parcourent tous les Livres, & ne profitent d'aucun : c'est en eux une stérilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité, la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer : ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens ; il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable : le Maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie, pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proie aux Anglois & aux Allemands qui voyagent, & qui viennent-là du Palais-Royal, du Palais L.... G.... & du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte : tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

On en sçait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot, que dis-je ? Elles ne sont pas vêtues, à peine nourries ; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc, qui sont pauvres : & la source de leur misere n'est pas fort loin, c'est un garde-meuble chargé & embarrassé de bustes rares, déjà poudreux & couverts d'ordure, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

DIPHILE commence par un oiseau, & finit par mille : sa maison n'en est pas infectée, mais empestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliere : ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne, & les eaux dans leurs plus grandes crûes, ne font pas un bruit si perçant & si aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres, que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse, & à laquelle à peine il peut

suffire. Il passe les jours : ces jours qui échappent & qui ne reviennent plus, à verser du grain, & à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme, qui n'a point d'autre ministère que de siffler des Serins au flageolet, & de faire couver des *Canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre ; car ses enfans sont sans Maîtres & sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent ; & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gasouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les différens genres de Curieux ? Devineriez-vous à entendre parler celui-ci de son *Léopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non ? S'il les achete au poids de l'or.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est sur-tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? Il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t'il fait une perte irréparable : approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille !

Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé son empire avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, & l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante : il a été approuvé

(***) Noms de Coquillages.

par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espece de religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes ; des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode, ou pour le commandement des armées & la négociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t'il des hommes qui dégènerent de ce qu'ils furent autrefois ? Est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux ?

* Un homme à la mode dure peu ; car les modes passent : s'il est par hasard homme de mérite, il n'est pas anéanti, & il subsiste encore par quelque endroit : également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, & qu'elle sçait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs : le manque d'appui & d'approbation, non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure & la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

* Si vous dites aux hommes, & sur-tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent : qu'il la garde ; qu'il a bien de l'esprit, de celui sur-tout qui plaît & qui amuse, ils vous répondent : tant mieux pour lui ; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sçait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel temps il fait. Mais si vous leur apprenez qu'il y a un TIGILLIN qui *souffle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau-de-vie, & , chose merveilleuse ! Qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent : Où est-il ? Amenez-le moi demain, ce soir ; me l'amenez-vous ? On le leur amène ; cet homme propre à parer les avenues d'une foire,

& à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, & qui le souleve davantage que le grand jeu : cela va du pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un CATULLE ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une séance.

* Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleue*, qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson, & tient la place de quelque chose de meilleur, qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger, qui naît & qui tombe presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent : demain elle est négligée, & rendue au peuple.

Une personne de mérite au contraire, est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive (1) par sa beauté ou par son odeur, l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps, & d'une vogue ancienne & populaire, que nos peres ont estimée, & que nous estimons après nos peres, à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sçauroit nuire : un lys, une rose.

* L'on voit EUSTRATE assis dans sa nacelle, où il jouit d'un air pur & d'un ciel serein : il avance d'un bon vent, & qui a toutes les apparences de devoir durer : mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée. On voit Eustrate revenir sur l'eau & faire quelques efforts, on espere qu'il pourra du moins se sauver & ve-

(1) Ou plutôt, à mon avis, *pour sa beauté, ou pour son odeur.*

nir à bord, mais une vague l'enfonce, on le tient perdu. Il paroît une seconde fois, & les espérances se réveillent, l'orsqu'un flot survient & l'abîme; on ne le revoit plus, il est noyé.

VOITURE & SARRASIN étoient nés pour leur siècle, & ils ont parus dans un temps, où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard, & j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les conversations légères, les cercles, la fine plaifanterie, les lettres enjouées & familières, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu; & qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre: ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut-être ils excelloient dans un autre genre. Mais les femmes sont de nos jours, ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois: le goût de la faveur, le jeu, les galans, les Directeurs ont pris la place, & la défendent contre les gens d'esprit.

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chausses à aiguillettes & des bottines: il rêve la veille par où & comme il pourra se faire remarquer le jour qui fuit. Un Philosophe se laisse habiller par son Tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode, qu'à l'affecter.

* L'on blâme une mode, qui, divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entière pour le buste, & laisse l'autre pour le reste du corps: l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre & la structure changent selon leurs caprices, qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève & les hérissé à la manière des Bacchantes, & semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce & modeste, en une autre qui soit fière & audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant, toute bizarre

qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devoit seulement admirer l'inconstance & la légèreté des hommes, qui attachent successivement les agrémens & la bienfiance à des choses toutes opposées, qui employent pour le comique & pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, & d'ornemens les plus sérieux; & que si peu de temps en fasse la différence.

* N.... est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coëffures changent; & lorsqu'elle y pense le moins, & qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

IPHIS voit à l'Eglise un foulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, & en rougit, il ne se croit plus habillé: il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache: le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents: il fait la petite bouche, & il n'y a guères de momens où il ne veuille sourire: il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même: il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras: il a un mouvement de tête, & je ne sçai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir: il a une démarche molle, & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer: il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude: il est vrai aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ni boucles d'oreilles, ni collier de perles: aussi ne l'ai-je pas mis dans le Chapitre des femmes.

* Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence & le ridicule où elles peuvent tomber, dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté: ils leur préfèrent une parure

arbitraire, une draperie indifférente, fantaisies du Peintre, qui ne font prises ni sur l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent, ni les mœurs, ni les personnes : ils aiment les attitudes forcées ou immodestes, un maniere dure, sauvage, étrangere, qui font un Capitain d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un homme de robe, une Diane d'un femme de Ville, comme d'une femme simple & timide une Amazone, ou une Pallas ; une Lais d'une honnête fille, un Scythe, un Attila, d'un Prince qui est bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle : qui cede elle-même à celle qui la suit, & qui ne fera pas la dernière ; telle est notre légéreté. Pendant ces révolutions, un siècle s'est écoulé, qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées, & qui ne font plus. La mode alors la plus curieuse, & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne : aidée du temps & des années, elle a les mêmes agrémens dans les Portraits, qu'a le *saye* ou l'habit Romain sur les Théâtres, qu'ont la *Mante* *, le *Voile* * & la *Thiare* * dans nos tapisseries & dans nos peintures.

Nos peres nous ont transmis, avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes, (1) & des autres ornemens qu'ils ont aimés pendant leur vie : nous ne sçaurions bien reconnoître cette sorte de bien-fait, qu'en traitant de même nos descendans.

* Le Courtifan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chausses & en pourpoint, portoit de larges canons, & il étoit libertin : cela ne sied plus. Il porte une perruque, l'habit ferré, le bas uni, & il est dévot : tout se regle par la mode.

(***) Habits des Orientaux.

(1) Offensives & défensives.

* Celui qui depuis quelque temps à la Cour étoit dévot, & par-là contre toute raison, peu éloigné du ridicule, pouvoit-il espérer de devenir à la mode ?

* De quoi n'est point capable un Courtisan, dans la vûe de sa fortune, si pour ne la pas manquer il devient dévot !

* Les couleurs sont préparées, & la toile est toute prête : mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille & mille figures ? Je le peins dévot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échappe, & déjà il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, & je sçaurai le prendre dans un point de dérèglement de cœur & d'esprit où il sera reconnoissable : mais la mode presse, il est dévot.

* Celui qui a pénétré la Cour, connoît ce que c'est que vertu, & ce que c'est que dévotion (1), & il ne peut plus s'y tromper.

* Négliger Vêpres, comme une chose antique & hors de mode, garder sa place soi-même pour le Salut, sçavoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, sçavoir où l'on est vu & où l'on n'est pas vu, rêver dans l'Eglise à Dieu & à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres & des commissions, y attendre les réponses, avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile, tirer toute sa sainteté & tout son relief de la réputation de son Directeur, dédaigner ceux dont le Directeur a moins de vogue, & convenir à peine de leur salut, n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi, ou par son Directeur, préférer sa Messe aux autres Messes, & les Sacremens donnés de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance, ne se repaître que de Livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ni Evangiles, ni Epîtres des Apôtres, ni morale des Peres ; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles, circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens, s'accuser

(1) Fausse dévotion.

de ses souffrances, de sa patience, dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme, être en liaison secrète avec de certaines gens contre certaines autres, n'estimer que soi & sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même, goûter, savourer la prospérité & la faveur, n'en vouloir que pour soi, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune & des dignités, c'est du moins jusqu'à ce jour, le plus bel effort de la dévotion du temps.

* Un Dévot (1), est celui qui sous un Roi athée, seroit athée.

* Les Dévots (2) ne connoissent de crimes que l'incontinence; parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence. Si PHERECYDE passe pour être guéri des femmes, ou PHERENICE pour être fidelle à son mari, ce leur est assez: laissez-les jouer un jeu ruineux, faire perdre leurs Créanciers, se réjouir du malheur d'autrui; & en profiter, idolâtrer les Grands, mépriser les petits, s'enivrer de leur propre mérite, sécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état: voulez-vous qu'ils empiètent sur celui des gens de bien, qui avec les vices cachés, fuyent encore l'orgueil & l'injustice?

* Quand un Courtisan sera humble, guéri du faste & de l'ambition, qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrents, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses créanciers, qu'il ne fera ni fourbe, ni médifant, qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illégitimes, qu'il priera autrement que des levres, & même hors de la présence du Prince: quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche difficile, qu'il n'aura point le visage austere & la mine triste, qu'il ne sera point paresseux & contemplatif, qu'il sçaura rendre, par une scrupuleuse

(1) Faux dévot.

(2) Faux dévots.

attention, divers emplois très-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur-tout d'une suite la plus étendue pour les peuples & pour tout l'état : quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître ; alors je dirai de ce personnage : il est dévot, ou plutôt c'est un homme donné à son siècle pour le modèle d'une vertu sincère, & pour le discernement de l'hypocrisie.

* ONUPHRE n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton & sur le duvet : de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, & d'une autre fort moëlleuse pendant l'hiver ; il porte des chemises très-déliées, qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point : *Ma haire & ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, & il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire, & qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment, ouvrez-les, c'est *le Combat spirituel*, *le Chrétien intérieur*, *l'Année sainte* : d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville, & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente & modeste, l'air recueilli, lui sont familiers : il joue son rôle. S'il entre dans une Eglise, il observe d'abord de qui il peut être vu ; & selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux & prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux, ni à prier. Arrive-t'il vers lui un homme de bien & d'autorité, qui le verra & qui peut l'entendre, non-seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans & des soupirs : si l'homme de bien se retire, celui-ci qui le voit partir, s'appaise & ne souffle pas. Il entre une autre fois dans

un lieu saint , perce la foule , choisit un endroit pour se recueillir , & où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des Courtisans qui parlent , qui rient , & qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'anti-chambre , il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation , qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même , où il trouve son compte. Il évite une Eglise déserte & solitaire , où il pourroit entendre deux Messes de suite , le Sermon , Vêpres & Complies , tout cela entre Dieu & lui , & sans que personne lui en sçût gré : il aime la Paroisse , il fréquente les Temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup , on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année , où , à propos de rien , il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'hyver il touffe , il a une mauvaise poitrine , il a des vapeurs , il a eu la fièvre : il se fait prier , presser , quereller pour rompre le Carême dès son commencement , & il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens , ou dans un procès de famille , il est pour les plus riches ; & il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent , à qui il a sçu imposer , dont il est le parasite , & dont il peut tirer de grands secours , il ne cajolle point sa femme , il ne lui fait du moins ni avance , ni déclaration : il s'enfuira , il lui laissera son manteau , s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même : il est encore plus éloigné d'employer pour la flater & pour la séduire , le jargon de la (1) dévotion : ce n'est point par habitude qu'il le parle , mais avec dessein , & selon qu'il lui est utile , & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sçait où se trouvent des femmes plus sociables & plus dociles que celle de son ami ; il ne les abandonne pas pour long-temps , quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le

(1) Fausse dévotion.

public, qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage exténué, & d'un homme qui ne se ménage point ? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prospèrent à l'ombre de la dévotion (1), lui conviennent, seulement avec cette petite différence, qu'il néglige celles qui ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-ci, les plus belles & les mieux faites, c'est son attrait : elles vont, & il va : elles reviennent, & il revient : elles demeurent, & il demeure. C'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir : qui pourroit n'en être pas édifié ? Elles sont dévotes, & il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami, & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet, qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois, & d'une certaine manière, que rien ne lui manque, & c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme. Il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme, pour le piquer d'honneur, & le conduire à lui faire une grande largesse : il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit sur-tout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, & par une parfaite, quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts : aussi ne se joue-t'il pas à la ligne directe, & il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouve tout à la fois une fille à pourvoir, & un fils à établir ; il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, (& il l'apprehende) sans

(1) Fausse dévotion.

qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérober sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale, on l'attaque plus impunément : il est la terreur des cousins & des cousines, du neveu & de la niece, le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & sans enfans ; & il faut que celui-ci le deshérite, s'il veut que ses parens recueillent sa succession : si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une légère médifance lui suffit pour ce pieux dessein, c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile : il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, & ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il désire la dépouille : il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'EUDOXE, il sourit ou il soupire : on l'interroge, on insiste, il ne répond rien ; & il a raison, il en a assez dit.

* Riez, ZELIE, foyez badine & folâtre à votre ordinaire. Qu'est devenue votre joye ? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respirer : riez plus haut, Zelig, éclatez : que sert une meilleure fortune, si elle amene avec soi le sérieux & la tristesse ? Imiter les Grands qui sont nés dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cèdent à leur tempéramment, suivez le vôtre : ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place, ou que quelques mille livres de rente de plus ou de moins, vous font passer d'une extrémité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit : je m'en doutois, Zelig, mais croyez-moi, ne laissez pas de rire, & même de me sourire en passant comme autrefois ; ne craignez rien, je n'en ferai ni plus libre, ni plus familier avec vous ; je n'aurai pas une moindre opinion de vous & de votre poste, je croirai également

que vous êtes riche & en faveur. Je suis dévote, ajoutez-vous : c'est assez, Zélie, je dois me souvenir que ce n'est plus la sérénité & la joye que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage. Les passions tristes & austères ont pris le dessus, & se répandent sur les dehors, elles menent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion (1) sçache encore mieux que la beauté & la jeunesse, rendre une femme fiere & dédaigneuse.

* L'on a été loin depuis un siècle dans les Arts & dans les Sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du salut, que l'on a réduite en regle & en méthode, & augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime. La dévotion (2) & la Géométrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art : celui qui ne les sçait pas, n'est ni Dévot, ni Géometre. Les premiers dévots, ceux mêmes qui ont été dirigés par les Apôtres, ignoroient ces termes ; simples gens, qui n'avoient que la foi & les œuvres, & qui se réduisoient à croire & à bien vivre.

* C'est une chose délicate à un Prince religieux, de réformer la Cour, & de la rendre pieuse ; instruit jusques où le Courtisan veut lui plaire, & aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence ; il tolere, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilege : il attend plus de Dieu & du temps, que de son zele & de son industrie.

* C'est une pratique ancienne dans les Cours, de donner des pensions, & de distribuer des graces à un Musicien, à un Maître de Danse, à un Farceur, à un Joueur de flute, à un Flateur, à un Complaisant : ils ont un mérite fixe, & des talens sûrs & connus, qui amusent les Grands, qui les délassent de leur grandeur. On sçait que Favier est

(1) Fausse dévotion.

(2) Fausse dévotion.

beau danseur , & que Lorenzani fait de beaux Motets. Qui sçait au contraire si l'homme dévot a de la vertu ? Il n'y a rien pour lui sur la cassette , ni à l'épargne ; & avec raison ; c'est un métier aisé à contrefaire , qui , s'il étoit récompensé , exposeroit le Prince à mettre en honneur la dissimulation & la fourberie , & à payer pension à l'hypocrite.

* L'on espere que la dévotion de la Cour ne laissera pas d'inspirer la résidence.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos. Elle fait supporter la vie , & rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

* Chaque heure en soi , comme à notre égard , est unique : est-elle écoulée une fois , elle a péri entièrement , les millions de siècles ne la rameneront pas. Les jours , les mois , les années s'enfoncent , & se perdent sans retour dans l'abîme des temps. Le temps même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité , & il sera effacé. Il y a de légères , de frivoles circonstances du temps , qui ne sont point stables , qui passent , & que j'appelle des modes ; la grandeur , la faveur , les richesses , la puissance , l'autorité , l'indépendance , le plaisir , les joies , la superfluité. Que deviendront ces modes , quand le temps même aura disparu ? La vertu seule , si peu à la mode , va au-delà des temps.



CHAPITRE XIV.

De quelques Usages.

IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles. *

Quelques autres se couchent roturiers, & se levent nobles. *

Combien de nobles dont le pere & les aînés sont roturiers ?

* Tel abandonne son pere qui est connu, & dont l'on cite le Greffe ou la Boutique, pour se retrancher sur son ayeul, qui, mort depuis long-temps, est inconnu & hors de prise. Il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances ; & pour être noble, il ne lui manque que des titres.

* Réhabilitations, mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui des Lettres de noblesse, autrefois si François & si usité. Se faire réhabiliter, suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit, qu'à la vérité son pere a pu déroger, ou par la charrue, ou par la houe, ou par la malle, ou par les livrées ; mais qu'il ne s'agit pour lui, que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, & de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de sa vaisselle d'étain : qu'en un mot, les Lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est-à-dire, celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

* Un homme du peuple, à force d'affurer qu'il a vu un pro-

(**) Vétérans.

dige, se persuade faussement qu'il a vu un prodige. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron, ou de quelque Châtelain, dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

* Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une pièce honorable, des supports, un cimier, une devise, & peut-être le cri de guerre? Qu'est devenue la distinction des casques & des *heaumes*? Le nom & l'usage en sont abolis. Il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés; & ceux-ci de tant ou de tant de grilles: on n'aime pas les minuties, on passe droit aux couronnes, cela est plus simple: on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs bourgeois, une certaine pudeur, qui les empêche de se parer d'une couronne de Marquis, trop satisfaits de la Comtale: quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font passer de leur enseigne à leur carrosse.

* Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être cru noble sur sa parole.

* Un bon Gentil-homme veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les presséances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'HOZYER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

* Les Grands en toutes choses, se forment & se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques

d'honneurs & de distinction dont leur condition se trouve chargée, & préfèrent à cette servitude, une vie plus libre & plus commode : ceux qui suivent leur piste, observent déjà par émulation cette simplicité & cette modestie : tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvénient !

* Certaines gens portent trois noms, de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe, qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci par la suppression d'une syllable, fait de son nom obscur, un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre, se travestit, & de SYRUS devient CYRUS. Plusieurs suppriment leurs noms, qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portés. Il s'en trouve enfin, qui, nés à l'ombre des clochers de Paris, veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout pays, allongent leurs noms François d'une terminaison étrangère, & croient que venir de bon lieu, c'est venir de loin.

* Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse avec la roture, & a fait évanouir la preuve des quatre quartiers.

* A combien d'enfans seroit utile la loi qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit ! Mais à combien d'autres seroit-elle contraire !

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble : franchises, immunités, exemptions, privileges, que manque-t'il à ceux qui ont un titre ?

Croyez-

Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des Solitaires (1) se font faits nobles? Ils ne sont pas si vains : c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les Gabelles? Je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la Communauté.

* Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyere que toutes les chroniques rangent au nombre des grands Seigneurs de France, qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

* Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux : & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

* Il y a des choses, qui, ramenées à leurs principes & à leur première institution, sont, étonnantes & incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet, que certains Abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse & de la vanité des sexes & des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement & dans l'étymologie de leur nom, les peres & les chefs de saints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! Et sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple Abbé en velours gris, & à ramages comme une Éminence, ou avec des mouches & du rouge comme une femme?

* Que les saletés des Dieux, la Venus, le Ganymede, & les autres nudités du Carache ayent été faites pour des Princes de

(1) Maison Religieuse, Secretaire du Roi.

l'Eglise, & qui se disent successeurs des Apôtres, le Palais Farnese en est la preuve.

* Les belles choses le sont moins hors de leur place : les bienféances mettent la perfection, & la raison met les bienféances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la Chapelle, ni dans un Sermon des tons de théâtre : l'on ne voit point d'images profanes (1) dans les Temples, un CHRIST, par exemple, & le jugement de Pâris dans le même Sanctuaire; ni à des personnes consacrées à l'Eglise, le train & l'équipage d'un cavalier.

* Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau Salut : la décoration souvent profane, les places retenues & payées, des (2) livres distribués comme au théâtre, les entrevûes & les rendez-vous fréquens, les murmures & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune, qui y parle familièrement, féchement, & sans autre zele que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & des voix qui concertent depuis long-temps, se fassent entendre? Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile léger qui couvre les Mysteres, témoins d'une telle indécence? Quoi! Parce qu'on ne danse pas encore aux TT**, me forcera-t'on d'appeller tout ce spectacle office divin?

* L'on ne voit point faire de vœux ni de pèlerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable & moins malfaifant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude & de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bisarre, que de se représenter une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle, pour y applaudir à une troupe d'excommuniés,

(1) Tapisseries.

(2) Le Motet traduit en vers François, par L. L**.

qui ne le font que par le plaisir qu'ils leur donnent, & qui est déjà payé d'avance. Il me semble qu'il faudroit ou fermer les théâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des Comédiens.

* Dans ces jours qu'on appelle saints, le Moine confesse pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine & ses adhérens: telle femme pieuse sort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilege. N'y-a-t'il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne, ou de faire taire le Pasteur, ou de suspendre pour un temps le pouvoir du *Barnabite*.

* Il y a plus de rétributions dans les Paroisses pour un Mariage, que pour un Baptême; & plus pour un Baptême, que pour la Confession. L'on diroit que ce soit un taux sur les Sacremens, qui semblent par-là être appréciés. Ce n'est rien au fonds que cet usage; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter: ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples & aux indévots.

* Un Pasteur frais & en parfaite santé, en linge fin & en point de Venise, a sa place dans l'Œuvre auprès les pourpres & les fourrures, il y acheve sa digestion, pendant que le Feuillant ou le Récollet quitte sa cellule & son désert, où il est lié par ses vœux & par la bienfiance, pour venir le prêcher lui & ses ouailles, & en recevoir le salaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites: Quelle censure! Et combien elle est nouvelle & peu attendue! Ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la parole divine & le pain de l'Évangile? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les Temples, dans les maisons, dans les places, sur les toits; & que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des pœmons capables de lui mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont atta-

chées. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouve établi, & qu'il laissera à son successeur : mais c'est cet usage bisarre & dénué de fondement & d'apparence que je ne puis approuver, & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obsèques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance.

* TITE, par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la première, qui est vacante : ni ses talents, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroissiens ne sçauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre (1) Clerc pour la remplir. Tite est reculé, ou congédié, il ne s'en plaint pas : c'est l'usage.

* Moi, dit le Chefcier, je suis maître du Chœur : qui me forcera d'aller à Matines ? Mon prédécesseur n'y alloit point : suis-je de pire condition ? Dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue ? Ce n'est point, dit l'Écolâtre, mon intérêt qui me mene, mais celui de la Prébende : il feroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au Chœur, pendant que le Trésorier, l'Archidiacre, le Pénitencier & le Grand-Vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le Prevôt, à demander de la rétribution sans me trouver à l'Office : il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre. Que me feroit d'être à la tête d'un Chapitre ? Mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin, c'est entr'eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long usage, qu'il n'est point obligé de le faire : l'émulation de ne se point rendre aux Offices divins, ne sçauroit être plus vive ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tran-

(1) Ecclésiastique.

quille, & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfans de Chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un sommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux songes : ils se levent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se résoudre eux-mêmes à leur propre félicité, & qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui, par un discours préparé, tendre & pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en sueur & qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme Chrétien & raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre, & à faire son salut.

* La fille d'ARISTIPPE est malade & en péril ; elle envoie vers son pere, veut se réconcilier avec lui, & mourir dans ses bonnes graces. Cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t'il de lui-même cette démarche si raisonnable ? Y entraînera-t'il sa femme ? Ne faudra-t'il point, pour les remuer tous deux, la machine du Directeur ?

* Une mere, je ne dis pas qui cede & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution ; afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

* Un homme joue & se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles, de ce qu'il a pu sauver des mains d'un AMBREVILLE. La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur & une bonne vocation, mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

* Celle qui délibere sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastere, pour s'y renfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire, & du despotique.

* Faire une folie, & se marier *par amourette*, c'est épouser MELITE, qui est jeune, belle, sage, œconome, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'ÆGINE qu'on vous propose, & qui avec une riche dot, apporte de riches dispositions à la consumer, & tout votre fonds avec sa dot.

* Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse, & qui méritoit qu'on y pensât, l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise: même table, même demeure, même lit: l'on n'en étoit point quitte pour une pension: avec des enfans & un ménage complet, l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

* Qu'on évite d'être vu seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée: qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée, cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joie, ses délices & toute sa société, avec celle qu'il aime & qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur? Que ne commence-t'il par rougir de son mariage?

Je connois la force de la coutume, & jusqu'où elle maîtrise les esprits & contraint les mœurs, dans les choses mêmes les plus dénuées de raison & de fondement: je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y passer en revue avec une personne, qui seroit ma femme.

* Ce n'est pas une honte, ni une faute à un jeune homme, que d'épouser une femme avancée en âge, c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se jouer de sa bienfaitrice, par des traitemens indignes, & qui lui découvrent qu'elle est la dupe d'un hypocrite & d'un ingrat. Si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre.

dre de l'amitié : s'il est permis de tromper , c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincere. Mais elle vit long - temps ? Aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune , & l'acquie de toutes vos dettes ? N'a-t'elle plus , après ce grand ouvrage , qu'à retenir son haleine , qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë ? A-t'elle tort de vivre ? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funérailles , à qui vous destiniez la grosse sonnerie & les beaux ornemens , en est-elle responsable ?

Il y a depuis long-temps dans le monde , une maniere (1) de faire valoir son bien , qui continue toujours d'être pratiquée par d'honnêtes gens , & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

* On a toujours vu dans la République de certaines charges , qui semblent n'avoir été imaginées la premiere fois , que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin & sans interruption ; dirai-je qu'il n'en revient plus , ou qu'il n'en revient que tard ? C'est un gouffre , c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves , & qui ne les rend pas , ou si elle les rend , c'est par des conduits secrets & souterrains , sans qu'il y paroisse , ou qu'elle en soit moins grosse & moins enflée , ce n'est qu'après en avoir joui long-temps , & lorsqu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu , autrefois si sûr , si religieux & si inviolable , est devenu avec le temps , & par les soins de ceux qui en étoient chargés , un bien perdu. Quel autre secret de doubler mes revenus , & de thésauriser ? Entrerai-je dans le huitieme denier , ou dans les Aides ? Serai-je Avare , Partisan , ou Administrateur ?

* Vous avez une piece d'argent , ou même une piece d'or , ce n'est pas assez , c'est le nombre qui opere : faites-en , si vous pouvez , un amas considerable , & qui s'éleve en pyramide , je me charge du reste. Vous n'avez ni naissance , ni esprit , ni talens , ni ex-

(1) Billets & Obligations.

périence, n'importe : ne diminuez rien de votre monceau, & je vous placerai si haut, que vous vous couvrirez devant votre maître, si vous en avez : il sera même fort éminent, si avec votre métal, qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

* ORANTE plaide depuis dix ans entiers en règlement de Juges, pour une affaire juste, capitale, & où il y va de toute sa fortune : elle sçaura peut-être dans cinq années quels seront ses Juges, & dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

L'on applaudit à la coutume qui s'est introduite dans les tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'esprit ; de les ramener au fait & aux preuves toutes seches, qui établissent leurs causes & le droit de leurs parties ; & cette pratique si sévère, qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, & qui va faire du Parlement une muette Jurisdiction, on l'autorise par une raison solide & sans réplique, qui est celle de l'expédition : il est seulement à désirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les Bureaux comme les Audiences, & qu'on cherchât une fin aux écritures (1), comme on fait aux plaidoyers.

* Le devoir des Juges est de rendre la justice, leur métier est de la différer : quelques-uns sçavent leur devoir, & font leur métier.

* Celui qui sollicite son Juge, ne lui fait pas honneur : car ou il se défie de ses lumières, & même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'alliance nuisent à une bonne cause, & qu'une trop

(1) Procès par écrit.

grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injuste.

* Le Magistrat coquet ou galant, est pire dans les conséquences que le dissolu : celui-ci cache son commerce & ses liaisons, & l'on ne sçait souvent par où aller jusqu'à lui : celui-là est ouvert par mille foibles qui sont connus ; & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la Religion & la Justice n'aillent de pair dans la République, & que la Magistrature ne consacre les hommes comme la Prêtrise. L'homme de robe ne sçauroit guères danser au Bal, paroître aux Théâtres, renoncer aux habits simples & modestes, sans consentir à son propre avilissement ; & il est étrange qu'il ait fallu une loi pour régler son extérieur, & le contraindre ainsi à être grave & plus respecté.

* Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage, & en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans conséquence, & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître & durer que par la confusion & le désordre, a ses préceptes : on ne se massacre pas par pelotons & par troupes en rase campagne, sans l'avoir appris, & l'on s'y tue méthodiquement : il y a l'école de la guerre. Où est l'école du Magistrat ? Il y a un usage, des loix, des coutumes : où est le temps, & le temps assez long que l'on employe à les digérer & à s'en instruire ? L'essai & l'apprentissage d'un jeune adolescent, qui passe de la férule à la pourpre, & dont la consignation a fait un Juge, est de décider souverainement des vies & des fortunes des hommes,

* La principale partie de l'Orateur, c'est la probité : sans elle il dégénere en déclamateur, il déguise ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion & les haines de ceux pour

qui il parle, & il est de la classe de ces Avocats, dont le Proverbe dit, qu'ils sont payés pour dire des injures.

* Il est vrai, dit-on, cette somme lui est dûe, & ce droit lui est acquis : mais je l'attends à cette petite formalité. S'il l'oublie, il n'y revient plus, & *conséquemment* il perd la somme, ou il est *incontestablement* déchu de son droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse & d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fonds.

* La question est une invention merveilleuse, & tout-à-fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & sauver un coupable qui est né robuste.

* Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi : je ne serai pas voleur ou meurtrier : je ne serai pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent, à qui la précipitation & la procédure ont trouvé un crime, celle même de son Juge peut-elle l'être davantage ?

* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prevôt ou l'un de ces Magistrats créés pour poursuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-temps de nom & de visage, sçavoit leurs vols, j'entends l'espèce, le nombre & la quantité, pénétrait si avant dans toutes ces profondeurs, & étoit si initié dans tous ces affreux mystères, qu'il sçut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, & dont il étoit sur le point de faire de l'éclat, que le Parlement intervint dans cette affaire, & fit le procès à cet Officier, je regarderois cet événement comme l'une de ces choses dont

l'Histoire se charge, & à qui le temps ôte la croyance : comment donc pourrois-je croire qu'on doive préfumer par des faits récents, connus & circonstanciés, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & passé en coutume ?

* Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans nuls égards pour les petits, rigides & sévères dans les minuties, qui refusent les petits présens, qui n'écoutent ni leurs parens, ni leurs amis, & que les femmes seules peuvent corrompre !

Il n'est pas absolument impossible, qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur, perde un procès.

* Les mourans qui parlent dans leurs testamens, peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles : chacun les tire de son côté, & les interprete à sa maniere, je veux dire selon ses desirs ou ses intérêts.

* Il est vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la dernière volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution & l'inquiétude. Un dépit, pendant qu'ils vivent, les fait tester, ils s'appaisent, & déchirent leur minute, la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette, que d'almanachs sur leurs tables, ils les comptent par les années : un second se trouve détruit par un troisième, qui est anéanti lui-même par un autre mieux digéré, & celui-ci encore par un cinquième, *olographe*. Mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celui qui a intérêt de le supprimer, il faut qu'il en essuye les clauses & les conditions : car, *appert* - il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte, signé de leur main, & après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire ?

* S'il n'y avoit point de testamens pour régler le droit des héritiers, je ne sçai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les

différends des hommes. Les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des chambres, au parquet, à la porte ou dans la salle du Magistrat, des héritiers *ab intestat*? Non, les loix ont pourvu à leurs partages: on y voit les Testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exhérées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, & qui a été aidé d'un bon conseil, d'un acte où le Praticien n'a rien *omis* de son jargon & de ses finesses ordinaires: il est signé du Testateur & des Témoins publics, il est paraphé; c'est en cet état qu'il est cassé, & déclaré nul.

* TITIVS assiste à la lecture d'un testament, avec des yeux rouges & humides, & le cœur ferré de la perte de celui dont il espere recueillir la succession: un article lui donne la charge, un autre les rentes de la Ville, un troisième le rend maître d'une terre à la campagne: il y a une clause, qui, bien entendue, lui accorde une maison au milieu de Paris, comme elle se trouve, & avec les meubles: son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux: le moyen de les contenir? Il se voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de même, il se voit une bonne table, & un carosse: *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un Codicile, il faut le lire: il fait MÆVIUS légataire universel, il renvoye Titius dans son Fauxbourg, sans rentes, sans titres, & le met à pied. Il essuye ses larmes, c'est à Mævius à s'affliger.

* La loi qui défend de tuer un homme, n'embrasse-t'elle pas dans cette défense, le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide? La loi qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement, n'a-t'elle connu que les voyes directes & immédiates

de donner ? A-t'elle manqué de prévoir les indirectes ? A-t'elle introduit les fidéi-commis , ou si même elle les tolere ? Avec une femme qui nous est chere , & qui nous survit , legue-t'on son bien à un ami fidele par un sentiment de reconnoissance pour lui , ou plutôt par une extrême confiance , & par la certitude qu'on a du bon usage qu'il sçaura faire de ce qu'on lui legue ? Donne-t'on à celui que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne à qui en effet l'on veut donner ? Faut-il se parler , faut-il s'écrire , est-il besoin de pacte ou de sermens pour former cette collusion ? Les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre , ce qu'ils peuvent espérer les uns des autres ? Et si au contraire la propriété d'un tel bien est dévolue au fidéi-Commissaire , pourquoi perd-il sa réputation à le retenir ? Sur qui fonde-t'on la satyre & les vaudevilles ? Voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt , à un domestique qui vole l'argent que son Maître lui envoie porter ? On auroit tort : y a-t'il de l'infamie à ne pas faire de libéralité , & à conserver pour soi ce qui est à soi ? Etrange embarras , horrible poids que le fidéi-commis ! Si par la révérence des loix on se l'approprie , il ne faut plus passer pour homme de bien* : si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions , en le rendant à sa veuve , on est confidentiaire , on blesse la loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes ; cela peut être ; & il ne me convient pas de dire ici : la loi peche , les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques particuliers , ou de quelques compagnies , tel & tel corps se contestent l'un à l'autre la presséance : le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux assemblées , est celui qui cede , & qui sentant son foible , juge lui-même en faveur de son concurrent.

* TYPHON fournit un Grand de chiens & de chevaux , que ne lui fournit-il point ? Sa protection le rend audacieux : il est impuné-

ment dans sa Province tout ce qu'il lui plaît d'être, assassin, parjure : il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asyle. Il faut enfin que le Prince se mêle lui-même de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares & inintelligibles en notre langue : & s'il est vrai qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre & d'une misere publique, à la vue de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siège ? Où est-il parlé de la table de SCIPION, ou de celle de MARIUS ? Ai-je lu quelque part que MILTIADE, qu'EPAMINONDAS, qu'AGESILAS aient fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté & de la somptuosité des Généraux, qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise : j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

* HERMIPPE est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités, il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance : il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes ; il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire son lit : quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un Serrurier & d'un Menuisier, selon ses besoins : pour lui, s'il faut limer il a une lime, une scie, s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il

n'ait pas, & meilleurs & plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent : il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, production de son esprit, & dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui, pour faire en peu de temps & sans peine un travail fort utile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la manière dont il a sçu tourner sa chambre : combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre, ou l'on tire à foi, & une porte s'ouvre, quelle fatigue ! Voilà un mouvement de trop qu'il sçait s'épargner, & comment ? C'est un mystere qu'il ne révele point : il est, à la vérité, un grand maître pour le ressort & pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter & de descendre autrement que par l'escalier, & il cherche celui d'entrer & de sortir plus commodément que par la porte.

* Il y a déjà long-temps que l'on improuve les Médecins, & que l'on s'en sert : le théâtre & la satyre ne touchent point à leurs pensions. Ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prélature ; & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Médecin sera raillé & bien payé.

* Un bon Médecin est celui qui a des remedes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

* La témérité des Charlatans, & leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la Médecine & les Médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.

* CARRO CARRI débarque avec une recette qu'il appelle un

prompt remede, & qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains : de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit : l'hémorragie, dites-vous ? Il la guérit. Il ne ressuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude ; & ce n'est que par hasard que son pere & son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les Médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement : Carro Carri est si sûr de son remede, & de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner : si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application & de son remede : commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un Contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, & ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms vénérables, qui imposent aux malades, & aux maladies. Vos Médecins, (1) Fagon, & de toutes les Facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement : ceux au contraire qui ont hérité de leurs peres la Médecine pratique, & à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours & avec sermens, qu'on guérira. Qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, & de se porter encore passablement bien à l'agonie ! La mort surprend agréablement, & sans s'être fait craindre : on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer & à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE ! Faites régner sur toute la terre le Quinquina & l'Émétique, conduisez à sa perfection la

(1) Fagon, premier Médecin du Roi.

science des simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures, avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes & les complexions : guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri : chassez des corps où rien ne vous est caché de leur œconomie, les maladies les plus obscures & les plus invétérées : n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à CORINE, à LESBIE, à CANIDIE, à TRIMALCION & à CARPUS la passion ou la fureur des Charlatans.

* L'on souffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé, par le mouvement du *fas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau, la claire vérité ; & ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à très-vil prix, ceux qui cherchent à être trompés.

* Que penser de la magie & du sortilege ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarrassans, affirmés par des hommes graves qui les ont vûs, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous, ou les nier tous, paroît un égal inconvénient ; & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des communes regles, il y a un parti à trouver entre les ames crédules & les esprits forts.

* L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoissance de trop de langues ; & il me semble que l'on devrait mettre toute son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si

pénible à un âge plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; & si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues, le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin, & qui demande des choses; c'est au moins avoir perdu les premières & les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut bien faire, que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement & profondément, que la mémoire est neuve, prompte & fidelle, que l'esprit & le cœur sont encore vuides de passions, de soins & de desirs, & que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels, vient de l'oubli de cette pratique.

* L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée: c'est le chemin le plus court, le plus sûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition: ayez les choses de la première main, puisiez à la source, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occasions, songez sur-tout à en pénétrer le sens dans toute son étendue & dans ses circonstances, conciliez un Auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je desire que vous soyez: n'empruntez leurs lumières, & ne suivez leurs vûes, qu'où les vôtres seroient trop courtes: leurs explications ne sont pas à vous, & peuvent aisément vous échapper. Vos observations au contraire naissent de votre esprit & y demeurent; vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation & dans la dispute: ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture, que par les difficultés qui sont invincibles, où les commentateurs & les scolastes eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondans & si chargés d'une vaine & fastueuse

érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux, ni aux autres : achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des commentaires; & qu'elle a en cela agi contre soi-même, & contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches, & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui règle les hommes dans leur manière de vivre & d'user des alimens? La santé & le régime? Cela est douteux. Une Nation entière mange les viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, & les finissent par d'autres : est-ce raison, est-ce usage? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises & des collets, eux qui ont eu si longtemps la poitrine découverte? Est-ce par bienséance, sur-tout dans un temps où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillés? Et d'ailleurs les femmes qui montrent leurs gorges & leurs épaules, sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienséances? Quelle est la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes & presque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au-dessus du coude? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes, qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre, ou pour attaquer, & qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives & des défensives? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, & pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soutenir sans armes & en pourpoint, des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe? Nos peres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensés? Et nous-mêmes, quels Héros célèbrons-nous dans notre Histoire? Un Guesclin, un Clisson, un Foix,

un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endossé la cuirasse.

* Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, & si propre pour l'élision, n'a pû le sauver, il a cédé à un autre monosyllable (1), & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son déclin: la Poésie le reclame, & notre langue doit beaucoup aux Écrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour lui dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est Françoisse. *Moult*, quoique Latin, étoit dans son temps d'un même mérite, & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *car* n'a-t'il pas essuyée; & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sçût quel mot lui substituer? *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue Françoisse, il est douloureux pour les Poètes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux*, ou *chaloureux*; celui-ci se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux*: *haine*, *haineux*: *peine*, *peineux*: *fruit*, *fructueux*: *pitié*, *piteux*: *joie*, *joyal*: *foi*, *féal*: *cour*, *courtois*: *gîte*, *gissant*: *haleine*, *haléné*: *vanterie*, *vantart*: *mensonge*, *mensonger*: *coutume*, *coutumier*. Comme *part* maintient *partial*: *point*, *pointu* & *pointilleux*: *ton*, *tonnant*: *son*, *sonore*: *frein*, *effrené*: *front*, *effronté*: *ris*, *ridicule*: *loi*, *loyal*: *cœur*, *cordial*: *bien*, *benin*: *mal*, *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sçauroit entrer, il a fait *heureux*, qui est

(1) Mais.

François, & il a cessé de l'être : si quelques Poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue* prospere, & vient d'*issir*, qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer*, qui vient de lui, pendant que *cesse* & *cesser* regnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ni *fête*, *fêtoyer*; ni *larme*, *larmoyer*; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir*; ni *joie*, *s'éjouir*, bien qu'il fasse toujours *se réjouir*, *se conjouir*; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*: ce mot si facile, non-seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chute. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame*, qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure*, qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que*, pour *de sorte que*, ou *de maniere que*; *de moi* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi*; de dire, *je sçai que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie Latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*, & *en conséquence* à *en conséquent*, *façons de faire* à *maniere de faire*, & *manieres d'agir* à *façons d'agir*..... Dans les verbes, *travailler à ouvrir*, *être accoutumé à souloir*, *convenir à duire*, *faire du bruit à bruire*, *injurier à vilainer*, *piquer à poindre*, *faire ressouvenir à ramentevoir*..... Et dans les noms, *pensées* à *pensers*, un si beau mot, & dont le vers se trouvoit si bien? *Grandes actions* à *prouesses*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaisté*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastere* à *monstier*, *prairies* à *prées*..... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, & rendre une langue plus abondante. L'usage a, par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater*, *prouver* de *preuver*, *profit* de *proufit*, *froment* de *froument*, *profil* de *pourfil*, *provision* de *pourvoir*, *promener* de *pourmener*, & *promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait selon l'occasion *d'habile*, *d'utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*,

fans y rien changer , des genres différens : au contraire de *vil* , *vile* ; *subtil* , *subtile* , selon leur terminaison , masculins ou féminins. Il a altéré les terminaisons anciennes. De *scel* il a fait *sceau* : de *mantel* , *manteau* : de *capel* , *chapeau* : de *coutel* , *couteau* : de *hamel* , *hameau* : de *damoisel* , *damoiseau* : de *jouvencel* , *jouvenceau* ; & cela fans que l'on voye gueres ce que la Langue Françoisse gagne à ces différences & à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrès d'une Langue que de déférer à l'usage ? Seroit-il mieux de secouer le joug de son empire si despotique ? Faudroit-il dans une Langue vivante , écouter la seule raison qui prévient les équivoques , fuit la racine des mots , & le rapport qu'ils ont avec les Langues originaires dont ils sont sortis , si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage ?

Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous , ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots , par le tour & l'expression , par la clarté & la brieveté du discours , c'est une question souvent agitée , toujours indécidée : on ne la terminera point , en comparant , comme l'on fait quelquefois , un froid Ecrivain de l'autre siècle , aux plus célèbres de celui-ci , ou les vers de Laurent , payé pour ne plus écrire , à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit , pour prononcer juste sur cette matiere , opposer siècle à siècle , & excellent ouvrage à excellent ouvrage ; par exemple , les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci , qu'une tradition nous a conservés , fans nous en marquer le temps , ni l'Auteur.

BIEN à propos s'en vint Ogier en France ,
 Pour le pays des Mescréans monder :
 Ja n'est besoin de conter sa vaillance ,
 Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en assurance ,
 De voyager il voulut s'enharder :

En Paradis trouva l'eau de Jouvence ,
Dont il se sceut de vieillesse engarde
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout décrepité ,
Transmué fut par maniere subite
En jeune gars , frais , gracieux & droit.

Grand dommage est que ceci soit fornertes ,
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes ,
A qui cette eau de Jouvence viendrait
Bien à propos.

DE cettuy preux maints grands Clercs ont escrit ,
Quoncques dangier n'étonna son courage ,
Abusé fut par le malin esprit ,
Qu'il espoufa sous féminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit ,
Sans un seul brin de peur ni de dommage ,
Dont grand renom par tout le monde acquit ,
Si qu'on tenoit très - honnestes langage
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de Roi s'esprit
De son amour , qui volentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir ,
Et qui des deux bruit plus en ménage ,
Ceux qui voudront , si le pourront savoir
De cettuy preux.



C H A P I T R E X V.

De la Chaire.

LE discours Chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse Evangelique qui en est l'ame, ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, & par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs.

* L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du Barreau, où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'on fait regner, & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire, où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel, & en la présence des Mysteres. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir, & n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une chose, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprentif est docile, il écoute son Maître, il profite de ses leçons, & il devient Maître. L'homme indocile critique le discours du Prédicateur, comme le Livre du Philosophe ; & il ne devient ni Chrétien, ni raisonnable.

* Jusqu'à ce qu'il revienne un homme, qui, avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la parole divine, uniment & familièrement, les Orateurs & les Déclamateurs seront suivis,

* Les

* Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antitheses, les figures outrées ont fini, les portraits finiront, & feront place à une simple explication de l'Évangile, jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion.

* Cet homme que je souhaitois impatientement, & que je ne daignois pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances, lui ont applaudi : ils ont, chose incroyable, abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple, la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique (1). La Ville n'a pas été de l'avis de la Cour : où il a prêché, les Paroissiens ont déserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu : les Pasteurs ont tenu ferme, mais les ouailles se sont dispersées ; & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté : ne sçavois-je pas quel est dans les hommes & en toutes choses, la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années, on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux *énumérateurs* ; on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature. Il n'y a pas longtemps qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives & si aigues, qu'elles pouvoient passer pour épigrammes : ils les ont adoucies, je l'avoue, & ce ne sont plus que des madrigaux. Ils ont toujours d'une nécessité indispensable & géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouvent une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, & cette autre encore dans la troisième : ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, & c'est leur premier point ; d'une autre vérité, & c'est leur second point ; & puis d'une troisième vérité, c'est leur troisième point ;

(1) Le Pere Séraphin, Capucin.

de sorte que la premiere réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion ; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins, & la derniere réflexion, d'un troisieme & dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois : enfin, pour reprendre & abréger cette division, & former un plan..... *Encore*, dites-vous, & *quelles préparations pour un discours de trois quarts-d'heure qui leur reste à faire ! Plus ils cherchent à le digérer & à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent.* Je vous crois sans peine, & c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins seroit-on converti par de tels Apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre, & ne les pas perdre de vûe ? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse, ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, & laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours ! Paroles perdues ! Le temps des Homélies n'est plus, les Basiles, les Chrysofômes ne le rameneroient pas : on passeroit en d'autres Diocèses, pour être hors de la portée de leurs voix & de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les phrases & les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier & un second point, ou entre le dernier Sermon & le pénultieme.

* Il y a moins d'un siècle qu'un livre François étoit un certain nombre de pages Latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre langue. Les passages, les traits & les citations n'en étoient pas demeurés là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens, & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles. Le sacré & le profane

ne se quittoient point, ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la chaire : saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrece parloient alternativement : les Poëtes étoient de l'avis de saint Augustin & de tous les Peres : on parloit Latin & long-temps devant des femmes & des Marguilliers : on a parlé Grec. Il falloit sçavoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage : le texte est encore Latin, tout le discours est François, l'Evangile même n'est pas cité. Il faut sçavoir aujourd'hui très-peu de chose pour bien prêcher.

* L'on a enfin banni la scholastique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a reléguée dans les bourgs & dans les villages, pour l'instruction & pour le salut du laboureur & du vigneron.

* C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillans & de vives descriptions, mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Evangile, il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

* L'Orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour & de raffinement dans celui qui peche, que si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins de quelque Apôtre, qui, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

* Un beau sermon est un discours oratoire, qui est dans toutes ses regles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la réthorique. Ceux qui entendent finement, n'en perdent pas le moindre trait, ni une seule pensée ; ils suivent sans peine l'Orateur dans toutes les énumérations où il se promene, comme dans toutes

les évaluations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

* Le solide & l'admirable discours que celui qu'on vient d'entendre ! Les points de religion les plus essentiels , comme les plus pressans motifs de conversion , y ont été traités. Quel grand effet n'a-t'il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les auditeurs ? Les voilà rendus , ils en sont émus , & touchés au point de résoudre dans leur cœur sur ce sermon de THÉODORE , qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

* La morale douce & relâchée , tombe avec celui qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille & qui pique la curiosité d'un homme du monde , qui craint moins qu'on ne pense , une doctrine sévère , & qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux états qui doivent la partager : celui de dire la vérité dans toute son étendue , sans égards , sans déguisement ; celui de l'écouter avidement , avec goût , avec admiration , avec éloges , & de n'en faire cependant ni pis , ni mieux.

* L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes , qu'elle a corrompu l'éloquence , ou du moins amoli le style de la plupart des Prédicateurs : au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour benir le ciel de si rares présens qui en sont venus (1) , ils ont entré en société avec les Auteurs & les Poètes ; & devenus comme eux Panégyristes , ils ont enchéri sur les Epîtres dédicatoires , sur les Stances & sur les Prologues ; ils ont changé la parole sainte en un tissu de louanges , justes à la vérité , mais mal placées , intéressées , que personne n'exige d'eux , & qui ne conviennent point à

(1) Des personnes très-intelligentes dans la langue , m'ont assuré que la Bruyere se seroit exprimé plus correctement , s'il eût écrit , *ils sont entrés*. Nous sçaurons à quoi nous en tenir absolument , si l'Académie Françoisse s'avise jamais de prononcer sur cette petite difficulté grammaticale.

leur caractère. On est heureux, si à l'occasion du Héros qu'ils célèbrent jusques dans le Sanctuaire, ils disent un mot de Dieu & du mystère qu'ils devoient prêcher. Ils s'en est trouvé quelques-uns, qui, ayant assujetti le saint Evangile, qui doit être commun à tous, à la présence d'un (1) seul auditeur, se sont vus déconcertés par des hasards qui le retenoient ailleurs, n'ont pu prononcer devant des Chrétiens, un Discours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux, & ont été suppléés par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le temps que de louer Dieu dans un sermon précipité.

* THÉODULE a moins réussi que quelques-uns de ses auditeurs ne l'appréhendoient, ils sont contents de lui & de son discours: il a mieux fait à leur gré que de charmer l'esprit & les oreilles, qui est de flater leur jalousie.

* Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre; il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

* Si vous êtes d'une certaine qualité, & que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours, prêchez, faites de froids discours; il n'y a rien de pire pour sa fortune, que d'être entièrement ignoré. THÉODAT a été payé de ses mauvaises phrases, & de son ennuyeuse monotonie.

* L'on a eu de grands Evêchés par un mérite de Chaire, qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple Prébende.

* Le nom de ce Panégyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre remplit de vastes affiches, qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand sur une si belle montre, l'on a seulement essayé du personnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on recon-

(1) Louis XIV. dont l'éloge faisoit la plus grande partie du discours.

noît qu'il manque au dénombrement de ses qualités, celle de mauvais Prédicateur.

* L'oisiveté des femmes, & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par-tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

* Devoit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le monde, pour être louable ou non, & devant le saint autel, & dans la Chaire de la vérité, loué & célébré à ses funérailles? N'y a-t'il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? Ce qu'on appelle une Oraison funébre, n'est aujourd'hui bien reçu du plus grand nombre des auditeurs, qu'à mesure qu'il s'éloigne davantage du discours Chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'il approche de plus près d'un éloge profane.

* L'Orateur cherche par ses discours un Evêché; l'Apôtre fait des conversions: il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

* L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déjà aux VINCENS & aux XAVIERS, & se croire des hommes apostoliques: de si grands travaux & de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'une Abbaye.

* Tel tout d'un coup, & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même: je vais faire un Livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement: prenez une scie, DIOSCORE, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. Il n'a point fait d'apprentissage de tous ces métiers: copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point.

Il veut écrire & faire imprimer ; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc , il le barbouille de ce qu'il lui plaît : il écrit volontiers que la Seine coule à Paris , qu'il y a sept jours dans la semaine , ou que le temps est à la pluie ; & comme ce discours n'est ni contre la Religion , ni contre l'Etat , & qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public , que de lui gâter le goût & l'accoutumer aux choses fades & insipides , il passe à l'examen , il est imprimé , & à la honte du siècle , comme pour l'humiliation des bons Auteurs , réimprimé. De même un homme dit en son cœur : je prêcherai , & il prêche : le voilà en chaire , sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice.

* Un Clerc mondain ou irreligieux , s'il monte en chaire , est déclamateur.

Il y a au contraire des hommes saints , & dont le seul caractère est efficace pour la persuasion : ils paroissent , & tout un peuple qui doit les écouter , est déjà ému & comme persuadé par leur présence : le discours qu'ils vont prononcer fera le reste.

* L. (1) de MEAUX & le Pere BOURDALOUE , me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux Maîtres dans l'éloquence de la chaire , ont eu le destin des grands modèles : l'un a fait de mauvais censeurs , l'autre de mauvais copistes.

L'éloquence de la chaire , en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur , est cachée , connue de peu de personnes , & d'une difficile exécution. Quel art en ce genre , pour plaire en persuadant ! Il faut marcher par des chemins battus , dire ce qui a été dit , & ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matières sont grandes , mais usées & triviales : les principes sûrs , mais dont les auditeurs pénètrent les conclusions d'une seule vue : il y entre des sujets qui sont sublimes : mais , qui peut traiter le sublime ? Il y a des mystères que

(1) Jacques-Benigne Bossuet.

l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école, que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une matière aussi vaste & aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & se prescrit des bornes bien plus étroites que la satire. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses & le plaisir, il ne reste plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de son discours, & à congédier l'assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est ému; après avoir fait attention au génie & au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t'on que c'est la matière qui se prêche elle-même, & notre intérêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une véritable éloquence, que la ferme poitrine du Missionnaire, qui nous ébranle & qui cause en nous ces mouvemens. Enfin, le Prédicateur n'est point soutenu comme l'Avocat, par des faits toujours nouveaux, par de différens événemens, par des aventures inouïes: il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les présomptions; toutes choses néanmoins qui élèvent le génie, lui donnent de la force & de l'étendue, & qui contraignent bien moins l'éloquence, qu'elles ne la fixent & ne la dirigent: il doit au contraire tirer son discours d'une source commune, & où tout le monde puise; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'Évangile. Il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare, & qui passe les forces du commun des hommes: ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition & de mémoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'Avocat est pénible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fonds, & de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé, comme le Prédicateur, d'un certain nombre d'oraison composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs; & qui, avec de médiocres changemens,
lui

lui font honneur plus d'une fois. Il prononce de graves plaidoyés devant des Juges qui peuvent lui imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent : il doit être prêt sur la réplique, il parle en un même jour dans divers Tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes. Il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne lui prépare point des rafraîchissemens ; il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le féliciter sur l'agrément & sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet, d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du Barreau de la fonction de l'Avocat, & l'éloquence de la chaire du ministère du Prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher, que de bien plaider.

* Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé, ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt ; le discours fini, ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur, son ouvrage est lû dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet : il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabale pour lui sacrifier tous ses rivaux, & pour l'élever à la Prélature. On lit son Livre, quelque excellent

qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre : on le feuillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'oublient : ce qui est imprimé, demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression, pour le décrier ; & le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être diverti, & on ne quitte ce Livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur : les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche, ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille toujours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien, & écrire encore mieux ce qu'il a pensé, il en est moins favorable à celui qui pense, & qui écrit aussi-bien que lui. En un mot, le *Sermoneur* est plutôt Evêque, que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple ; & dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'Auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

* S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persécutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir, de déplaire à des gens de ce caractère : de même si certains hommes sujets à se récrier sur le médiocre, désapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau, soit dans la Chaire, ou ailleurs, humiliez-vous ; on ne peut gueres être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

* Il me semble qu'un Prédicateur devrait faire choix dans chaque discours, d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive ; la manier à fonds & l'épuiser, abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées & si différenciées, ne point supposer ce qui est faux ; je veux dire que le grand ou le

beau monde sçait sa religion & ses devoirs ; & ne pas appréhender de faire ou à ces bonnes têtes , ou à ces esprits si raffinés , des catéchismes ; ce temps si long que l'on use à composer un long ouvrage , l'employer à se rendre si maître de sa matière , que le tour & les expressions naissent dans l'action , & coulent de source ; se livrer , après une certaine préparation , à son génie & aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer ; qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire , qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse , qui corrompent le geste & défigurent le visage ; jeter au contraire par un bel enthousiasme , la persuasion dans les esprits , & l'allarme dans le cœur , & toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte , que de celle de le voir demeurer court.

* Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministère de la parole sainte , ne se décourage point par les règles austères qu'on lui prescrit , comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit , & de monter aux dignités où il aspire. Quel plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement , & quel autre mérite mieux un Evêché ? FENELON (1) en étoit-il indigne ? Auroit-il pu échapper au choix du Prince , que par un autre choix ?

(1) L'Archevêque de Cambrai , Auteur de *Télémaque*.



C H A P I T R E X V I.

Des Esprits forts.

LEs esprits forts sçavent - ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse , que d'être incertains quel est le principe de son être , de sa vie , de ses sens , de ses connoissances , & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere , comme la pierre ou le reptile , & si elle n'est point corruptible , comme ces viles créatures ? N'y a-t'il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les êtres , qui les a tous faits , & à qui tous se doivent rapporter , d'un Être souverainement parfait , qui est pur , qui n'a point commencé , & qui ne peut finir , dont notre ame est l'image , & si j'ose dire , une portion comme esprit , & comme immortelle ?

* Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions ; l'un en reçoit de bonnes , l'autre de mauvaises , c'est-à-dire , que le premier est persuadé & fidele , & que le second est entêté & corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion , & l'esprit foible , ou n'en admet aucune , ou en admet une fausse : or l'esprit fort , ou n'a point de religion , ou se fait une religion : donc l'esprit fort , c'est l'esprit foible.

* J'appelle mondains , terrestres ou grossiers , ceux dont l'esprit & le cœur sont attachés à une petite portion de ce monde qu'ils habitent , qui est la terre ; qui n'estiment rien , qui n'aiment rien au-delà , gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine , que l'on mesure , dont on compte les arpens , & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'ap-

puyent sur un atome , chancelent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la vérité ; si avec des vûes si courtes ils ne percent point à travers le ciel & les astres jusques à Dieu même ; si ne s'apercevant point , ou de l'excellence de ce qui est esprit , ou de la dignité de l'ame , ils ressentent encore moins combien elle est difficile à acquérir , combien la terre entiere est au-dessous d'elle , de quelle nécessité lui devient un Être souverainement parfait , qui est DIEU , & quel besoin indispensable elle a d'une religion qui le leur indique , & qui lui en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément , qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'indifférence , & de faire servir Dieu & la religion à la politique , c'est-à-dire , à l'ordre & à la décoration de ce monde , la seule chose , selon eux , qui mérite qu'on y pense.

* Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages , & perdent le peu de religion qui leur restoit : ils voyent de jour à autre un nouveau culte , diverses mœurs , diverses cérémonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins , indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter , le grand nombre de celles qu'on leur montre , les rend plus indifférens ; elles ont chacune leur agrément & leur bienfiance , ils ne se fixent point , ils sortent sans emplette.

* Il y a des hommes qui attendent à être dévots & religieux , que tout le monde se déclare impie & libertin : ce sera alors le parti du vulgaire , ils sçauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matiere si sérieuse & si profonde : ils ne suivent la mode & le commun , que dans les choses de rien & de nulle suite. Qui sçait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir ? Il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition , avec une certaine étendue d'esprit , & de certaines vûes , l'on songe à croire comme les Sçavans & le peuple.

* L'on doute de Dieu dans une pleine santé , comme l'on doute

que ce soit pécher que d'avoir commerce avec une personne libre (1) : quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

* Il faudroit s'éprouver, & s'examiner très-sérieusement, avant que de se déclarer esprit fort ou libertin, afin au moins, & selon ses principes, de finir comme l'on a vécu, ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

* Toute plaifanterie dans un homme mourant est hors de sa place : si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

* Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit, & d'une agréable littérature, esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage, & porté le joug toute leur vie, contre leurs propres lumières & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, & ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur : & ils se sont perdus par déférence ou par foiblesse. Y a-t'il donc sur la terre des Grands assez grands, & des puissans assez puissans, pour mériter de nous que nous croyions & que nous vivions à leur gré, selon leur goût & leurs caprices, & que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la maniere qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage ?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes regles, qu'ils fussent plus que les autres, qu'ils eussent des

(1) Une fille.

raisons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans intérêt ; mais cet homme ne se trouve point.

* J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point : il me diroit du moins la raison invincible qui a sçu le convaincre.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.

Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent, seul juge en sa propre cause, ce qui répugne, s'il n'est lui-même la justice & la vérité, c'est-à-dire, s'il n'est Dieu.

* Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point ; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature : j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, & je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes : c'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

* L'athéisme n'est point. Les Grands qui en sont les plus soupçonnés, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusqu'à les rendre froids & indifférens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, & sur les conséquences d'une vraie religion : ils ne nient ces choses, ni ne les accordent, ils n'y pensent point.

* Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces & de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire que la bienséance & la coutume exigent de nous, que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il

ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanouir, & il meurt : un autre Grand périt insensiblement, & perd chaque jour quelque chose de soi-même, avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! Des circonstances si marquées & si sensiblement opposées, ne se relevent point, & ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

* Les hommes sont-ils assez bons, assez fideles, assez équitables pour mériter toute notre confiance, & ne nous pas faire désirer du moins que Dieu existât, à qui nous pussions appeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis ?

* Si c'est le grand & le sublime de la religion qui éblouit, ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles génies & de petits esprits ; si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des esprits forts, & plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, & néanmoins si fideles, que les LEONS & les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

* Un Pere de l'Eglise, un Docteur de l'Eglise, quels noms ! Quelle tristesse dans leurs Ecrits ! Quelle sécheresse, quelle froide dévotion, & peut-être quelle scholastique ! disent ceux qui ne les ont jamais lûs : mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la vérité ! S'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour & de délicatesse, plus de politesse & d'esprit, plus de richesse d'expressions, & plus de force de raisonnement, des traits plus vifs & des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plûpart des Livres de ce temps, qui sont lûs avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs ! Quel plaisir d'aimer
la

la religion , & de la voir crûe , soutenue , expliquée par de si beaux génies & par de si solides esprits ! sur-tout lorsque l'on vient à connoître que pour l'étendue de connoissance , pour la profondeur & la pénétration , pour les principes de la pure Philosophie , pour leur application & leur développement , pour la justesse des conclusions , pour la dignité du discours , pour la beauté de la morale & des sentimens , il n'y a rien , par exemple , que l'on puisse comparer à Saint AUGUSTIN , que PLATON & CICERON.

* L'homme est né menteur : la vérité est simple & ingénue , & il veut du spécieux & de l'ornement : elle n'est pas à lui , elle vient du ciel toute faite , pour ainsi dire , & dans toute sa perfection , & l'homme n'aime que son propre ouvrage , la fiction & la fable. Voyez le peuple , il controuve , il augmente , il charge par grossiereté & par sottise : demandez même au plus honnête homme , s'il est toujours vrai dans ses discours , s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisemens , où engagent nécessairement la vanité & la légereté , si pour faire un meilleur conte , il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite , une circonstance qui y manque ? Une chose arrive aujourd'hui , & presque sous nos yeux , cent personnes qui l'ont vûe , la racontent en cent façons différentes ; celui-ci , s'il est écouté , la dira encore d'une manière qui n'a pas été dite. Quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens & éloignés de nous par plusieurs siècles ? Quel fondement dois-je faire sur les plus graves Historiens ? Que devient l'Histoire ? César a-t'il été massacré au milieu du Sénat ? Y a-t'il eu un César ? Quelle conséquence , me dites-vous ! Quels doutes ! Quelle demande ! Vous riez , vous ne me croyez pas digne d'aucune réponse , & je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le Livre qui fait mention de César , ne soit pas un Livre profane , écrit de la main des hommes qui sont menteurs , trouvé par hasard dans les Bibliothèques parmi d'autres Manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou apocry-

phes ; qu'au contraire , il soit inspiré , saint , divin , qu'il porte en foi ses caracteres , qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une société nombreuse , qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre altération , & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité ; qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume , où il est parlé de César & de sa Dictature ; avouez-le , LUCILE , vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

* Toute musique n'est pas propre à louer Dieu , & à être entendue dans le Sanctuaire. Toute philosophie ne parle pas dignement de Dieu , de sa puissance , des principes de ses opérations & de ses mysteres : plus cette philosophie est subtile & idéale , plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses , qui ne demandent des hommes qu'un sens droit , pour être connues jusques à un certain point , & qui au-delà sont inexplicables. Vouloir rendre raison de Dieu , de ses perfections , & , si j'ose ainsi parler , de ses actions , c'est aller plus loin que les anciens Philosophes , que les Apôtres , que les premiers Docteurs : mais ce n'est pas rencontrer si juste , c'est creuser long-temps & profondément , sans trouver les sources de la vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de *bonté* , de *miséricorde* , de *justice* & de *toute-puissance* , qui donnent de Dieu de si hautes & de si aimables idées , quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire , il faut recevoir les expressions sèches , stériles , vuides de sens , admettre les pensées creuses , écartées des notions communes , ou tout au plus , les subtiles & les ingénieuses , & à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle métaphysique , perdre un peu de sa religion.

* Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion , dont ils sont si peu persuadés , & qu'ils pratiquent si mal !

* Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur

& avec zele contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mêmes dans leur esprit, par des sentimens particuliers, ils y ajoutent, & ils en retranchent mille choses souvent essentielles, selon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation, qu'elle vit sous un même culte, & qu'elle n'a qu'une seule religion; mais à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

* Deux sortes de gens fleurissent dans les Cours, & y dominent dans divers temps, les libertins & les hypocrites, ceux-là gaiement, ouvertement, sans art & sans dissimulation; ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale: cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entr'eux, & en exclure tout autre: dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient, & ne convient qu'à eux; le reste des hommes en est indigne; ils ne comprennent point que sans leur attache, on ait l'imprudence de les espérer: une troupe de masques entre dans un bal; ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne (1) rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention: on languit, on seche de les voir danser, & de ne danser point: quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur parti, & s'en vont.

(1) *Ont-ils la main*, venoit de dire la Bruyere, ce qui prouve évidemment qu'il faut laisser ici *rendent*, au lieu de mettre *tendent*, comme vouloit un de mes amis, qui pensa me persuader que cette correction étoit nécessaire; son ton affirmatif m'ayant d'abord empêché de faire attention à ce qui précède, *ont-ils la main*, &c.

* Il y a deux especes de libertins , les libertins , ceux du moins qui croient l'être , & les hypocrites , ou faux dévots , c'est-à-dire , ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les derniers dans ce genre-là font (1) les meilleurs.

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu , ou se moque de Dieu ; parlons de lui obligeamment , il ne croit pas en Dieu.

* Si toute religion est une crainte respectueuse de la Divinité , que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image , qui est le Prince ?

* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois , a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme , à permettre l'entrée de son Royaume aux *Talapoins* , qui eussent pénétré dans nos maisons , pour persuader leur religion à nos femmes , à nos enfans & à nous-mêmes , par leurs Livres & par leurs entretiens , qui eussent élevé des *Pagodes* au milieu des villes , où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées , avec quelles risées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ? Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes , des Royaumes de Siam , de la Chine & du Japon , c'est-à-dire , pour faire très-sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres : ils les écoutent quelquefois , leur laissent bâtir leurs Eglises , & faire

(1) C'est-à-dire , *les plus vrais , les plus parfaits libertins*. Ou c'est ici le sens de ce mot , ou il ne signifie rien du tout , à mon avis. Mais quoique cette explication paroisse assez bien justifiée par ce que la Bruyere dit immédiatement après : *Que le faux dévot ou ne croit pas en Dieu , ou se moque de Dieu* , comme en ce cas-là le terme de *meilleur* est employé dans un sens fort impropre , & très-peu naturel , je serois tenté de croire que la Bruyere a écrit par mégarde *derniers* au lieu de *premiers* , ou que cette méprise doit être imputée à l'Imprimeur.

leurs Missions : qui fait cela en eux & en nous , ne feroit-ce point la force de la vérité ?

* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'Aumônier , & d'avoir tous les pauvres d'une ville assemblés à sa porte , qui y reçoivent leurs portions. Qui ne sçait pas au contraire des miseres plus secretes , qu'il peut entreprendre de soulager , immédiatement & par ses secours , ou du moins par sa médiation ? De même il n'est pas donné à tous de monter en chaire , & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catéchiste la parole sainte : mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire , & à ramener par de douces & insinuantes conversations , à la docilité ? Quand on ne feroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme , ce ne feroit pas être en vain sur la terre , ni lui être un fardeau inutile.

* Il y a deux mondes , l'un où l'on séjourne peu , & dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bien-tôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur , l'autorité , les amis , la haute réputation , les grands biens servent pour le premier monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

* Qui a vécu un seul jour , a vécu un siecle : même soleil , même terre , même monde , mêmes sensations , rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir , c'est-à-dire , à n'être plus un corps , mais à être seulement esprit. L'homme cependant impatient de la nouveauté , n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet , & qui s'ennuye de tout , il ne s'ennuye point de vivre , il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sçait : la maladie , la douleur , le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde : il faut tout le sérieux de la religion pour le réduire.

* Si Dieu avoit donné le choix , ou de mourir , ou de toujours vivre ; après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir

nulle fin à la pauvreté , à la dépendance , à l'ennui , à la maladie ; ou de n'essayer des richesses , de la grandeur , des plaisirs & de la santé , que pour les voir changer inviolablement , & par la révolution des temps en leurs contraires , & être ainsi le jouet des biens & des maux , l'on ne sçauroit gueres à quoi se résoudre. La nature nous fixe , & nous ôte l'embaras de choisir ; & la mort qu'elle nous rend nécessaire , est encore adoucie par la religion.

* Si ma religion étoit fausse , je l'avoue , voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers , & de n'y être pas pris : Quelle majesté , quel éclat des mysteres ! Quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine ! Quelle raison éminente ! Quelle candeur ! Quelle innocence de mœurs ! Quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siècles entiers par des millions de personnes , les plus sages , les plus modérées qui fussent alors sur la terre , & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil , dans les fers , contre la vûe de la mort & du dernier supplice ! Prenez l'Histoire , ouvrez , remontez jusques au commencement du monde , jusques à la veille de sa naissance , y a-t'il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? Où aller , où me jeter , je ne dis pas pour trouver rien de meilleur , mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr , c'est par-là que je veux périr , il m'est plus doux de nier Dieu , que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse & si entiere : mais je l'ai approfondi , je ne puis être athée , je suis donc ramené & entraîné dans ma religion , c'en est fait.

* La religion est vraie , ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction , voilà , si l'on veut , soixante années perdues pour l'homme de bien , pour le Chartreux ou le Solitaire , ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même , c'est alors

un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination : la pensée est trop foible pour les concevoir , & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion , il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

* Je ne sçai si ceux qui osent nier Dieu , méritent qu'on s'efforce de le leur prouver , & qu'on les traite plus sérieusement que l'on n'a fait dans ce Chapitre. L'ignorance , qui est leur caractère , les rend incapables des principes les plus clairs , & des raisonnemens les mieux suivis : je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire , pourvu qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une vérité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point , & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être , comme il ne dépend pas de moi , qui suis une fois , de n'être plus : j'ai donc commencé , & je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi , qui durera après moi , qui est meilleur & plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu , qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moi qui existe , n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle , qui a toujours été telle que nous la voyons , en remontant jusques à l'infinité des temps (1) : mais cette nature , ou elle est seulement esprit , & c'est Dieu ; ou elle est matière , & ne peut par conséquent avoir créé mon esprit ; ou elle est un composé de matière & d'esprit : & alors ce qui est esprit dans la nature , je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit , n'est qu'une portion de matière qui existe par la force d'une nature universelle , qui est aussi matière , qui a toujours été , & qui sera toujours telle que nous la voyons ,

(1) Objection ou système des libertins.

& qui n'est point Dieu (1); mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense, & que s'il est matiere, il est nécessairement une matiere qui pense; car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi, & qui pense, s'il doit son être & sa conservation à une nature universelle, qui a toujours été, & qui sera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble & plus parfaite que ce qui pense; & si cette nature ainsi faite est matiere, l'on doit encore conclure que c'est une matiere universelle qui pense, ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pense.

Je continue, & je dis: cette matiere, telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimérique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens, & si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, & qui en fait la différence; elle est donc elle-même tous ces différens corps: & comme elle est une matiere qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle, du moins selon quelques-uns de ces corps, & par une suite nécessaire, selon tous ces corps, c'est-à-dire, qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même, qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent: c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossieres, si corporelles, qui, toutes ensemble, font la matiere universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, & que j'appelle mon esprit; ce qui est absurde.

(1) Instance des libertins,

Si au contraire cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de-là qu'elle n'est point matière, ni perceptible par aucun des sens : si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un être meilleur & plus accompli que ce qui est esprit : si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, & que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa première cause & son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi, & qu'il le trouve encore moins dans la matière, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms ; mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même, & qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot, je pense, donc Dieu existe : car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois, qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant : je ne le dois point à un être qui soit au-dessous de moi, & qui soit matière, puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de ce qui pense ; je le dois donc à un être qui est au-dessus de moi, & qui n'est point matière ; & c'est Dieu.

* De ce qu'une nature universelle qui pense, exclut de soi généralement tout ce qui est matière, il suit nécessairement, qu'un être particulier qui pense, ne peut pas aussi admettre en soi la matière : car bien qu'un être universel qui pense, renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance & de capacité qu'un être particulier qui pense, il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matière, puisque cette exclusion dans l'un & l'autre de ces deux êtres, est aussi grande qu'elle peut être, & comme infinie, & qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit

matiere, qu'il est inconcevable que Dieu soit matiere: ainsi comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

* Je ne sçais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense: quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel & nécessaire de la disposition de sa machine, préparée par le divers arrangement des parties de la matiere, je puis du moins acquiescer à cette doctrine. Mais je pense, je suis certain que je pense: or, quelle proportion y a-t'il de tel ou tel arrangement des parties de la matiere, c'est-à-dire, d'une étendue selon toutes ces dimensions, qui est longue, large & profonde, & qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense?

* Si tout est matiere, & si la pensée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiere, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles? La matiere a-t'elle dans son fonds une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle qu'est celle de l'esprit? Comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de son propre être? Comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire, ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matiere?

* Il y a des êtres qui durent peu, parce qu'ils sont composés de choses très-différentes, & qui se nuisent réciproquement: il y en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples, mais ils périssent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parce que c'est un être pur, exempt de tout naufrage & de toute composition; & il n'y a pas de raison qu'il doive périr, car qui peut corrompre ou séparer un être simple, & qui n'a point de parties?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, & entend les sons

par l'organe de l'oreille : mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sons ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons, elle n'est que ce qui pense : or, comment peut-elle cesser d'être telle ? Ce n'est point par le défaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matiere, ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles vérités : elle est donc incorruptible.

* Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a (1) voulu remplir de l'idée de son être infini, & souverainement parfait, doive être anéantie.

* Voyez, LUCILE, ce morceau de terre plus propre & plus orné que les autres terres qui lui sont contigues : ici ce sont des compartimens mêlés d'eaux plattes & d'eaux jallissantes, là des allées en palissades qui n'ont pas de fin, & qui vous couvrent des vents du Nord : d'un côté c'est un bois épais, qui défend de tous les soleils, & d'un autre un beau point de vûe ; plus bas une yvette ou un lignon, qui couloit obscurément entre les faules & les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu : ailleurs, de longues & fraîches avenues se perdent dans la campagne, & annoncent la maison, qui est entourée d'eaux : vous récrierez-vous : Quel jeu de hafard ! Com-

(1) Si Dieu est incompréhensible par rapport à l'homme, il n'est pas aisé de voir en quel sens on peut dire que *Dieu a voulu remplir* l'ame de l'homme de l'idée de son être infini. Il semble au contraire que l'ame de l'homme ne peut avoir qu'une idée fort incomplète de Dieu, puisque Dieu ne lui a donné qu'une capacité très-bornée : ce qui me fait souvenir de la pensée d'un Poëte Italien, qui dit fort sagement, parlant de Dieu : *Non inteso da noi, e sol se stesso intende.* A bien examiner cet axiome, qui paroît dicté par la nature, peut-être trouveroit-t'on qu'il est plus évidemment vrai, que tout ce que la Théologie & la Métaphysique nous débitent sur ce grand article.

bien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément ! Non, sans doute, vous direz au contraire : cela est bien imaginé & bien ordonné, il regne ici un bon goût & beaucoup d'intelligence : je parlerai comme vous, & j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette piece de terre ainsi disposée, & où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir, si même toute la terre n'est qu'un atôme suspendu en l'air, & si vous écoutez ce que je vais dire ?

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part sur cet atôme, il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place : cependant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles, ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel. Qu'y appercevez-vous quelquefois ? La lune dans son plein : elle est belle alors, & fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du soleil. Elle paroît grande comme le soleil, plus grande que les autres planettes, & qu'aucune des étoiles ; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors : il n'y a rien au ciel de si petit que la lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, & son diamètre de sept cents cinquante lieues, n'est que le quart de celui de la terre : aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire, en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel ; car il est certain qu'elle n'acheve par jour, que cinq cents quarante mille lieues : ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cents lieues, & trois cents soixante & quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cents

fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus légèrement que le son, que le bruit, par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens soixante & dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil, pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! Vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diametre de la terre, il est de trois mille lieues, celui du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cens mille lieues. Si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie! Quelle est sa solidité! Comprenez-vous bien cette étendue, & qu'un million de terres comme la nôtre, ne feroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence? Vous avez raison, il est prodigieux: il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil, moins de dix mille diametres de la terre; autrement, moins de trente millions de lieues: peut-être y a-t'il quatre fois, six fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre, donnons-lui la plus grande vîtesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut: supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vîtesse, sans en acquérir, & sans en perdre, qu'elle parcourt quinze toise par chaque seconde de temps, c'est-à-dire, la moitié de l'élévation des plus hautes tours, & ainsi neuf cens toises en une minute, passons-lui mille toises en une minute, pour une plus grande facilité: mille toises font une demi-lieue commune, ainsi en deux minutes, la meule fera une lieue, & en une heure, elle en fera trente, & en un jour elle fera sept cens vingt lieues: or, elle a trente millions à traverser, avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante-un mille

fix cens soixante & six jours , qui font plus de cent quatorze années , pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas , Lucile , écoutez-moi : la distance de la terre à Saturne , est au moins décuple de celle de la terre au soleil , c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieues , & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne , élevez vous-même , si vous le pouvez , votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieues de diamètre , & par conséquent plus de dix-huit cens millions de lieues de circonférence : un cheval Anglois , qui feroit dix lieues par heure , n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit , ô Lucile , sur le miracle de ce monde visible , ou , comme vous parlez quelquefois , sur les merveilles du hasard , que vous admettez seul pour la cause première de toutes choses : il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez : connoissez le hasard , laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Sçavez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la terre au soleil , & celle de trois cens millions de lieues de la terre à Saturne , sont si peu de chose , comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux étoiles , que ce n'est pas même s'énoncer assez juste , que de se servir sur le sujet de ces distances , du terme de comparaison : quelle proportion , à la vérité , de ce qui se mesure , quelque grand qu'il puisse être , avec ce qui ne se mesure pas ? On ne connoît point la hauteur d'une étoile ; elle est , si j'ose ainsi parler , *immensurable* , il n'y a plus ni angles , ni sinus , ni parallaxes dont on puisse s'aider. Si un homme observoit à Paris une étoile fixe , & qu'un autre la regardât du Japon , les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre , ne feroient

pas un angle, & se confondroient en une seule & même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement. Mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le soleil, il faut dire quelque chose de plus. Si deux observateurs, l'un sur la terre, & l'autre dans le soleil, observoient en même-temps une étoile, les rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement : si un homme étoit situé dans une étoile, notre soleil, notre terre, & les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point : cela est démontré.

On ne sçait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelques voisines qu'elles nous paroissent. Les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux : une étoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande ourse, à peine la vûe peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les sépare, c'est comme une étoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des Astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles, qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raison des deux polaires ? Quelle est donc l'immensité de ligne qui passe d'une polaire à l'autre ? Et que fera-ce que le cercle dont cette ligne est le diamètre ? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une fiction ? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles ? N'admirerons-nous pas plutôt, que d'une hauteur si prodigieuse, elles puissent conserver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vûe ? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des étoiles, oui, de celles qui sont apparentes : le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point ? Celles, par exemple, qui composent la voye de lait, cette

trace lumineuse qu'on remarque au ciel , dans une nuit serene , du Nord au Midi , & qui par leur extraordinaire élévation , ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûe chacune en particulier , ne font au plus que blanchir cette route des cieus où elles sont placées.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien , & qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu , d'une grandeur inexprimable , & qui confond l'imagination , d'une hauteur qui surpasse nos conceptions , tournent , roulent autour de ce grain de sable , & traversent chaque jour , depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des cieus. Voulez-vous un autre systême , & qui ne diminue rien du merveilleux ? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil , le centre de l'univers. Je me les représente , tous ces globes , ces corps effroyables qui sont en marche , ils ne s'embarrassent point l'un l'autre , ils ne se choquent point , ils ne se dérangent point : si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la terre , que deviendroit la terre ? Tous au contraire sont en leur place , demeurent dans l'ordre qui leur est marqué , & si paisiblement à notre égard , que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher ; & que le vulgaire ne sçait pas s'ils sont au monde. O œconomie merveilleuse du hasard ! L'intelligence même pourroit-elle mieux réussir ? Une seule chose , Lucile , me fait de la peine , ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches , dans leurs révolutions , & dans tous leurs rapports , qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense , qu'on appelle monde , après les avoir observés , s'est fait une méthode infailible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'hui en deux , en quatre , en vingt mille ans : voilà mon scrupule , Lucile , si c'est par hasard qu'ils observent des regles si invariables , qu'est-ce que l'ordre , qu'est-ce que la regle ?

Je

Je vous demanderai même ce que c'est que le hasard : est-il corps , est-il esprit ? Est-ce un être distingué des autres êtres , qui ait son existence particulière , qui soit quelque part ? Ou plutôt , n'est-ce pas un mode ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre , l'on dit , c'est un hasard : mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? Si par ce hasard ou cette rencontre , la boule ne va plus droit , mais obliquement , si son mouvement n'est plus direct , mais réfléchi , si elle ne roule plus sur son axe , mais qu'elle tournoye & qu'elle pirouette , conclurai-je que c'est par ce même hasard qu'en général la boule est en mouvement ? Ne soupçonnerai-je pas plus volontiers , qu'elle se meut , ou de soi-même , ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée ? Et parce que les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse , examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens , s'ils se font d'eux-mêmes , ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte ? Mais ni ces roues , ni cette boule n'ont pu se donner le mouvement d'eux-mêmes , ou ne l'ont point par leur nature , s'ils peuvent le perdre sans changer de nature ; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs , & par une puissance qui leur est étrangère. Et les corps célestes , s'ils venoient à perdre leur mouvement , changeroient-ils de nature ? Seroient-ils moins corps ? Je ne me l'imagine pas ainsi : ils se meuvent cependant , & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature. Il faudroit donc chercher , ô Lucile , s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir : qui que vous trouviez , je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement , on ne demanderoit plus , à la vérité , qui les met en mouvement , mais on seroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps , comme on peut s'informer qui a fait ces roues , ou cette boule ; & quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas for-

Hhh

tuit d'atomes , qui se sont liés & enchaînés ensemble par la figure & la conformation de leurs parties , je prendrois un de ces atomes , & je dirois : Qui a créé cet atome ? Est-il matiere , est-il intelligence ? A-t'il eu quelque idée de foi-même avant que de se faire foi-même ? Il étoit donc un moment avant que d'être : il étoit , & il n'étoit pas tout à la fois ; & s'il est auteur de son être & de sa maniere d'être , pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit ? Bien plus , cet atome n'a-t'il point commencé ? Est-il éternel ? Est-il infini ? Ferez-vous un Dieu de cet atome ?

Le ciron a des yeux , il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met sur de l'ébene pour le mieux remarquer , si dans le temps qu'il marche vers un côté , on lui présente le moindre fétu , il change de route : est-ce un jeu de hafard que son crySTALLIN , sa rétine , son nerf optique ?

L'on voit dans une goutte d'eau , que le poivre qu'on y a mis tremper a altéré un nombre presque innombrable de petits animaux , dont le microscope nous fait appercevoir la figure , & qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer. Chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron , & néanmoins c'est un corps qui vit , qui se nourrit , qui croît , qui doit avoir des muscles , des vaisseaux équivalens aux veines , aux nerfs , aux arteres : & un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable , paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes , dont les unes ont des fleurs , les autres des fruits : il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts : il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petiteffe doivent être les racines & les philtres qui séparent les alimens de ces petites plantes ! Et si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes & les pins , & que ces petits animaux ,

dont je viens de parler , se multiplient par voye de génération , comme les éléphants & les baleines , où cela ne mene-t'il point ? Qui a sçu travailler à des ouvrages si délicats , si fins , qui échappent à la vûe des hommes , & qui tiennent de l'infini comme les cieux , bien que dans l'autre extrêmité ? Ne seroit-ce point celui qui a fait les cieux , les astres , ces masses énormes , épouvantables par leur grandeur , par leur élévation , par la rapidité & l'étendue de leur course , & qui se joue de les faire mouvoir ?

* Il est de fait que l'homme jouit du soleil , des astres , des cieux , de leurs influences , comme il jouit de l'air qu'il respire , & de la terre sur laquelle il marche , & qui le soutient ; & s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait , la convenance ou la vraisemblance , elle y est toute entiere , puisque les cieux & tout ce qu'ils contiennent , ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre , & que la proportion qui se trouve entr'eux & lui , est celle de la matiere incapable de sentiment , qui est seulement une étendue selon trois dimensions , à ce qui est esprit , raison ou intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation , je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir , sa bonté & sa magnificence , puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait faite , il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier , s'il est fait pour l'homme , est littéralement la moindre chose que Dieu ait faite pour l'homme , la preuve s'en tire du fond de la religion : ce n'est donc ni vanité , ni présomption à l'homme de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité : ce seroit en lui stupidité & aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert , pour lui faire connoître ses privilèges , ses ressources , ses espérances , pour lui apprendre ce qu'il est , & ce qu'il peut de-

venir. Mais la lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit ? Que parlez-vous, Lucile, de la lune, & à quel propos ? En supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible ? Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'univers que Dieu ait si bien traités : s'il n'y a point dans la lune ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisées : vaine curiosité ! Frivole demande ! La terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons, & nous sçavons que nous l'habitons ; nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu & de nous-mêmes : que ceux qui peuplent les globes célestes, quels qu'ils puissent être, s'inquiètent pour eux-mêmes, ils ont leurs soins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalités, sa hauteur, son étendue, son cours, ses éclipses, tous les Astronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée, & de quels animaux ? Ressemblent-ils aux hommes, sont-ce des hommes ? Laissez-moi voir après vous, & si nous sommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont Chrétiens, & si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux & nous.

Tout est grand & admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'Ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait, suppose règle & perfection. Homme vain & présomptueux, faites un vermissseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible : quel excellent Maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme ; l'entreprise est forte, & au-dessus de vous : essayez

seulement de faire un bossu , un fou , un monstre , je suis content.

Rois , Monarques , Potentats , sacrées Majestés , vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? Grands de la terre , très-hauts , très-puissans , & peut-être bien-tôt , *tout-puissans Seigneurs* ; nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie , de quelque chose de moins , d'un peu de rosée , faites de la rosée , envoyez sur la terre une goutte d'eau ?

L'ordre , la décoration , les effets de la nature sont populaires : les causes , les principes ne le sont point. Demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir , demandez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années , plusieurs centaines de millions d'années , en un mot , tous les temps ne sont qu'un instant , comparés à la durée de Dieu , qui est éternelle : tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point , qu'un léger atome , comparés à son immensité. S'il est ainsi , comme je l'avance , (car quelle proportion du fini à l'infini !) je demande qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme , qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la terre , qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possède , & qu'il habite ? Les méchans prospèrent pendant qu'ils vivent , quelques méchans , je l'avoue : la vertu est opprimée , & le crime impuni sur la terre , quelquefois , j'en conviens. C'est une injustice : point du tout. Il faudroit , pour tirer cette conclusion , avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux , que la vertu ne l'est pas , & que le crime demeure impuni : il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent , & où les méchans prospèrent , eût une durée , & que ce que nous appellons prospérité & fortune , ne fût pas une apparence fausse & une ombre vaine qui s'évanouit , que cette terre , cet atome , où il paroît que la vertu & le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû , fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition & les récompenses.

De ce que je pense, je n'infere pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre : or, liberté c'est choix, autrement, une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainsi une action bonne ou mauvaise, & ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vrai c'est injustice : qu'il le soit sur la terre, c'est un mystere. Supposons pourtant avec l'athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation, ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice. Toute justice est une conformité à une souveraine raison. Je demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles. Or, toute conformité à la raison est une vérité : cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle est donc de celles qu'on appelle des éternelles vérités. Cette vérité d'ailleurs, ou n'est point, & ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance : elle est donc éternelle cette connoissance, (1) & c'est Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachés, & où la précaution des coupables pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroissent si simples & si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur ; & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte sont en si grand nombre, que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hafards, il faut donc qu'ils soutiennent que le hafard de tout temps a passé en coutume.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, &

(1) *Ou plutôt*, ce qui conduit nécessairement à Dieu, à qui cette connoissance est éternellement présente. *C'est apparemment ce que la Bruyere a voulu nous faire entendre par cette expression hardie, & peut-être trop énigmatique, qu'une connoissance éternelle est Dieu.*

que rien ne leur manque, j'inferé de-là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance, & que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, & auxquelles les deux autres se réduisent, l'argent & les terres : si tous sont riches, qui cultivera les terres, & qui fouillera les mines ? Ceux qui sont éloignés des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes & minérales, ne pourront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce, & on le suppose : mais si les hommes abondent de biens, & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer ? qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? on manquera alors du nécessaire & des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se leve pour eux sur l'horison, en vain il échauffe la terre & la rend féconde, en vain le ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent, & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance, inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, & en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci fer-

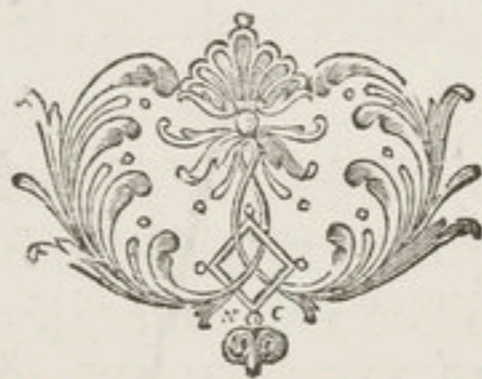
vent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent : ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protegent, gouvernent : tout ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

* Mettez l'autorité, les plaisirs & l'oïveté d'un côté, la dépendance, les soins & la misere de l'autre, ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine : une trop grande disproportion & telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrêmités sont vicieuses, & partent de l'homme : toute compensation est juste, & vient de Dieu.

Si on ne goûte point ces Caracteres, je m'en étonne, & si on les goûte, je m'en étonne de même.



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS

L'ACADÉMIE

FRANÇOISE.



PARTE I

DAS COUR

PRINCE

DANS

LE ROYAUME

DE FRANCE

PAR

LE

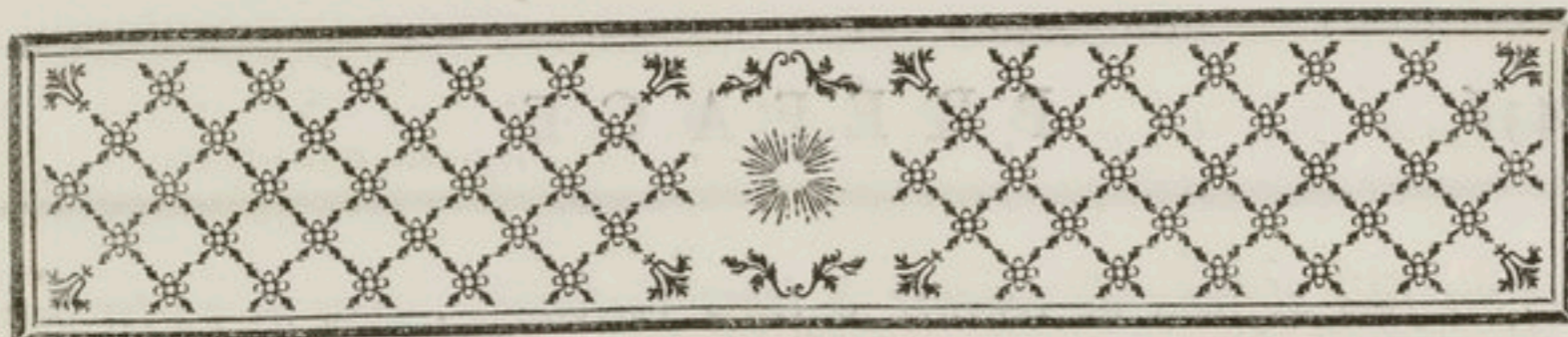
ROY

ET

LE

ROYAUME

DE FRANCE



PRÉFACE.



EUX qui interrogés sur le Discours que je fis à l'Académie Française, le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sechement que j'avois fait des Caractères, croyant le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même désirer : car le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de sçavoir si je n'aurois pas dû renoncer aux Caractères dans le Discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouit dès qu'on sçait que l'usage a prévalu, qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Séguier, de la personne à qui il succede, & de l'Académie Française : de ces cinq éloges, il y en a quatre de personnels : or je demande à mes censeurs, qu'ils me posent si bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux Caractères qui louent, que je la puisse sentir, & avouer ma faute. Si, chargé de faire quelque autre harangue, je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être, me condamner ; je dis peut-être, puisque les Caractères, ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux, qui étoient de commande, les louanges de chacun des hommes illustres qui composent l'Académie Française ; & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention qu'autant pour ménager leur pudeur, que pour éviter les Caractères,

je me suis abstenu de toucher à leurs personnes , pour ne parler que de leurs ouvrages , dont j'ai fait des éloges critiques plus ou moins étendus , selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ai loué des Académiciens encore vivans , disent quelques-uns. Il est vrai : mais je les ai loués tous. Qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre ? C'est une conduite toute nouvelle , ajoutent-ils , & qui n'avoit point encore eu d'exemple. Je veux en convenir ; & que j'ai pris soin de m'écarter des lieux communs & des phrases proverbiales , usées depuis si long-temps , pour avoir servi à un nombre infini de pareils discours depuis la naissance de l'Académie Française : m'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athenes , le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette sçavante Compagnie ? Être au comble de ses vœux de se voir Académicien , protester que ce jour où l'on jouit pour la première fois d'un si rare bonheur , est le jour le plus beau de sa vie : douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée : espérer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'éloquence Française : n'avoir accepté , n'avoir désiré une telle place , que pour profiter des lumières de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît , on s'efforcera de s'en rendre digne. Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues , que je n'eusse pû les trouver , les placer , & en mériter des applaudissemens ?

Parce donc que j'ai cru que quoi que l'envie & l'injustice publient de l'Académie Française , quoi qu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa décadence , elle n'a jamais , depuis son établissement , rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition , qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer , & que dans cette prévention où je suis , je n'ai pas espéré que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre , ni prise dans un jour plus favorable , & que je me suis servi de l'occasion ,

ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches ? Ciceron a pu louer impunément Brutus , César , Pompée , Marcellus , qui étoient vivans , qui étoient présens ; il les a loués plusieurs fois , il les a loués seuls , dans le Sénat , souvent en présence de leurs ennemis , toujours devant une compagnie jalouse de leur mérite , & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands hommes , que n'en sçauroit avoir l'Académie Française. J'ai loué les Academiciens , je les ai loués tous , & ce n'a pas été impunément : que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous ?

Je viens d'entendre , a dit Théobalde , une grande vilaine harangue , qui m'a fait bâiller vingt fois , qui m'a ennuyé à la mort. Voilà ce qu'il a dit , & voilà ensuite ce qu'il a fait , lui & peu d'autres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma harangue , ils allèrent de maisons en maisons , ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès , que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ni style , ni sens commun , qui étoit rempli d'extravagances , & une vraie satire. Revenus à Paris , ils se cantonnerent en divers quartiers , où ils répandirent tant de venin contre moi , s'acharnerent si fort à diffamer cette harangue , soit dans leurs conversations , soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les provinces , en dirent tant de mal , & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue , qu'ils crurent pouvoir insinuer au public , ou que les Caracteres , faits de la même main , étoient mauvais , ou que s'ils étoient bons , je n'en étois pas l'auteur , mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable : ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi , pas même la moindre préface , tant ils estimoient impraticable , à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense , l'art de lier ses pensées , & de faire des transitions.

Ils firent plus : violant les loix de l'Académie Française , qui défen-

dent aux Académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confreres, ils lâcherent sur moi deux Auteurs associés à une même gazette. (1) Ils les animèrent, non pas à publier contre moi une satyre fine & ingénieuse, ouvrage trop au-dessous des uns & des autres, facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, mais à me dire de ces injures grossieres & personnelles, si difficiles à rencontrer, si pénibles à prononcer ou à écrire, sur-tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur réputation.

Et en vérité je ne doute point que le public ne soit étourdi & fatigué, d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux, qui d'un vol libre & d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels, leur vouloir imputer le décri universel où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force, & d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette médiocrité répandue sur leurs ouvrages. S'il s'imprime un livre des mœurs assez mal digéré pour tomber de soi-même, & ne pas exciter leur jalousie, ils le louent volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point : mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie ; prose, vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proie à une haine implacable qu'ils ont conçue contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec des signes d'une approbation publique. On ne sçait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de la Serre, ou de Desmarets, & s'ils en sont crus, revenir au Pédagogue Chrétien & à la Cour-Sainte. Il paroît une nouvelle satyre, écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort & d'un style d'airain, enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la

(1) Mercure Galant,

mollesse , l'ordure & l'hypocrisie , où personne n'est nommé ni désigné , où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître : un BOURDALOUE en chaire ne fait point des peintures du crime ni plus vives , ni plus innocentes ; il n'importe , c'est médisance , c'est calomnie. Voilà depuis quelque temps leur unique ton , celui qu'ils employent contre les ouvrages des Mœurs qui réussissent : ils y prennent tout littéralement , ils les lisent comme une histoire , ils n'y entendent ni la poësie ni la figure , ainsi ils les condamnent : ils y trouvent des endroits foibles , il y en a dans Homere , dans Pindare , dans Virgile & dans Horace ; où n'y en a-t'il point ? si ce n'est peut-être dans leurs écrits. BERNIN n'a pas manié le marbre , ni traité toutes ses figures d'une égale force ; mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré , de certains traits si achevés tout près de quelques autres qui le sont moins , qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier : si c'est un cheval , les crins sont tournés d'une main hardie , ils voltigent & semblent être le jouet du vent , l'œil est ardent , les nazeaux soufflent le feu & la vie , un ciseau de maître s'y retrouve en mille endroits ; il n'est pas donné à ses copistes , ni à ses envieux , d'arriver à de telles fautes par les chef-d'œuvres ; l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme , & une faute de PRAXITELE.

Mais qui sont ceux , qui , si tendres & si scrupuleux , ne peuvent même supporter , que sans blesser & sans nommer les vicieux , on se déclare contre le vice ? Sont-ce des Chartreux & des Solitaires ? Sont-ce les Jésuites , hommes pieux & éclairés ? Sont-ce ces hommes Religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbayes ? Tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages , en particulier & en public , à leurs récréations : ils en inspirent la lecture à leurs pensionnaires , à leurs élèves , ils en dépeuplent les boutiques , ils les conservent dans leurs bibliothèques. N'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'œconomie du Livre des Caractères ? N'ont-ils pas observé que de seize chapitres

qui le composent , il y en a quinze , qui , s'attachant à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains , ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord , & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu ; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizieme & dernier chapitre , où l'athéisme est attaqué & peut-être confondu , où les preuves de Dieu , une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit , sont apportées , où la providence de Dieu est défendue contre l'insulte & les plaintes des libertins ? Qui sont donc ceux qui osent répéter contre un ouvrage si sérieux & si utile , ce continuel refrain : C'est médifance , c'est calomnie ? Il faut les nommer , ce sont des Poètes , mais quels Poètes ? Des Auteurs d'Hymnes sacrés , ou des Traducteurs de Pseaumes , des Godeaux ou des Corneilles ? Non , mais des faiseurs de Stances & d'Elégies amoureuses , de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour , qui font une Epigramme sur une belle gorge , un Madrigal sur une jouissance. Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment , qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer , j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier , s'il est possible , tous les vices du cœur & de l'esprit , de rendre l'homme raisonnable & plus propre de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes , ou ceux du moins qui travaillent sous eux & dans leur atelier.

Ils sont encore allés plus loin ; car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loués & si long-temps que chacun des autres Académiciens , ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma harangue , où , m'exposant seul à prendre le parti de toute la littérature , contre leurs plus irréconciliables ennemis , gens pécunieux , que l'excès d'argent , ou qu'une fortune faite par de certaines voies , jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement , mene jusqu'à une froide insolence , je leur fais à la
vérité

vérité à tous une vive apostrophe , mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux , pour la rejeter sur un seul , & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard , excités peut-être par les Théobaldes , ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre , & point du tout pour les instruire par une saine morale , au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un ouvrage , s'appliquent à découvrir , s'ils le peuvent , quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder , négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides , ou sérieuses réflexions , quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier , pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères ; & après les avoir expliqués à leur manière , & en avoir cru trouver les originaux , donnent au public de longues listes , ou comme ils les appellent , des clés , fausses clés , & qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés , & à l'écrivain qui en est la cause , quoiqu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une préface contre toutes ces interprétations , que quelque connoissance que j'ai des hommes , m'avoit fait prévoir jusqu'à hésiter quelque temps si je devois rendre mon livre public , & à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits , & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité : mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractères , quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville , & qui bien-tôt va gagner la Cour ? Dirai-je sérieusement , & protesterai-je avec d'horribles sermens , que je ne suis ni Auteur ni complice de ces clés qui courent , que je n'en ai donné aucune , que mes familiers amis sçavent que je les leur ai toutes refusées , que les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme , un homme sans

pudeur , sans mœurs , sans conscience , tel enfin que les gazetiers dont je viens de parler , ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire ?

Mais d'ailleurs , comment aurois-je donné ces sortes de clés , si je n'ai pû moi-même les forger telles qu'elles sont , & que je les ai vûes ? Etant presque toutes différentes entre elles , quel moyen de les faire servir à une même entrée , je veux dire à l'intelligence de mes remarques ? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville , à qui je n'ai jamais parlé , que je ne connois point , peuvent-elles partir de moi , & être distribuées de ma main ? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin , à Mortaigne , & à Belesine , dont les différentes applications sont à la Baillive , à la femme de l'Assesseur , au Président de l'élection , au Prevôt de la maréchaussée , & au Prevôt de la collégiale ? Les noms y sont fort bien marqués , mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général , puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers , & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province. J'ai peint à la vérité d'après nature , mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans , de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables , & ne parussent feints ou imaginés : me rendant plus difficile , je suis allé plus loin , j'ai pris un trait d'un côté , & un trait d'un autre ; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne , j'en ai fait des peintures vraisemblables , cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère , ou , comme le disent les mécontents , par la satire de quelqu'un , qu'à leur proposer des défauts à éviter , & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé , que plaint de ceux , qui , par hasard , verroient leurs noms écrits dans ces insolentes

listes que je désavoue , & que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice , que sans s'arrêter à un Auteur moral , qui n'a eu nulle intention de les offenser par son ouvrage , ils passeront jusqu'aux Interprètes , dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis , & nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire , & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire , & que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer , toujours dans la vûe de louer leur vertu ou leur mérite : j'écris leurs noms en lettres capitales , afin qu'on les voye de loin , & que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes , je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne Histoire , d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine , de trouver enfin mille tours & mille faux-fuyans , pour dépayser ceux qui me lisent , & les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des Caractères.

Sur ce qui concerne la harangue , qui a paru longue & ennuyeuse au Chef des Mécontents , je ne sçai en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce remerciement à l'Académie Française , un discours oratoire qui eût quelque force , & quelque étendue. De zélés Académiciens m'avoient déjà frayé ce chemin : mais ils se sont trouvés en petit nombre , & leur zele pour l'honneur & pour la réputation de l'Académie , n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux , qui , postulant une place dans cette Compagnie , sans avoir jamais rien écrit , quoiqu'ils sçachent écrire , annoncent dédaigneusement la veille de leur réception , qu'ils n'ont que deux mots à dire , & qu'un moment à parler , quoique capables de parler long-temps , & de parler bien.

J'ai pensé au contraire , qu'ainsi que nul Artisan n'est agrégé à aucune Société , ni n'a ses Lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre , de même , & avec encore plus de bienséance , un homme associé à un Corps qui ne s'est soutenu , & ne peut jamais se soutenir que par l'élo-

quence, se trouvoit engagé à faire, en y entrant, un effort en ce genre, qui le fit aux yeux de tous, paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroïssoit plus regner au Barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire, où elle n'a été que trop soufferte; le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Académie Française, & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette Compagnie plus célèbre, que si au sujet des réceptions de nouveaux Académiciens, elle sçavoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses assemblées, par la curiosité d'y entendre des Pièces d'éloquence d'une juste étendue, faites de main de Maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes: car si d'ailleurs Paris, à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole: si Marly, où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudissement que la Cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite; si l'Académie Française, à qui j'avois appelé comme au Juge souverain de ces sortes de Pièces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives, si elle n'étoit pas en effet composée d'un style affecté, dur & interrompu, ni chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans les Prologues d'Operas, & dans tant d'Epîtres dédicatoires, il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les temps, le public me permettra de le dire, ou ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent, qu'ils y ayent baillé.

Car voudroient-ils présentement qu'ils ont reconnu que cette haran-

gue a moins mal réussi dans le public qu'ils ne l'avoient espéré , qu'ils sçavent que deux Libraires ont plaidé (1) à qui l'imprimerait , voudroient-ils désavouer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée ? Me permettroient-ils de publier , ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent , que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit ? On sçait que cet homme , d'un nom & d'un mérite si distingué , avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie Françoise , prié , sollicité , persécuté de consentir à l'impression de sa harangue , par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne , & en éteindre la mémoire , leur résista toujours avec fermeté. Il leur dit : Qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moi , que la préférence qu'ils donnoient à son discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui marquoient , bien loin de l'obliger , comme ils pouvoient le croire , lui faisoit au contraire une véritable peine ; que deux discours également innocens , prononcés dans le même jour , devoient être imprimés dans le même temps. Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier , sur le violent chagrin qu'il ressentoit , sur ce que les deux Auteurs de la Gazette , que j'ai cités , avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plû de lui donner , à un dessein formé de médire de moi , de mon discours & de mes Caractères ; & il me fit sur cette satire injurieuse , des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inférer de cette conduite des Théobaldes , qu'ils ont cru faussement avoir besoin de comparaisons & d'une harangue folle & décriée , pour relever celle de mon Collegue , ils doivent répondre , pour se laver de ce soupçon qui les deshonne , qu'ils ne sont ni Courtisans , ni dévoués à la faveur , ni intéressés , ni adulateurs ;

(1) L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

qu'au contraire ils sont sinceres , & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan , du style & des expressions de mon remerciement à l'Académie Françoise. Mais on ne manquera pas d'insister , & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville , des Grands & du Peuple lui a été favorable : qu'importe , ils répliqueront avec constance , que le public a son goût , & qu'ils ont le leur : réponse qui me ferme la bouche , & qui termine tout différend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits : car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie , je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils , mes ouvrages tels qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes & le public.





DISCOURS

PRONONCÉ

DANS

L'ACADÉMIE

FRANÇOISE,

LE LUNDI QUINZIEME JUIN 1693.

MESSIEURS,

IL seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant les yeux l'Académie Françoise, d'avoir lû l'Histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de louanges, qu'exigent le devoir & la coutume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le regne de Louis le Juste, c'est la vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouter à des faits encore récents & si mémorables? Ouvrez son Testament politique, digérez cet ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entière s'y développe, l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, l'on y trouve la source & la vraisemblance de tant & de si grands événemens, qui ont parus sous son administration: l'on y voit sans peine, qu'un homme qui pense si virilement & si juste, a pu agir sûrement & avec succès, & que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort & supérieur, il a sçu tout le fond & tout le mystère du Gouvernement: il a connu le beau & le sublime du Ministère: il a respecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance; il a opposé des alliés à des ennemis; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens: une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sçauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame sérieuse & austère, formidable aux ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'hérésie, tantôt à déconcerter une ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être sçavante, a goûté les Belles-Lettres & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui, par le succès de vos affaires

affaires particulieres , vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques ! Qui vous donnez pour des génies heureux , & pour de bonnes têtes ; qui dites que vous ne sçavez rien , que vous n'avez jamais lû , que vous ne lirez point , ou pour marquer l'inutilité des Sciences , ou pour paroître ne devoir rien aux autres , mais puiser tout de votre fonds ; apprenez que le Cardinal de Richelieu a sçu , qu'il a lu ; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les Gens de Lettres , mais qu'il les a aimés , caressés , favorisés ; qu'il leur a ménagé des privilèges , qu'il leur destinoit des pensions , qu'il les a réunis en une Compagnie célèbre , qu'il en a fait l'Académie Françoise. Oui , hommes riches & ambitieux , contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les établissemens & sur l'intérêt , celle-ci est une des pensées de ce grand Ministre ; né homme d'Etat , dévoué à l'Etat , esprit solide , éminent , capable dans ce qu'il faisoit , des motifs les plus relevés , & qui tendoient au bien public , comme à la gloire de la Monarchie , incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui , du Prince qu'il servoit , de la France , à qui il avoit consacré ses méditations & ses veilles.

Il sçavoit quelle est la force & l'utilité de l'éloquence , la puissance de la parole , qui aide la raison & la fait valoir , qui insinue aux hommes la justice & la probité , qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité & l'audace , qui calme les émotions populaires , qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres , ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie , quelle est la nécessité de la Grammaire , la base & le fondement des autres Sciences , & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la République , il falloit dresser le plan d'une Compagnie , où la vertu seule fût admise , le mérite placé , l'esprit & le sçavoir rassemblés par des suffrages , n'allons pas plus loin : voilà , Mes-

fiens , vos principes & votre regle , dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en votre mémoire , la comparaison ne vous sera pas injurieuse , rappelez ce grand & premier Concile , où les Peres qui le composoient étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés , ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution ; ils sembloient tenir de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Eglise : il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empresât de voir , qu'on ne montrât dans les places , qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux , qui lui avoit fait un grand nom & qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée ; tels étoient ces grands Artisans de la parole , ces premiers maîtres de l'éloquence Française ; tels vous êtes , Messieurs , qui ne cédez ni en sçavoir , ni en mérite , à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par regle & par principes , aussi élégant dans les langues étrangères , que si elles lui étoient naturelles , en quelque idiome qu'il compose , semble toujours parler celui de son pays : il a entrepris , il a fini une pénible traduction , que le plus bel esprit pourroit avouer , & que le plus pieux personnage devoit désirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous , transmet dans notre langue les graces & les richesses de la Latine , fait des romans qui ont une fin , en bannit le prolix & l'incroyable , pour y substituer le vraisemblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poëte que Voiture , a le jeu , le tour & la naïveté de tous les deux ; il instruit en badinant , persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes , élève les petits sujets jusqu'au sublime ; homme unique dans son genre d'écrire , toujours original , soit qu'il invente , soit qu'il traduise ,

qui a été au-delà de ses modeles , modele lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal , atteint Horace , semble créer les pensées d'autrui , & se rendre propre tout ce qu'il manie ; il a , dans ce qu'il emprunte des autres , toutes les graces de la nouveauté , & tout le mérite de l'invention : ses vers forts & harmonieux , faits de génie , quoique travaillés avec art , pleins de traits & de poésie , seront lûs encore quand la langue aura vieilli , en feront les derniers débris : on y remarque une critique sûre , judicieuse & innocente , s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais , qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loué , applaudi , admiré , dont les vers volent en tous lieux , & passent en proverbe , qui prime , qui regne sur la scene , qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossede pas , il est vrai , mais il s'y établit avec lui ; le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille , le grand Corneille , leur soit comparé , quelques autres , qu'il leur soit égalé : ils en appellent à l'autre siecle , ils attendent la fin de quelques vieillards , qui , touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premieres années , n'aiment peut-être dans *Œdipe* , que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si long-temps une envieuse critique , & qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi , qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens , Orateur , Historien , Théologien , Philosophe d'une rare érudition , d'une plus rare éloquence , soit dans ses entretiens , soit dans ses écrits , soit dans la chaire , un défenseur de la religion , une lumiere de l'Eglise , parlons d'avance le langage de la postérité , un Pere de l'Eglise ? Que n'est-il point ? Nommez , Messieurs , une vertu qui ne soit point la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix , si digne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ? Je m'en sou-

viens, & après ce que vous avez entendu, comment osai-je parler, comment daignez-vous m'entendre? Avouons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie & sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: toujours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse: on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit: on doit être content de soi si l'on emporte ses réflexions, & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre? A qui m'associez-vous?

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le temps & par les bienféances, qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie, par des endroits encore plus marqués, & par de plus vives expressions. Toutes les fortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagés entre vous. Veut-on de diferts Orateurs, qui ayent semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui, avec une saine morale, ayent employé tous les tours & toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnités, les Temples, qui y fassent courir? Qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t'on une vaste & profonde littérature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches, s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles? Cette doctrine admirable vous la possédez; elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante assemblée. Si l'on est curieux du don des langues, joint au double talent de sçavoir avec exactitude les choses anciennes, de narrer celles qui sont nou-

velles avec autant de simplicité que de vérité, des qualités si rares ne vous manquent pas, & sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'expérience, qui, par le privilège de leurs emplois, fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse; d'autres qui placent heureusement & avec succès dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employés aux judiciaires, toujours avec une égale réputation: tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le sçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps, réservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi. Que vous manque-t'il enfin? Vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraison, des Poètes en tout genre de Poësies, soit morales, soit Chrétiennes, soit héroïques, soit galantes & enjouées, des imitateurs des anciens, des critiques austères, des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles. Encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciement? Il ne doit pas néanmoins, cet homme si louable & si modeste, appréhender que je le loue: si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre, je vous demanderai plus volontiers, à qui me faites-vous succéder? A un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres morts dont ils remplissent la place, hésitent, partagés entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les relève: vous aviez choisi en M. l'Abbé de la Chambre, un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages & si chrétiennes, qui étoit si touché de religion,

si attaché à ses devoirs , qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire. De solides vertus qu'on voudroit célébrer , font passer légèrement sur son érudition ou sur son éloquence : on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le discours funebre de celui à qui je succede , plutôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise , mais un patrimoine , un bien héréditaire , si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur , sa confiance , toute sa personne à cette famille , qui l'avoit rendue comme votre alliée , puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée , & qu'il l'avoit mise avec l'Académie Française , sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier , on s'en souvient comme l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens : il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage , ou dans les Belles-Lettres , ou dans les affaires : il est vrai du moins , & on en convient , qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son temps : homme grave & familier , profond dans les délibérations , quoique doux & facile dans le commerce , il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir , & ne se donnent pas , ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affection , par les mots graves ou sententieux , ce qui est plus rare que la science , & peut-être que la probité , je veux dire de la dignité ; il ne la devoit point à l'éminence de son poste , au contraire , il l'a annobli : il a été grand & accredité sans ministere , & on ne voit pas que ceux qui ont sù tout réunir en leurs personnes , l'ayent effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années , ce grand protecteur , vous jettâtes la vûe autour de vous , vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorés de vous recevoir : mais le sentiment de votre perte fut tel , que dans les efforts que vous fîtes pour la réparer , vous osâtes penser à celui qui seul

pouvoit vous la faire oublier & la tourner à votre gloire : avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t'il reçus ! N'en soyons pas surpris, c'est son caractère ; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la mémoire des choses dont nous nous sommes vûs le plus fortement imprimés ! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passés dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la piété & la religion avoient poussée jusqu'aux dernières épreuves de l'adversité. Hélas ! Avoient-ils péri sur la mer, ou par les mains de leurs ennemis ? Nous ne le sçavions pas : on s'interrogeoit, on se promettoit réciproquement les premières nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique ; on n'en dormoit plus ; on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces personnes Royales, à qui l'on prenoit tant d'intérêt, eussent pû échapper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez ? Ne falloit-il pas une terre étrangere où ils pussent aborder, un Roi également bon & puissant, qui pût & qui voulût les recevoir ? Je l'ai vue cette réception, spectacle tendre s'il en fut jamais ! On y verfoit des larmes d'admiration & de joie : ce Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses camps & de ses armées, il faudroit une ville qui lui résiste, ou qu'il dissipe les troupes ennemies du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes, & qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour

toujours à l'ennemi l'espérance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ses Capitaines, durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste, & qui les exercera long-temps. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne : je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions ; elles sont connues, elles lui échappent : on le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques grands de son Etat, que dit-il ? Qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, & qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il sçait, Messieurs, que la fortune d'un Roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis ; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées, Provinces voisines, ce Prince humain & bienfaisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regardant avec des yeux tendres & pleins de douceur ; c'est-là son attitude, il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flûte champêtre, sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les louanges de celui, qui, avec la paix & les fruits de la paix, leur aura rendu la joie & la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la félicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il essuie l'inclémence du ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret, & les vûes qui le font agir : on les pénètre, on les discerne par les seules qualités de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince ; qu'on
devine

devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres. Il ne se décharge pas entièrement sur eux du poids de ses affaires; lui-même, si je l'ose dire, il est son principal Ministre; toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche, ni heures privilégiées: déjà la nuit s'avance, les Gardes sont relevées aux avenues de son Palais, les astres brillent au ciel & font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi, tandis que ce Roi retiré dans son balustre, veille seul sur nous & sur tout l'état: tel est, Messieurs, le protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection; je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour désirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à votre seule choix, & j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation: j'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même; je sentoie de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis: j'avois cru entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus: je me sens touché, non de sa déférence, je sçais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiégée, il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prêt d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui, sans cette précaution, ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir

supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoit si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique; & elle ne diminue rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Académie Françoisé.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre seule magnificence. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque: un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, & que vous avez reçûe. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit?

F I N.

C L E F
 DES CARACTERES
 D E
 LA BRUYERE.

PAGE 77. *Un Magistrat.* M. Poncet de la Riviere, mort Doyen des Conseillers d'Etat, qui prétendoit être Chancelier, & qui avoit fait un mauvais Livre *des Avantages de la Vieillesse.*

78. *Certains Poëtes.* Corneille le jeune, dans sa *Berenice*, dont les quatre premiers vers sont un pur galimathias.

*Dans les bouillans transports d'une juste colere,
 Contre un fils criminel excusable est un pere;
 Ouvre les yeux. . . & moins aveugle voi
 Le plus sage conseil l'inspirer à ton Roi.*

Ibid. *L'on n'a gueres vû.* Le Dictionnaire de l'Académie Française, qui a paru enfin en 1694, après avoir été attendu pendant plus de quarante ans.

79. *On se nourrit des Anciens.* M. de Fontenelle, Académicien, Auteur des *Dialogues des Morts*, & de quelques autres ouvrages.

Ibid. *Un Auteur moderne.* M. Charles Perrault, de l'Académie Française, qui a voulu prouver par un ouvrage en trois volumes *in-12.* que les Modernes sont au-dessus des Anciens.

Ibid. *Quelques habiles.* Despréaux & Racine : le premier, Poëte satyrique, & Historien du Roi : le second, qui a fait des Tragédies & des Comédies, qui a aussi travaillé à l'Histoire du Roi. Il est mort. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

81. *Bien des gens.* L'Abbé Dangeau, de l'Académie Française, frere du Marquis Dangeau.

81. *Un bel ouvrage.* Le présent Livre des *Caractères*.
82. *Arsene.* Le Marquis de Treville , ou l'Abbé de Choisi.
- Ibid. *Theocrine.* L'Abbé Dangeau , ou de Brie. Ce dernier est Auteur d'un petit Roman du Duc de Guise. Il a traduit quelques Odes d'Horace , qui ne répondent pas au génie de ce Poëte.
83. *Il n'y a point d'ouvrage.* Les Cartes de l'Abbé Dangeau.
- Ibid. *Un Auteur sérieux.* Allusion aux différentes applications que l'on fait des Caractères du présent Livre.
85. *Capys.* Bourfault , Auteur de la Comédie d'Esope , & de quelques autres ouvrages.
- Ibid. *Damis.* M. Boileau Despréaux.
- Ibid. *Le Philosophe consume.* La Bruyere , Auteur du présent Livre.
86. *Il n'a manqué à Moliere.* Jean-Baptiste Poquelin , si connu sous le nom de Moliere , étoit fils d'un Valet de Chambre-Tapissier du Roi ; il naquit à Paris , environ l'an 1620. Il se mit d'abord dans la Troupe des Comédiens de Monsieur , & parut sur le Théâtre au Petit Bourbon. Il réussit si mal la première fois qu'il parut à la Tragédie d'Héraclius , dont il faisoit le principal personnage , qu'on lui jeta des pommes cuites qui se vendoient à la porte , & il fut obligé de quitter. Depuis ce temps-là il n'a plus paru au sérieux , & s'est donné tout au comique , où il réussissoit fort bien. Mais comme il ne paroissoit qu'à ses propres Pieces , il faisoit toujours un personnage exprès pour lui. Il est mort presque sur le Théâtre , à la représentation du *Malade imaginaire* , le 17 Février 1673.
88. *Deux Ecrivains.* Le P. Malebranche , qui pense trop , & M. Nicole du Port-Royal , qui ne pense pas assez. Ce dernier est mort au mois de Novembre 1695.
- Ibid. *Le M** G**.* Le Mercure Galant fait par le sieur de Vifé.
89. *D'Amphion.* Lulli , ou Francine , son gendre. Le premier étoit originairement Laquais , ensuite Violon. Il a porté la Musique à sa dernière perfection , & a donné les plus beaux Opéra , dont il a supprimé la plus grande partie des machines , faites par le Marquis de Sourdiac , de la Maison de Rieux en Bretagne. Lulli est mort en 1686.
- Ibid. *Ils ont fait le Théâtre.* M. Mansard , Architecte du Roi , qui a prétendu avoir donné l'idée de la belle fête donnée à Chantilly.
90. *Les connoisseurs.* M. Quinaut , Auditeur des Comptes , qui a fait les plus beaux vers de plusieurs Opéra.

91. *Le Poëme tragique.* Il parle contre l'Opéra.
 Ibid. *Ce n'est point assez.* Les Comédies de Baron.
92. *C'est le propre de l'efféminé.* L'homme à bonnes fortunes , Comédie de Baron le pere , Comédien fort célèbre ; laquelle Piece on prétend être le portrait de ses aventures. Il a renoncé au Théâtre , & s'est jetté dans la dévotion.
93. *Dans le Cid , dans Polyeucte , & dans les Horaces.* Le Cardinal de Richelieu se déclara , & s'anima contre Corneille l'aîné , Auteur de la Tragédie du Cid , comme contre un criminel de leze-majesté.
95. *Tout Ecrivain.* Les Romans.
96. *L'on a cette incommodité.* Les Jésuites & les Jansénistes.
 Ibid. *L'on écrit.* Le P. Bouhours & le P. Bourdaloue , tous deux Jésuites.
97. *Il y a des esprits.* M. Ménage.
98. *Je conseille.* L'Abbé de Villiers , qui a été autrefois Jésuite.
 Ibid. *Un homme né Chrétien.* Le Noble , natif de Troyes , ci-devant Procureur Général au Parlement de Metz , qui a fait quantité d'ouvrages d'esprit & d'érudition , entre autres , *l'Esprit de Gerson* , qui a été mis à l'Index à Rome. Il a été détenu plusieurs années en prison , d'où il est enfin sorti , après avoir fait amende honorable.
- Ibid. *Il faut éviter le style.* Varillas & Maimbourg.
103. *Votre fils est begue.* M. de Harlay , Avocat Général , fils de M. le Premier Président : Madame de Harlay , fille de M. le Premier Président , Religieuse à Sainte Elisabeth.
- Ibid. *Xantus.* M. de Courtenvaux , fils de M. de Louvois.
104. *Crassus.* M. de Louvois & ses enfans.
- Ibid. *Il apparôit.* Le Cardinal de Richelieu.
- Ibid. *V** C**.* *L'Auteur du Pyrame.* Pradon ; Vignon , Peintre ; Colasse , Musicien qui battoit la mesure sous Lulli , & a composé des Opéra.
105. *Après le mérite personnel.* L'Archevêque de Reims , frere de M. de Louvois , élu Proviseur de Sorbonne , après la mort de M. de Harlay , Archevêque de Paris.
- Ibid. *Quelques-uns.* Feu M. de Harlay , Archevêque de Paris.
- Ibid. *Philemon.* M. le Comte d'Aubigny , frere de Madame de Maintenon , ou Mylord Strafot , Anglois , d'une grande dépense , mais très-pauvre d'esprit , & qui a toujours un magnifique équipage.

106. *Ce n'est pas qu'il faut.* M. de Menneville, qui a été Receveur Général du Clergé, où il a gagné son bien. Il a fait son fils Président à Mortier, qui a épousé Madame de Harlay, petite-fille de feu M. Boucherat, Chancelier. Sa fille a épousé le Comte de Tonnerre.
- Ibid. *Un homme à la Cour.* L'Abbé Boileau, fameux Prédicateur.
- Ibid. *Une personne humble.* Le Pere Mabillon, Bénédictin, Auteur de plusieurs beaux ouvrages.
107. *On l'a regardé.* M. de Turenne.
- Ibid. *Fils. Petit-fils.* M. le Duc de Chartres, ensuite Duc d'Orleans, & Régent du Royaume.
108. *Mopsé.* L'Abbé de S. Pierre, de l'Académie Française.
109. *Celse.* Le Baron de Breteuil, qui a été Ambassadeur auprès du Duc de Mantoue.
- Ibid. *De la brouillerie des deux freres, & de la rupture des deux Ministres.* Qui arriva entre M. Pelletier & Messieurs de Louvois & de Seignelai, au sujet de la protection à donner au Roi Jacques, que M. de Louvois, piqué secrettement contre lui, pour lui avoir refusé sa nomination au Chapeau de Cardinal pour l'Archevêque de Reims son frere, vouloit abandonner, & ne point charger la France de cette guerre, qui ne pouvoit être que très-longue & très-onéreuse. M. de Seignelai, au contraire, soutenoit que le Roi ne pouvoit se dispenser de cette protection, qui lui étoit glorieuse & nécessaire; & le Roi approuva cet avis, que M. de Louvois combattoit. Cependant, on envoya en Irlande peu de troupes pour le rétablissement de ce Prince, & M. de Cavois pour y passer avec elles; mais ne s'y étant pas trouvé le plus fort, il ne put empêcher que le Prince d'Orange ne passât la Boyne, où il y eut un grand Combat le 10 Juillet 1690, dans lequel le Roi Jacques ayant été abandonné par les Anglois & Irlandois, fut obligé de se sauver à Dublin, & de repasser en France. Ce fut dans ce combat que le Maréchal de Schomberg fut tué d'un coup de sabre & de pistolet, que deux François, Gardes du Roi Jacques, qui passerent exprès les rangs pour l'attaquer, lui donnerent, lesquels furent tués sur le champ. Le Prince d'Orange fut si surpris de cette mort, que la tête lui en tourna, & qu'il devint invisible quelques jours, ce qui donna lieu au bruit qui courut de sa mort, dont la nouvelle répandue en France, causa pendant trois jours des joies extravagantes, & qui à peine cessèrent par les nouvelles du rétablissement de sa santé, & du siège de Limeric, où il se

- trouva en personne. Depuis ce temps-là , le Roi Jacques n'a pû se rétablir. Il est mort à Saint Germain-en-Laye , le 16 Septembre 1701.
110. *Menippe*. Le Maréchal de Villeroi.
111. *La fausse Grandeur*. Le Maréchal de Villeroi.
- Ibid. *La véritable grandeur*. M. de Turenne , Maréchal de France , tué en Allemagne d'un coup de canon , le 27 Juillet 1674 , & enterré à Saint Denis.
114. *Lise*. La Présidente d'Osambray , femme de M. de Bocquemart , Président en la seconde des Enquêtes du Palais.
117. *A juger de cette femme*. Mademoiselle de Luines , sœur de M. de Luines , Correcteur des Comptes.
- Ibid. *Le rebut de la Cour*. Le Baron d'Aubigné.
118. *Est-ce en vûe du secret*. Madame de la Ferriere , femme du Maître des Requêtes.
- Ibid. *Et Dorinne*. Mademoiselle Foucaut , fille de M. Foucaut , Conseiller aux Requêtes du Palais.
- Ibid. *Lelie*. La fille du Président Brisu.
- Ibid. *Clelie*. La Duchesse de Bouillon , ou de la Ferté.
- Ibid. *Messaline*. Madame d'Olonne.
- Ibid. *Bathylle*. Pecourt , Danseur de l'Opéra. Raillerie sur les Dames qui s'amourachent de Farceurs.
- Ibid. *Cobus*. Le Basque , Danseur de l'Opéra , ou Beauchamp.
- Ibid. *Dracon*. Philibert , Joueur de la Flûte Allemande , dont la femme avoit empoisonné son premier mari , afin de l'épouser ; ce qui ayant été découvert , elle fut pendue & brûlée.
- Ibid. *Cesonie*. Mademoiselle de Briou , fille du Président en la Cour des Aides. Elle a épousé le Marquis de Constantin , qui ne vécut que trois ans avec elle.
119. *Quelques femmes*. La Duchesse d'Aumont , fille de Madame la Maréchale de la Mothe , & Madame la Maréchale de la Ferté.
- Ibid. *Qu'est-ce qu'une femme*. Madame la Duchesse.
121. *La dévotion vient*. La Duchesse d'Aumont & la Duchesse de Lesdiguières.
123. *Quelques femmes*. La Duchesse d'Aumont.
125. *Il y a telle femme*. Madame la Présidente de Bocquemart , qui a conservé son nom d'Osambray.
126. *Combien de filles*. Mesdemoiselles Baré , Bolot & Hamelin.
127. *Glycere*. Madame la Ferriere , petite-fille de feu M. le Président de Novion.

128. *Venouze*. Vincennes.

Ibid. *Canidie*. La Voisin empoisonneuse, qui a été pendue & brûlée.

Ibid. *Je ne comprends pas*. Le Président de Bocquemart.

129. *Le mari de Madame L****. La Présidente d'Osambray.

142. *Drance*. Le Comte de Tonnerre, premier Gentil-homme de la Chambre de feu MONSIEUR, de la Maison des Comtes de Tonnerre-Clermont. Ils portoient autrefois pour armes un Soleil au-dessus d'une montagne. Mais depuis que l'an 1123 un Comte de cette Maison rétablit le Pape Calixte II. sur son trône, ce Pape a donné pour armes à cette Maison, deux Clefs d'argent en sautoir, qu'elle porte présentement; & quand un Comte de cette Maison se trouve à Rome lors de quelque Couronnement de Pape, au lieu que tout le monde lui va baiser les pieds, lui se met à côté, tire son épée, & dit: *Esti omnes, ego non*. Ceci est une pure fable. Cette Maison est fort illustre & fort ancienne, & ceux qui en sont présentement sont très-fiers, & traitent les autres de petite Noblesse & de Bourgeoisie. L'évêque de Noyon, qui en est, ayant traité sur ce pied la famille de Harlay de Bourgeois, & étant allé pour dîner chez M. le premier Président, qui l'avoit sù, il le refusa, en lui disant qu'il n'appartenoit pas à un petit Bourgeois de traiter un homme de sa qualité: & comme cet Evêque lui répondit qu'il avoit renvoyé son carosse, M. le Premier Président fit mettre les chevaux au sien, & le renvoya ainsi; dont on a bien ri à la Cour. Après la mort de M. de Harlay, Archevêque de Paris, il a eu le Cordon-Bleu. Depuis, le Clergé l'ayant prié d'en vouloir faire l'Oraison funebre aux Grands Augustins, où l'on devoit faire un Service solennel, il s'en excusa, disant qu'il trouvoit le sujet trop stérile, dont le Roi étant averti, le renvoya dans son Diocèse. Il est mort. L'Abbé de Tonnerre, de la même Maison, a été fait Evêque de Langres en 1695. C'est un fort bon sujet, qui a beaucoup de bonnes qualités, & qui n'a pas les hauteurs de ses freres.

145. *Aronce*. M. Perault.

146. *L'on voit des gens*. Contre les Précieuses.

147. *Arrias*. M. Robert de Chatillon, fils de M. Robert, Procureur du Roi au Châtelet, où il est lui-même Conseiller. Cette aventure lui est arrivée.

149. *Theodect*. M. le Comte d'Aubigné.

152. *Il faut laisser parler*. L'Abbé de Vassé.

153. *Cleon*. Monnerot de Seve.

154. *Eutiphron*. M. du Buisson, Intendant des Finances.

154. *Theodeme*.

154. *Théodème*. L'Abbé de Robbe.
 Ibid. *L'on voit des gens*. Feu M. de Harlay, Premier Président.
 Ibid. *Parler & offenser*. C'est la maniere de M. l'Abbé de Rubec, neveu de M. l'Evêque de Tournay.
 157. *L'on sçait des gens*. Messieurs Courtin & de Saint Romain, intimes amis très-long-temps, & enfin devenus ennemis.
 158. *Cleante*. L'Oiseau, ci-devant Receveur à Nantes, qui a épousé Mademoiselle de Soleure de Beauße, assez jolie personne, & séparée d'avec lui.
 160. *C** & H***. Vedeau de Grammont, Conseiller de la Cour en la seconde des Enquêtes, a eu un très-grand procès avec M. Hervé, qui étoit Doyen du Parlement, au sujet d'une bêche. Ce procès, commencé pour une bagatelle, a donné lieu à une inscription en faux de titre de Noblesse dudit Vedeau, & cette affaire a été si loin, qu'il a été dégradé publiquement, sa Robe déchirée sur lui; outre cela condamné à un bannissement perpétuel, depuis converti en une prison à Pierre-Ancise, où il est; ce qui a ruiné absolument ledit Vedeau qui étoit fort riche. Il avoit épousé Mademoiselle Genou, fille de M. Genou, Conseiller en la Grand'Chambre.
 Ibid. *J'approche d'une petite ville*. La Ville de Richelieu.
 163. *Théobalde*. Bourfault.
 166. *Cydias*. Perrault, de l'Académie, qui a fait le Poëme des Arts. Il s'étoit opposé à la Bruyere, pour être reçu Académicien: ce qui fait qu'il le drappe par-tout où il le rencontre.
 169. *Un homme fort riche*. M. de Louvois, ou M. Fremont.
 170. *Deux Marchands*. Un Marchand à Paris, qui avoit pour enseigne les Rats (1), qui a marié sa fille à M. d'Armenonville.
 Ibid. *Un homme est laid*. M. le Duc de Vantadour.
 171. *N** avec un Portier*. M. de Saint Pouanges.
 Ibid. *Clitiphon*. M. le Camus, le Lieutenant Civil, le Premier Président de la Cour des Aides, le Cardinal le Camus, & le Camus, Maître des Comptes.
 173. *ArSURE*. Madame Belifany, ou de Courchamp.
 Ibid. *Crefus*. M. de Guenegaud, fameux Partisan du temps de M. Fouquet, que l'on tenoit riche de plus de quatre millions. Il a été taxé à la Chambre de Jus-

(1) Je crois qu'il se nommoit Brillon.

rice en 1666 , & enfin est mort malheureux dans un grenier. Il avoit bâti l'Hôtel Salé au Marais.

173. *Champagne.* Monnetot , fameux Partisan , dont le fils est Conseiller au Châtelet , grand donneur d'avis à M. de Pontchartrain. Ledit Monnetot est mort prisonnier au petit Châtelet , & n'a pas voulu payer la taxe , 2000000 livres , à quoi il avoit été condamné par la Chambre de Justice en 1666. Comme il avoit son bien en argent comptant , il en jouissoit , & faisoit grosse dépense au petit Châtelet. Il a laissé de grands biens à ses enfans , qu'ils cachent encore.

Ibid. *Silvain.* M. George , fameux Partisan , qui a acheté le Marquisat d'Antraques , dont il a pris le nom. Il est natif de Nantes , a fait fortune sous M. Fouquet , & enfin a épousé Mademoiselle de Valencé , fille du Marquis de ce nom.

174. *Dorus.* Feu M. de Guenegaud.

Ibid. *Periandre.* M. de Langlée , qui a gagné beaucoup de bien au jeu. Il est Maréchal des Camps & Armées du Roi : ou M. Puffort , Conseiller d'Etat , oncle de M. Colbert.

175. *Si certains morts.* M. Laugeois , fils de M. Laugeois , Receveur des Consignations du Châtelet , qui a acheté la Seigneurie d'Imbercourt , dont il porte le nom.

Ibid. *Ce garçon si frais.* Feu M. le Tellier , Archevêque de Reims.

176. *Chrystippe.* Laugeois , Fermier Général , dont le fils a épousé la fille du Président Cousin , cousine de M. de Pontchartrain ; & la fille , le fils de M. le Maréchal de Tourville.

Ibid. *Ergaste.* Le Baron de Beauvais , grand donneur d'avis , a épousé Mademoiselle de Berthelot , fille de Berthelot des Poudres , Fermier Général.

177. *Brontin.* M. de Pontchartrain , à l'Institution des Peres de l'Oratoire , dont on a fait courir les méditations.

Ibid. *Il y a une dureté.* M. Pelletier de Soufy.

Ibid. *Fuyez.* M. de Pontchartrain.

178. *Un homme avide.* M. de Louvois.

Ibid. *Un homme d'un petit génie.* Thomé de Lisse , & Tirman.

179. *Il y a même des stupides.* Nicolas d'Orville , fils de Madame Nicolle. Il étoit Trésorier de France à Orléans , de si peu d'esprit , qu'un jour étant interrogé qui étoit le premier Empereur Romain , il répondit que c'étoit Vespasien.

Il n'a pas laissé que d'amasser du bien à deux filles qui ont été mariées , l'une à Salomon de Gueneuf , Trésorier de France à Orleans : l'autre au sieur Bailli de Montorond. Ce d'Orville étoit Receveur des Gabelles à Orléans.

179. *Quel est le fruit.* M. Boucherat , Chancelier de France.

Ibid. *L'on ouvre.* Les Marchands.

Ibid. *Le Marchand.* Boutet , à la Tête noire , rue des Bourdonnois. Son pere a acheté le Marquisat de Franconville sans pareil , qui lui a attiré une infinité de procès pour les droits honorifiques , & qui s'est ruiné à les soutenir.

180. *Les hommes pressés.* Feu M. Racine.

181. *Tel avec deux millions.* M. de Seignelay.

Ibid. *Il n'y a rien.* Le Noir , André , le Vieux , Doublet.

182. *Les Fauconnets.* Il y a un Bail des Fermes sous ce nom. Les Berthelots , & autres s'y enrichirent.

183. *Oronte.* M. de la Ravoye , Maître des Comptes , homme de fortune , qui a épousé Mademoiselle Valiere , fille d'une intéressée , très-jolie personne.

184. *Le mariage.* Messieurs Doujat , Hervé , de Grammont.

Ibid. *Epouser une veuve.* Le Duc d'Attri , le Comte de Marfan.

Ibid. *Clearque.* M. du Buiffon.

Ibid. *L'Avare.* M. de Morstein , qui avoit été grand Trésorier de Pologne , & qui s'étoit venu établir à Paris , où il est mort. Il étoit fort avare.

185. *Triste condition.* Banse , le fils.

186. *L'on ne reconnoît plus.* M. de Courcillon de Dangeau , ou Morin , qui avoit fait en Angleterre une grande fortune au jeu , d'où il est revenu avec plus de douze cens mille livres , qu'il a perdus depuis , & est à présent fort petit compagnon , au lieu que dans sa fortune il fréquentoit tous les plus grands Seigneurs.

187. *Mille gens.* Le Président des Comptes , Robert , qui avoit apporté beaucoup d'argent de son Intendance de Flandre , qu'il a presque tout perdu au jeu , en sorte qu'il est fort mal dans ses affaires , & a été obligé de réformer sa table , & la dépense qu'il faisoit , & se réduire au petit pied. Encore ne se peut-il passer de jouer.

188. *Quelqu'un de ces Pastres.* M. de Gourville , Intendant de feu M le Prince , qui , non content du Château de Saint Maur , quelque beau qu'il fût , & dont M. le Prince s'étoit contenté , a fait beaucoup de dépense pour l'embellir.

Ibid. *Ce Palais.* M. Bordier de Rainci.

189. *Eumolpe*. Feu M. de Seignelay.

Ibid. *Giton*. Barbesieux.

191. *L'on s'attend au passage*. Vincennes.

Ibid. *Dans ces lieux*. Les Thuilleries.

193. *A qui l'on conteste le premier*. M. Robert, Avocat.

Ibid. *Vous moquez-vous*. M. de Saint-Pouanges, ou M. de la Briffe, Procureur Général.

194. *Il y a un certain*. M. de Mesmes, fils du Président à Mortier, & actuellement Premier Président, a épousé en 1695 la fille de M. Fedeau de Brou, Président au Grand-Conseil, dont il a eu trois cens cinquante mille livres. On veut que la mere lui ait encore assuré deux cens mille livres après sa mort.

Ibid. *Un homme de robe*. M. le Premier Président, ou M. Talon.

Ibid. *Les Crispins*. Messieurs Malo, ou M. Charpentier. Les premiers sont trois freres.

195. *Les Sannions*. M. de Lesseville, mort fort riche, & qui a laissé deux enfans; l'un Conseiller aux Requêtes du Palais, & l'autre au Grand-Conseil, dont il est mort Doyen. De ces deux branches sont venus Messieurs de Lesseville, qui sont presque dans toutes les Cours Souveraines, y en ayant un Maître des Requêtes, un autre Conseiller au Parlement, l'autre au Grand-Conseil, & l'autre en la Chambre des Comptes. Ils vivent tous de fort bonne intelligence, portant les mêmes livrées, qu'ils renouvellent tous ensemble. Ils ont pour armes trois Croissans d'or en champ d'azur. La branche cadette a chargé son écu d'un lambel. M. le Clerc de la Neuville est de cette famille.

Ibid. *Un autre*. Le feu Président le Coigneux, qui aimoit fort la chasse, dont il avoit un fort gros équipage à sa Terre de Mont-Fontaine, où il alloit quand le Palais le lui pouvoit permettre. Il n'étoit pas riche. Il épousa en secondes nêces la veuve de Galand, fameux Partisan, qui lui apporta de grands biens, dont il a depuis subsisté. Il ne s'étoit pas même mis en dépense d'une robe de chambre pour ce mariage; enforte qu'étant obligé, selon l'usage de Paris, de se rendre à la toilette de sa nouvelle femme, qu'il apprit être des plus magnifique, il fut obligé, par l'avis de son Valet de Chambre, d'y aller en Robe de Palais, & en Robe rouge fourrée, supposant qu'il ne pouvoit rien montrer de plus agréable aux yeux de cette Dame, qui ne l'avoit épousé que pour sa dignité, que la Robe qui en faisoit la marque; ce qui fit rire l'assem-

- blée. Il a épousé en troisiemes nôces Mademoiselle de Navaille , dont il a eu un fils , qui , bien qu'unique , ne sera pas riche.
- Ou Jacquier , sieur de Rieux Montirel , Conseiller de la Cour , fils de Jacquier de Vivres , fort entêté de la chasse.
- Ibid. *Menalippe*. M. de Nouveau , Surintendant des Postes.
196. *Quel est l'égarement*. M. le Président de Saint-Vallier.
- Ibid. *Quelques-uns*. M. Noblet , fils du sieur Noblet , Commis de M. Jeannin de Castille , qui a mangé plus de 30000 écus en dépenses sourdes. Ce Noblet étoit Maître-d'Hôtel chez feu MONSIEUR. Il a vendu sa charge , & pour lui donner de quoi vivre , sa mere a été obligée de lui substituer son bien.
- Ou M. Pinville.
- Ibid. *Narcisse*. M. Garnier , Seigneur de Montereau , frere de Madame de Braccas , Président à Mortier au Parlement de Metz , fils de M. Garnier , Trésorier des Parties Casuelles , qui avoit laissé huit enfans , qui hériterent chacun d'un million. Ils furent tous taxés à la Chambre de Justice à 100000 écus chacun , qu'ils payerent.
197. *Voilà un homme*. Feu M. le Prince de Mecklembourg.
198. *Scapin*. M. d'Halogni , Maréchal de Rochefort , porte trois Fleurs de lys d'argent en champ de gueules. M. le Comte d'Hastain , porte trois Fleurs de lys d'or dans un champ d'azur au chef d'or. Le sieur de S. Mesmin à Orleans , porte quatre Fleurs de lys d'or en champ d'azur , & M. de Goulaine de Bretagne , mi-parti de France & d'Angleterre ; ce qui fut accordé à un de cette race , pour avoir négocié l'accommodement des deux Couronnes à la satisfaction des deux Rois , qui lui donnerent pour récompense chacun la moitié de leurs écus , dont il composa ses armes.
- Ibid. *Theramene*. M. Terrat , Chancelier de feu MONSIEUR.
200. *Le bel & le judicieux usage*. C'est un usage à Paris , que les nouvelles-mariées reçoivent les trois premiers jours leurs visites sur un lit , où elles sont magnifiquement parées , en compagnie de quelques Demoiselles de leurs amies , & tout le monde les va voir , & examine leur fermeté & leur contenance sur une infinité de questions & de quolibets , qu'on leur dit dans cette occasion.
205. *N***. M. d'Aubigni , frere de Madame de Maintenon.
- Ibid. *Il y a dans les Cours*. Le Marquis de Caretti , Médecin empirique.
- Ibid. *De Courtisans*. M. de Langlée.

207. *Un homme de la Cour.* M. le Duc de Bouillon : son Château est Sedan.
 Ibid. *Il doit tenir.* M. de Tonnerre , Evêque de Noyon.
211. *Vient-on de placer quelqu'un.* Cela est arrivé à feu M. de Luxembourg , quand il entra dans le commandement des armées.
212. *La Couture.* La Couture étoit Tailleur d'habits de Madame la Dauphine , lequel étoit devenu fou , & qui , sur ce pied , demouroit à la Cour , où il faisoit des contes fort extravagans. Il alloit souvent à la toilette de Madame la Dauphine.
213. *On fait sa brigue.* M. le Marquis de Vardes , revenu de son exil de vingt années , avoit fait une grosse brigue pour être Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne , à quoi il auroit réussi , s'il ne fût pas mort.
 Ibid. *D'Artemon.* M. le Duc de Beauvilliers.
214. *Il faut avouer.* Différente maniere d'agir du Cardinal de Richelieu , & du Cardinal Mazarin. Le premier sçavoit refuser sans déplaire. Le second faisoit plaisir de mauvaise grace.
 Ibid. *L'on remarque dans les Cours.* Feu M. de Villeroy , Archevêque de Lyon , qui en étoit aussi Gouverneur , ou M. le Chevalier Haute-Feuille , Ambassadeur de Malte.
- Ibid. *Menophile.* Le Pere la Chaise , Jésuite , & Confesseur du Roi.
215. *Voyez un heureux.* M. le Chancelier Boucherat.
- Ibid. *Un homme qui vient.* M. de la Riviere.
216. *Il faut des fripons.* Deschiens , Brunet , Monnerot , Salaberi.
 Ibid. *Timante.* M. de Pomponne , disgracié depuis la paix de Nimegue , & privé de sa charge de Secrétaire d'Etat , qu'on lui a rendue depuis : ou M. de Luxembourg , disgracié & revenu depuis en faveur. Il est mort en 1694.
217. *Que d'amis.* M. le Maréchal de Villeroy , est fils du Duc de Villeroy , Gouverneur de Louis XIV. qui l'étoit de M. Daluceau , Gouverneur de Lyon , fils de M. de Villeroy Secrétaire d'Etat de la Ligue , dans lequel poste , ayant ménagé les intérêts d'Henri IV. il fut conservé par ce Prince , après la Ligue éteinte. Il a été mis à la tête des troupes , après la mort de M. de Luxembourg. Il commanda en 1701. avec M. le Maréchal de Catinat , les armées du Roi en Italie. Il est devenu chef des Conseillers du Roi à la place de M. de Beauvilliers , mort en 1714 , qui avoit l'honneur de posséder cette place.
- Ibid. *Tibur.* Meudon.
- Ibid. *Plancus.* M. de Louvois , mort subitement en 1691.

218. *Theodote*. L'Abbé de Choisi.
220. *Il y a un pays*. La Cour.
221. *Xantippe*. M. Bontems, Concierge, Valet-de-Chambre du Roi, Gouverneur de Versailles. Il est mort. Son fils est Gouverneur de Vannes, & sa fille a épousé le fils de M. Lambert de Torigni, Président de la Chambre des Comptes.
222. *L'on parle d'une Région*. La Cour.
233. *Un autel*. La Messe du Roi.
- Ibid. *Les gens du pays le nomment****. Versailles.
225. *La Cour*. Feu M. Bontems, ou le Marquis de Dangeau.
- Ibid. *Il y a des gens*. Le Comte d'Aubigni.
227. *Aristide*. M. le Cardinal d'Estrées, ou M. de Pomponne.
- Ibid. *Straton*. M. le Duc de Lausun, qui a été Favori du Roi, puis disgracié & envoyé en prison à Pignerol, où il a été pendant dix ans. Il a été fait Duc & Cordon-Bleu, à la sollicitation de la Reine d'Angleterre, qui étoit sortie d'Angleterre avec le Prince de Galles, en 1688. Il est Cadet de la Maison de Nompar de Caumont, neveu du Maréchal de Grammont, qui l'attira à Paris, où il lui donna retraite chez lui. Il a, dans un âge assez avancé, épousé la seconde fille du Maréchal de Lorge, en 1695. L'aînée a épousé le jeune Duc de Saint-Simon.
228. *La faveur*. M. Pelletier, le Ministre.
- Ibid. *D'autres hommes*. Messieurs de Pontchartrain, Chamillard & de Chanlais.
229. *O Theagene*. M. le Grand-Prieur.
230. *Il est vieux*. M. de Saint-Pouanges.
231. *Ou des personnes illustres*. M. de Louvois.
- Ibid. *Qui leur succedent*. M. de Pontchartrain.
232. *Théophile*. M. de Roquette, Evêque d'Autun.
- Ibid. *Un grand débarqué*. Le Roi Jacques II. auprès duquel il a voulu s'insinuer, a quatre enfans légitimes : deux filles de son premier mariage avec Anne Hyde, fille de Mylord Edouard Hyde, grand Chancelier d'Angleterre : l'aînée a été mariée à Guillaume III. Roi d'Angleterre, l'autre au Prince George de Danemarck, & sont mortes toutes deux Reines d'Angleterre. De son second mariage avec Anne d'Est, Princesse de Modene, il a eu un fils, né au mois de Juin 1688, appelé le Prince de Galles. Et en 1690. est née une fille,

qui est morte. Il a eu deux enfans naturels : un fils qui est le Duc de Barwik ; & une fille mariée à Mylord Walgrave , Lieutenant du Comté de Sommerfet.

233. *Avez-vous de l'esprit.* M. le Duc de la Feuillade.

234. *C'est déjà trop.* Il désigne plusieurs grands Seigneurs , qui portent ces noms , comme César de Vendôme , Annibal d'Estrées , Hercule de Rohan , Achille de Harlay , Phébus de Foix , Diane de Chastigniers.

235. *Pendant que.* Les jeunes gens de qualité.

Ibid. *Les Citoyens.* Les Ministres.

237. *Le Suisse.* Les domestiques de M. le Tellier.

240. *C'est une pure hypocrisie.* M. de Harlay , Premier Président.

241. *Aristarque.* Le même. On lui vient apporter à Beaumont , pendant les vacations , vingt-cinq mille livres , que le Président de la Barois lui avoit léguées. Il se transporta à Fontainebleau , où la Cour étoit alors ; & pardevant un Notaire Royal , il déclara cette somme au profit des pauvres.

Ibid. *Les meilleures actions.* Le même.

Ibid. *Theognis.* M. de Harlay , Archevêque de Paris , mort subitement en sa maison de Conflans.

242. *Pamphile.* M. le Marquis de Dangeau.

243. *Et celui.* M. de Chanlais.

244. *La maison d'un Ministre.* M. de Louvois.

248. *Soyecour.* Beau-frere de M. de Bois-Franc , Maître des Requêtes , qui , ayant épousé sa sœur avec peu de bien , & même contre le sentiment de son pere , s'est vû , par la mort de l'un & de l'autre , avoir épousé une héritiere riche de 25000 livres de rente.

Ibid. *Le peuple paisible.* Les Nouvellistes.

249. *Demophile.* L'Abbé de Sainte Helene , Frondeur.

250. *Basilde.* Anti-Frondeur , le sieur du Moulinet.

251. *Il croit fermement.* Le faux bruit qui courut de la mort du Prince d'Orange , à présent Roi d'Angleterre.

256. *De rencontrer une personne.* Madame de Maintenon.

Ibid. *La modestie de son favori.* La même.

257. *Hommes en place.* Les Cardinaux d'Amboise & de Richelieu. Le premier étoit Ministre de Louis XII.

Ibid. *Les dignités se perdent.* Les héritiers des Cardinaux de Richelieu & Mazarin.

257. *Cet*

257. *Cet homme.* Le Cardinal George d'Amboise.
 Ibid. *Cet autre dont vous voyez l'image.* Le Cardinal de Richelieu.
 258. *De nos meilleurs Princes.* Louis XIV.
 Ibid. *Par leurs Ministres.* Feu M. Colbert.
 Ibid. *Pour le Ministère.* M. de Pomponne.
 Ibid. *La science.* Le Roi.
 Ibid. *Dans les plus forts Bastions.* Louanges du Roi.
 262. *Que de dons du ciel.* Portrait de Louis XIV.
 266. *Menelaque.* Feu M. de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine-mere, frere de M. le Duc de Villars. L'on conte de lui différentes sortes d'absence d'esprit. L'aventure de la perruque, dont il est parlé ici, lui arriva chez la Reine. L'on veut qu'il oublia le jour de ses nœces, qu'il étoit marié avec Mademoiselle Garnier, fille du Partisan : & que le soir, retournant chez lui à son ordinaire, il fut surpris de n'y point trouver ses Valets de chambre, qu'il apprit être allés mettre la toilette chez sa nouvelle femme : ce qui le fit ressouvenir de la cérémonie du matin.
 272. *Votre Révérence.* L'Abbé de Mauroy, ci-devant Aumônier de feu Mademoiselle de Montpensier, fils de M. de Mauroy, Maître des Comptes, & cousin germain de Mauroy, Curé des Invalides, sujet à une infinité d'absences d'esprit ; étant allé de la part de Mademoiselle parler de quelques affaires au Pere la Chaise, il le traita d'*Altesse Royale*, & rendant réponse à Mademoiselle, il la traita de *Révérence*. Une autre fois étant habillé pour dire sa Messe, il l'auroit commencée, si son laquais ne l'eût averti qu'il avoit pris médecine, & ensuite un bouillon. Il voulut un jour que le Prieur de son Abbaye, qui l'étoit venu voir, lui eût dérobé ses lunettes, qu'il cherchoit pour lire une Lettre, & après les avoir bien cherchées, elles se trouverent sur son nés. Une autre fois, il entonna le commencement des Vêpres par l'*Ite, Missa est*. Il donna trois fois la nomination d'un même Bénéfice à trois différentes personnes, & puis voulut s'inscrire en faux, prétendant ne l'avoir donné qu'une, & il eut de la peine à le croire, après qu'on lui eut présenté ses trois nominations.
 274. *Il y a d'étranges peres.* M. le Duc de Gêvres. Ou Banse le pere.
 277. *Irene.* L'on tint ce discours à Madame de Montespan, aux Eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires.
 283. *Nous faisons par vanité.* M. le Prince de Conti, qui gagna la petite vérole auprès de la Princesse sa femme, & qui en est mort, & elle en est guérie.

284. *De même une bonne tête.* M. de Louvois.
287. *On est prompt.* Le Chevalier de Soissons, fils naturel du Comte de Soissons, tué à la bataille de Sedan en 1641, qui est borgne.
290. *Il se trouve des hommes.* M. de Lauzun.
291. *Il y a des gens.* M. de la Feuillade, de la Maison d'Aubuffon, Gouverneur du Dauphiné, & Colonel du Régiment des Gardes-Françoises, qui a érigé la Statue du Roi à la Place des Victoires, qu'il a fait bâtir sur les ruines de l'Hôtel de la Ferté. Ce fut lui qui conduisit le secours que le Roi envoya à l'Empereur, qui lui fut si utile, qu'il défit avec lui les Turcs à la bataille de Saint Godard en 1664, les obligea de passer le Raab, avec perte de près de 10000 hommes. Cette défaite donna de la jalousie à l'Empereur, qui renvoya au Roi son secours, sans lui accorder presque de route; ce qui ruina beaucoup les troupes.
- Ibid.* *L'on exigeroit.* Le feu Roi Jacques II. qui s'étoit rendu illustre dans le temps qu'il commandoit la Flotte d'Angleterre en qualité de Duc d'York, & qui depuis ce temps-là, n'a fait aucune action de valeur.
292. *Il coute moins.* M. de Harlay, Archevêque de Paris.
- Ibid.* *Quelques hommes.* Le Cardinal de Bouillon.
- Ibid.* *L'on en sçait d'autres.* M. Boutillier de Rancé, qui a été Abbé de la Trappe, où il a mené une vie triste, dure & austere. Il est mort. Ou M. le Cardinal le Camus, Evêque de Grenoble.
293. *Il y a des ouvrages.* Le Dictionnaire de l'Académie.
- Ibid.* *N**.* Lestrot, Administrateur & Proviseur des Prisonniers. Ou M. Pellifon, Maître des Requêtes, qui avoit l'Économat des Evêchés & des Abbayes.
295. *Ce n'est pas le besoin.* Le Marquis d'Orfort. Ou M. de Marville.
296. *Un Vieillard qui a vécu à la Cour.* M. de Villeroi, défunt.
- Ibid.* *Phidippe.* Feu M. de Menneville, pere du Président de ce nom. Ou le Marquis de Sablé, de la Maison de Leonne.
297. *Gnathon.* L'Abbé Danse, Chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, frere de Madame Dongois, dont le mari est Greffier du Parlement.
- Ibid.* *Cliton.* Le feu Comte d'Olonne. Ou du Brouffin.
299. *Antagoras.* M. le Comte de Mont-Luc, frere de M. le Marquis d'Alluye. Il a épousé Mademoiselle le Lievre, fille du Président de ce nom.
300. *L'on voit.* Les Payfans & les Laboureurs.

305. *Qu'il ouvre son Palais.* Les appartemens de Versailles, ou Marly, où le Roi défraye toute la Cour avec une magnificence royale, & où, pourtant, il y a toujours des mécontents.
307. *Timon.* M. le Duc de Villeroi.
311. *Le Phenix.* Quinaut, Auditeur des Comptes, qui a fait les plus beaux vers de l'Opéra.
312. *Bathylle.* Le Basque. Ou Pecourt.
- Ibid. *Mais une Comédienne.* La Dancourt.
313. *Le Comédien.* Chammelé. Ou Baron.
315. *Qu'on ne me parle.* L'Auteur parle à lui-même.
- Ibid. *Berylle.* L'Abbé de Rubec, frere de M. de Valencé.
- Ibid. *Un homme rouge.* M. le Normand. Ou M. d'Apoigni.
316. *B**.* Benoît, qui a amassé du bien en montrant des Figures de cire.
- Ibid. *BB**.* Barbereau, qui a amassé du bien en vendant de l'eau de la riviere de Seine pour des Eaux minérales.
- Ibid. *Un autre Charlatan.* Caretti, qui a gagné du bien par quelques secrets qu'il vendoit fort cher.
- Ibid. *Si les Ambassadeurs.* Ceux de Siam.
317. *Ce Prélat.* M. de Noailles, d'abord Evêque de Châlons, ensuite Archevêque de Paris. Les choses ont bien changé de face. Ou M. le Camus.
320. *Un air réformé.* M. de Harlay, Premier Président.
- Ibid. *Qui est connu pour tel.* M. Pellisson, Maître des Requêtes, Historien du Roi, & de l'Académie, très-laid de visage, mais bel esprit. Il a fait plusieurs petits ouvrages. Il étoit Bénéficiaire, & avoit été Huguenot. On veut qu'il soit mort dans cette religion en 1694.
325. *Un homme paroît grossier.* Feu M. de la Fontaine, de l'Académie Française, Auteur des Contes & des Fables.
- Ibid. *Un autre est simple.* Corneille, l'aîné, Poëte.
- Ibid. *Voulez-vous.* Santeuil, Religieux de Saint Victor, Auteur des Hymnes du nouveau Breviaire, & d'une infinité de petites Pieces Latines en vers, en quoi il excelloit. Il est mort en 1697.
326. *Tel connu.* M. Pelletier de Soufy, Intendant des Finances.
- Ibid. *Tel autre.* M. son frere, le Ministre.
327. *Tout le monde.* L'Académie Française.
329. *Antistius.* M. de la Bruyere.

331. *Quel bonheur.* M. le Tellier, Chancelier de France. Ou M. de Louvois.
333. *Le plus grand malheur.* M. Penautier, Receveur Général du Clergé de France, accusé d'avoir empoisonné M***, Trésorier des Etats de Bourgogne, de laquelle accusation il a été déchargé par un Arrêt qui fut fort sollicité par M. le Bours, Conseiller de la Grand'Chambre, son beau-frere, qui étoit fort habile, & en grand crédit. L'on veut que l'on ait encore donné beaucoup d'argent à cet effet.
334. *Je dis les mêmes.* Le Pape Innocent XI. qui a changé du blanc au noir, des sentimens qu'il avoit étant Cardinal, à ceux qu'il a eu étant Pape.
- Ibid. Vauban.* Cela est arrivé à M. de Vauban, après la reprise de Namur par le Prince d'Orange, en 1695, & l'on prétend qu'il avoit fort mal fortifié cette place: mais il s'en est justifié, en faisant voir que l'on n'avoit pas suivi le dessein qu'il en avoit donné, pour épargner quelque dépense qu'il auroit fallu faire de plus, comme un Cavalier qu'il vouloit faire du côté de la riviere, à quoi l'on avoit manqué, & par où ladite Ville fut prise.
335. *Ceux qui.* Allusion à plusieurs Courtisans & Particuliers, qui allerent voir le siège de Namur en 1693, qui fut fait dans une très-mauvaise saison, & par la pluie, qui dura pendant tout le siège.
338. *Un jeune Prince.* Monseigneur le Dauphin.
340. *Il y a de tels projets.* Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, qui entreprit de passer en Angleterre, d'où il a chassé le Roi Jacques II. son beau-pere. Il est né le 13 Novembre 1650.
- Ibid. Un ennemi est mort.* Le feu Duc Charles de Lorraine, beau-frere de l'Empereur Leopold premier.
- Ibid. Que la voix du peuple.* Le faux bruit de la mort du Prince d'Orange, qu'on croyoit avoir été tué au combat de la Boyne.
- Ibid. Un homme dit.* Le Prince d'Orange.
341. *Dépouillez votre pere.* Le Roi Jacques II.
- Ibid. Un seul toujours bon.* Louis XIV. qui donna retraite à Jacques II. & à toute sa famille, après qu'il eut été obligé de se retirer d'Angleterre.
- Ibid. Un Prince délivroit l'Europe.* L'Empereur.
- Ibid. Détruit un grand Empire.* Le Turc.
341. *Ceux qui sont nés.* Le Pape Innocent XI.
342. *Petits hommes.* Les Anglois.
343. *De petits globes.* Les Balles de mousquet.

344. *Vous en avez d'autres.* Les Boulets de canon.
 Ibid. *Sans compter ceux.* Les bombes.
 Ibid. *Vous avez sur-tout un homme pâle.* Le Prince d'Orange.
 345. *Une isle toute entiere.* L'Angleterre.
 Ibid. *Il a mordu le sein de sa nourrice.* Le Prince d'Orange, devenu plus puissant par la Couronne d'Angleterre, s'étoit rendu maître absolu en Hollande, & y faisoit ce qu'il lui plaisoit.
 Ibid. *Et ceux qu'il a domptés.* Les Anglois.
 Ibid. *Mais qu'entends-je ? De certains personnages.* Allusion à ce qui se passa en 1690. à la Haye, lors du premier retour du Prince d'Orange de l'Angleterre, où les ligués se rendirent, & où le Duc de Baviere fut long-temps à attendre dans l'anti-chambre.
 346. *César.* L'Empereur.
 Ibid. *A la fasce d'Argent.* Armes de la Maison d'Autriche.
 347. *Théotime.* M. Sachot Curé de Saint Gervais, qui exhortoit toutes les personnes de qualité à la mort. Le Pere Bourdaloue lui a succédé dans cet emploi.
 Ibid. *Le fleuriste.* M. Cabouff, Sieur des Costeaux, Avocat au Parlement.
 348. *Parlé à cet autre.* Le sieur Marlet, Avocat.
 Ibid. *Un troisieme.* Le Pere Menestrier, Jésuite.
 349. *Democede.* M. de Ganieres, Ecuyer de feu Mademoiselle de Guise. Ou M. Beringhen, premier Ecuyer du Roi.
 350. *Mais quand il ajoute.* M. Moret, Conseiller.
 Ibid. *Quelques-uns.* Messieurs Thevenot & la Croix.
 351. *Un Bourgeois.* M. Amelot. Sa maison est dans la vieille rue du Temple.
 Ibid. *L** G**.* Lesdiguieres.
 Ibid. *Diphile.* Santeuil, qui avoit toutes ses Chambres pleines de Serins de Canarie.
 354. *Il n'y a rien.* Morin le joueur.
 Ibid. *Une fleur bleue.* Ces Barbeaux qui croissent parmi les seigles, furent un été à la mode dans Paris, les Dames en mettoient pour bouquet.
 355. *Un homme fat.* M. de Bourlon.
 357. *Le Courtisan autrefois.* M. le Duc de Beauvilliers.
 359. *Quand un Courtisan.* Le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Enfans de

- France , fils de M. le Duc de Saint-Aignan , qui s'est jetté dans la dévotion. Il est Chef du Conseil des Finances. Il a fait faire à Saint-Aignan en Berri , un Banc de menuiserie d'une élévation semblable aux Chaires des Evêques.
360. *Onuphre.* M. de Mouroy , Prêtre de Saint Lazare , depuis Curé des Invalides , qui avoit été auparavant dans les Mousquetaires , & pour ses libertinages mis à Saint Lazare , dont il embrassa la profession. Il y vécut 12 ans en réputation d'honnête homme : ce qui lui fit donner la Cure des Invalides ; depuis il reprit ses anciennes manieres. Mais gardant toujours les apparences.
363. *Lelie.* Madame de Pontchartrain.
367. *Quelques-uns même.* Allusion au Pélican.
- Ibid.* *Les grands en toutes choses.* Allusion à ce que feu MONSIEUR , pour s'approcher de Monseigneur le Dauphin , ne vouloit plus qu'on le traitât d'*Altesse Royale* , mais qu'on lui parlât par *Vous* , comme l'on faisoit à Monseigneur , & aux Eufans de France. Les autres Princes , à son exemple , ne veulent pas être traités d'*Altesse* , mais simplement de *Vous*.
368. *Certaines gens.* M. de Dangeau , ou bien le Camus de Vienne , qui se fait descendre de l'Amiral de Vienne , ou M. Langlois de Rieux.
- Ibid.* *Dès que leur fortune.* Laugeois , qui se fait appeller de Laugeois.
- Ibid.* *Celui-ci , par la suppression d'une syllabe.* Deltrieux , qui se fait nommer de Rieux.
- Ibid.* *Plusieurs suppriment leurs noms.* Langlois , fils de Langlois Receveur aux Confiscations du Châtelet , qui se fait appeller d'Imbercourt.
- Ibid.* *Il s'en trouve enfin.* Sonin , fils de M. de Sonin , Receveur de Paris , qui se fait nommer de Sonningen.
- Ibid.* *Il n'y a rien.* Les Jésuites , ou les Célestins. Ces derniers jouissent des mêmes privilèges que les Secretaires du Roi.
369. *Il y a un Geofroy de la Bruyere.* C'est le nom de l'Auteur.
370. *Quelqu'un monté sur une tribune.* Allusion aux *Saluts des Peres Théatins* , composés par le sieur Laurentani , Italien , qui a été depuis Maître de la Musique du Pape Innocent XII.
- Ibid.* *T. T.* Les Théatins.
371. *Un Pasteur frais.* M. de Blampignon , Curé de Saint Méderic. Ou feu M. Hameau , Curé de Saint Paul.
372. *Tite.* Perceval , Vicaire de Saint Paul.
- Ibid.* *Pour la remplir.* M. le Seur , qui n'étoit pas Prêtre quand il fut fait Curé de Saint Paul.

- Ibid. *Le Trésorier, l'Archidiacre.* Les dignités de la Sainte Chapelle.
373. *La fille d'Aristipe.* Mademoiselle Fodet, fille de M. Morel, de la Chambre aux deniers.
374. *Faire une folie.* M. le Marquis de Richelieu.
- Ibid. *C'est épouser Mélipe.* Mademoiselle Mazarin, fille du Duc de ce nom.
- Ibid. *Il étoit délicat.* M. le Prince de Montauban, M. de Pons, M. Belot, M. de la Salle.
- Ibid. *Une femme avancée en âge.* Madame la Présidente le Barois.
375. *On a toujours vu.* Le Receveur des Confiscations. Ou la Charge de Surintendant des Finances.
- Ibid. *Le fonds perdu.* Allusion à la banqueroute faite par les Hôpitaux de Paris & les Incurables, en 1689. qui a fait perdre aux particuliers qui avoient des deniers à fonds perdus sur les Hôpitaux, la plus grande partie de leurs biens : ce qui arriva par la friponnerie de quelques-uns des Administrateurs, que l'on chassa, dont un nommé André le Vieux, fameux usurier, pere de le Vieux, Conseiller à la Cour des Aides, étoit le principal. Cet Administrateur devoit être fort riche : mais sa femme l'a ruiné. Le fils du susdit, de concert avec la mere, voloit le pere, qui le surprit. Il y eut plainte, qui fut réitérée. L'on dit que ce le Vieux étant à l'extrémité, & le Curé de Saint Germain de l'Auxerrois l'exhortant à la mort, il lui présenta un petit Crucifix, de vermeil qu'il l'engagea à adorer, à quoi l'autre ne répondit rien : mais le Curé le lui ayant approché de la bouche pour le lui faire baiser, le Vieux le prit à sa main, & l'ayant soupesé, il dit qu'il n'étoit pas de grand prix, qu'il ne pouvoit pas avancer beaucoup d'argent dessus.
- Ibid. *Vous avez une piece d'argent.* Bourvalais.
376. *Coutume qui s'est introduite dans les Tribunaux.* Sous le Premier Président de Novion.
377. *Et il est étrange.* Il y a un Arrêt du Conseil, qui oblige les Conseillers à être en rabat. Ils étoient avant ce temps-là presque toujours en cravate. Il fut rendu à la Requête de feu M. de Harlay, alors Procureur Général, & qui a été depuis Premier Président.
- Ibid. *Est de décider.* Le Châtelet.
- Ibid. *Il déguise, ou il exagere.* M. Fautrier, Avocat.
378. *Un innocent condamné.* M. le Marquis de Langlade, innocent, condamné aux galeres, où il est mort. Le Brun, appliqué à la question, où il est mort.

Le premier avoit été accusé d'un vol fait à M. de Mongommery; & le voleur, qui avoit été son Aumônier, fut trouvé depuis, & pendu. Le second fut accusé d'avoir assassiné Madame Mazel, & pour cela mis à la question. L'assassin, nommé Berry, qui étoit fils naturel de ladite Dame Mazel, a paru depuis, & a été puni.

Ibid. *Si l'on me racontoit.* M. de Grand-Maison, Grand-Prevôt de l'Hôtel, a fait rendre à M. de Saint-Pouanges une boucle de diamans qui lui avoit été dérobée à l'Opéra.

379. *Combien d'hommes.* Feu M. le Président de Mesmes, & le Lieutenant Civil.

Ibid. *Il est vrai.* Feu l'Abbé de la Riviere, Evêque de Langres.

Ibid. *S'il n'y avoit.* La Princesse de Carignan, le Président Larcher.

380. *Titus.* M. Hennequin, Procureur Général au Grand-Conseil, avoit été fait légataire universel par le testament de Madame Valentin, femme de l'Avocat au Conseil, qui n'avoit fait faire ce testament au profit du sieur Hennequin, que dans la vûe qu'il remettrait les biens, comme étant un fidéi-commis. Mais le sieur Hennequin ne l'ayant pas pris sur ce ton, & voulant s'approprier les biens mêmes, ayant pris le deuil & fait habiller tous ses domestiques, M. Valentin fit paroître un autre testament en faveur de M. de Bragelonne, qui révoquoit le premier, & qui a été confirmé, celui-ci ayant mieux entendu l'intention de la défunte.

Ibid. *La loi qui ôte.* M. & Madame de Valentin.

381. *Au fidéi-commissaire.* M. Hennequin.

Ibid. *Typhon.* M. de Bercy.

382. *Ragoûts, liqueurs.* M. le Duc de Duras.

Ibid. *Où est-il parlé de la table.* Il prétend parler du combat de Valcourt. Ou de M. le Maréchal d'Humieres.

Ibid. *Hermippe.* M. de Renoville.

383. *Il y a déjà long-temps.* Les Daquins.

Ibid. *Carro Carri.* Carretti, Italien, qui a fait quelques cures qui l'ont mis en réputation. Il a gagné du bien, & vend fort cher ses remedes qu'il fait payer d'avance. Helvetius, Hollandois, avec la racine Hypecacuanha pour le flux de sang, a gagné beaucoup de bien.

384. *Vos Médecins.* M. Fagon, premier Médecin du Roi, qui a succédé à M. Daquin, qui fut disgracié en 1694, par trop d'ambition, & pour avoir demandé

demandé au Roi la place de président à Mortier , vacante par la mort de M. de Nesmond , pour son fils , Intendant à Nevers ; & outre cela l'Archevêché de Bourges pour un autre fils , simple Agent du Clergé. Il passoit aussi pour fort intéressé , & faisant argent de tout , jusques-là qu'il tira de du Tarté , Chirurgien , 20000 liv. pour lui permettre de seigner le Roi , dans une petite indisposition où il s'en seroit bien passé. Mais le principal sujet de sa disgrâce , fut qu'il étoit créature de Madame de Montespan , & que Madame de Maintenon vouloit le faire sortir pour y admettre son Médecin Fagon. Daquin enveloppa dans sa disgrâce toute sa famille. L'Intendant fut révoqué , & obligé de se défaire de sa charge de Maître des Requêtes : son fils , qui étoit Capitaine aux Gardes , eut le même ordre , & l'Abbé est demeuré ce qu'il étoit. Daquin n'étoit pas un fort habile homme dans sa profession.

387. *Qui regle les hommes.* Les François & les Espagnols.

392. *Jusqu'à ce qu'il revienne.* M. le Tourneux , grand Prédicateur , qui a fait l'Année Sainte , & qui ne prêchoit que par Homélies , a été fort suivi dans Paris.

393. *Les citations profanes.* Maniere de prêcher de l'Abbé Boileau.

395. *C'est avoir de l'esprit.* M. l'Abbé Fléchier ; depuis Evêque de Nîmes , a fait quantité de beaux Panégyriques. Ou bien le P. Sénaut , la Roche , & autres.

Ibid. *Un meilleur esprit.* Le Pere Soanen , grand Prédicateur ; Prêtre de l'Oratoire , depuis Evêque de Senez.

Ibid. *L'Orateur.* L'Abbé Bouin , grand faiseur de portraits en Chaire , habile Prédicateur & grand joueur ; ce qui l'a empêché de parvenir aux dignités Ecclésiastiques , où il auroit eu bonne part sans cela.

Ibid. *Un beau sermon.* Le Pere Gonnellieu , Jésuite.

396. *Le solide & l'admirable.* Le Pere Bourdaloue.

Ibid. *La morale douce.* L'Abbé Boileau & Fléchier.

Ibid. *L'on peut faire.* Contre les Oraisons funebres.

Ibid. *Ils ont changé la parole sainte.* L'Abbé de Roquette , neveu de l'Evêque d'Autun , ayant à prêcher devant le Roi un jour de Jeudi Saint , avoit préparé un beau discours , rempli des louanges du Roi , qui s'y devoit trouver ; mais le Roi ne l'ayant pû à cause de quelques affaires qui lui survinrent , il n'osa monter en Chaire , n'ayant plus d'occasion de débiter son discours.

397. *Théodule.* M. l'Abbé Fléchier, Evêque de Nîmes.
398. *Devroit-il suffire?* Contre les Oraisons funebres.
Ibid. *Dioscore.* Gedeon Pontiere, Auteur du *Cabinet des grands.*
399. *L'Evêque de Meaux.* M. Bossuet, Evêque de Meaux, qui avoit été Précepteur de Monseigneur, grand prédicateur & Controversiste.
402. *Il me semble.* Le Pere de la Rue.
403. *Fenelon.* D'abord Précepteur des Enfans de France, ensuite Archevêque de Cambrai.
406. *Toute plaisanterie.* M. le Comte d'Olonne dit au lit de la mort, quand on vint l'avertir que M. de Cornouaille, Vicair de Saint Eustache, entroit pour le confesser, *Serai-je encornailé jusqu'à la mort?*
408. *Un Grand croit.* Feu. M. de la Feuillade, ou M. de Louvois, ou M. de Seignelay.
412. *Si l'on nous assuroit.* L'Ambassade des Siamois, envoyée au Roi en 1680.
420. *Ce morceau de terre.* Chantilly.

Fin de la Clef des Caractères de la Bruyere.



P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, Nos amés Charles-François HOCHEREAU l'aîné, & Charles-Joseph PANKOUCKE, Libraires à Paris, Nous ont fait exposer qu'ils désireroient faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre *Caractères de Théophraste*, s'il Nous plairoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon leur semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de réimprimer, ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers ausdits Exposans, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans, & leurs ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des

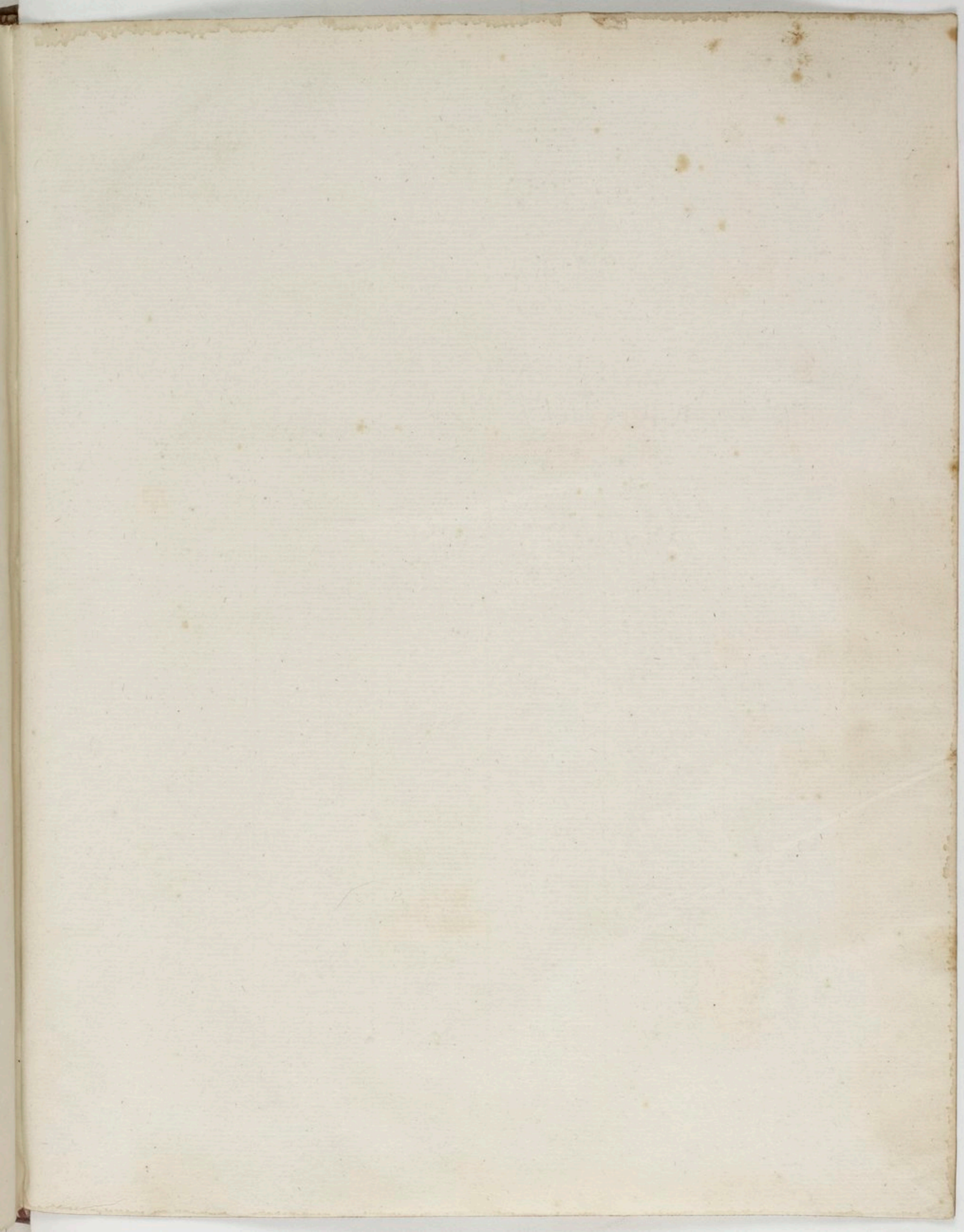
Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier. notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quinzième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre Regne le cinquantième. Par le Roi en son Conseil.

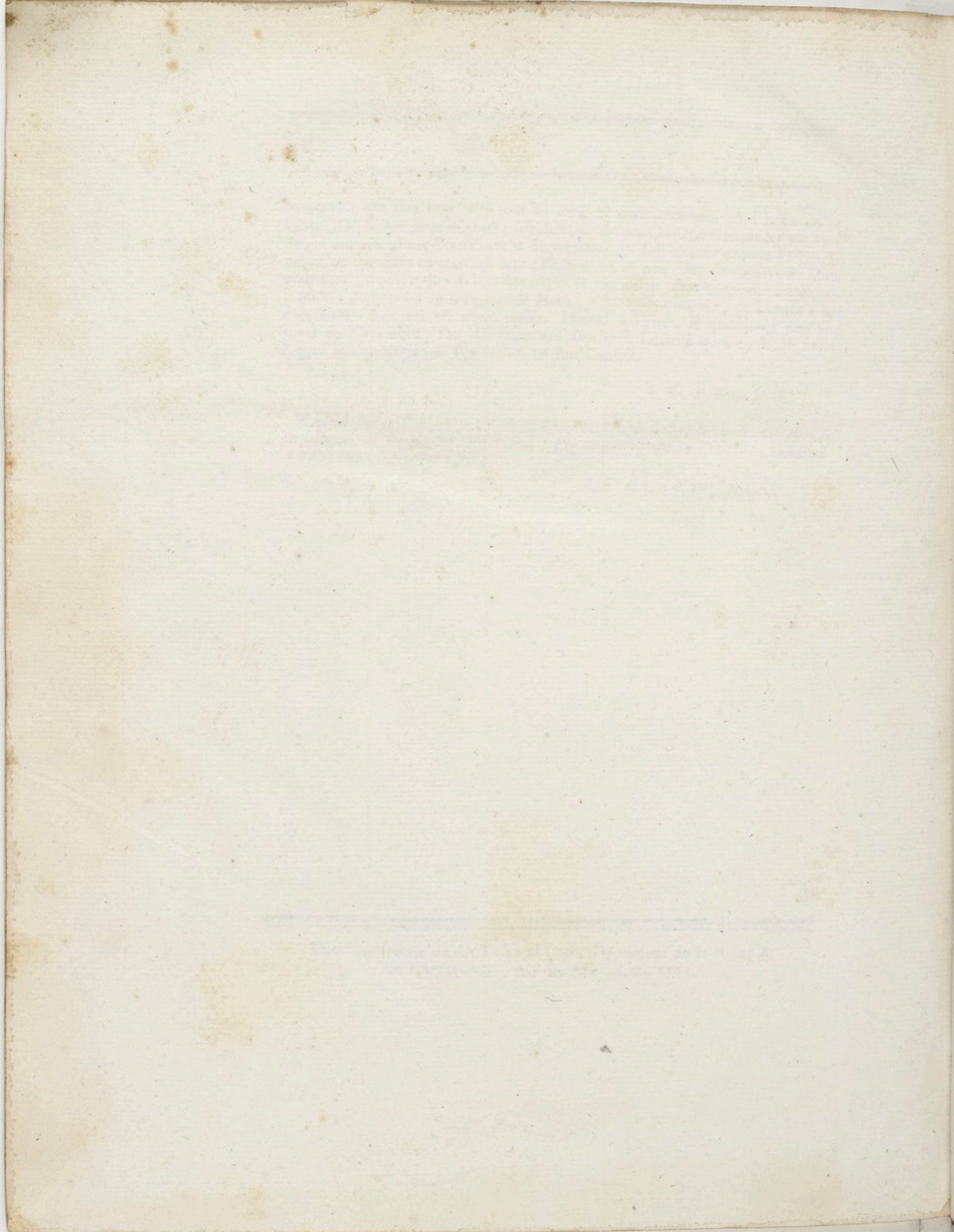
LE BEGUE.

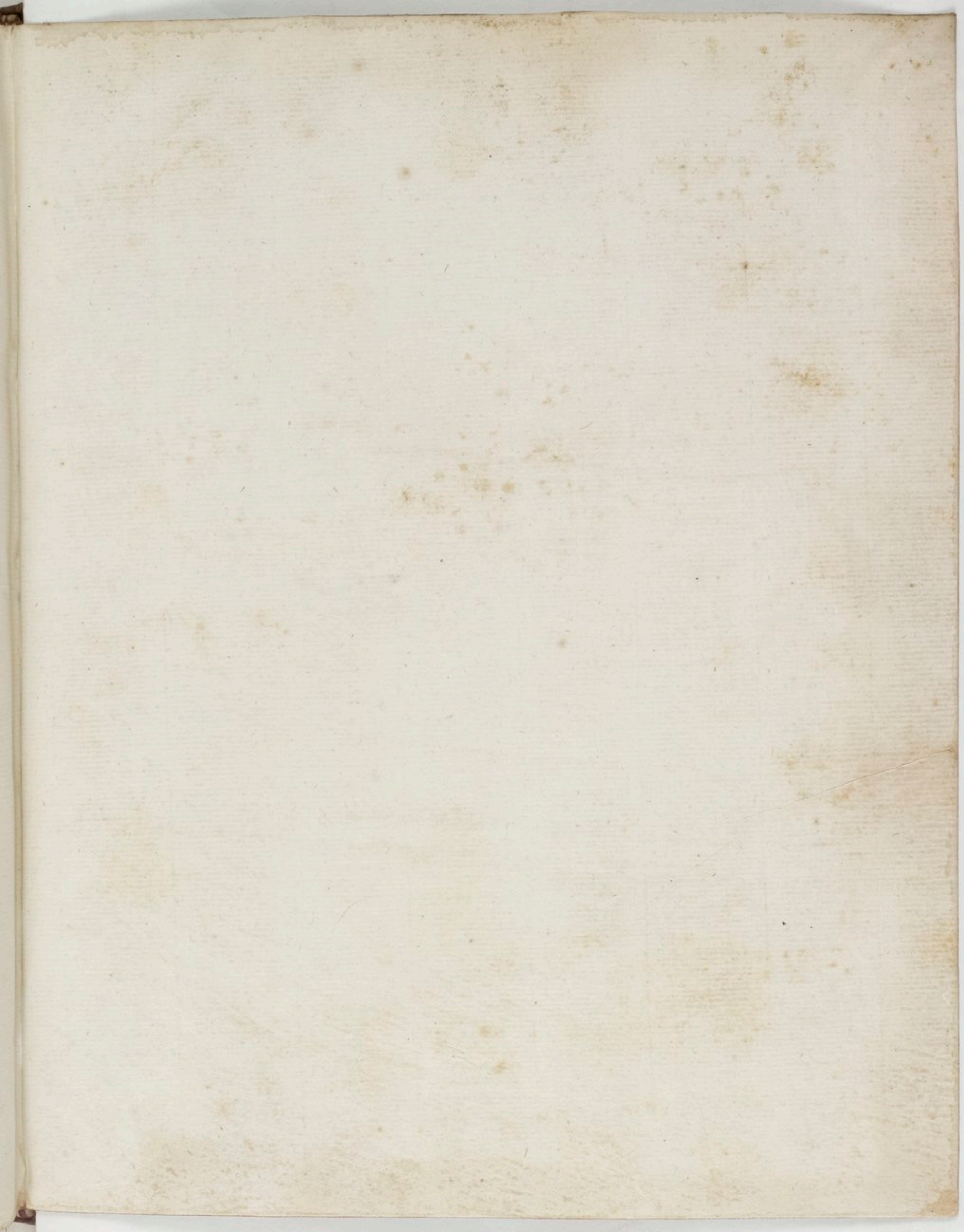
Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 160. Fol. 193. conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 21 Novembre 1764.

LE CLERC, Adjoint.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1765.

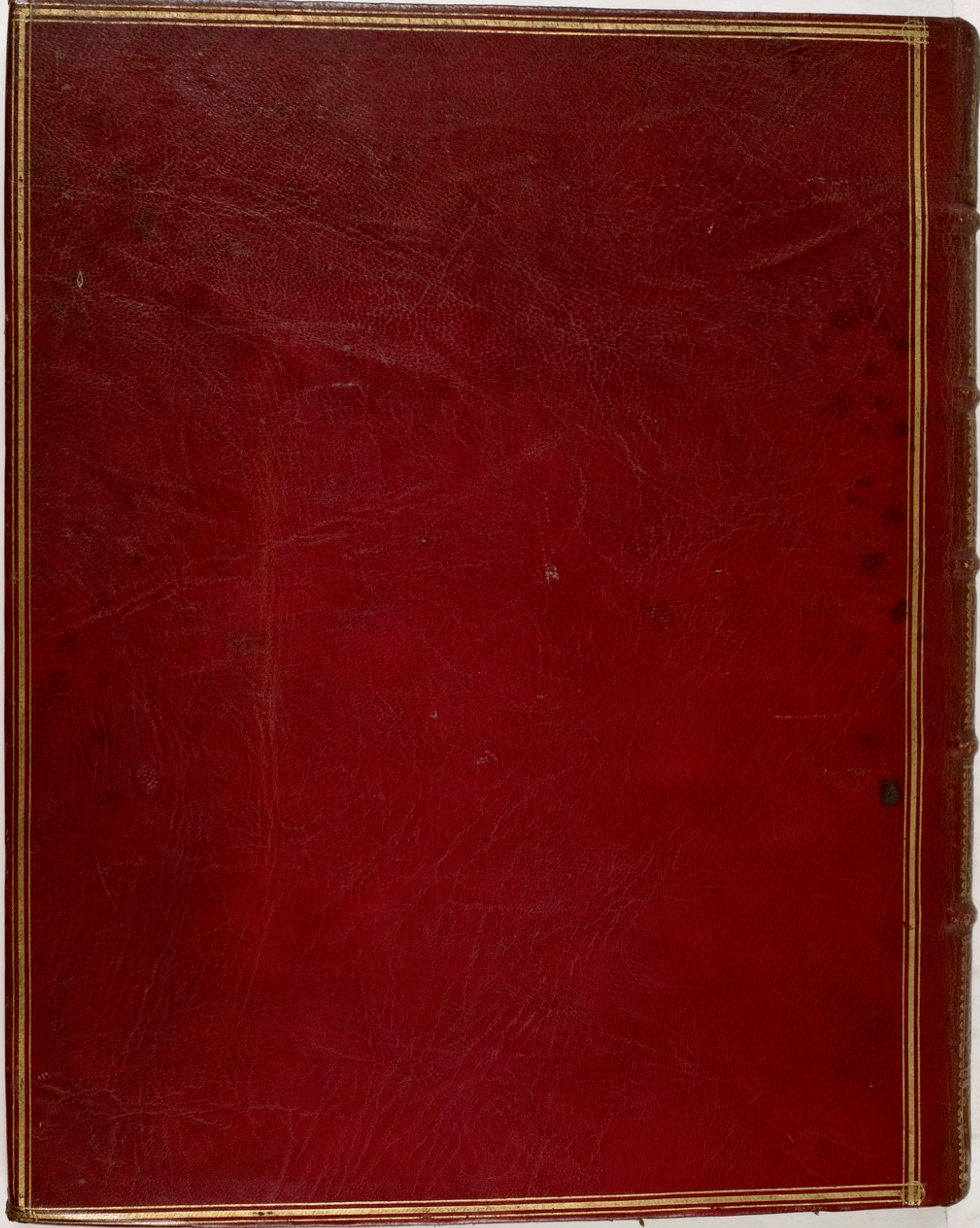












4 S

495

C A R A C T E R

D E

L A B R U Y E R

